







CLOV  
LAFRANC  
CHRESTIEN

Ex

Manuscript de  
V. u. u. a. 43  
4

CLOVIS,  
OV  
LA FRANCE  
CHRESTIENNE.

POEME HEROIQUE.  
PAR I. DESMARESTS.



A PARIS,

Chez { AUGUSTIN COURBE', en la gallerie des }  
          { HENRY LE GRAS, au troisieme pilier de la } au Palais.  
          { grande salle, à L couronnée. }

ET

IAQUES ROGER, ruë S. Iaques, à la Verité Royale.

---

M. DC. LVII.  
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

217012

LA FRANCE

PQ

1794

D6A65

1657

Col. 2-







AVOY

SIRE



NTRE toutes les  
graces que Dieu m'a  
faites , je dois estimer comme vne des plus  
grandes, celle de m'avoir inspirè le dessein  
d'un ouvrage qui servit à sa gloire , lors

\*

## A V R O Y.

*que j'eûs le desir de travailler pour la gloire de vostre Majesté, & pour celle de la France. Il faut avoier que dans le sujet de ce Poëme les merveilles de Dieu sont si éclatantes, & les bontez qu'il a tesmoignées à cét Estat, si admirables, qu'il n'y a rien dans les Histoires de toutes les autres Nations, qui soit comparable à ce qu'il a fait pour ce Royaume. Iose mesme dire que les Rois du Peuple qui luy fut si cher, n'ont pas eû de plus visibles marques de leur élection, què les Rois de France; qui ont esté choisis de Dieu en la personne de Clovis, pour les Fils aînez & les Protecteurs de son Eglise, & pour estre les premiers & comme les Chefs de tous les Princes du Monde. Pour témoignages indubitables de ce choix, Dieu envoya par un Ange les armes dont il vouloit que nos Rois fussent distinguez de tous les autres. Il*

## A V R O Y.

*luy donna une sainte banniere, d'une vertu merveilleuse, & qui durant plusieurs siecles a esté la terreur des Ennemis de la France. Il le tira d'un peril extrême au moment qu'il eut fait vœu d'estre Chrestien; & en une seule bataille il luy fit dompter toute l'Allemagne. Il luy envoya par son Saint Esprit mesme, sous la forme d'une colombe, un baume divin pour sacrer & luy & tous ceux qui luy devoient succeder. Il luy donna pour épouse une Sainte, qui fut le modele des plus sages Reines. Il luy fit une grace pareille à celle qu'il fait aux plus grands Saints, luy donnant la vertu de guerir un mal incurable: & il voulut faire voir en luy & en tous ceux qui porteroient son sceptre, un miracle continuel & successif. Il le conduisit comme par la main pour detruire les Ariens qui infectoient les Gaules; luy enseignant, par une faveur extraordinai-*

## A V R O Y.

*re le passage d'un fleuve pour les aller combattre. Il fit partir du temple de saint Hilaire de Poictiers , autrefois celebre ennemy de l'heresie Arienne , des foudres qui fondirent sur le camp des Goths, pour presage de la victoire contre ces Infideles. Il luy donna l'avantage de tuër de sa main le Roy de ceux qui vouloient estouffer la gloire de Iesus-Christ. Il fit tomber par un visible miracle les murs d'une ville qu'il assiegeoit. Enfin , il bènit en luy ses Successeurs & son Estat ; & luy ayant fait vaincre par mille merveilles les Romains, les Bourguignons , les Germains , & les Goths , il le rendit maistre de tout l'Occident , & le Prince le plus redoutable de la Terre.*

*Tels furent les fondemens de cette Monarchie , & de la grandeur de nos Rois , que Dieu a choisis pour estre les premiers de tous les Souverains de l'Vnivers , par*

## A V R O Y.

*des marques certaines que personne ne leur sçauroit disputer ; & pour estre les protecteurs de son Eglise , & les exterminateurs des Heresies.*

*Mais, SIRE, plus les dons de Dieu sont grands , plus ils obligent à de devoirs , à de fidelitez , & à de reconnoissances. Voila de grands dons : les armes de la France apportées du Ciel , la sainte Ampouille , dont vostre Majestè a esté sacrée , la grace de guerir vn mal pour qui la terre n'auoit point de remede ; le nom de Tres-chrestien , & la qualité de Fils aîsnè de l'Eglise. Mais voicy de grands devoirs ; Vne vie dont la candeur soit pareille à celle des Lis ; vn zele tel que le doit auoir vn Roy qui a esté sacrè d'vn baume celeste : vne sainteté digne de faire de continuels miracles ; vne fidelité à Iesus-Christ qui vous fasse posseder justement le nom de Tres-chrestien ; & vn tel amour*

## A V R O Y.

*pour l'Eglise qui est vostre mere, & qui vous recognoist pour le premier, le plus cher, & le plus puissant de ses Fils, que pour elle vous entrepreniez de détruire ceux qui la veulent opprimer. Non seulement vous avez succedé au grand Clovis, qui receût tant de dons du Ciel pour tous les Rois qui le devoient suivre, & qui dompta les Ennemis de Iesus-Christ: mais encore vous avez esté donné de Dieu à l'Eglise & à la France, avec toutes sortes d'avantages de l'esprit & du corps, pour accomplir tout ce que l'on peut attendre de vostre miraculeuse naissance. Vous avez la mesme foudre que le feu Roy vostre Pere, de glorieuse memoire, lança sur l'Herésie: vous avez la mesme pureté de mœurs, qui attire les benedictions du Ciel; & la mesme grandeur de courage, qui brille dans tous vos exercices, & dont vous avez de-jà donné tant de preuves,*



## A V R O Y.

que dès vos premières années vous avez animé de vostre présence les plus grandes actions de guerre qui se soient faites depuis vostre regne. Mais il n'est plus besoin ny de valeur ny de force, pour ramener au sein de l'Eglise ceux que l'Herésie a corrompus. Il ne faut plus d'armées : il ne faut plus répandre de sang, puis-qu'ils vous sont tous souûmis. Il ne faut qu'une vie exemplaire, une aversion que vostre Majesté témoignera pour les Impies & pour les Libertins, que l'amour propre a portez dans le mépris du Christianisme ou dans l'Erreur. Vostre Majesté peut leur faire une douce guerre, par sa seule vertu, sans y employer sa puissance : en imitant les meilleurs des Rois qui l'ont précédé : en marchant sur les traces de S. Loüis, qui fut le vray modele d'un Prince Tres-chrestien ; & sur celles du grand Clovis, dont je luy propose l'exemple.

## A V R O Y.

*L'histoire dit des merveilles de ses grandes qualitez. Il estoit valeureux en guerre, doux en paix, aimè des bons, terrible aux mèchans, ne laissant aucun crime sans châtement, & toutefois ayant une telle veneration pour les personnes saintes, que mesme dès le temps qu'il estoit Payen, il ne pouvoit refuser à sainte Genevieve les criminels que sa charité luy demandoit. Ceux qui l'accusent d'avoir fait quelques actions de cruauté à la fin de ses jours, sont démentis par la douceur de toute sa vie precedente : & jugent legerement de ce temps-là selon le nostre, auquel les Rois ne punissent pas eux-mêmes les coupables. Clovis deux ou trois fois porta luy mesme à son costè l'épée de sa Justice ; & alors, condamner & punir, ne fut en luy qu'une mesme action. C'est ainsi qu'il chastia le Gendarme qui avoit volè dans un Temple des vases sacrez*  
qui

## A V R O Y.

qui luy furent demandez par S. Remy :  
& c'est ainsi qu'il tua de sa main deux  
Rois qui l'avoient trahy, & qu'il en fit  
mourir un autre, qui avoit fait mourir  
son propre pere. Ces actions sont plustost  
dignes de louïange que de blâme, & ne té-  
moignent qu'un prompt & ardent amour  
de la Justice. Aussi parce qu'il l'avoit tou-  
jours aimée, Dieu voulut que sa vie fut  
celebre par une longue suite de miracles.  
Ce sera, SIRE, en suivant ces grands  
exemples de vertu heroïque, que vous  
dompterez tous les vices de vostre Royau-  
me : parce que les peuples se forment tou-  
jours sur le modele de leur Prince ; & vous  
dompterez en mesme temps l'Impieté &  
l'Herésie : car vostre Majesté fera voir à  
ceux qui doutent s'il y a un Dieu, qu'estant  
vertueuse, & que n'ayant personne en ter-  
re au dessus d'elle, il y a dans le Ciel un  
Souverain à qui elle craint de déplaire ;

## A V R O Y.

*Et elle fera voir encore à ceux qui doutent où est la véritable Eglise, qu'il n'y en a point d'autre que celle à laquelle ont esté inseparablement attachez tous les Rois de France, & dans laquelle on suit les preceptes & les conseils de Iesus-Christ. Ainsi l'exemple de vostre vie détruira les dangereuses pestes de vostre Estat, l'Impieté & l'Herésie, qui corrompent & divisent vos sujets, & qui empeschent vostre Majesté de porter ses armes contre les Infidelles, d'exercer sa glorieuse charge de Deffenseur & de Vengeur de la Foy, & de remporter sur les Ennemis de Dieu des victoires dignes de la valeur de vostre Majesté, du titre qu'elle porte de Tres-chrestien, & de Fils aisné de l'Eglise, & qui par consequent doit estre le Chef des armées Chrestiennes, & les commander par tout où son Dieu & sa Foy l'appellent. C'est là qu'un si sage & si vaillant Prince, apres*

## A V R O Y.

*avoir donné la paix à son Estat, fera voir son Zele & son courage : & c'est là qu'il doit acquérir le nom de Louïs le Grand.*

*Les Poètes prophetisent quelquefois : mais il n'est pas mal-aisé d'avoir cette veuë dans l'avenir : puisque Dieu qui par un miracle visible vous a donné à la France, & qui a enrichy vostre ame d'une pieté & d'une force capables de rehausser encore le prix d'un si merveilleux present, fera sans doute acquérir à vostre Majesté ce beau titre, qui en la comblant de gloire, comblera ses Ennemis de honte, & ses Sujets de joye, & plus que tous,*

**S I R E,**

Vostre tres-humble, tres-obeïssant,  
& tres-fidele seruiteur & sujet,  
DES MARESTS.



## *Extraict du Privilege du Roy.*

**P**AR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 14. Mars 1639. il est permis au Sieur DESMARESTS Conseiller du Roy, & Contrôleur General de l'extraordinaire des Guerres, de faire imprimer, vendre & debiter toutes ses œuvres, tant de Prose que de Vers, imprimées & à imprimer, durant l'espace de vingt ans, à compter du jour que chaque piece, ou chaque volume, aura esté achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer pour l'advenir, ny de contrefaire aucune chose des œuvres dudit Sieur DESMARESTS, imprimées ou à imprimer, en quelque façon & sous quelque pretexte que ce soit, ny de les vendre & debiter sans son consentement, à peine de trois mil livres d'amende, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages, & interests. Et veut sa Majesté qu'en mettant vn Extraict deuides lettres à la fin ou au commencement de chaque volume, elles soient tenuës pour deüment significées, & que foy y soit adjoustée comme à l'Original. Signé, Par le Roy en son Conseil, CONRART.

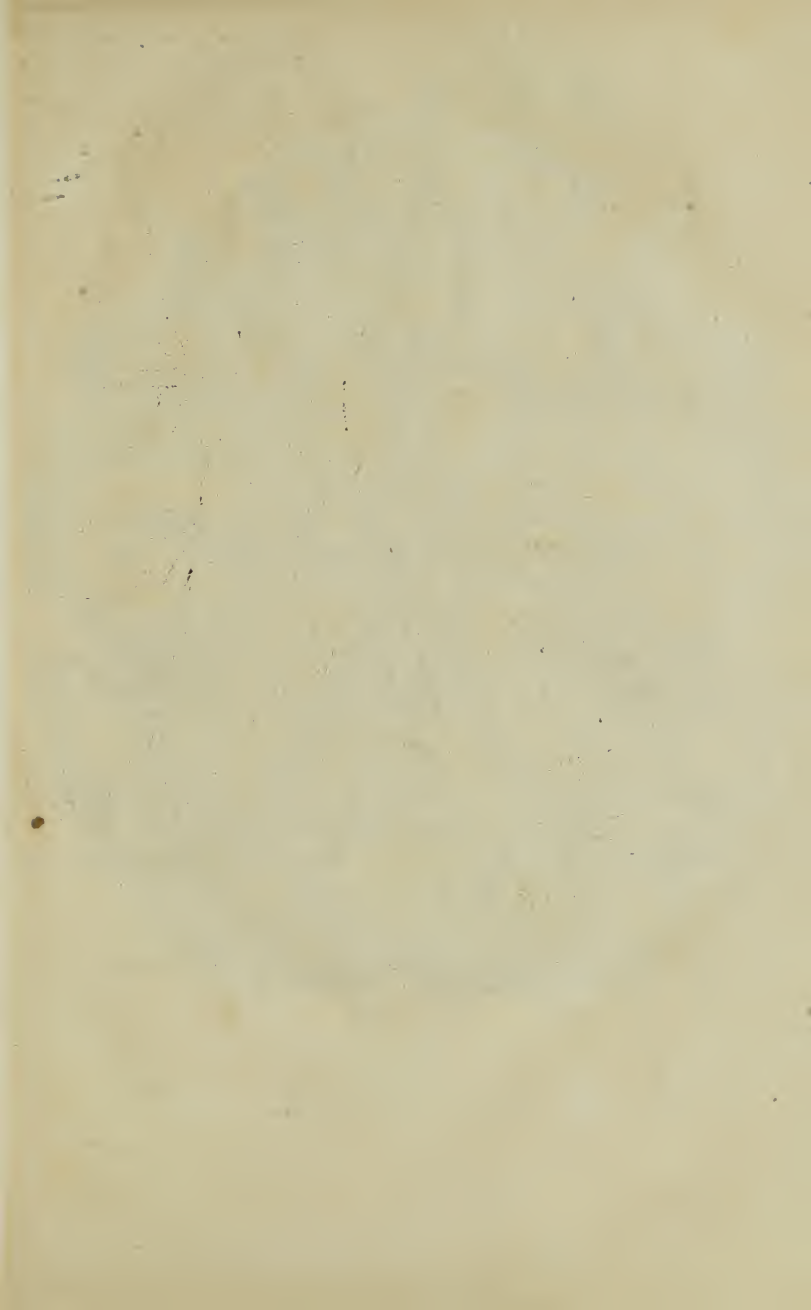
Et ledit Sieur DESMARESTS a cedé & transporté son Privilege pour raison du Poëme Heroïque de *Clovis*, ou *la France Chrestienne*, à Henry le Gras, Augustin Courbé, & Jacques Roger, Imprimeurs & Libraires à Paris, pour en jouïr par eux durant ledit temps, selon qu'il est plus au long porté par ledit transport du 5. jour d'Avril 1657.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 6. d'Avril 1657.

Les Exemplaires ont esté fournis, ainsi qu'il est porté par le Privilege.

Regstre sur le livre de la Communauté, le 6. jour d'Avril 1657. conformément à l'Arrest du Parlement du 9. Avril 1655.









# ADVIS.



I j'entreprendois de rendre raison de toutes les parties de ce Poëme, on pourroit croire que j'aurois dessein de preoccuper les jugemens. Mais je sçay qu'ils veulent estre libres; & que plus on employe d'artifices pour les forcer, plus ils s'arment pour deffendre leur liberté. Je laisse donc aller cet ouvrage parmy tous les dangers qu'il peut courir; comme ces enfans exposez, qui ont quelquefois vne vie plus celebre, que ceux dont on a pris le plus de soin: parce que la Fortune se plaist souvent à élever & à rendre illustres ceux qu'on luy abandonne.

I'ay seulement à dire que ceux-là se trompent, qui pensent que les Poëmes heroïques ne sont faits que pour les sçavans, & ne peuvent plaire à tout le reste du Monde, & particulièrement aux Dames; à cause de certains termes hardis, ou anciens, dont on se sert pour s'élever au dessus du commun, & qui sont soufferts avec

## A D V I S.

peine par leurs oreilles delicates , & accoustumées aux termes les plus doux , & les plus autorisez par l'vsage.

Ils croyent qu'il faut estre trop versé dans l'Histoire, dans la Fable, dans la Geographie ancienne & moderne, & dans le stile des plus fameux Poëtes, pour y entendre mille choses qui n'y sont representées que sous le voile des figures. Mais il faut avoir bien peu frequenté les Dames de la plus haute qualité, pour ignorer que la pluspart sçavent l'Histoire, la Fable, & la Geographie; qu'elles ont l'intelligence tres-subtile, pour débrouïller tous ces agreables nuages dont on couvre les pensées; & que les hommes leur doivent ceder en la science de penetrer facilement dans le secret des expressions figurées. Enfin, ce seroit avoir d'elles vne opinion bien injuste, de croire qu'elles ne fussent pas capables de gouster ce que la Poësie a de plus haut & de plus merueilleux; & qu'un ouvrage pût leur deplaïre, où l'Amour se mesle si agreablement parmy la guerre; & où il se couvre d'habits si modestes, qu'il se fait mesme recevoir parmy les choses les plus saintes.

Toutefois, pour faciliter la lecture de ce Poëme à plusieurs autres personnes, qui ne sçavent

## A D V I S.

pas tout ce que le Poëte presume qu'elles doivent sçavoir ; on a desiré que je misse en quelques lieux de legeres annotations à la marge, pour l'intelligence de certains termes ; afin qu'en lisant ce Poëme l'on n'ait pas besoin à toute heure du secours des Doctes. Quelques-vns d'entr'eux diront peut-estre que c'est se commenter soy-mesme : mais je suis assuré de gagner ma cause à la pluralité des voix ; puisque ceux qui approuveront cette methode, seront en bien plus grand nombre, que ceux qui ne l'approuveront pas.

Sur tout, je suis obligé de faire sçavoir, que s'il y a quelque chose de bon dans ce Poëme, la premiere loüange en est deüe à Dieu, & la seconde à mes judicieux amis, qui ont pris la peine de me marquer plusieurs fautes que j'y ay corrigées ; & avec leur secours j'eusse encore davantage poly cet ouvrage, si je n'eusse esté pressé par de puissantes considerations, & par le desir mesme du Roy, de le mettre au jour presque en mesme temps qu'il a esté achevé. Mais j'espere y corriger encore beaucoup d'autres fautes, apres que l'Envie l'aura examiné avec ses yeux perçans, & qui regardent de bien plus pres que ceux des amis mesmes. Car bien qu'elle soit si

## A D V I S.

presomptueuse & si temeraire, que sans se pourvoir d'aucunes armes, elle vient follement attaquer vn homme qui s'est armé de toutes pieces avant que d'entrer dans la carrière; toutefois elle frappe de tant de costez, qu'il ne se peut faire que quelques coups ne portent, entre mille qu'elle hazarde inutilement.

Elle est encore si injuste, que tantost elle n'approuve pas certaines choses ausquelles la verité de l'Histoire nous oblige, & tantost elle pretend nous assujettir à suivre exactement l'Histoire; principalement pour ce qui regarde les temps; sans considerer qu'un Poëte n'est pas vn Historien: qu'il est maistre des temps, & qu'il les avance ou les éloigne selon que son sujet le desire, afin qu'il n'ait qu'un but & vne fin principale, à laquelle toutes choses aboutissent. Que nous importe si Didon a vescu du temps d'Enée, pourveû que leur rencontre, ou vraye, ou feinte, ravisse l'esprit du Lecteur, qui se plaist à estre trompé si agreablement? Virgile sçavoit l'Histoire aussi bien que les Critiques: mais il sçauoit bien aussi jusques où s'estend le pouvoir de la Poësie Heroïque, qui est si noble & si courageuse, qu'elle ne se laisse captiver ny par le temps ny par les lieux; qui fait ses courses où il luy plaist pour

## A D V I S.

amasser ses richesses ; qui sçait piller l'Histoire sans qu'elle s'en doive plaindre ; & qui triomphe glorieusement de ses dépouilles.

L'Envie sera encore peut-estre si déraisonnable, qu'elle dira que dans vn Poëme elle n'aime ny les miracles des Saints, ny les prodiges des Enchanteurs : Et elle voudra faire croire que c'est manquer d'invention , que d'employer des choses furnaturelles ; sans considerer que le Poëme Heroïque n'est pas comme vn Roman , où l'on ne fait intervenir ny le Ciel ny l'Enfer : parce qu'il ne s'y agit que de certaines affections, dans lesquelles le Ciel ny l'Enfer ne s'interessent point particulièrement , n'estant pas choses importantes pour tout le reste du Monde. I'avoüe qu'il ne faut pas s'en servir trop souvent : & l'on trouvera que le Tasse en a employé beaucoup plus qu'il n'y en a dans cet ouvrage. Mais le Poëme Heroïque est si noble & si relevé, qu'il doit avoir vn sujet important, non seulement à toute la Terre, mais encore à la gloire de Dieu ; & qui par consequent soit conduit par l'assistance du Ciel, & traversé par la malice des Demons. De sorte que le Ciel & l'Enfer sont comme des Personnages du Poëme : Et lors que les Demons ont fait agir leurs supposts, comme sont les En-

## A D V I S.

chanteurs, il faut faire intervenir le Ciel, par les personnes qu'il aime, & auxquelles il fait part de sa puissance, afin qu'il confonde les ruses des Demons, & que la Victoire sur l'Enfer soit attribuée à Dieu seul, & non à l'esprit du Poëte, ny à la Fortune. Encore y a-t-il beaucoup d'invention à faire bien agir le Ciel & l'Enfer : parce qu'il faut que les choses faites par le Ciel, paroissent bien ordonnées, sagement conduites, & executées avec vn glorieux succès : & que les malices de l'Enfer soient si subtiles, & si spirituelles, que vray-semblablement elles paroissent avoir esté inventées par le Demon mesme, qui est plus fin & plus subtil que tous les hommes. Et l'on peut juger que le Poëte ne fait pas intervenir ces puissances surnaturelles faute d'invention, quand on considere qu'ailleurs il n'en manque pas. Mesme cela sert à faire connoistre la grandeur & le merite de son sujet, qui doit estre important à toute la Terre ; comme celui de l'Enëide, qui fait voir le fondement de l'Empire Romain ; & comme celui-cy dans lequel il s'agit de la conquête de la France, de l'establissement du Christianisme en la plus noble Monarchie qui soit maintenant au Monde, & de donner vn grand Roy & ses Successeurs

## A D V I S.

pour protecteurs à l'Eglise. Ainsi le Ciel avoit vn particulier interest à favoriser cet important ouvrage ; & l'Enfer employoit tout son pouvoir & toutes ses ruses pour le traverser.

Les personnages introduits dans ce Poëme pour les choses surnaturelles, sont tous celebres dans l'Histoire. Du costé du Ciel, saint Remy, sainte Geneviève, saint Daniel Stilite, & quelques autres Saints, renommez par plusieurs miracles, dont ce Siecle-là fut tres-fécond. Et du costé de l'Enfer, plusieurs méchans Princes Payens, comme Cararic, Rancheire, & Auberon sur tous, estimé Enchanteur dans l'Histoire mesme, & par consequent, non seulement vn Enchanteur vray-semblable, mais encore veritable & historique. L'Envie ne voudra pas que l'on considere combien j'ay esté heureux de trouver dans l'Histoire mesme, ce que l'Arioste, le Tasse, & quelques autres Poëtes Heroïques ont esté contrainsts de feindre, pour faire agir les Enchanteurs dans les Poëmes Chrestiens, au lieu de certaines cruelles Diuinitez fabuleuses, dont les Poëtes Payens se servoient, lesquelles par leurs haine s'opposoient au bonheur du principal Heros du Poëme : Et elle ne voudra pas mesme avoüer, que les Enchanteurs sont choses non

## A D V I S.

seulement aussi ingénieuses que merveilleuses, mais encore vray-semblables, puisque mesme il en est souvent parlé dans l'Écriture Sainte, qui est la Verité mesme. Les exemples des plus grands Poëtes anciens, sont les meilleures regles que nous ayons de la Poësie Heroïque : c'est pourquoy j'ay peû avoir autant de liberté à feindre quelque malice des Demons, executée par l'entremise des Magiciens, comme les Anciens en ont eû à feindre des malices de leurs Divinitez envieuses & cruelles. Et il m'est aussi bien permis de commencer mon Poëme par un orage que les Demons excitent, & par vne invention magique, pour rompre l'affection de Clovis & de Clotilde ; comme il a esté permis à Virgile de commencer le sien par la tempeste que Junon excite avec le secours d'Eole, pour rompre le voyage d'Enée en Italie. Il est certain que les images de ces choses surnaturelles touchent bien plus sensiblement l'esprit, & le preparent à esperer de bien plus grandes choses, que ne feroient des aventures purement humaines. Aussi Virgile n'a pas manqué d'employer d'abbord toutes ses plus extraordinaires machines. Il introduit Junon qui témoigne son ancienne rage contre les Troyens, & qui va trou-



## A D V I S.

ver Eole pour les faire perir sur la mer. Eole à sa priere fait sortir les vents, & excite la tempeste : Neptune survient & l'appaise : Iupiter regarde du Ciel la Libye : Venus luy parle pour Enée : Iupiter l'appaise, & luy apprend les destinées des Romains jusques à Auguste : Mercure est envoyé par Iupiter pour rendre les Libyens favorables à Enée : Venus se presente à Enée en forme de Nymphé, luy dit en quel pays il est, luy conte les aventures de Didon, & comment de Tyr elle est venue à Carthage : Elle luy fait voir en l'air douze cygnes poursuivis par vn aigle : puis elle l'environne d'vn nuage avec Achatés. Ils vont dans ce nuage au lieu où estoit Didon, & la voyent sans estre veus; en suite ils en sortent & se presentent à elle. Venus parle à l'Amour, afin que sous la ressemblance d'Ascanius, il donne à Didon de l'amour pour Enée. Venus emporte Ascanius en Idalie. L'Amour va trouver Didon. Voyez la prodigieuse quantité de machines, toutes entassées dans le premier liure de l'Eneide. Il m'est donc bien permis d'employer d'abord deux ou trois choses extraordinaires & surnaturelles, pour émouvoir le Lecteur, si Virgile en a employé plus de trente. Mais je ne me suis pas permis dans mon Poëme des

## A D V I S.

choses si peu raisonnables que luy , quand il a feint que les vaisseaux d'Enée furent changez en Nymphes. Aussi n'ay - je pas deû prendre pour exemple le commencement du Tasse, qui n'a pas mesme observé le bel art de commencer le Poëme Heroïque par le milieu du sujet, & par vn evenement surprenant & extraordinaire; comme cela se doit , pour ravir d'abord le Lecteur , & luy faire attendre de grandes choses, en reservant à faire conter par narration ce qui precede.

S'il s'en trouve quelques-vns qui s'estonnent de ce que je ne finis pas mon ouvrage par le baptesme de Clovis ; & qui s'imaginent que je devois conclure par la chose qui sembloit estre mon veritable but ; je les prie de considerer que le titre de mon Poëme est, *Clovis , ou la France Chrestienne* : ils verront que mon but estoit de faire voir le Christianisme estably dans la France : & qu'il n'y fut estably qu'apres la deffaitte & la mort d'Alaric, Roy des Goths Ariens, ennemis de Iesus - Christ , lequel possedoit tous les pays depuis la Loire jusques aux Pyrenées, qui font pour le moins vn tiers de la France.

Mais il est impossible de prevoir tout ce que dira l'Envie : & c'est inutilement que je vays au

## A D V I S.

devant de ses attaques, puis que j'en suis bien indigne, & qu'elle n'aime à se soulever que contre les plus beaux ouvrages ou de l'Art, ou de la Nature, ou de la Fortune, dans lesquels je ne dois pas avoir la presumption de rien pretendre. A tout evenement j'attendray avec patience ce qu'elle s'avisera de dire : & je l'estimeray bien plus amie qu'ennemie, si elle m'apprend quelque chose, & si elle me donne quelques advis vtiles.

Je veux encore dire vn mot touchant certaines particularitez du langage, pour satisfaire ceux qui ont le goust le plus delicat, & qui se rebutent de la moindre façon de parler qui ne leur semble pas ordinaire.

Il faut premierement les advertir que la Poësie Heroïque se sert de quelques mots qui semblent n'estre plus en vsage, & les rappelle à son secours, pour s'en fortifier : parce qu'ils sont plus forts que les mots communs, & qu'elle en a besoin pour diversifier ses termes. Par exemple, *glaiue*, *dextre*, pour ne pas dire tousjours *épée*, *main*, qui sont des mots dont elle a souvent besoin pour s'exprimer dans les batailles. Le mot de *manoir*, pour des lieux horribles comme l'Enfer ; & celui de *harnois*, pour des armes completes : & celui de *maint*, pour ne pas dire souvent

## A D V I S.

*plusieurs*, qui est vn mot languissant, & de peu de force dans la Poësie Heroïque : outre que ce mot estant vn singulier, peut servir de pluriel, & exprimer de grandes choses en vne seule syllabe. Quand on sçait bien placer ces mots anciens, & que l'on ne s'en sert pas souvent, ils donnent parfois de la majesté à l'expression, & l'anoblissent plustost qu'ils ne la ravalent.

Quelques Poëtes de nostre temps se sont avizez de leur autorité privée, de faire de trois syllabes les mots *d'ouvrier, bouclier, sanglier, meurtrier, levrier*, & quelques autres semblables, pour les rendre de plus facile prononciation : quoy que depuis que l'on parle François, on ne les ait faits que de deux syllabes, comme les mots de *guerrier, courrier, dernier*, qui ne sont pas plus faciles à prononcer. Mais ces Poëtes n'ont aucun droit ny aucune autorité suffisante pour establir vne loy nouvelle : & ils seront desavoiez particulièrement par les Poëtes Heroïques, qui ne pourroient plus se servir de ces mots, comme trop languissans & trop lasches pour la dignité de leur sujet, s'ils estoient de trois syllabes. Si bien que le meilleur est de les laisser en leur estat ordinaire de deux syllabes, dans lequel ils sont plus forts que si on les faisoit de trois.

## A D V I S.

Que l'on ne trouve point estrange aussi, que dans cet ouvrage l'on parle aux Princes & aux Princesses par le mot de *toy*. C'est ainsi que l'on parle à Dieu mesme : & c'est ainsi que l'on parloit aux Alexandres, aux Cefars, aux Reines, & aux Imperatrices. Le mot de *vous*, en parlant à vne seule personne, n'a esté introduit que par la basse flaterie des derniers siecles, qui s'est avisée de parler en pluriel à vne personne, en voulant luy faire croire que toute seule elle en valloit plusieurs : & cela s'est estendu enfin jusques aux personnes de la moindre condition. La Poësie Heroïque ne peut souffrir cette foiblesse, principalement lors qu'il faut faire agir les fortes passions, dans lesquelles les mots de *vous*, & de *vostre*, n'auroient nulle force & nulle grace : comme on le pourra voir en plusieurs lieux de ce Poëme, & particulièrement au discours de Clotilde & de Clovis à la fin du vingt-troisiesme liure, où Clotilde commence ainsi.

*Seigneur, donne vne grace à ma juste tendresse.*

Je me suis seulement servy des mots de *vous* & de *vostre*, lors que la passion n'est pas agitée, & que les termes ne doivent estre que fort doux.

Il faut encore dire vn mot, pour les inversions des paroles, que l'on range quelquefois

## A D V I S.

dans la Poësie Heroïque, autrement que dans l'usage commun. Ceux qui disent qu'il n'en faut point faire en nostre Langue, sont aussi injustes, que ceux qui diroient qu'il ne faut point du tout parler, parce qu'il ne faut pas tousjours parler. Les inversions sont tres-belles, quand elles sont bien faites; mais il n'en faut pas tousjours faire. La Langue Latine en fait sa plus grande beauté, & les affecte sans cesse. La Langue Françoisse, qui a de certaines beautez par dessus toutes les Langues, particulièrement en cette agreable diversité de terminaisons masculines & feminines, qui n'est en nulle autre Langue; doit estre encore estimée d'autant plus belle que les autres, qu'elle est la plus chaste & la moins licencieuse; tout ainsi que moins vne belle femme se permet de choses, plus elle accroist l'estime que l'on fait de sa vertu. Mais nostre Langue ne laisse pas d'avoir des inversions tres-belles, qui luy donnent vne grace merveilleuse, & sans lesquelles nostre Poësie seroit sans force. On en pourra voir des exemples dans ce Poëme, aux deux comparaisons d'Ariadne & de Didon à la fin du premier liure; en celle d'Andromede au cinquiesme; en celle d'Helene au quinziesme, & en d'autres lieux. La Poësie Françoisse n'a rien

## A D V I S.

de plus beau que ces nobles inversions, que Malherbe a si bien faites, où l'on réserve au dernier vers a désigner la personne de qui l'on parle; parce que l'esprit attend avec grand plaisir, ce nom qui sembloit devoir estre au commencement.

Il y a d'autres inversions tres-agreables, mais moindres en beauté; comme

*A la gloire des Lis je consacre ces vers.*

Il est bien plus beau, que de dire.

*Je consacre ces vers à la gloire des Lis.*

Ou comme.

*Des ombres de l'oubly tire ses aventures.*

Il est bien mieux, que de dire.

*Tire ses aventures des ombres de l'oubly.*

Ou comme.

*Apprens de tes Estats la premiere conqueste.*

Il est bien plus noble, que de dire.

*Apprens la premiere conqueste de tes Estats.*

Il y a d'autres belles inversions, mais d'une moindre beauté, estant moins estenduës, comme

*En vertus éclatant, en miracles celebre.*

Il est plus beau, que de dire.

*Eclatant en vertus, & celebre en miracles.*

Ou comme.

*Les troupes des François, du Rhein victorieuses.*

## A D V I S.

Il est plus beau, que de dire.

*Victorieuses du Rhein.*

Ce qui paroistroit simple; au lieu que l'autre façon est noble.

Ces exemples peuvent faire voir combien sont injustes ceux qui disent, que l'on ne peut souffrir d'inversions en nostre Langue.

Il y en a d'autres qui ne sont pas si heureuses; mais dont on se fert avec force dans la Poësie Heroïque; & qui doivent estre plustost estimées hardies que vicieuses. Comme

*Tout passage franchir.*

Pour dire:

*Franchir tout passage.*

Ces sortes d'inversions, qui sont les moins belles, sont toutefois si permises à la Poësie, que ceux mesme qui font le mieux des Elegies, où la Poësie doit estre la moins licencieuse, s'en servent quelquefois. A plus forte raison peut-on s'en servir dans l'Heroïque. Il est vray qu'il ne faut pas tomber souvent dans cette derniere sorte d'inversion, qui ne pleroit pas si l'on en trouvoit à tous momens, & que l'on souffre plustost qu'on ne l'agrée.

Ceux qui sont judicieux & equitables, connoistront bien les lieux où les inversions sont admi-



## A D V I S.

admirables ; ceux où elles sont belles ; & ceux où elles ne sont que permises & supportables ; principalement en vn grand Poëme, où il faut bien plustost considerer la force & la majesté, que des scrupules legers & trop delicats. Je souhaitterois que les Poëtes qui disent qu'il ne faut point d'inversions en nostre Langue, fissent des Poëmes Heroïques : nous verrions vne pauvre & miserable politesse : de mesme que pour ce qui regarde le sujet, le merueilleux y seroit bien bas, si l'on n'y mesloit les choses surnaturelles : car il est certain qu'il faut franchir les bornes de la Nature, soit pour les choses, soit pour les paroles, si nous voulons faire des ouvrages qui ne soient pas communs.

Il y en a aussi qui ont l'oreille si tendre, qu'ils estiment rudesse ce qui est force ; & ce qui a esté fait tout expres, pour faire imaginer quelque chose de plus grand que l'ordinaire. Il n'y a rien de si facile à ceux qui ont le genie de la Poësie, que de faire des vers doux : & il semble que ce ne soit que le jeu de leur enfance. Mais à mesure que le genie s'accroist, il faut aussi que la force de l'expression s'accroisse : car il est impossible d'exprimer foiblement vne chose forte. Il y a plusieurs vers dans Virgile qu'il a faits avec vne rudesse af-

## A D V I S.

fectée, pour s'exprimer fortement. Comme

*Vnà omnes ruere, ac totum spumare revulsis*

*Convulsam remis, rostrisque stridentibus aquor.*

Que ces vers semblent rudes ! & combien de fois y entend-on cette lettre qui est la première du mot de *rudesse* ! Et toutefois il n'y a rien de plus beau, ny qui exprime mieux ce bruit des rames & des proües qui surmontent les flots. Virgile se fut bien mocqué de ceux qui eussent esté choquez de ces deux vers ; dont il a trouvé le dernier si beau, quoy que le plus rude, qu'il l'a mis en deux divers lieux de son Eneide.

Cela n'arrive pas deux ou trois fois en tout vn Poëme ; & toutefois parce que les scrupuleux pensent avoir trouvé vn grand sujet de crier, quand ils rencontrent vn vers de la sorte, il a fallu les prevenir, pour leur faire connoistre que l'on a fait par raison, ce qu'ils pourroient estimer que l'on eust fait par quelque deffaut.

Pour exemple, je mettray icy vn vers de ce Poëme, où il estoit besoin d'exprimer vn grand amas de choses en vn mesme lieu, apres vne grande chasse.

*Là sont Chevreüils, Chiens, Cerfs, & des Nymphes  
les Chœurs,*

*Pesle-mesle couchez, & vaincus & vainqueurs.*

## A D V I S.

Tant de choses, & si pressées, ne causent point de rudesse dans le premier de ces deux vers, mais elles y donnent de la force, & font bien imaginer la confusion dont il s'agissoit.

Ils ne peuvent encore supporter les enjambemens d'un vers sur un autre. Par exemple.

*Zaban choisit les siens dans les fertiles champs*

*De la Beauſſe alterée, où mille ſocs tranchans, &c.*

Ces mots, *de la Beauſſe alterée*, sont enjambez d'un vers sur l'autre. Mais ce seroit vne pure foiblesse, que d'abandonner la force en ces rencontres, pour de tels scrupules; pourveu que l'on n'y retombe pas souvent. Et l'on reconnoist bien si le Poëte n'a pas voulu perdre la force de son expression, pour vne consideration moins forte.

Quelques-uns de nostre siecle sont devenus si pontilleux, à force de raffiner, qu'ils en sont devenus injustes, voulant faire consister toute l'excellence d'un ouvrage en la seule politesse, plutôt qu'en la haute majesté, qui est meslée de force & de politesse. Et ils aiment mieux demeurer dans les règles estroites qu'ils se sont prescrites, & que rien ne les ravisse & ne les transporte, pourveu que rien ne les blesse. Mais on les croit peu, bien qu'ils pretendent s'establir par là, comme les maîtres de tous les autres. Les personnes

## A D V I S.

judicieuses ne s'arrestent point à des choses si peu considerables, quand elles voyent qu'un Poëme marche par tout avec cette majesté facile & coulante , également accompagnée de force & de grace, qui est le temperament que chacun desire, & qui est si difficile à trouver : & quand tout l'ouvrage ressemble à ces beaux fleuves, dont les ondes vont sans cesse avec vne égale force , & ne laissent pas d'estre tousjours pures.







# CLAVIS,

ou

## LA FRANCE CHRÉSTIENNE.

---

LIVRE PREMIER.



*VITTONS* les vains concerts  
du profane Parnasse.

Tout est auguste & saint au sujet  
que j'embrasse.

A la gloire des Lis je consacre ces  
vers.

Entonne la trompette ; & respans  
dans les airs

Les faits de ce grand Roy, qui sous l'eau du Baptême  
Le premier de nos Rois courba son diadème ;

A

\* Clouis def-  
fit Siagre &  
avec luy le  
reste des Ro-  
mains qui  
étoient dans  
la Gaule.

*Qui sage & valeureux, de ses fatales mains  
Porta le coup mortel aux \* restes des Romains ;  
Mit la Saone & le Rhein sous sa vaste puissance ;  
Fit tomber sous son bras la \* Gothique vaillance ;  
Et faisant aux vaincus aimer ses justes loix ,  
Donna le nom de France à l' Empire Gaulois.*

\* Il tua de  
sa main Ala-  
ric Roy des  
Gots.

*Grand DIEU, de qui la force en miracles seconde,  
Arma les Princes Francs, pour affranchir le Monde  
Du barbare pouvoir de cent peuples divers,  
Dont le cours indompté ravagea l'Univers ;  
Eclaire mon esprit, & soustiens mon audace,  
Pour chanter ce grand Chef de leur vaillante race,  
Et ses nombreux exploits de splendeur éclatans,  
Que tient ensevelis l'obscurité des temps.  
En faveur de mon siecle, & des races futures,  
Des ombres de l'Oubly tire ses aventures,  
Et tous les maux soufferts, avant que sous ta Loy  
Vne sainte Princesse eût soumis ce grand Roy.*

*LOVIS, à qui le Ciel, de ce Foudre de guerre  
A donné iustement & le nom & la terre ;  
Qui sous ton joug puissant comme luy sceûs ranger  
Et ton sujet rebelle, & l'orgueil estrangier ;  
Toy qui donné d'enhaut aux vœux de tes Provinces,  
Pour estre le plus sage & le plus grand des Princes,  
Dois remplir nostre espoir par mille nobles faits,  
Et triompher un iour sur le char de la Paix ;*



*Apprens de tes Estats la premiere conqueste ;  
L'origine des \* fleurs qui couronnent ta teste ;  
Et de l'Esprit divin \* le present glorieux ,  
Dont le baume a sacré ton front victorieux.*

\* Les fleurs  
de lis appor-  
tées par un  
Ange à un  
Hermitte.

\* La Sainte  
Ampoule.

*Et toy, du haut Olympe ayde mon entreprise ,  
RICHELIEV, qui soustins & la France & l'Eglise,  
Et voulus, pour leur gloire, animer mon desir  
A ce grave labeur, digne de mon loisir ,  
Quand mon esprit content sous ta faveur aimable ,  
Sui-voit en tes souhaits ton charme inévitable ;  
Rens l'ardeur à mes sens par ta mort refroidis.  
Fay que j'ose chanter, avec des tons hardis ,  
Des \* Sicambres guerriers les Idoles brisées ;  
La Foy qui rassembla les \* ames diuifées ;  
Les ruses des Enfers contre l'Arrest des Cieux ;  
Et le nom d'un seul Dieu, vainqueur de tous les Dieux.*

\* Les Francs  
estoint auf-  
si appellez  
Sicambres.

\* Les Francs  
estoint  
Payens, &  
les Gaulois  
étoient déjà  
Chrestiens.

*Le superbe Demon, qui pour de faux hommages  
Enseigna l'art trompeur de tailler les images ,  
Que vingt siecles entiers le credule Vni-vers  
Adora vainement sous mille noms divers ;  
Après le cours finy de cinq fois cent années ,  
Depuis qu'un Dieu naissant changea les destinées ,  
Voyant de toutes parts ses oracles cessez ,  
Ses mysteres destruits, ses temples renversez ;  
Et ne pouvant dompter son orgueil inflexible ;  
Dans ses antres profonds heurloit d'un son horrible ;*

Et faisoit retentir tout l'infernal manoir ,  
 Souffrant avec ses feux son cuisant desespoir.  
 Enfin voyant sur luy fondre un nouvel orage,  
 Il conceût ces propos , plein de honte & de rage.  
 Que devient mon pouvoir ? à quel coin reculé  
 Se doit borner enfin mon regne desolé ?  
 Ce puissant Createur de la terre & de l'onde ,  
 M'ayant chassé du Ciel , me veut chasser du Monde.  
 Autrefois réveillant mes vœux ambitieux ,  
 Ne pouvant estre Dieu , j'inventay mille Dieux.  
 J'usurpois ses honneurs , en luy faisant la guerre ;  
 Et content de son Ciel , il me laissoit la Terre.  
 A peine un \* peuple seul se pût-il réserver ,  
 Qui contre luy cent fois osa se soulever ;  
 Sur qui cent fois les miens leurs loix sceurent estendre ;  
 Et qui fut le mépris des armes d'Alexandre.  
 Mais depuis que ce Fils , dans la crèche enfanté ,  
 Caché sous l'indigence , & sous l'humilité ,  
 Sappa les fondemens de mon superbe Empire ,  
 A ma honte icy bas toute chose conspire.  
 Son Eglise s'accroist de tout ce que ie pers.  
 N'auray-je pour royaume enfin que les Enfers ?  
 Rome , jadis mon trône , où de tant de victimes  
 Le sang fumoit pour moy dans les temples sublimes ,  
 Qui vid de ma faveur des effets si puissans ,  
 Quand de tout l'Univers ie payay ses encens ;

L'ingrate suit la Croix , m'abandonne & me chasse.  
 En vain i'ay suscité l'Illyrie , & la Thrace ,  
 Et les plus froids climats si seconds en Guerriers,  
 Par qui ie l'ay destruite , & brûlé ses lauriers.  
 Mon secours me trahit ; & le Barbare me sime ,  
 Soumettant tout à soy , se soumet au Baptesme.  
 Les seuls Francs me restoient , amis de ma fureur ,  
 Qui cherissent la guerre autant que leur erreur ,  
 A qui du Monde entier ie destinois l'Empire :  
 Et voila que Clovis pour Clotilde soupire ,  
 Vne beauté Chrestienne , & de qui la vertu  
 Triomphe du grand Roy , sous ses loix abbatu.  
 Mais plustost que souffrir qu'un tel couple s'assemble ,  
 L'air , la terre , & la mer , se mesleront ensemble.  
 Oüy , perisse plustost la race des mortels ,  
 Que de me voir privé de puissance & d'autels.  
 Ainsi dit le Demon , d'une rage enflammée.  
 Il part environné d'une épaisse fumée.  
 Il empeste sa route ; & cent rouges éclairs  
 D'une odeur ensoufrée infecterent les airs.  
 Il arreste son vol sur ces belles \* montagnes ,  
 Passage de Bourgogne aux Lorraines campagnes.  
 Il contemple ces lieux couronnez de forests ;  
 Les humides vallons , & leurs antres secrets ;  
 Les salutaires eaux des bains chauds de \* Plombieres ;  
 Et cent sources d'argent , meres de cent rivieres.

\* Les monts  
de Vauge.

\* Plombie-  
res près d'Es-  
pinal.

Il void l'heureux estat, & l'aimable séjour,  
 D'un Prince qui le sert, & qu'il sert à son tour;  
 D'Auberon\* l'Enchanteur, dont les habiles charmes  
 Estojent des noirs Enfers les plus fideles armes;  
 Qui pouvoit de sa voix transporter les Citez;  
 Calmer les flots marins, ou les rendre agitez;  
 Forcer les Elemens, le Soleil & la Lune;  
 Et courir sans vaisseau sur le dos de Neptune.  
 L'Ange orgueilleux le trouve en son riche Palais,  
 Plein d'un essain volant d'invisibles follets,  
 Qui par leurs siflemens, au Prince font parestre  
 Qu'ils courent à l'envoy, pour recevoir leur Maistre.  
 De Mercure il emprunte & le visage accort,  
 Et la taille legere, & l'habit, & le port.  
 Sa teste & ses talons ont l'aile colorée:  
 Et sa dextre soustient une verge dorée.  
 Auberon se prosterne; & sent à son aspect,  
 Une secrete horreur meslée à son respect.  
 Il redoute ses yeux, en qui la flame éclate.  
 Le faux Dieu le releve, & de ces mots le flate.  
 Tu sçays que ton bon-heur a surpassé tes vœux,  
 Pour m'avoir honoré d'un\* temple si pompeux;  
 Et quels biens t'a produit ma grace liberale,  
 Puis que nul Prince au Monde en pouvoir ne t'égale.  
 Sois fidele à tes Dieux. Voicy le temps fatal  
 D'où naistra pour i jamais ou leur bien ou leur mal.

\* Auberon  
 estoit un  
 Prince du  
 sang de Clo-  
 vis, de qui  
 l'Etat estoit  
 l'Austrasie,  
 & qui estoit  
 estimé En-  
 chanteur.

\* L'histoi-  
 re marque  
 qu'Auberon  
 avoit fait  
 bastir un  
 beau temple  
 en l'honneur  
 de Mercure.

Cloris, de nos autels la dernière espérance,  
En secret a laissé l'air natal de sa France;  
N'ayant pour confidens de son traistre dessein,  
Qu'un Aurele, & l'amour qu'il porte dans le sein.  
Il tient en son pouvoir sa Princesse enlevée,  
La Chrestienne beauté près du Rhône élevée,  
Qui craignant Gondebaut, de son sang le meurtrier,  
A commis sa fortune à ce fameux Guerrier.  
Il passe en ces vallons, glorieux de sa prise.  
Mais qu'il perde par toy celle qu'il a conquise.  
Vse de ton sçavoir; & sourd à la pitié,  
Arreste leur voyage, & romps leur amitié.  
Enflamme à son amour ces deux jeunes Princeses  
Que mon choix dès long-temps luy voïa pour maistresses;  
Et que l'une des deux, par sa douce fierté,  
Du sensible Guerrier dompte la liberté.  
Sous mes soins, répond-il, elles sont élevées.  
Car dans mon souvenir tes loix sont bien gravées.  
Et j'ay sceû joindre encore à leurs divins attraits,  
Les graces du discours, les magiques secrets,  
L'adresse & la vigueur, à la chasse, à la guerre,  
Pour triompher des cœurs les plus grands de la Terre.  
Sçache que pour troubler ces illustres Passans,  
Leurs charmes & les miens seront assez puissans.  
Le Demon, luy soufflant l'audace & le mensonge,  
L'anime, & plein d'espoir aux Enfers se replonge.

Alors pres de ces monts le Monarque des Francs  
 D'un superbe coursier pressoit les nobles flancs,  
 Qui paroist orgueilleux, sentant sa croupe large  
 Des amours de son Roy porter la douce charge.  
 Ce glorieux Amant, tout émeu de plaisir,  
 Et brulant de l'ardeur d'un violent desir,  
 D'un œil impatient, tourne cent fois la teste,  
 Pour admirer l'éclat de sa belle conquête.  
 Aurele à ses costez, l'illustre Confident,  
 Loin derriere leurs pas jette un regard prudent;  
 Et rassure l'effroy de la Vierge timide,  
 Qui tremble au souvenir de son Oncle perfide;  
 Qui redoute sa rage; & pense, au moindre bruit,  
 Que de fiers Bourguignons une troupe la suit.  
 Rien ne dompte la peur dont son ame est saisie,  
 Bien que desja Clovis aстаigne l'Austrasie,  
 Triomphant de sa Reyne en son viste retour,  
 Et que \* Vienne encore ignore son amour.  
 Ainsi le fan craintif d'une biche lancée,  
 Par l'ombreux \* Appennin fuit, l'oreille dressée,  
 Croit voir à chaque pas ou les chiens, ou les loups;  
 Et sent trembler son cœur, & ses foibles genoux.  
 Si le Zephire émeut une feuille abbatuë  
 Il pense qu'un Veneur le poursuit & le tuë;  
 Bien que par ses détours sa mere au pied leger,  
 Emporte loin de luy la chasse & le danger.

Le Ciel estoit serain ; & la voûte azurée  
 Blanchissant de l'ardeur d'une flamme épurée,  
 N'avoit un seul nuage, en sa vaste grandeur,  
 Qui cachast du Soleil la brillante splendeur ;  
 Quand un grand voile obscur s'épandit sur leurs testes ;  
 Sans entendre les vents, presages des tempestes ;  
 Et sans voir dans les airs de ces vistes oyseaux  
 Qui rasent de leur aile & les champs & les eaux.  
 La Terre s'embrunit d'une horreur impreveuë ;  
 Et le Ciel à regret se dérobe à la veuë.  
 Clotilde s'estonnant de ce calme trompeur,  
 Sent à sa peur se joindre une plus grande peur.  
 Vn vent impetueux tout à coup se réveille.  
 Les éclairs frappent l'œil, & les foudres l'oreille.  
 Le nuage se creve ; & l'onde à gros bouillons  
 Dé-ja couvre la terre, & court par les sillons.  
 Alors sur les Amans semblent estre versées  
 Les humides vapeurs dés long-temps amassées.  
 Sur leurs riches habits coulent de longs ruisseaux.  
 Clotilde enfin cedant aux importunes eaux,  
 Sous le manteau du Roy s'en deffend, & se cache ;  
 Et d'un pudique bras à son Prince s'attache.  
 Cependant des costaux tombent de gros torrens,  
 Qui roulent aux vallons par des chemins errans.  
 De là commence à naistre un danger qui les presse.  
 Sous le pied des chevaux l'onde s'enfle sans cesse.  
 Le fleuve rompt ses bords ; l'eau s'espand des estangs ;  
 Et dé-ja les assiege, & leur gagne les flancs.

La tempeste redouble, & la pluye, & la gresle.  
 De la Terre & du Ciel les sources peste-meste,  
 Font une large mer, dont la prompte fureur  
 Renverse en un moment l'espoir du laboureur.  
 Ainsi quand des humains l'outrageuse insolence  
 Eût irrité de Dieu la longue patience,  
 Et les Cieux & les mers firent un juste accord,  
 Pour punir tant d'horreurs par une égale mort.  
 Les humides amas des airs & des abysses,  
 De la race mortelle esteignirent les crimes;  
 Les villes & les monts de flots furent couverts;  
 Et l'element liquide engloutit l'Univers.  
 Clovis qui de torrens void la terre couverte,  
 Croit que le Ciel de mesme a conspiré leur perte.  
 Il gagne un lieu plus haut. Le fleuve qui le suit,  
 S'enfle, & semble orgueilleux de ce qu'un Roy le fuit.  
 Enfin il cede aux eaux; & va sur la montagne,  
 Découvrir le deluge épars dans la campagne.  
 Il arrive au sommet; & ses yeux sont surpris  
 De voir d'un grand Palais le superbe pourpris.  
 Aurele s'en approche, & curieux regarde  
 Que la pompeuse porte est ouverte & sans garde.  
 Ils admirent ce lieu, de forests enfermé,  
 Et de telle structure, & si peu renommé.  
 Ils entrent dans la court, où cent toises colonnes,  
 Dont les chapiteaux d'or sont les riches couronnes:  
 Separoient cent Heros, que le ciseau sçavant  
 Sembloit avoir changez en un marbre vivant.



Le beau couple d'Amans sous des voutes se range.  
Ma Reyne, dit Clovis, quelle aventure estrange!  
Quel séjour admirable icy s'offre à nos yeux?  
Aurele, suis-je en terre : ou suis-je dans les Cieux?  
Mais ces cruelles eaux, & ces coups de tonnerre,  
Font voir qu'encore icy le Ciel combat la Terre.  
Alors l'orage cesse ; & le Ciel s'éclaircit.  
Des vents impetueux l'haleine s'adoucit.  
Et le Prince enchanteur, en robe venerable,  
Vient offrir au Roy Franc sa maison secourable.  
Vne jeune Princesse accompagne ses pas,  
De qui les doux regards répandent mille appas.  
A sa vive blancheur, sa blonde chevelure  
Donne un éclat pareil à l'œil de la Nature,  
Quand pour recommencer sa course dans les Cieux,  
Il sort de l'Ocean, supportable à nos yeux.  
Son air qui montre une ame & douce & genereuse,  
Fait admirer en elle une naissance heureuse.  
De sa robe à fonds d'or le bord estoit porté  
Par deux nobles enfans d'une rare beauté,  
Tous deux couverts d'argent sur leur casaque verte :  
Tous deux à longs cheveux, à teste découverte :  
Et qui d'un pas égal marchant superbement,  
De la Princesse encore rehaussioient l'ornement.  
Clotilde en est surprise, & soudain se rassure.  
Ses charmes à l'envy, pour réparer l'injure

*De ses habits mouillés, de ses moites cheveux,  
 Semblent plus animez, ses yeux ont plus de feux;  
 Et dans ce beau combat, ont encor plus de gloire,  
 Sans le secours de l'art, d'emporter la victoire.*

*Auberon estonné contemple ces beaux yeux,  
 Les superbes vainqueurs d'un Roy si glorieux;  
 Ce teint blanc, ce poil noir, sa pudeur sans égale,  
 Et la noble grandeur de sa taille royale.*

*Il regarde, enflammé d'un dépit sans pareil,  
 La brune au teint d'argent, qui ternit son Soleil:  
 Que d'une vive ardeur son regard estincelle;  
 Et que son air luy semble estre d'une immortelle.*

*Enfin dans cet éclat son esprit se confond;  
 Et son espoir s'abysme en un trouble profond.*

*O! mes cheres beautez, dit-il en ses pensées,  
 D'une peine inutile en tous les arts dressées,  
 O! plantes, que mes soins cultiverent sans fruit,  
 Cachez vos vains attraits: Clotilde les destruit.*

*Puissans Dieux, aiguisez mon esprit & mes charmes.  
 Pour vaincre ces amours, il faut bien d'autres armes.*

*Les Amans cependant, mesnagers du loisir,  
 De poursuivre leur route ont un ardent desir.*

*Mais le Prince enchanteur dit que dans les vallées  
 Les orageuses eaux ne sont pas écoulées:*

*Qu'il leur demande un jour, pour le combler d'honneur,  
 Puisque le sort luy donne un si rare bon-heur;*

Et qu'il n'ignore pas les respects & l'estime  
Que merite le rang d'un Roy si magnanime.  
Que du Ciel, ce iour mesme, il a receu l'avis  
Qu'il devoit, pour son hôte, avoir le grand Clovis.  
Le Monarque est surpris, le regarde & l'admire ;  
Dé-jà reuere en luy quelque Dieu qui l'inspire.  
Par sa juste priere il se sent arresté.  
Puis en quittant l'abry du portique vouté,  
Ils montent dans la salle, où le fonds estincelle  
D'un riche & noble feu de cedre & de cannelle,  
Par qui le lambris d'or est tout brillant de feux,  
Et par un double éclat superbe & lumineux.  
Tandis que le secours de la chaleur ardente  
Chasse de leurs habits l'humidité fumante,  
Auberon se dérobe, & de ses noirs poumons  
Tirant un long soupir, invoque les Demons.  
Il entre en ses jardins ; & de cent caracteres  
De cancre reculans, de menteuses chimeres,  
De chiffres renversez, & de mots à rebours,  
D'une riche fontaine il grave les contours :  
Afin qu'en quelque bouche où cette eau soit versée,  
Il se forme un discours contraire à la pensée.  
Venez, dit-il, Amans de si doux feux épris :  
Parlez vous desormais de haine & de mespris.  
Ayant esteint l'ardeur de vostre soif extreme,  
Prononcez, ie vous hay, pour dire, ie vous ayme.

Par cent propos cruels troublez vous tour à tour ;  
Et qu'un dépit naissant fasse mourir l'amour.

Plein d'espoir il retourne en la salle dorée.

La flame, en les sechant, rend leur bouche alterée.

Dé-jà la soif les presse ; & le traistre Enchanteur,

Couvrant son noir dessein d'un visage flatteur,

Invite au promenoir ces deux Amans fideles,

Les innocens sujets de ses trames cruelles.

Ils sortent du Palais ; & vont, selon ses vœux,

Vers le trompeur appast du piege dangereux.

D'abord un grand parterre à leurs yeux se presente,

Monstrant de mille fleurs la peinture éclatante.

Dans un parc odorant, parmi les orangers,

Resonnoient les doux chants de mille oyseaux legers.

Les ruisseaux serpentans, qui mouilloient la verdure,

A ces chants animez, mesloient leur doux murmure.

Et les bois & les prez, pour de longs promenairs,

Presentoient ou l'air libre, ou les ombrages noirs.

Tel ne fut le Palais de cent sources humide,

Où cacha son Renaud l'ingenieuse Armide :

Et des \* filles d'Hesper, tels ne furent encor

Les celebres jardins, seconds en pommes d'or.

Ils admirent confus ces beautez nompareilles,

Où la Nature & l'Art prodiguent leur merveilles.

Mais la pressante soif vers l'eau porte leurs pas.

La fontaine, de loin, formoit un gros amas

\* Les Hesperides, qui étoient trois sœurs.

De blanchissantes eaux dans les airs élancées ,  
 Qui toiboient avec bruit , comme un arc renversées.  
 Au centre du bassin , d'une immense largeur ,  
 Alcide\* pressoit l'Hydre avec un pied vangeur.  
 Chaque teste , autrefois de Lerne l'épouvante ,  
 Sembloit languir à bas , ny morte, ny vivante.  
 De sept gosiers coupez sortoient de longues eaux,  
 Traçant sur le Vainqueur sept humides berceaux :  
 Et sur l'onde ridée , alloient par le Zephire ,  
 Cent vases de cristal , prés des bords de porphire.  
 La merveille & la soif les traissent à leur mal.  
 Auberon qui les void vers le piege fatal ,  
 D'un insensible pas en destourne Albione.  
 La Princesse à regret dé-ja les abandonne.  
 Amour gagne son cœur : & ses yeux sont ravis.  
 Du surprenant éclat des graces de Clovis.  
 Le couple infortuné , d'une égale vistesse ,  
 Arrive aux bords cruels de l'onde enchanteresse.  
 Miserables Amans, reprimez vos desirs.  
 Helas ! perdant la soif, vous perdrez vos plaisirs.  
 Clotilde, en s'avancant, prend de sa main divine  
 Vn cristal qui formoit une conque marine.  
 Clovis choisit un vase, image d'un vaisseau.  
 Aurele suit, & plonge une coupe dans l'eau.  
 Chacun, de ses poumons esteint l'ardeur pressante ;  
 Et verse de longs flots dans sa bouche innocente.

\* Hercule  
 dont l'Hy-  
 dre, dragon  
 à sept testes,  
 qui habitoit  
 dans le ma-  
 rais de Ler-  
 ne.

Nouveauté merveilleuse, incroyable aux Neveux !  
 Le Roy, pour exprimer le plus de cher ses vœux,  
 Qu'il voudroit dans Paris la voir en assurance ;  
 Que loin de vous, dit-il, ne suis-je dans ma France.  
 Clotilde rougissant, veut montrer son ennuy,  
 De souffrir ce mépris n'ayant aimé que luy ;  
 Et dit ; un autre Prince ayant place en mon ame,  
 Devois-je m'exposer à ta perfide flame ?  
 De cent propos pareils ils s'attaquent soudain.  
 L'oubly, la cruauté, l'orgueil, & le dédain,  
 Pour des reproches doux, & des plaintes flatueuses,  
 Eclatent à l'envy dans leurs bouches menteuses.  
 La rougeur qui s'espand sur leur front courageux,  
 Leur paroist un effet d'un mépris outrageux ;  
 Et des mots impréveüs les sensibles injures,  
 Dans leurs cœurs abusez, portent mille blessures.  
 Le triste favory, confus d'estonnement  
 D'entendre sans sujet un si prompt changement,  
 Pensant par le secours d'une adroite entremise,  
 Renouër doucement l'amour qui se diuise ;  
 Pour dire, ces dédains naissent hors de saison,  
 Vos mépris sont fondez, dit-il, sur la raison.  
 Tous deux de ce propos ayant l'ame offensée,  
 En pensant l'accuser, approuvent sa pensée.  
 Puis ce trompeur avou confirme leurs mépris ;  
 Et renforce le trouble en leurs tristes esprits.

Ils

Ils souffrent de formais avec trop de contrainte  
 De leurs yeux irrités l'insupportable atteinte ;  
 Et ces cœurs amoureux , accablés de douleur ,  
 S'éloignent à regret , pour plaindre leur malheur .  
 Quelle voix rediroit , Princesse infortunée ,  
 À quel excès d'ennuis tu fus abandonnée ?  
 Son infidèle Amant , tant de sermens trahis ,  
 Son trop crédule esprit , l'exil de son pays ,  
 Son Oncle furieux , & sa pudeur blessée ,  
 Dans un amas confus roulent en sa pensée .  
 Ah ! dit-elle en son ame , espoirs trop malheureux ,  
 De mes courtes amours ministres dangereux ,  
 Qui me disiez qu'un jour , par l'effort de mon zèle ,  
 Je pourrois à mon Dieu gagner cet Infidèle ,  
 Pourquoi me celiez vous , quand je reçeus sa foy ,  
 Qu'un infidèle à Dieu , le seroit bien à moy ?  
 Dieu , quels sont les secrets de ta loy souveraine ?  
 Tu m'offris ton secours : d'où peut naître ta haine ?  
 Quoy , m'abandonnez vous , Anges heureux & saints ,  
 Qui deviez en tous lieux seconder mes desseins ?  
 Toy , qui luis dans le Ciel , divin \* Arcopage ,  
 Dont la voix m'incita d'ayder au grand ouvrage ,  
 Quoy doncques , tes conseils , au lieu d'un tel bonheur ,  
 M'ont portée à la honte , & non pas à l'honneur ?  
 Vous , remplis de sçavoir , & seconds en miracles ,  
 Prelats , dont j'ay cent fois consulté les oracles ,

\* Saint Denis , Apôtre de la France.

Sont-ce là ces grands biens , ces signes apparens  
 Des promesses du Ciel , dont vous m'estiez garens ?  
 Je vous fiay mon cœur ; ie vous fiay ma vie.  
 Rendez moy la splendeur que vous m'avez ravie.  
 O ! celestes decrets , ordres du Tout-puissant ,  
 Fus-je donc criminelle , en vous obeissant ?  
 Seigneur , doy-je tousiours esprouver ta colere ?  
 Dés que j'ouvris les yeux , ie vis meurtrir mon Pere ,  
 Mon sang verser mon sang ; & depuis le berceau  
 J'ay supporté les yeux de nostre fier bourreau.  
 Pour servir les autels , un saint Zele m'emporte :  
 Le Ciel me fait sentir une haine plus forte.  
 Il s'arme tout d'éclairs : il se fond en torrens :  
 Il m'offre des trompeurs , quand ie fuy des Tyrans.  
 Que feras-tu , Clotilde , amante misérable  
 D'un Prince autant ingrat , qu'il me parut aimable ?  
 Ah ! qui me fit choisir ce traistre pour espoux ?  
 L'assassin de mon sang m'estoit encor plus doux.  
 Alors son noble cœur , detestant les perfides ,  
 Fit verser à ses yeux mille perles liquides.  
 Le desespoir l'attaque ; & les airs sont frapez  
 De ses tristes sanglots , cent fois entrecoupez.  
 Vne honte cruelle à son ame s'attache ;  
 Et dans le bois prochain confuse elle se cache.  
 Elle succombe enfin sous tant de maux pressans.  
 Son regard s'affoiblit : elle perd tous les sens.



Elle tombe ; & son corps , en son sort déplorable ,  
 Et d'herbes & de fleurs trouve un lit favorable.  
 Son beau teint se ternit d'une froide palseur :  
 Les oyseaux allentour se taisent de douleur :  
 Les arbres fremissans plaignent son avanture ;  
 Et d'un bruit douloureux l'eau près d'elle en murmure.  
 Telle , apres mille cris vers la mer épandus ,  
 Apres mille sanglots , & mille pas perdus ,  
 Sans vigueur & sans voix tomba palse & glacée ,  
 Aux \* bords inhabitez Ariadne laissée.  
 Et telle se pasma dans les bras de sa sœur ,  
 Ayant en vain tenté la rage & la douceur ,  
 Quand la nef du \* Troyen partit de son rivage ,  
 La \* Reyne qui bastit les grands murs de Cartage.

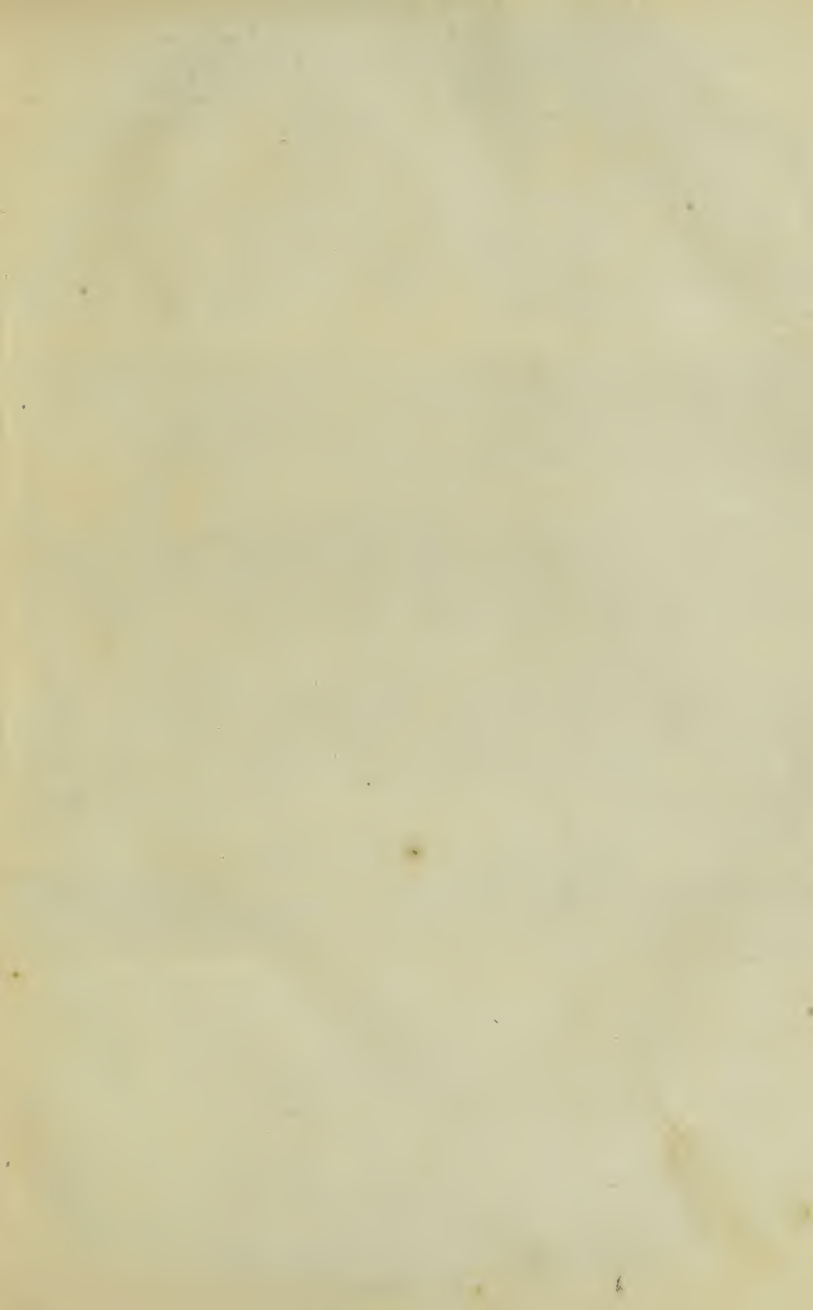
\* En l'Isle de  
Naxe ou  
Thesée la  
laissa.

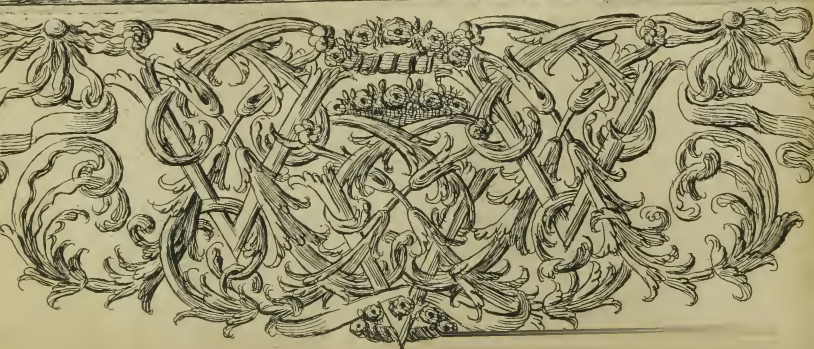
\* Enée.

\* Didon.









# CLEOPATRE,

## LIVRE SECOND.



*E Prince d'autre-part, en ce  
cruel malheur,  
Est accablé d'ennuis, & saisi  
de douleur.*

*Aurele, par des mots pleins  
d'innocente audace,  
Pensant le consoler, le pique  
& l'embarrasse;*

*Et d'un cuisant soucy chacun d'eux devoré,  
De l'autre, en soupirant, croit l'esprit égaré.  
Auberon voit l'effet de sa ruse traistresse;  
Et par les belles mains de la jeune Princesse,  
Leur presente des fruits, dont le goust enchanté  
Peut rendre à leur discours l'ordinaire clarté.*

Le Roy, forçant son mal, feint une ame rassise ;  
 Accepte les presens ; les gouste avec franchise :  
 Mais son pressant ennuy, qui ne peut s'alléger,  
 L'estouffe, le saisit, & s'oppose au manger.  
 C'est assez toutefois que leur levre les touche.  
 Le nouveau charme esteint le charme de leur bouche.  
 Il veut revoir sa Reyne ; & troublé de soucy,  
 Il ne peut la laisser, ny la chercher aussi.  
 Son esprit balancé ne sçait ce qu'il doit faire.  
 Il craint, en la suivant, d'ascroistre sa colere.  
 Il tire à part Aurele ; & veut qu'adroit & doux  
 Il sçache d'elle, au moins, d'où luy naist son courroux  
 Contre un Roy dont le Ciel sçait la pure innocence ;  
 Qui d'elle peut souffrir tout mespris, toute offense.  
 L'Enchanteur void sa peine ; & feignant d'ignorer  
 L'injurieux tourment qu'il luy fait endurer,  
 Laissons la s'égarer, dit-il, dans ces prairies,  
 Où les eaux & les fleurs flatent ses rêveries.  
 Pour jamais l'un de l'autre il veut les écarter :  
 Et par divers objets il pretend l'arrester ;  
 Déployer à ses yeux sa superbe opulence ;  
 Et luy faire admirer l'éclat de sa puissance.  
 Ils retournent sous l'arc d'une porte à deux pans :  
 Puis d'un degré de jaspe ils montent les rampans.  
 L'œil passe en un moment par vingt portes dorées.  
 De mille vases d'or les chambres sont parées,

*De meubles somptueux, éclatans, & divers;  
Et de cent raretez que produit l'Univers.  
Mais un pompeux amas de precieuses armes,  
Pour les yeux de Clovis, a les plus puissans charmes,  
Grand Roy, dit Auberon, nous sommes mesme sang,  
Issus de Clodion, ce vaillant Prince Franc.  
Le sage Roy du Mans, Rignimer fut son frere.  
L'autre regne à Cambray, l'équitable Rancheire.  
S'il te naist un desir d'apprendre dans ces lieux  
La source & les exploits de nos braves Ayeux,  
Vien voir de leurs beaux faits la memoire cherie,  
Peinte sur les lambris d'une ample gallerie.  
Vne porte d'airain s'ouvre alors en deux parts.  
Le lieu vaste reçoit les avides regards.  
Vers le bout éloigné, que l'œil à peine acheve,  
La voûte semble basse, & le pavé s'eleve.  
Le lambris qui les suit vers un but limité,  
Diminuë à l'égal d'un & d'autre costé.  
Là dans un beau champ d'or l'orgueilleuse Sculpture  
Conteste un noble prix à la docte Peinture;  
Et là semblent encor paroistre sur les rangs,  
Et combattre à l'envy les ancestres des Francs.  
Auberon hausse alors une verge d'ebeine,  
Pour fixer le regard qui vague se promeine;  
Et sur le premier quadre à leurs yeux présenté,  
Rend d'un charme innocent le Monarque enchanté.*

Icy, commence-t-il, est la prise fameuse  
 De cette \* ville antique, & noble, & malheureuse,  
 Que durant \* dix Estez, la valeur deffendit;  
 Et qu'en peu de momens une \* fraude perdit.  
 Voyez, de quel transport lunon ouvre les portes,  
 Rouge d'un \* vieux courroux, aux \* Argives cohortes,  
 Et Pallas d'autre-part, sur les Troyens surpris,  
 Vange de sa beauté les sensibles mespris.  
 Vulcan armé de feux, suit leur colere ardente,  
 Lettant cent tourbillons de flame petillante.  
 Là d'un trident vangeur du \* parjure des Rois,  
 Neptune rompt le mur qu'il bastit autrefois:  
 Et Jupiter perdant le soin de sa balance,  
 Laisse de leur fureur regner la violence.  
 Le grand Cheval triomphe; & la triste cité  
 Par son propre malheur se remplit de clarté.  
 Là devant tous les Dieux l'insolence domine:  
 Et passent pour vertus le meurtre & la rapine,  
 Icy sont les vieillards des autels destachez:  
 Et là sont les enfans aux meres arrachez.  
 Plus loin pleure un amas de Troyennes captives.  
 Là courent en tremblant les bandes fugitives.  
 Mais de la pieté voyez les grands effets.  
 Un \* Fils portant son \* Pere, est courbé sous le faix.  
 VENUS, par cent destours, de la presse le tire;  
 Et console son cœur de l'esperoir d'un \* Empire.

Dans



*Dans ce tableau suivant , la Ville fume encor.  
 Cette Princesse en pleurs , est la \* Veuve d'Hector ,  
 Qui sauve du fer Grec , dans une peine amere ,  
 Le jeune Astyanax , sous le tombeau du \* Pere.  
 Plus loin sa main conduit un enfant supposé ,  
 Qu'elle laisse par force à \* l'Ithaquois rusé.  
 On void en mesme temps sur son visage peinte  
 La craintive douleur , & veritable , & feinte.  
 Salutaire artifice , & trompeur & pieux ,  
 Nous te devons la vie , & nous & nos Ayeux.  
 L'inhumain aveuglé par sa propre malice ,  
 L'entraîne , & le fait voir à la foule complice :  
 Et desja d'une tour il l'a precipité ,  
 Pensant perdre le sang des Grecs si redouté.*

*Dans le quadre suivant , cet esclave fidele  
 Emporte Astyanax , se haste plein de zele :  
 Et l'habile pinceau fait voir que dans son cœur  
 Regnent en mesme temps & la joye & la peur.  
 Plus loin , des Paphlagon la belle & triste Reyne ,  
 Pleurant encor la mort de son cher \* Pylemene ,  
 Qui tomba sous le fer d'Achille triomphant ,  
 Reçoit le gage heureux , baise le noble Enfant ,  
 L'offre à son fils Sicambre ; & d'une aspre vengeance  
 Desja roule en son cœur la flateuse esperance.  
 Les Princes sont dressez aux combas hazardeux ,  
 Tous deux d'aage pareil , tirans leur sang tous deux*

\* Andromaque.

\* Hector.

\* Ulyse Roy d'Ithaque.

\* Roy de Paphlagonie qui fut tué par Achille.

\* Cette genealogie est dans Dictys Cretensis. liu. 3.

*De l'antique \* Agenor , pere du Roy Phinée ,  
Dont la fille Olizone à Dardan fut donnée.*

*Le fils de Pylemene eut pour tige Agenor :  
Et du sang de Dardan sortoit le fils d'Hector ;  
Qui redoutant les Grecs , dont la haine perfide  
Du rejetton d'Hector croyoit estre homicide ,  
Avoit dès son printemps , sans éclat & sans rang ,  
Du nom de Francion couvert son noble sang.*

*Voyons l'autre peinture. Icy sont ramassées  
Des Troyens fugitifs les troupes dispersées ,  
Qui rejoignent leur Roy , desja robuste & grand.  
Sicambre son amy par la dextre le prend ;  
Luy fait voir trente nefes à la rade flotantes ;  
Sur le bord , un monceau d'armes estincellantes :  
Le necessaire amas & de vins & de blez ;  
Et les restes de Troye en un tas assemblez.  
Le Prince vers la mer tourne sa fiere teste ,  
Et d'un nouveau climat medite la conqueste.  
Les uns dans les esquifs & legers & nombreux ,  
Portent d'un soin actif leurs biens sauvez des feux ,  
Vont & revont cent fois , & commettent aux ondes ,  
Pleins d'un ardent espoir , leurs ames vagabondes.  
Les taureaux , de festons sont ornez à l'écart ,  
Pour le grand sacrifice , augure du depart.  
Le Prestre monstre en l'air un bataillon de grües ,  
Qui leur tracent la voye , en criant dans les nuës ,*

*Qui volent de l'Aurore au repos du Soleil.  
Francion des grands Dieux adore le conseil.*

*Dans le suivant tableau, son fer tranche le cable.  
Sa voile s'abandonne au \* Vulturne agreable.*

*Sicambre sur le bord redouble ses adieux ;  
Luy tend les bras encore ; & loin le suit des yeux.*

*Dé-ja le port s'éloigne, & les rives desertes.  
Les Troyens animez, fendent les ondes vertes ;*

*Se dressent d'un accord sur les longs avirons.  
L'onde qui se rebelle, écume aux environs.*

*La prouë au front d'airain, des flots brise l'audace ;  
Et la poupe en courant laisse une longue trace.*

*Icy se void dépeint le dangereux abbord ;  
Et le Barbare armé pour deffendre le bord,  
Où par sept grands canaux d'une embouchure large,  
Le Danube orgueilleux dans l'Euxin se décharge.*

*Dé-ja le vaillant Roy de sa nef s'est lancé ;  
Et sa pique a dé-ja ce grand Chef renversé,*

*Qui deteste des Cieux l'ordonnance fatale ;  
Et mord en expirant la poussiere natale.*

*Les Troyens rougissans d'un exemple si beau,  
Preferent à la honte un honneste tombeau.*

*Les uns sautent au bord, pleins d'un ardent courage.  
D'autres plus éloignez, s'élancent à la nage.*

*Mille barbares traits siflent de toutes parts.*

*On void voler aux nefes les cailloux & les dards.*

D ij

\* Vent qui vient de l'Orient, & propre pour venir de Paphlagonie en Europe par le Pont Euxin.

Plusieurs trouvent dans l'eau la mort précipitée,  
Avant que d'avoir joint la terre souhaitée.

Francion secouru frappe, poursuit, abbat ;

Et la rive gagnée est le fruit du combat.

Voyez qu'il est modeste au milieu de sa gloire.

Il semble moins que tous émeû de sa victoire.

Voicy la neuve Troye établie en ce bord.

Voyez ces amples murs, ces ponts, ce large port.

Voyez ces grandes tours non encore achevées ;

Et ces autres dé-ja dans les airs élevées.

Là le maistre Architecte, en fronçant le sourcy,

D'un temple à cent piliers monstre un plan racourcy.

Dans le mesme rouleau, monte en lignes tracées,

Le pourpris exhaussé, les colonnes dressées,

Et la voûte, & le dome au front audacieux,

Portant superbement sa pointe dans les Cieux.

La scie aux dents d'acier, long suplice des arbres,

Icy tranche un grand chesne, & là coupe les marbres.

Là se taille la pierre, icy fume la chaux.

Là sont dressez en l'air les hardis échaffaux.

Icy se perd aux yeux l'orgueilleuse machine,

Haute sur les palais, & des astres voisine.

Là monte un marbre lourd, sur la teste pendant.

Le noble Francion haste l'ouvrage ardent :

Et fondant la Cité, qui tient lieu de patrie,

Du nom du Prince amy, la nomme Sicambrie.

Leurs braves descendans, par leurs faits renommez,  
 Et Sicambres & Francs depuis furent nommez;  
 Et bornerent long-temps, par leurs fortes limites,  
 Et l'Estat des Romains, & les courses des Scythes.  
 Par cent & cent combas, par dix siecles entiers,  
 Le Franc fut la barriere à deux peuples guerriers.  
 Mais il devient nombreux malgré ces longues guerres;  
 Et la foule moins riche aspire à d'autres terres.

Sunnon, Prince des Francs, consulte icy les Dieux.  
 L'Oracle luy respond : abandonnez ces lieux.  
 Assez, nobles François, vostre vaillance rare  
 A couvert les Romains des assauts du Barbare.  
 Les Dieux sont irritez ; & de cent Empereurs  
 Sur Rome vont punir l'orgueil & les fureurs.  
 Evitez ces torrens de Scythes & de Getes,  
 Par qui le Ciel rendra leurs Provinces sujetes.  
 Assez, superbe Rome, ont regné tes destins.  
 François, laissez perir l'Empire des Latins.  
 Des peuples qui de Rome étouferont la gloire,  
 Les Dieux à vos \* Neveux reservent la victoire.

Sunnon tourne son camp vers les rudes Germains,  
 Que n'avoient peu jamais asservir les Romains.  
 Dans ces quatre tableaux, est le sanglant passage  
 Des bouches du Danube au Baltique rivage.  
 Et l'on y void les Francs, d'un peuple furieux  
 Toujours environnez, toujours victorieux.

\* Merovée &  
 Clovis, qui  
 vainquirent  
 les Huns &  
 les Gots.

*Vne troupe en passant, de son corps desonie,  
S'arreste, & de son nom forme la Franconie.  
Le reste aimant à vivre en un séjour marin,  
Monte où dans l'Océan se dégorge le Rhein.*

*Voyez dans ce tableau les brulans sacrifices  
Que les Francs réjoüis rendent aux Dieux propices,  
Les taureaux égorgés, versent le sang fumeux,  
Le Pontife connoist le succès de leurs vœux;  
Et desja leur promet, consultant les entrailles,  
Un Empire plus noble, acquis par cent batailles,*

*Icy l'Ouvrier a peint Marcomir le vaillant,  
Qui poussant des François le courage boüillant,  
Digne de ses Ayeux, pres des murs de Mayence,  
De l'Empereur Maxime attaque la puissance;  
Abbat le fier orgueil des fortes Legions:*

*S'ouvre un large passage à d'autres regions:  
Emporte en peu de mois, d'une ardeur valeureuse,  
Les païs enfermez du Rhein & de la Meuse;  
Et de l'Estat promis par la fatalité,  
Ouvre enfin la barriere à sa posterité.*

*Le sage PHARAMOND dans cette autre peinture,*

*Dicte d'heureuses \* loix à sa race future:  
Et fondant leur grandeur sur la force des Rois,  
Bannit le sexe doux du sceptre des François:  
Sous ses Chefs aguerris la jeunesse s'appreste,  
Qui va de l'ample Gaule entamer la conquête;*

\* Les loix  
saliques.

Et par sa vive ardeur tout peril surmontant,  
Dompter Treves l'antique, & le Liege inconstant.

Voicy ce CLODION, de nos peres la souche.  
Voyez ces \* longs cheveux, cet œil noble & farouche.  
Il anime un assaut ; & de ses beliers durs  
Renverse de Cambray les redoutables murs.

\* Il fut sur-  
nommé le  
Cheuclu.

Il conquit par des faits de memoire immortelle,  
Et les bords de la Somme, & ceux de la Moselle,  
Et la vaste Champagne, où pour loger le Franc,  
Et pour renouveler la gloire de son sang,

Dans les fertiles champs où la Seine tournoye,  
Il bastit les grands murs d'une seconde Troye.

Merouïée & Flambert, ses deux illustres fils,  
Partagerent les champs des peuples déconfis.

Flambert nomma la Flandre, où sa race domine.  
L'aîné fut ton ayeul, l'autre est mon origine.

Voyez ces deux tableaux, d'un labeur excellent :  
L'un de l'horrible nuit, l'autre du jour sanglant,

Où se vid, par l'effort du brave \* MERÔVEE,  
D'Attila l'orgueilleux la puissance échoïée.

Voyez de quelle ardeur Francs, Visigots, Romains,  
Heurtent Huns, Ostrogots, Gepides, & Germains.

Mais du choc de la nuit d'effroyable memoire,  
Les François eurent seuls la fortune & la gloire.

Voyez l'amas confus d'hommes & de chevaux,  
Que moissonne la Mort, de sa tranchante faux.

\* Merouïée  
joint à Etius  
Chef des Ro-  
mains, & à  
Thierry Roy  
des Visigots,  
défit Attila.

*La presse esteint Thierry le valeureux Monarque.  
La vertu dans ce trouble à peine se remarque.*

*Voila sous CHILDERIC les François aguerris,  
Qui surmontent d'assaut les ramparts de Paris,  
Paris, jadis connu sous le nom de Lutece.*

*Mais ce Prince, joignant l'amour à sa proïesse,  
Luy fit porter le nom de \* l'un de ses Ayeux,  
Qui brula comme luy de feux audacieux.*

*Paris, fils de  
Priam qui ra-  
vit Helene.*

*Voy cette ample Cite, de qui l'asiete aspire  
A l'honneur de servir de trône à ton Empire.  
Icy le Peintre exact, de la Seine au long cours  
A peint dans ces beaux champs les tortueux destours.  
Le fleuve, en les baignant, lentement se promeine,  
Les baise, les rebaise, & les quitte avec peine.*

*Childeric, en ce quadre, aux peuples estrangers  
Ravit les murs conquis d'Orleans & d'Angers.  
Voyez dans le lointain, sur les sanglantes rives,  
Des orgueilleux Saxons les troupes fugitives:  
Et que les coups legers d'un labour delicat,  
Ont peint en peu d'espace un horrible combat.*

*Dans ces quadres restans, encor vuides d'histoires,  
Magnanime Clovis, se peindront tes victoires;  
Si d'un solide esprit, tousjours sage & pieux,  
Tu gardes saintement le culte des grands Dieux,  
Qui par un si long cours d'une faveur constante,  
Ont comblé de grandeurs nostre race vaillante.*

*Les*



Les noms de tant d'Ayeux, leur sort, & leur valeur,  
 Avoient du grand Clovis endormy la douleur.  
 Vne force muëtte, emprainte dans l'ouvrage,  
 De piquans aiguillons animoit son courage:  
 Et desja son esprit, jaloux de leurs grands faits,  
 Pense à les surpasser dans ses vastes souhaits.  
 Mais Clotilde en son cœur tousjours regne puissante.  
 Rien ne charme son mal : il rêve, il se tourmente  
 D'estre long-temps loing d'elle en ces lieux écartez.  
 Il n'ose aussi paroistre à ses yeux irritez.  
 Auberon void son ame en ces pensers flotante;  
 Veut que dans ce moment sa richesse le tente;  
 Et conduisant ses pas par d'obliques destours,  
 Luy montre ses tresors cachez dans quatre tours:  
 Fait briller à ses yeux, d'une prudente adresse,  
 Parmi l'éclat de l'or, l'éclat de la Princesse;  
 Et se jugeant puissant par ce double secours,  
 Tasche à vaincre Clovis, & luy tient ce discours.  
 Grand espoir des François, & leur gloire future,  
 Tu vois que pour moy seul semble agir la Nature:  
 Qu'elle suit mes desirs; & fait tous ses efforts  
 Pour enrichir ces lieux de ses plus beaux tresors.  
 Apprens que si tu joins ma fortune à la tienne,  
 Il faut qu'en peu de temps l'Univers t'appartienne.  
 Mais à nostre seul sang cét honneur est promis.  
 Ne mesle point ta race au sang des Ennemis.

*Prens ma fille & mes biens : ta vertu te les donne.*

*Le Ciel, du Monde entier t'accorde la couronne.*

*Le Prince de cette offre & surpris & confus,*

*N'ose faire éclater un sensible refus.*

*Albione rougit, tient la paupiere basse.*

*(Et le rouge & la honte augmentèrent sa grace)*

*Forme des vœux secrets dans son douteux soucy ;*

*Puis entend que Clovis sage respond ainsi.*

*Vn rigoureux ennuy, qui me presse & m'accable,*

*Me rend d'amour, d'espoir, de conseil incapable.*

*La Princesse merite un cœur franc de malheurs ;*

*Et ne veut pas regner où regnent les douleurs.*

*Ceux qui sont refusez, & celui qui refuse,*

*Sentent tous sur leur front une rougeur confuse.*

*Auberon, d'un œil feint couvre un aspre courroux.*

*Albione en son cœur sent un dépit jaloux :*

*Et le Roy, dont l'amour tant d'embusches surmonte,*

*Les remplit à regret de colere & de honte.*

*Dans l'honneste refus, l'Enchanteur connoissant*

*Que son feu pour Clotilde est encore puissant :*

*Que pour elle sans cesse en secret il soupire :*

*Qu'il resiste pour elle à l'espoir d'un Empire :*

*Luy fascine la veüe ; & sur le prochain mont,*

*En armes luy fait voir le Prince Sigismond,*

*Fils du fier Gondebaut, enlevant la Princesse,*

*Qui contente le suit, l'embrasse & le caresse.*

Clovis de cette veüe émeû, rouge, & surpris,  
 De colere, d'amour, & jalousie espris,  
 Laisse Auberon, descend, & court remply de rage,  
 Meditant la vangeance en son ardent courage:  
 Trouve Aurele en la court, dont les tristes regards,  
 Et les pas empressez errent de toutes parts.  
 Par les bois, par les prez, dit-il, je l'ay cherchée:  
 Mais sans doute à ma veüe un Demon l'a cachée.  
 Ah! ne la cherche plus: on l'enleve à mes yeux,  
 Respond le Prince émeû: Mais sortons de ces lieux.  
 Suivons ce ravisseur, dont l'ame fiere & vaine  
 Pretend impunément triompher de ma peine.  
 Comme dans les vallons du solitaire Atlas,  
 La Lionne, au retour de son sanglant repas,  
 Void son fan que dérobe une brigade More;  
 Desja par le desir dans son cœur les devore:  
 Vole au mépris du nombre, & des traits, & des dards:  
 Les attaque de loin du feu de ses regards:  
 D'un fier rugissement en fureur les menace;  
 Et s'irrite en courant pour punir leur audace.  
 Tel sur son grand coursier le Prince s'est lancé.  
 Il laisse le Palais; il court à chef baissé.  
 Ses talons du cheval animent la vistesse.  
 Son favory le suit, accablé de tristesse.  
 Tous deux cherchent les pas de ces fantosmes vains;  
 Battent un lieu cent fois, & vaguent incertains.

Clovis perdant l'espoir arreste enfin sa course,  
 Alors qu'à ses regards, pres d'une pure source,  
 Sur le bord d'un ruisseau de fresnes ombragé,  
 Vne Nymphe paroist, dont le bras engagé  
 Soustient le noble faix de sa teste superbe,  
 Et dont l'aimable corps mollement presse l'herbe.  
 Vn doux vent fait voler ses plus libres cheveux.  
 Ses beaux pieds sont serrez d'un coturne à cent nœuds.  
 Son espieu sur les fleurs près d'elle se repose.  
 Sa fierté se dément par sa bouche de rosé.  
 Trois Nymphes à l'écart, le carquois sur le dos,  
 Sur la rive plus basse imitent son repos.  
 De chiens, chacune tient vne lesse vaillante.  
 L'un dort, l'autre s'estend, l'autre boit l'eau coulante.  
 Vn sanglier aux longs poils, aux écumeuses dents,  
 Semble dormir en paix près des limiers ardents:  
 Mais la rougeur du sang qui souille la verdure,  
 Fait reconnoistre assez sa funeste aventure.  
 Telle est peinte Diane, alors qu'en son repos,  
 Sous les chesnes fueillus des forests de Delos,  
 Apres ses doux travaux, sur l'herbe elle respire;  
 Et levant son beau chef, l'abandonne au Zephire.  
 Là sont chevreüils, chiens, cerfs, & des Nymphes les chœurs,  
 Pest-meste couchez, & vaincus, & vainqueurs.  
 Clovis, en surmontant sa profonde tristesse,  
 Qui que tu sois, dit-il, soit Nymphe, soit Deesse,

Favorable aux mortels de douleur consumez,  
 N'as-tu point veû courir dix Bourguignons armez?  
 Elle dresse son chef, d'une façon hautaine.  
 Sur le noble Guerrier son regard se promeine.  
 Puis elle abbaisse l'œil, se leve avec froideur;  
 Se tient muëtte un temps, d'orgueil ou de pudeur.  
 A peine pour ces mots ses levres sont ouvertes:  
 Nul passant n'a paru dans ces forests desertes.  
 Puis elle se destourne, avare de sa voix.  
 Dédaigneuse elle laisse ¶ Clovis, & le bois:  
 S'en va d'un ferme pas, & sa suite apres elle.  
 Le Roy triste & confus demeure avec Aurele,  
 Abandonné d'espoir, de conseil, de secours,  
 Du fruit de ses travaux, du prix de ses amours.  
 Il retourne aux vallons: il court toute la plaine:  
 Et des chevaux ardents il prodigue la peine:  
 Interroge passans, bergers, & laboureurs.  
 Puis tout espoir le quitte, ¶ fait place aux fureurs.  
 La vengeance luy reste; & son ame enflammée  
 Luy fait tourner enfin les pas vers son armée,  
 Qu'à Langres il laissa, quand de deux Rois vainqueur,  
 Et vaincu par l'amour qui bruloit dans son cœur,  
 Pour contenter ses yeux, il vola jusqu'au Rhône.  
 Il cherche un bois espais, aux rives de la Saône,  
 Où d'un pont ¶ du fleuve \* un grand bourg est nommé.

\* Pont sur Saône.

L'attend un de ses Chefs, & sa troupe secrette,  
Qui devoit au retour asseurer sa retraite.

Cependant Albione, amante sans amant,  
Malgré son fier dépit, cherissant son tourment,  
Void que ce Roy qu'elle ayme, en un peril s'engage,  
Où le nombre inégal doit dompter son courage.  
Elle court en sa chambre; & pour le secourir,  
S'arme, & dans ce danger fait gloire de mourir.  
Ses armes estoient d'or à bandes argentées.  
Sur son casque flotoient cent plumes agitées.  
Desja sur un coursier elle monte d'un saut:  
Desja dans les forests medite un fier assaut;  
Des deux ardens Guerriers bat & rebat les traces,  
Et les sentiers connus par ses frequentes chasses.  
Puis à ses yeux paroist la Princesse Yoland,  
Qui descendoit des monts, d'un pas superbe & lent,  
De levriers heletans, & de Nymphes suivie;  
Et du plaisir des bois pour ce jour assouvie.  
Ma sœur, dit Yoland, quel danger, quel soucy,  
T'oblige d'estre armée, & de courir ainsi?  
Albione rougit; & sa rougeur confesse  
Qu'une honte est meslée à l'ennuy qui la presse.  
Elle n'ose parler d'un Prince qui la fuit.  
Elle n'ose parler d'un Prince qu'elle suit.  
Toutefois elle avouë à sa sœur bien aimée,  
Que Clovis par ces monts suit une troupe armée,

*Sur eux voulant vanger un rapt injurieux :  
 Qu'elle alloit au secours d'un Roy si glorieux.  
 N'agueres, dit sa sœur, j'ay veü ce Prince illustre :  
 Au moins un qui n'attaint que son cinquiesme lustre,  
 D'un port superbe & doux, d'un auguste regard,  
 Et qui presse un coursier à poil de leopard.  
 Il court, & des brigands il a perdu la piste.  
 C'est luy, dit Albione & rougissante & triste.  
 Lors un nuage espais s'approche de leur yeux,  
 (Du magique sçavoir effect prodigieux)  
 Volant à fleur de terre, ainsi que sur les ondes  
 S'éleve une vapeur qui s'enfle à bosses rondes,  
 Lors que l'Astre du jour, par l'ardeur de ses rais,  
 Tire l'humeur d'un fleuve, & la boit à longs traits.  
 Le nuage rouloit d'une course legere.  
 Il s'ouvre ; & l'Enchanteur, d'un visage severe,  
 Paroist près d'Albione, & par un feint courroux,  
 Luy dit ; je suy vos pas, ma fille, où courez-vous ?  
 L'approuve vostre amour, & blâme vostre fuite,  
 Sans moy, sans mes conseils, sans compagne & sans suite.  
 La Princesse rougit ; baisse l'œil & le front ;  
 Et sa guerriere audace à ces mots se confond.  
 Sa sœur, pour son secours, prend ainsi la parole.  
 Est-ce là ce grand Roy dont par tout le bruit vole ?  
 Je brule du desir d'apprendre ses exploits ;  
 Et quels peuples sa force a rangez sous ses loix ;*

*Et de sçavoir encor le sort de ses Ancestres ;  
Quel succès de la Seine enfin les rendit maistres ;  
Les plus rares combats de ces grands Conquerans ;  
De vostre sang la source , & de vos differends.  
Le Prince qui ne tend qu'à les remplir de flames ,  
S'accorde à contenter leurs curieuses ames ;  
Et promet de leur dire , avant la fin du jour ,  
De merveilleux effets & de guerre & d'amour.*



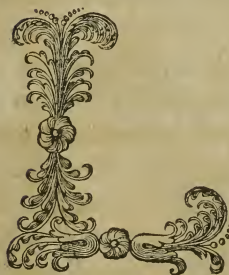






# CLOVIS,

## LIVRE TROISIÈME.



*ES troupes des François, du Rhein  
victorieuses,  
Attendoient leur grand Roy, riches  
& glorieuses,  
Où la Meuse & la Marne, encor  
foibles ruisseaux,  
Humectent les vallons, de leurs  
naissantes eaux.*

*Et dé-jà paroïssoit la brigade avancée,  
Sur la rive d'un bois par le Prince laissée,  
Dont le Chef languissoit d'impatiens soucy,  
Lisois, source du sang des grands Montmorancys.  
Lisois qui respandit sur son illustre race,  
Sa vertu, sa beauté, l'esprit, la belle audace,  
Et la bouillante ardeur de courir aux exploits,  
Et d'immoler sa vie à l'honneur de ses Rois.  
Des regards de Clovis la bande ranimée,  
Va rejoindre avec luy sa triomphante armée :*

*Dont soudain les clairons, les cris retentissans,  
Les fifres, les tambours, les chevaux hannissans,  
Semblent, comme à l'envy, donner au grand Monarque  
Et de joye & d'amour une fidele marque.*

*Pour embrasser ses Chefs, le Prince s'arrestant,  
Feint, malgré ses ennuis, un visage content :  
Puis avant que la nuit couvre tout de son ombre,  
De ses troupes veut voir & l'estat & le nombre.*

*D'abord le digne fils du fameux Guyemans,  
Genobalde suivy de six forts regimens,  
Tous Chevaliers François, d'intrepide vaillance,  
Baisse devant son Maistre & la teste & la lance.  
Son barbe au souple corps semble aussi se baisser :  
Puis à bonds rebattus on le void s'avancer.*

*Et du brillant acier ses troupes lumineuses,  
Foulent apres ses pas les plaines sablonneuses.  
Ricarede, Arembert, Berulfe encore vain  
D'avoir seul osé rompre un bataillon Romain,  
Ulde, Adolfe, & Voltrade aux forces redoutées,  
Menoient dans les combas ces bandes indomptées.*

*Les lances, en marchant, font un flotant amas ;  
Comme si sur les eaux voguoient six mille mast.*

*A tous pend de l'arçon, à leur mode guerriere,  
Et la hache tranchante, & la masse meurtriere.*

*Le valeureux Lisois, de plumes ombragé,  
Sur un Tartare blanc à taches d'orangé,*

*En montrant un visage & fier & plein de charmes,  
 Conduit six escadrons d'invincibles gendarmes,  
 Dont les Chefs courageux, Sisulfe, & Gondoland,  
 L'un à l'autre en hauts faits à l'envy s'égalant,  
 Et Varoc & Guerpin, deux lions à la guerre,  
 Eussent seuls affronté tous les Rois de la Terre :  
 Avec les deux Lumeaux, beaux entre tous les Francs,  
 Vandalmar & Valdon, que dans les mesmes flancs,  
 Nature en se jouant forma de traits semblables,  
 Egalement vaillans, également aimables.  
 Puis un Prince parut sur un cheval Danois,  
 Sigisbert tout brillant de l'or de son harnois,  
 Chef des forts Vbiens, choisis dans \* Agrippine,  
 Et des fiers habitans de la Meuse voisine,  
 Aux corcelets polis, aux casques flamboyans,  
 Sur de larges rousins, à longs crins ondoians.  
 Son pere fut Ausbert, Roy de françoise race :  
 Et son fils Cloderic, plein d'une jeune audace,  
 Dans un superbe éclat marchoit à son costé,  
 Faisant bondir sous luy son cheval indompté.  
 Ces deux Princes guerriers, à leur sang favorables,  
 Avoient joint à Clovis leurs troupes secourables.  
 Lors passent en baissant leurs chefs & leurs escus,  
 Les Rois qu'aux bords du Rhein n'aguere il a vaincus,  
 Marcovese & Mammol, maintenant tributaires,  
 Qui menoient sous le Franc leurs bandes volontaires,*

\* Cologac,

Les restes du combat, les soldats genereux,  
 Contens d'estre conduits par un Chef plus heureux.  
 En suite se monstra le magnanime Aurele,  
 Sous des armes d'azur, sur un barbe yfabelle,  
 A crins noirs & frisez, à pas fermes & lents,  
 Par fois interrompus par de legers élans.  
 On void dans ses regards, dans sa grave assurance,  
 Briller en mesme temps son cœur & sa prudence,  
 Et le secret couvert, & la constante foy,  
 Qui font priser en luy l'heureux choix de son Roy.  
 Il conduit les Gaulois, dont les troupes vaillantes  
 Sont au joug des François soumises, & contentes.  
 Ces guerriers sous huit Chefs marchoient dans les combats.  
 Le courageux Albert forma son bel amas,  
 De cinq cens Cheualiers, dans sa chere patrie,  
 Nourrice des troupeaux, la seconde \* Neustrie.  
 Vers \* les bords de la Somme Amalgar fit son choix,  
 De gendarmes hardis, \* d'un cœur franc & courtois.  
 Herpon le va sa troupe entre l'Oise & la Seine ;  
 Y meflant les débris de la force Romaine.  
 Zaban choisit les siens dans les fertiles champs  
 De la Beausse alterée, où mille socs tranchans  
 Fendent les longs guerets, sans qu'arbre ny fontaine  
 Des laboureurs lassez, y soulage la peine.  
 Eufron fit sa levée où le Loir fait son cours,  
 Et dans les gras pais & d'Angers & de Tours.

\* Normand-  
die.

\* Picardie.

\* Ce sont les  
qualitez or-  
dinaires des  
Picards.

Rodan eut ceux qu'enfante Auxerre la vineuse :  
 Albin, ceux que produit la Sologne areneuse :  
 Enfin Sigalde eut ceux qui furent assemblez,  
 Dans la vaste Champagne, où croissent tant de blez :  
 Et deslors tous les Chefs de ces troupes vaillantes  
 Signaloient \* d'une Croix leurs bannieres volantes.

Mais quelle bande suit ? avec quels ornemens  
 Dois-je exprimer l'éclat des fideles Amans ?  
 Cinquante Chevaliers, & cinquante Guerrieres,  
 Presque d'âge pareil, de beautez singulieres,  
 Couple à couple marchoient, armez de pur argent,  
 D'un blanc pennache épars leurs timbres ombrageant :  
 Tous sur de blancs genets que fit naistre l'Espagne.  
 Chaque Amant admiroit son aimable compagne.  
 L'argent brilloit par tout sur leurs caparassons.  
 Chaque couple, à l'égal ferme sur les arçons,  
 D'argent portoit aussi la casaque brodée,  
 Jointe à leurs souples corps, & d'hermine bordée.  
 Tous dans leurs purs desirs également heureux,  
 Suivoient à rangs égaux les deux Chefs valeureux,  
 L'invincible Aigoland, & la vaillante Argine :  
 Et voicy de leurs vœux la loüable origine.

Quand les Francs, ennemis d'un paresseux repos,  
 Du Rhein, leur borne antique, eurent passé les flots,  
 Pour chercher dans la Gaule un Ciel plus favorable,  
 Et fonder un Empire, ample, heureux & durable,

\* La pluspart  
 des Gaulois  
 estoient dé-  
 ja Chre-  
 stiens.

Maints Amans combatus de la fureur de Mars,  
 Et du feu dont le charme attachoit leurs regards  
 Prés des rares beautez de leurs cœurs adorées,  
 Sentoient de mille ennuis leurs ames devorées.  
 Leurs Amantes, pour plaire à cette double ardeur,  
 Voulant de leur courage égaler la grandeur,  
 Iurerent de les suivre ; & cinquante Amazones,  
 Dignes pour leur valeur d'immortelles couronnes,  
 Avec cinquante Amans, au mespris des dangers,  
 Passerent d'un accord aux climas estrangers.  
 Pour monstrier que l'honneur leur audace authorise,  
 Et que la vertu seule anime l'entreprise,  
 D'un beau coulp de Amans il firent l'heureux choix,  
 Pour observer sous eux ces innocentes loix.  
 Deux fois devoient aux champs choir les javelles blondes,  
 Et deux fois l'Aquilon devoit durcir les ondes,  
 Avant que nul parvint au nuptial bon-heur,  
 Apres mille beaux faits de courage & d'honneur.  
 Alors chacun donnoit son suffrage equitable ;  
 Et les Chefs prononçoient leur arrest redoutable.  
 L'Amant prés de l'Amante alloit dans les combas ;  
 Et cherchoit sa loüange au hazard du trépas.  
 Les blessures d'un seul à tous estoient sensibles.  
 L'amour & l'amitié les rendoient invincibles.  
 Celuy de qui l'honneur seroit jamais terny,  
 De la troupe à l'instant devoit estre banny :



Mais depuis \* cent moissons, tous d'un noble courage,  
Se maintindrent toujours francs d'un si grand outrage.

Si l'Hymen assembloit deux fideles Amans,  
Parvenus par la gloire à leurs contentemens,  
Ils quittoient la brigade ; & soudain en leur place  
Deux Amans s'enrolloient de chaste & noble race.

Aux Chefs la seule mort ostoit la dignité,  
Qui se voïans d'accord à la Virginité,  
Preferoient les douceurs de cet aimable Empire,  
Aux licites plaisirs ou tout amour aspire.

Ainsi la belle Argine, & son cher Aigoland,  
A leur constante ardeur leur courage égalant,  
Tous deux n'ayant encore atteint \* trente Decembres,

Tous deux du sang royal des antiques Sicambres,  
De sagesse & d'honneur deux modeles parfaits,  
Eclatans en beauté, celebres par leurs faits,  
Menoient la troupe vierge, & valeureuse, & belle,  
Qui fait voler long-temps les regards apres elle.

Telle apres que l'Hymen à son joug eut soumis  
Deux genereux \* Amans, autrefois ennemis,  
Combatoit le Centaure en faveur du Lapithe,  
La troupe de Thesée, & celle d'Hippolite.

Puis Leubaste paroist, grand Escuyer du Roy.  
Sur un Sarde il conduit cent pages sous sa loy ;  
Tous sur de grands coursiers, en casaque incarnate,  
Sur qui d'or & d'argent la broderie éclate.

\* C'est à dire,  
cent ans

\* Pour dire,  
trente ans.

\* Thesée  
vainquit  
Hippolite  
Reyne des  
Amazones,  
& l'épousa:  
il secourut  
les Lapithes  
qui avoient  
la guerre  
contre les  
Centaures.

*Enfin passent de rang deux cens jeunes Guerriers,  
Nobles, d'un fier regard, pompeux, aventuriers,  
Qui sans suivre ny Chef, ny guidon, ny cohorte,  
Fondent dans les combas où la fureur les porte ;  
Tels que jeunes lions, terribles aux troupeaux,  
Qui seuls osent sans peur attaquer cent taureaux :  
Tous, prests d'ouvrir les rangs, de monter aux murailles ;  
Et toujours près du Roy dans le fort des batailles.*

*Ces escadrons rangez, dé-jà couvrent les champs.*

*Et l'on void les pietons vers le Prince marchans.*

*Arbogaste portant sa longue javeline,  
Seul devant ses soldats d'un pas grave chemine.  
Ce Chef, d'un grand Ayeul tiroit son noble sang,  
D' Arbogaste, ce fier, cet \* invincible Franc,  
Qui durant deux Soleils, sous \* l' Alpine Aquilée,  
Combattit d'un Cesar la puissance ébranlée :  
Enfin rouge & fumeux d'avoir trempé ses mains  
Dans le genereux sang des Goths & des Romains, †  
Ne ceda qu'à Dieu seul, qui contre son courage,  
Des tempestes arma l'impetueuse rage.  
Le piquant souvenir de l'antique grandeur,  
Respand sur son visage une superbe ardeur.  
Il conduit des François la Phalange pressée,  
Eclatante d'acier, de piques herissée,  
Qui croisant les longs bois, l'un par l'autre affermis,  
Estoit impenetrable aux efforts ennemis :*

\* Arbogaste Franc & payé devint puiffant dans l'Empire Romain, fit tuer le jeune Valentinian, Puis combattit Theodose & les Goths duiât deux jours ; & eût prest de vaincre, Dieu, à la priere de Theodose envoya des vents, des plüyes & des foudres contre lestroupes d'Arbogaste, qui les rompirent, & il se tua.

† La bataille se donna près d'Aquilée, ville au pied des Alpes.

*Fiere*

Fiere du vieil orgueil d'une constante gloire,  
Tousjours à ses drapeaux attachant la victoire.  
Le vaillant Marcomir, en un riche appareil,  
De six mille François commande un corps pareil,  
Qui hardis imitoient dans leur verte jeunesse,  
De la vieille Phalange & la force & l'adresse.  
Ce Prince genereux se vançoit d'estre issu  
D'un fils de Marcomir, dans Mayence conceû,  
Au flanc noble & captif d'une belle Romaine,  
Quand des Francs iusqu'au Meyn il poussa le domaine.  
Elbinge & Belsonac, dans les armes nourris,  
Menoient deux Regimens de Gaulois aguerris,  
Qui de l'arc dès l'enfance avoient appris l'usage;  
Et de traits aux combas répandoient un orage.  
Austrin conduit le Tongre, affranchy du danger  
De se voir asservy sous un joug estrange.  
Didier menoit le Marse, armé de hallebarde,  
Et d'un long coutelas à la pesante garde.  
Amalon conduisoit le Bruçtere aux grands corps,  
Propre dans les combas à deux sortes d'efforts:  
Soit à porter de pres des blessures profondes,  
Soit à roüer de loin les dangereuses frondes.  
Et le Prince Arderic, au visage assure,  
Neveu de Sigisbert, en corcelet doré,  
La pertuisane en main, à pendillantes houpes,  
Menoit des Vbiens les courageuses troupes,

Tous de fer remparez, & de peaux recouverts,  
 Contre l'effort de Mars, & l'assaut des hyvers.  
 Tout se range & s'arreste; & les pelouses vertes  
 D'une moisson ferrée à l'instant sont couvertes.  
 Le Monarque en son cœur sent de charmans plaisirs,  
 Voyant l'amas guerrier, qui prompt à ses desirs,  
 Peut soulager l'ennuy dont sans cesse il soupire,  
 Et du vaste Vnivers luy conquerir l'Empire.  
 Aux uns d'une louange il hausse la fierté.  
 Vn seul mot vaut vn sceptre à leur cœur indompté.  
 D'une honte il punit les armes negligées.  
 Content il void l'orgueil de ses troupes rangées.  
 Il les tourne, il les change, en bataillons divers.  
 Puis voyant que la nuit vient obscurcir les airs,  
 Du martial plaisir à regret il s'arrache.  
 L'élite de ses Chefs autour de luy s'attache,  
 Le presse, & le conduit dans le royal séjour.  
 Vn tourbillon poudreux ayde à noircir le jour.  
 Le reste file en ordre, en marches différentes.  
 Puis chacun se separe, & s'enferme en ses tentes.  
 Lors cessent tant de bruits de tambours, de clairons.  
 Le silence & la nuit regnent aux environs.  
 Le Ciel sembloit dormir, & tout ce qu'il enferme,  
 Et les feuilles des bois, & les eaux, & la terre.  
 Des oyseaux émaillez, des troupeaux innocens,  
 Le paisible sommeil occupoit tous les sens;

*Et par son charme doux , dans les âmes humaines  
Faisoit dormir aussi les soucis & les peines.  
Mais les yeux de Clovis ne trouvent nul repos.  
De Clotilde , son cœur repete les propos.  
De Sigismond , l'audace en son cœur est gravée.  
A toute heure il revoit sa Princesse enlevée.  
De honte , de courroux , de vengeance brulant ,  
Il veut porter la guerre au Rival insolent ;  
Et croit , si son amour ne se peut satisfaire ,  
Qu'il pourra pour le moins assouvir sa colere.  
L'Aurore enfin chassa les estoiles des Cieux ,  
Sans chasser de Clovis les soucis ennuyeux.  
Aurele qui connoist le mal qui le réveille ,  
S'approche de son lit , & prudent luy conseille ,  
Pour oster tout ombrage à tous les autres Rois ,  
Et donner un pretexte aux armes des François ,  
De presser Gondebaut , dont l'ame est si couverte ,  
Faisant de la Princesse une demande ouverte.  
Si Clotilde , dit-il , a rompu ses sermens ,  
Si Sigismond s'oppose à tes contentemens ,  
Si Gondebaut a peur de joindre à ton courage  
Celle dont il ravit le pere & l'heritage ,  
Sur l'injuste refus , tu peux te soulager ,  
Ravager ses Estats , le vaincre , & te vanger.  
Malgré le prompt dépit , la raison persuade.  
Aurele est destiné pour l'illustre ambassade ,*

*Et le vaillant Lisois , son amy vertueux.*

*Chacun d'eux à l'envy dresse un train somptueux ,  
Pour porter dans Vienne une superbe marque  
Du rang & des grandeurs de leur puissant Monarque.*

*Tandis que de leur pompe on prepare l'éclat ,  
De l'Eglise de Reims le noble & saint Prelat ,  
En un grave equipage arrive dans la Ville ,  
Remy , le digne fils du sage Comte Emile ;  
Dont le regard respand une vive splendeur ;  
Et dont la sainteté seme une douce odeur ;  
Puissant en eloquence , & celebre en miracles ;  
Et de qui les conseils semblent autant d'oracles.  
Il s'adresse à Clovis , & luy baise la main.*

*Le grand Prince l'embrasse ; & d'un visage humain ,  
Que suit en mesme temps un genereux langage ,  
Demande quel besoin a causé son voyage :  
Et dé-ja luy promet , par sa douce bonté ,  
Aux Gaulois comme aux siens une égale équité.  
Ie te demande un bien , & t'en apporte un autre ;  
Dit celuy qui des Francs devoit estre l'Apostre.  
Puisque la vertu regne avec un si grand Roy ,  
Dieu dans la prouidence , a fait un choix de toy.  
Ne souffre aucun forfait : repare toute injure ;  
Et des graces du Ciel dès l'heure je t'assure.  
Alors que tes Guerriers vers la Meuse marchans ,  
Des plaines de Soissons passerent par nos champs ,*

*Par eux \* deux vases d'or furent pris dans nos temples.  
 Je sçay que de tels faits ton camp n'a point d'exemples :  
 Que la plainte suffit, avec la verité,  
 Pour voir de prompts effets de ta iuste bonté.  
 Fay rendre ces vaisseaux, que pour leur privilege  
 Respecte toute main qui n'est pas sacrilege.  
 C'est la grace, ô Clovis, dont tu peux m'obliger ;  
 Aussi dans tes douleurs je te puis soulager.  
 Je sçay tous les malheurs de ta pudique flame :  
 Je sçay tous les ennuis qui regnent en ton ame :  
 Et tu seras sujet aux ruses des Enfers,  
 Jusqu'au jour que ton cœur sortira de leurs fers.  
 Mais sçache qu'à tes vœux ta Clotilde est fidelle.  
 Tu recevras bien-tost cette douce nouvelle.  
 Fay tenter Gondebaut d'un langage pressant.  
 Il doit craindre le bras d'un Prince si puissant.  
 Que ton ame, ô grand Roy, s'appaise & se console :  
 Et sois seur que l'effet doit suivre ma parole.  
 Je n'ay peu que du Ciel apprendre ton amour ;  
 Et le Ciel à tes vœux promet un heureux jour.  
 Sur le Pontife Saint l'œil du Prince s'attache,  
 Honorant son esprit de qui rien ne se cache.  
 J'admire, luy dit-il, le suprême pouvoir  
 De ton Dieu qui sçait tout, & te fait tout sçavoir.  
 Je ne veux pas souffrir que des mains temeraires  
 Gardent un seul vaisseau qui serve à ses mysteres.*

\* Cette de-  
 mande de  
 S. Remy à  
 Clovis, est  
 dans l'Hi-  
 stoire ; & la  
 justice que  
 Clovis luy  
 rendit.

Allez, Aurele : allez, Genobalde & Lisois,  
 Voir dans le camp des Francs, dans celui des Gaulois,  
 Où sont les vases d'or que Remy me demande.  
 Dites que ma justice ordonne qu'on les rende :  
 Qu'elle est prompte & severe ; & sçaura bien punir  
 Qui d'un avaré cœur voudroit les retenir.  
 Les Chefs sement l'arrest par des voix éclatantes :  
 Puis se rendent au camp, & visitent les tentes.  
 Remy les accompagne ; & guidé de l'Esprit  
 Qu'à ses Apostres saints envoya Iesus-Christ,  
 Monstre le lieu secret, où la prise est cachée.  
 Chacun dans la recherche a la veüe attachée.  
 Le Guerrier est present, coupable du forfait,  
 Sans dire & sans nier le crime qu'il a fait.  
 Dé-ja paroist un vase ; & le voleur est blesme.  
 L'or brille ; & le larcin éclate par luy-mesme.  
 Le Gendarme est surpris, orgueilleux & mutin,  
 Voyant de son pouvoir arracher son butin :  
 Et dans son noir dépit, de sa hache luisante,  
 Fait tomber sur un vase une attainte pesante.  
 Il tasche, en se plaignant de la severe loy,  
 A soulever le camp contre l'ordre du Roy.  
 Vne émeute s'allume au milieu de l'armée,  
 Qui par les sages Chefs à l'instant est calmée.  
 Au trône de Clovis le coupable est traisné :  
 Par sa juste sentence est soudain condamné ;



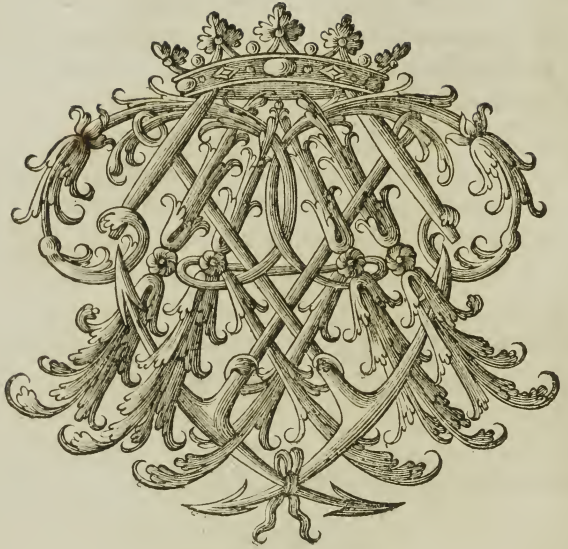
Et sa teste aussi-tost par la hache est tranchée,  
 Par qui du sacré vase vne anse fut touchée.  
 Ainsi le \* Chef Hebreu, quand son soix diligent  
 Trouva le lingot d'or, & les \* sicles d'argent,  
 Par Achan recelez, d'une main \* anatheme,  
 Contenta par sa mort le Monarque suprême.  
 Remy voyant du Roy la constante équité,  
 Et sa largesse jointe à sa severité;  
 Dieu, dit-il, ô Clovis, regarde ta justice;  
 Et la sienne bien-tost te doit estre propice.  
 Ne crains de Gondebaut ny delays ny refus.  
 Le Ciel rendra tousjours tes Ennemis confus.  
 Et je t'annonce encor ces paroles certaines,  
 Que tu renonceras à tes Idoles vaines.  
 Que ton prudent esprit reprenne son repos.  
 Clovis se sent émeû de ces puissans propos.  
 Puis l'embrassant encor, le laisse avec Aurele,  
 Qui luy découvre un cœur à Iesus-Christ fidele.  
 Et le Roy, d'un espoir soulageant ses ennuis,  
 Adoucit la rigueur de ses fascheuses nuits.

\* Iosté.

\* Espece de Monnoye.

\* Ce fut vn crime d'anatheme, parce que Dieu auoit defendu aux Israélites de rien receler de la prise de Jericho.









# CLAVIS

## LIVRE QUATRIESME.



*LOTILDE* cependant,  
l'amante infortunée,  
Du celeste secours n'est pas  
abandonnée.

La Vierge qui conceût, qui  
des vierges a soin,  
La regarde du Ciel en ce pres-  
sant besoin;

*Et voulant reprimer l'infemale insolence,  
De son Fils va pour elle implorer l'assistance.  
Pres du Pere éternel, brillant de majesté,  
De son Verbe divin la sainte Humanité,  
Des Enfers, de la Mort, des ans victorieuse,  
Sur un trône à sa dextre éclatoit glorieuse.*

H

Par leurs charmans concerts, des Anges les neuf Chœurs  
 Chantoient ses long tourmens, de ce Monde vainqueurs,  
 Et du triste tombeau sa sortie estonnante;  
 Et vers le Ciel ouvert sa route triomphante.  
 Les Prophetes Zelez, de la Loy deffenseurs,  
 Patriarches, Martyrs, Apostres, Confesseurs,  
 Des Solitaires saints les ames precieuses,  
 Et les Vierges sans tache, aux voix delicieuses,  
 Repetoient à l'envy les chants melodieux,  
 Et d'échos infinis faisoient bruire les Cieux:  
 Quand la Mere de Dieu, d'étoiles couronnée,  
 Parut devant son Fils humblement prosternée.  
 Tous ces Chœurs differens des Esprits bien-heureux,  
 Reprimerent soudain leurs accens amoureux:  
 Le silence par tout regna dans l'Empyrée,  
 Pour oüyr ces propos de sa bouche sacrée.  
 O mon Fils, & mon Dieu, si l'adorable sang  
 Qui de moy se forma dans mon indigne flanc,  
 Pour laver les mortels a daigné se répandre,  
 Si tes benignes loix par tout doivent s'étendre,  
 D'une sage Princesse accepte les saints vœux,  
 Qui veut t'assujettir les François courageux,  
 Qui ieusne, qui te prie, & nuit & iour soupire,  
 Pour soumettre à ta loy leur Prince & son Empire.  
 Ne souffre pas, mon Fils, de la voir sur ces monts,  
 Dans un triste abandon, le jouet des Demons,

De son espoir frustrée, & que son corps pudique  
 Plus long-temps soit en proye à l'audace magique.  
 Desja ce fier Payen, d'un courroux rigoureux,  
 Pense à la renfermer dans ses cachots affreux.  
 Permetts que je l'arrache à la force infernale,  
 Pour noïer l'alliance aux Idoles fatale.  
 En vain, respond Iesus, les hommes criminels  
 S'efforcent de troubler les ordres eternels.  
 En vain s'arme l'Enfer contre la Loy supreme.  
 Par Clotilde, Clovis jouïra du Baptesme.  
 Je veux que le troupeau sous mes loix fléchissant,  
 Devienne sous son regne & nombreux & puissant.  
 Je choisís ce Monarque, & sa race vaillante,  
 Pour rendre mon Eglise à jamais triomphante.  
 L'en jure ; & qu'à jamais ses dignes Successeurs  
 La sauveront des fers de tous ses oppresseurs.  
 Nul orgueil ne croistra que leur bras ne confonde :  
 Et leur trône verra les derniers jours du Monde.  
 L'Olympe alors fremit sous ses divins sermens ;  
 Et la Terre en sentit crouler ses fondemens.  
 Tous les monts estonnez, leurs cimes agiterent :  
 Le Soleil s'arresta : les foudres éclaterent :  
 Les vents furent émus, & troublerent les mers :  
 De crainte & de respect trembla tout l'Univers.  
 La Vierge part du Ciel, seûre de sa puissance :  
 D'un insensible vol vers la Lune s'avance.

Les Anges, sous son corps saint & majestueux,  
 S'assemblent à l'envy, prompts & respectueux.  
 De sa robe d'azur, mille testes ailées  
 Portent les riches pans, à bordures perlées.  
 Et ses pieds glorieux mollement sont placez  
 Sur des nuages d'or, l'un sur l'autre amassez.  
 Devant les purs rayons de sa beauté divine,  
 Le Ciel se fend, l'air fuit, & la terre s'incline;  
 Et de cent douces voix les chants délicieux  
 Celebrent la grandeur de la Reyne des Cieux.  
 Comme lors que la nuit, de l'or de mille estoiles  
 Enrichit le fonds brun de ses obscures voiles,  
 Tombe, ou semble tomber, un des celestes feux,  
 Qui respand dans sa voye un long trait lumineux,  
 Des campagnes d'azur l'inconstante courriere,  
 Et sa troupe brillante, admirent sa carriere:  
 Et les simples mortels, muets d'estonnement,  
 Pensent voir à leurs pieds tomber le Firmament.  
 Ainsi descend la Vierge où la Sainte pasmée  
 Aux cachots enchantez, alloit estre enfermée:  
 L'enleve à l'art magique; & quittant les deserts,  
 Dans un nuage blanc l'emporte par les airs.  
 Vne troupe volante, autour d'elle épandüe,  
 S'occupe à soustenir la charge suspendüe.  
 Clotilde, en qui l'abbord de ce Chœur glorieux  
 Avoit fait dissiper le charme injurieux,



*Sent la forte vertu de la sainte presence,  
Qui de ses sens esteints réveille la puissance :  
Ouvre ses yeux heureux ; & doutant de leur foy ,  
De son trouble profond , tombe en un juste effroy .  
La Vierge la rassûre , & soudain la console ,  
Repetant de son Fils l'immuable parole .  
Clotilde , vers l'éclat de ce front radieux ,  
Se prosterne , & bénit l'ordonnance des Cieux .  
Mais Clovis luy revient , malgré cette merveille ;  
Et ses rudes propos rebattent son oreille .  
La Mere des bontez , pour la desabuser ,  
Dans la source du Vray veut la faire puiser .  
Elle void , ou croit voir , dans la plaine étherée ,  
Parmy le bel azur dont elle est colorée ,  
Vne blanche clarté qui s'amasse & reluit .  
La Vierge vers ce lieu l'adresse & la conduit .  
Vne longue vapeur , que le Soleil éclaire ,  
Trace un chemin d'argent à la divine Mere .  
Leurs pieds en mesme temps foulent d'un noble pas  
Des chimeres de l'air les mobiles amas .  
Enfin vers le saint lieu Clotilde parvenue ,  
Void briller de plus pres , sur vne large nuë ,  
Un temple , non basty de marbre ou de metal ,  
Mais dont les riches murs ne sont qu'un pur cristal .  
De piliers de cristal un ordre magnifique  
Environne le temple , & soustient le portique .*

La porte est de cristal ; & sur son arc voûté  
 Est escrit , C'est le temple où luit la Verité.  
 Clotilde entre ; & ses yeux sont frapez de lumieres  
 Que ne peuvent porter ses mortelles paupieres.  
 Mais la Reyne du Ciel les touche de sa main ;  
 Et redouble la force à son regard humain.

De cent longs diamans , cent colonnes brillantes ,  
 Iettoient de toutes parts leurs clartez petillantes,  
 Les chapiteaux luisoient d'un rubis flamboyant.  
 La corniche éclatoit d'un iris ondoyant.  
 La frise estoit d'opale ; & la superbe base  
 Estoit riche de l'or de la jaune topase.  
 D'amethyste éclairoient cent pedestaux pareils ,  
 Sous cent nobles Martyrs de jacinthes vermeils ,  
 Qui de la Verité suivans la rouge enseigne ,  
 Avoient versé leur sang pour l'honneur de son regne.  
 La voûte blanchissoit de saphirs lumineux.  
 L'escarboucle au milieu répandoit mille feux ,  
 Clef du riche edifice , & sur le chef pendante.  
 La voûte avoit ses arcs d'émeraude riante.  
 Les carreaux du pavé , d'un art laborieux ,  
 Formoient un doux plaisir aux regards curieux ,  
 Par des compartimens d'une soigneuse élite ,  
 D'agate en cent façons jointe à la chrysolite.  
 Là tout est transparent. La claire Verité  
 N'a nulle ombre en son temple , & nulle obscurité.

Sur l'autel de saphir, la puissance adorée  
 Estoit en forme humaine une flamme épurée.  
 Un triangle brilloit sur son chef lumineux.  
 Princesse, dit la Vierge, adresse icy tes vœux.  
 Adoré avec respect cette Bonté suprême.  
 Tu vois la Verité; c'est elle; c'est Dieu mesme.  
 Clotilde se prosterne; & de sa belle main,  
 Se rend le Ciel propice, en se frapant le sein.  
 Demande au Tout-puissant pardon de ses offenses;  
 Et qu'une heureuse fin comble ses esperances.  
 La Vierge la relève, & l'assure à l'instant  
 Qu'elle obtient de son Fils les graces qu'elle attend:  
 La même autour du temple, & donne à ses merites  
 De voir dans le cristal cent veritez écrites.  
 Elle void sans enigme, au secours de sa foy,  
 Les mysteres ouverts de la Chrestienne loy:  
 Elle connoist en Dieu trois distinctes personnes,  
 Qui sont de nostre espoir la baze à trois colonnes.  
 Elle void des humains le juste estonnement:  
 Un Dieu, pour prendre chair, laisse le Firmament:  
 Une Vierge conçoit: un Esprit sert de pere:  
 Sans tache & sans effort s'éclost tout ce mystere.  
 Elle void de Iesus la sainte Humanité,  
 Entiere, & qui contient l'entiere Deité;  
 Un Dieu crucifié pour l'humaine Nature;  
 Eternel & mortel; mis dans la sepulture;

Son ame aller sous terre ; et d'un divin effort ,  
 En r'animant son corps , triompher de la Mort.  
 Puis comment ce Dieu mesme , en quittant nos miseres ,  
 Donna ce mesme corps à manger a ses freres ,  
 Establit son Eglise , & par un saint serment ,  
 En bastit sur \* Cephaz l'eternel fondement.  
 Elle apprend que long-temps cette Eglise naissante ,  
 Sous le joug des Payens captive , languissante ,  
 Humble , pauvre , fuyant de citez en citez ,  
 S'accrut par la soufrance , & les calamitez :  
 Maintenant de Iesus la majesté jalouse ,  
 Veut qu'un Prince puissant protege son Espouse ;  
 Et choisissant Clovis entre les Conquerans ,  
 Veut qu'il serve l'Eglise , & dompte ses tyrans :  
 Et que ses Successeurs la rendant triomphante ,  
 Tiennent le rang \* d'aisnez , sur les fils qu'elle enfante.  
 Elle void les Demons de rage transportez ,  
 Pour arracher aux Francs tant de felicitez :  
 Et comment l'Enchanteur , d'une infernale ruse ,  
 Trabissant les Amans , les trouble & les abuse.  
 Son esprit par l'erreur encore tourmenté ,  
 Reprend mille plaisirs par cette verité.  
 Elle void du Guerrier la flame glorieuse ,  
 Des charmes , des mespris , tousjours victorieuse :  
 Et qu'encor sa beauté , sa vertu , sa douceur ,  
 En despit des Demons dominant dans son cœur.

Dans

\* S. Pierre.

\* Les Rois de France sont fils aisnez de l'Eglise.

*Dans le mur transparent, en suite sont gravées,  
Cent cruelles douleurs non encore arrivées,  
Qui doivent signaler son amour & sa foy,  
Avant qu'il soit rangé sous la Chrestienne loy.  
Elle lit l'heureux jour, en lettres plus profondes,  
Où le Ciel, liberal de ses graces secondes,  
Reçoit sous le saint joug des salutaires loix,  
Le valeureux Monarque, & ses braves François.  
Vn doux transport de joye en son ame s'éleve.  
Acheve ton ouvrage : öüy, juste Ciel, acheve,  
Dit-elle en soupirant ; & que mon pur amour  
Puisse par cent douleurs acheter ce beau jour.  
De son sang, d'un long ordre elle lit les histoires ;  
Les noms de ses Neveux, les vertus, les victoires.  
Là sont encore écrits leurs merites cachez ;  
Et les justes honneurs par l'envie arrachez.  
Tant de noms, tant de faits, le rang de tant de lustres,  
Non encore produits, & maintenant illustres,  
Iettent dans son esprit un noble estonnement,  
Et d'un flateur espoir le frappent doucement.  
Enfin ses yeux lassez de voir tant d'avantures,  
Et les actes nombreux de cent races futures,  
Ebloüys & confus erroient de toutes parts,  
Quand elle sent soudain réveiller ses regards  
Par le brillant éclat de plus beaux caracteres,  
Qui d'un glorieux siecle étalloient les mysteres.*

Alors en r'assurant ses regards ébloüis,  
 Elle void qu'un Roy juste, un treiziesme LOVIS,  
 Doit en ses jours heureux, d'un cœur infatigable,  
 Estindre en ses Estats une secte indomptable,  
 Dissiper la fureur des esprits factieux,  
 Punir de tous costez, les Rois ambitieux,  
 Et voir par sa valeur ses Provinces bornées  
 Des Alpes, des deux mers, du Rhein, des Pyrenées.  
 Qu'il feroit sous son bras trembler tout l'Univers:  
 Mais qu'il discerneroit l'Innocent du pervers:  
 Que content de son sceptre, il n'armeroit son Zele,  
 Que pour fonder au Monde une paix eternelle.  
 Qu'un sage & noble Armand, grand de cœur, de conseil,  
 D'un esprit plus actif que le cours du Soleil,  
 Intrepide vainqueur de cent ligués naissantes,  
 Tousjours poussant le cours des armes triomphantes,  
 Et fidele, & fecond en projets genereux,  
 Prendroit part aux lauriers d'un Roy si valeureux.  
 Que d'une sainte ardeur il auroit l'ame éprise,  
 Pour servir & son Prince, & la France & l'Eglise:  
 Et qu'il scauroit ranger sous sa fatale main,  
 Le Rebelle, l'Erreur, l'Ibere & le Germain.  
 Qu'avec un tel éclat, sur terre & sur \* Neptune,  
 Nul ne feroit briller la Françoisse fortune;  
 Et qu'il feroit enfin, dans les siècles suivans,  
 Le regret eternel des bons & des Sçauans.

\* Neptune  
 est pris pour  
 la mer.

Que lors que ce grand Astre auroit quitté la terre,  
 Et qu'en l'Estat plongé dans une longue guerre,  
 D'une morne frayeur chacun seroit transy,  
 Vn sang meslé de France & de Montmorancy,  
 Vn Bourbon, pour l'essay de sa vertu guerriere,  
 Raffermeroit soudain la tremblante frontiere,  
 Et viendroit par son bras, dans les champs de Rocroy,  
 Faire de corps vaincus un rampart à l'effroy.

Que Thionville acquise à sa prompte vaillance,  
 Que du fort Philisbourg, de l'antique Mayence,  
 De Norlingue fameux les orgueilleuses tours,  
 Suivroient de ce torrent l'épouvantable cours.

Que du puissant Dunkerque il romproit les murailles.  
 Qu'il compteroit un jour ses ans par ses batailles.  
 Mais qu'après les prisons, les soupçons, les dangers,  
 Les vents l'emporteroient dans les bords estrangers:

Que pour les Ennemis sa valeur occupée,  
 Leur serviroit un temps de bouclier & d'épée.

Ah! dit-elle, ô mon sang, invincible Guerrier,  
 Sois plustost de ton Roy l'épée & le bouclier;

Et ne t'arreste pas à de tristes victoires,  
 Dont tu voudrais un jour esteindre les histoires.

De ce penser lointain alors se réveillant,  
 Elle apperçoit son nom dans ce cristal brillant.

Elle s'approche, & lit l'agreable promesse

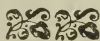
Qu'une Niece d'Armand, une illustre Duchesse,

Voyant que les François, dans un autre Vniuers,  
 Auroient d'un cours hardy cent climats découverts,  
 Devoit planter la foy, par l'effort de son Zele,  
 Comme une autre Clotilde, en la France nouvelle:  
 Et qu'elle auroit encor, par la faveur des Cieux,  
 De Clotilde le teint, de Clotilde les yeux,  
 Semblable majesté de port & de visage,  
 Mesme force de foy, de sens, & de courage.  
 La Princesse dès-lors, d'un esprit satisfait,  
 De ses graces cherit le modèle parfait;  
 Puis encore une fois, de ces Heros celestes  
 Elle lit & relit les admirables gestes;  
 Forme un secret desir, quoy que privé d'espoir,  
 Que le Ciel avançast le plaisir de les voir;  
 Et prevoyant l'éclat d'une gloire si grande,  
 A la Mere de Dieu desja les recommande.

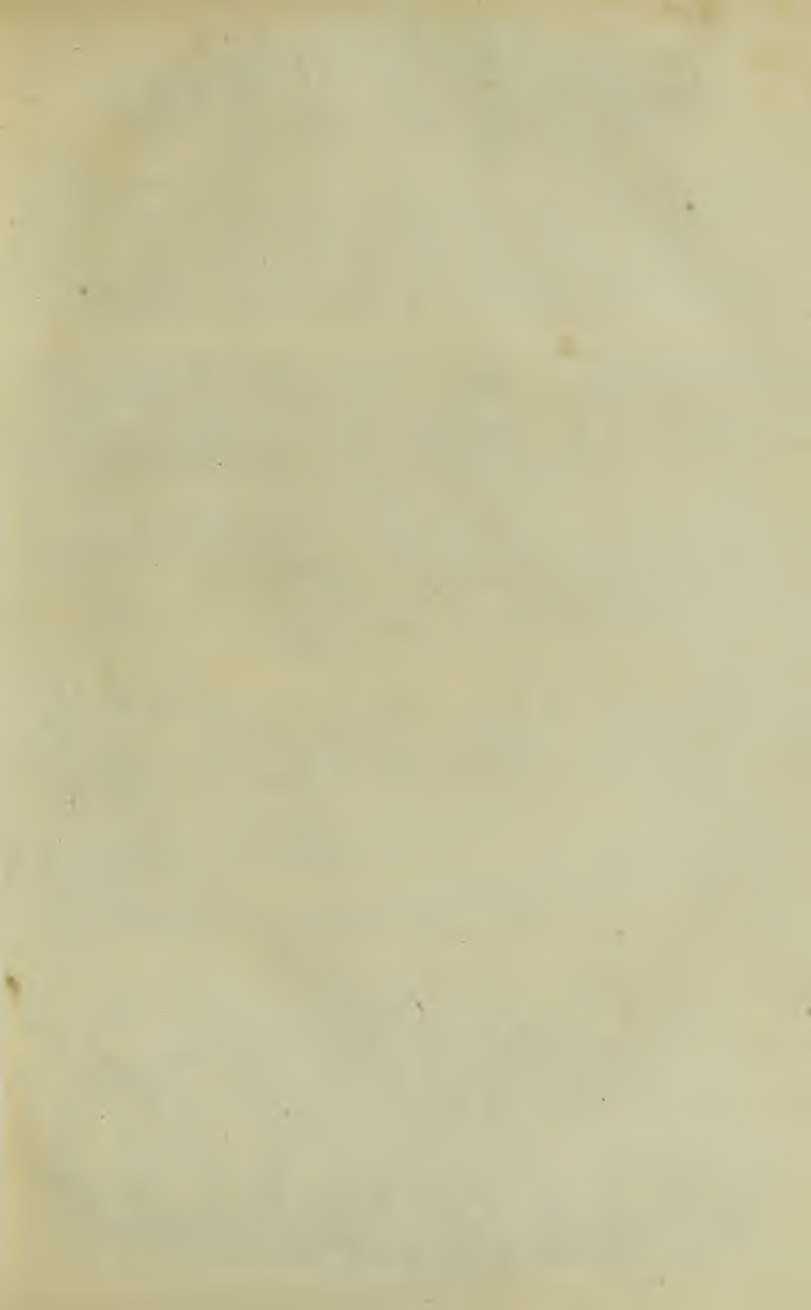
Elles sortent du temple; & Clotilde en partant  
 Sent son cœur de ces biens, & confus & content.  
 Le sommeil la saisit. Vne volante escorte  
 Dans Vienne aussi-tost en son lit la remporte.  
 Elle doute au réveil si son enlevement,  
 L'orage, le palais, la soif, l'enchantement,  
 Et la Vierge, & le temple, & ces races futures,  
 D'un songe ne sont point les fortes impostures.  
 En vain les Bourguignons, de sa perte allarmez,  
 Avoient des hospitaux, & des cloistres fermez,



Rebattu mille fois les devotes cachettes,  
Les plaisirs de la Sainte, & ses douces retraites.  
Le Roy bruloit de rage ; & les siens écartez  
Redoutoient de s'offrir à ses yeux irrités.  
Sigismond en courroux veut punir ce grand crime ;  
Se pasme de douleur, de furer se r'anime.  
Sur tous les bords du Rhône il va d'un roide cours ;  
Et ne sçait quel Rival luy ravit ses amours :  
Quand celle dont le lait éleva la Princesse,  
Maudissant le malheur de sa triste vieillesse,  
Retourne dans sa chambre en redoublant ses pleurs,  
La retrouve en son lit, & bannit ses douleurs.  
La Princesse en repos, & contente, & honteuse,  
D'un reste de splendeur luy paroist lumineuse.  
Soudain les cris de joye éclatent dans ces lieux :  
Clotilde est retrouvée : elle revient des Cieux.  
Tout accourt, & le croit, voyant son teint celeste ;  
Et son silence est pris pour un aveu modeste.  
Alors elle connoist, d'un esprit plus remis,  
Que sa fuite, & ces biens par la Vierge promis,  
Sont pures veritez, & non de ces mensonges  
Qu'un sommeil inquiët nous forge dans les songes.









CLXXXV,

LIVRE CINQUIESME.



*L* E perfide Auberon, qui medite  
 en son cœur  
 D'un injuste dessein la bar-  
 bare fureur,  
 Va chercher en son bois d'une  
 veüe attentive,  
 Celle qu'en son pouvoir il croit  
 tenir captive :

*Et d'un esprit douteux ne sçait en son transport,  
 S'il doit la renfermer, ou luy donner la mort.  
 Il separe les siens, les anime, les presse  
 D'entrer où la forest paroist la plus épaisse.  
 Mais tous cherchent en vain, & rebattent ces lieux.  
 En vain à son secours il appelle ses Dieux.*

*Le Demon devient sourd aux magiques paroles,  
Aux charmes les plus forts appris dans ses écoles:  
Dans sa ruse impuissante est muët & confus.  
Son inflexible orgueil fait qu'il ne répond plus;  
Et quand il le voudroit, la supreme puissance  
A sa fiere malice impose le silence.*

*Et de trouble & de honte Auberon est surpris.  
Voyant que de ses Dieux nul ne vient à ses cris,  
Et que de son pouvoir la Princesse est sauvée,  
Il croit que quand son art la fit voir enlevée,  
Mercure fut moins fort qu'une autre Dèité,  
Qui fit changer la feinte en une verité.*

*Mais il ne peut quitter son invincible rage.  
Il la cache en luy-mesme, & calme son visage.  
Après mille desseins formez dans sa fureur,  
Il prétend enflammer Yoland & sa sœur;  
Et qu'à l'amour du Roy leur courage se porte:  
Puis le soir en secret leur parle en cette sorte.*

*Mes filles, mon cher soin, vos yeux ont veû Clovis.  
Vos cœurs en sont encor de merveille ravis.  
Quelle taille, quel port, quel auguste visage;  
Et jugez les hauts faits que son regard presage.  
Desja son jeune bras par tout porte ses loix.  
Je vous diray sa race, & ses premiers exploits:  
Mais sçachez avant tout nos troubles & nos guerres;  
Quels combas, quels accords, partagerent nos terres;*

Et pour en mieux comprendre & la source & le cours,  
Je dois par nostre Ayeul commencer mon discours.

Le vaillant Clodion, en la saison brulante,  
Pour esteindre en nageant la chaleur violente,  
Du Belgique rivage alloit chercher les flots,  
Quand il entend de loin un cry de matelots;  
Et poussant son coursier, void à voile tendüe  
Un vaisseau qui portoit son Espouse attendüe,  
Fille du Roy Danois, dont la noble beauté,  
Les charmes du discours, l'agreable fierté,  
Et l'adresse, & la force en ses forests acquise,  
Avoient par leur renom captivé sa franchise.  
Elle est sur le tillac; on void sa tresse au vent;  
Et sa juppe ondoyante, aux Zephirs s'émoüvant.  
La nef qui craint le sable, à la rade s'arreste;  
Et tandis que l'esquif trop lentement s'appreste,  
Le Roy pique vers elle, en sa nouvelle ardeur;  
Sans redouter des eaux la haute profondeur.  
Il s'avance, il s'engage, il s'abbaisse dans l'onde;  
Et presque il s'abyismoit, quand la belle Ildegonde,  
Dés ses plus tendres ans docte en l'art de nager,  
Dans les vagues s'élance, & le vent dégager.  
En voyant leur peril chacun se jette à nage,  
Et de ceux du navire, & de ceux du rivage.  
Cependant s'approchoient ¶ l'Amante & l'Amant,  
Quand un Monstre, du creux de l'humide élément,

*Soufflant de ses naseaux deux sources élançées,  
Et baissant en courroux deux cornes renversées,  
Fait voir son vaste corps; & surprend tous les sens,  
Pousse avec bruit les flots émus & blanchissans,  
Vers les Amans s'avance, & soudain les sépare.*

\* Cette aventure de Clodion & du taureau marin, est dans l'histoire.

*Le \* Monarque intrepide au combat se prepare:*

*Le menace de loin de son fer flamboyant.*

*Mais à l'horrible aspect son cheval s'effrayant,  
Se tourne, & malgré luy vers le bord le remporte.*

*Semblable peur saisit l'une & l'autre cohorte.*

*Chacun tranche la mer avec ses bras nerveux.*

*Tous gagnent le rivage, ou de force, ou de vœux.*

*Le Ciel mesme complice, à la frayeur mortelle  
Adjousté, en se voilant, une frayeur nouvelle.*

*Le Prince tourne en vain le rebelle coursier,*

*Employant, & la bride, & le piquant acier.*

*L'animal fuit la mer, retourne; ou se renverse;*

*Et s'élançe, en cherchant une route diverse.*

*Le Roy se desespere; & pour s'en dégager,*

*Se jette à terre enfin, d'un mouvement leger.*

*Nul des siens ne paroist: la nuit, la solitude,*

*Aigrissent à l'envy sa triste inquietude.*

*Il cherche, il crie, il court; & parmy tant d'horreur,*

*La perte d'Ildegonde est sa seule fureur.*

*Il se replonge en mer; & plein de hardiessé*

*Nage, & cherche le Monstre, ou sa chere Princesse.*



Sans donner à ses bras un moment de repos,  
 Et presque sans espoir, il lutte en vain les flots.  
 Ildegonde est en vain par sa voix appelée.  
 Sa bouche, en l'appellant, hume l'onde salée.  
 Quels furent ses regrets, ses soupirs, ses efforts?  
 Ah! Monstre, as-tu, dit-il, englouty ce beau corps?  
 Sa force succomboit, quand le nuage s'ouvre;  
 Et rien qu'une ample mer son regard ne découvre.  
 Ildegonde, dit-il pour la dernière fois.  
 Ildegonde, répond une plus foible voix.  
 Mais c'est sa mesme voix qu'une roche repousse.  
 Il s'avance : il entend l'accent d'une voix douce.  
 Est-ce vous, Clodion? Clodion, est-ce vous?  
 Venez à moy, mon Prince : à moy, mon cher Espoux.  
 A cette aimable voix, son grand cœur se r'anime.  
 Il nage vers le roc, d'un transport magnanime :  
 Et doublant une pointe avec un prompt effort,  
 Dans le roc void un antre, & sa Princesse au bord,  
 Qui sent par la surprise une joye excessive,  
 Et qui luy tend les bras, & contente & craintive.  
 Telle, pour expier le maternel orgueil,  
 Parut sur le sommet du rigoureux écueil,  
 Au\* Guerrier qui portoit la\* Gorgone en trophée,  
 La\* fille que pleuroient Cassiope & Cephée.  
 Ildegonde s'avance ; & de ses belles mains  
 Tire son noble Espoux des gouffres inhumains.

\* Persee.  
 \* La teste de  
 Meduse.

\* Andromede  
 fille du Roy  
 Cephée, & de  
 Calliope.

*A peine sur le bord s'élevoit le Monarque,  
 Qu'il entend de grands cris, & découvre une barque,  
 Dont le Nocher pleurant, & les passés rameurs,  
 Cherchoient le corps du Roy, fendant l'air de clameurs.  
 Le Prince les appelle ; & cette voix connue  
 Fait que d'un cry de joye ils atteignent la nuë.  
 La barque les reçoit, & les remeine au bord.  
 Chacun, pour les revoir, se presse à leur abord.  
 L'un raconte sa peur ; l'autre accourt ; l'autre tremble,  
 Coupable de sa fuite ; & chacun se r'assemble.  
 Plusieurs furent en vain cherchez par tous ces bords,  
 Dont le Monstre ou la Mer engloutirent les corps.  
 Le Roy dans son Palais conduit l'Epouse aimable.  
 Alors la Renommée, ou fausse, ou veritable,  
 Respand, \* qu'un Dieu surpris de la rare Beauté,  
 Sous ce taureau marin couvrit sa Deité :  
 Et le fils qui nasquit dans la neufiesme Lune,  
 Fut reveré des Francs, comme fils de Neptune.  
 Ce fils fut Meroüée : & dans cinq ans apres,  
 Au chasteau de Disparg, couronné de forests,  
 Parut le second fils de la vaillante Reine,  
 Flambert, de Clodion la race plus certaine.  
 Quand le preux Conquerant fut receü dans les Cieux,  
 L'Aîné prend les États, guerrier ambitieux :  
 Et son avide ardeur non encore assouvie,  
 Au malheureux Flambert laisse à peine la vie.*

\* L'histoire  
 marque cette  
 opinion qu'a-  
 voient les  
 Francs, qui  
 estoient alors  
 Payens, tou-  
 chant la nais-  
 sance de Me-  
 reüée.

Ildegonde en vain parle, égale en son amour,  
 Pour le fils que son flanc mit le dernier au jour.  
 La sensible Princesse avec luy s'achemine  
 Vers le Sicambre Ausbert, régnant dans \* Agrippine,  
 Frere de Clodion, qui juste & genereux,  
 A son neveu fuyant preste un asyle heureux ;  
 Et sur un fier refus de partager la terre,  
 Menace Merouée, & luy porte la guerre.  
 Flambert du Roy Danois tire un second support ;  
 Et d'Alban Roy Germain, qui par un double accord  
 Luy joint Berthe sa fille, & par armes luy jure  
 De luy donner un trône, & vanger son injure.  
 De Gendarmes soudain les champs furent couverts.  
 Cette guerre enflammée eut des succès divers.  
 Berthe en ces rudes temps me fit voir la lumiere ;  
 Et vingt Lunes apres, en sa couche dernière,  
 Enfantant deux jumeaux, Ranshaire & Rignimer,  
 Flata son triste Espoux dans un desastre amer.  
 Lors le grand Attila, dans l'ample Pannonie,  
 De peuples ramassant une tourbe infinie,  
 Comme un tigre douteux surquoy fendra sa dent,  
 Enfin se destinoit l'Empire d'Occident.  
 Ildegonde, à ce bruit, prudente & genereuse,  
 Le previent ; & baisant sa dextre valeureuse,  
 Emeut son cœur farouche ; & d'un ferme discours,  
 L'excite, & luy promet un passage & secours :

\* Cologne,  
 qui se nomme  
 en Latin, Co-  
 lonia Agrip-  
 pina.

Luy presente ses fils ; & flatteuse l'engage  
A nous reconquerir nostre juste heritage.

\* Meroüée.

Le \* Franc laisse Agrippine aux flots de ce torrent.

Attila s'en approche, & soudain la surprend.

Dans le rapide cours de l'heur qui l'accompagne,

Il dompte l'Austrasie, & la vaste Champagne ;

\* Normandie.

\* Flandre.

\* Attila ne fut

arrêté que

par Orléans.

Ravage la \* Neustrie, & les \* Belghiques bords ;

Et sur la \* Loire seule allentit ses efforts.

Flambert, qui partagea ses travaux & sa gloire,

Eut part à sa conquête, ainsi qu'à sa victoire :

Fit qu'au prudent Ausbert le trône fut rendu :

Reconquit en dix mois l'heritage perdu :

Se borna dans sa terre ; & sans plus entreprendre,

Donna ses douces loix à sa fertile Flandre.

Cependant Meroüée, ardent à se vanger,

Animant ses voisins dans le commun danger,

loignit à ses drapeaux, par des trames soudaines,

Et la force \* Gothique, & les \* Aigles Romaines :

\* Thierry Roy

des Visigots.

\* Etius chef

des Romains.

Contre ce Conquerant marcha d'un brave cœur :

De corps joncha la terre, & vainquit son vainqueur.

Le Monarque destruit les Gaules abandonne.

\* Etius.

\* Tortismond

fil de Thierry

qui fut tué

dans la bataille,

se retira en

Aquitaine, qui

est représen-

tée par la Ga-

ronne.

Le \* Romain cherche Rome, & le \* Goth sa Garonne.

Le seul Roy des François reste libre & puissant :

Void par tout sous sa loy le Gaulois fléchissant ;

Et dans peu de saisons adjouste à son domaine,

Et tous les bords de l'Oise, & tous ceux de la Seine.

Contre ce fier torrent tout le reste s'unit.  
 Flambert qui craint le choc, dans Cambray se munit.  
 Alors pour le sauver du fer qui le menace,  
 L'amasse les Germains; j'endosse la cuirasse.  
 \* Le Belge, \* l'Vbien, \* le Tongre, le \* Danois,  
 Me suit, & je suis chef des armes de cinq Rois.  
 Dèsja ma jeune ardeur donne à tous l'esperance;  
 Et jusques dans Cambray va semer l'assurance.  
 Le \* Franc, seür dans son camp, en détache une part;  
 Et contre mon abbord veut s'en faire un rampart:  
 Me prepare une embuscbe; & de troupes nombreuses  
 Remplit les noirs vallons des \* Ardennes ombreuses.  
 Il découvre leur piege; & prompt les enfonçant,  
 De vingt mille Guerriers j'en laisse à peine cent,  
 Qui portent à Cambray la nouvelle sanglante;  
 Et consolent Flambert en sa Ville tremblante.  
 Un lustre se consume en combas furieux.  
 Nous sommes tour à tour vaincus, victorieux:  
 Puis il pousse mon camp jusqu'aux bords de la Sambre.  
 Cependant s'écouloit un pluvieux Decembre,  
 Sans voir, depuis neuf ans que durerent nos maux,  
 Nul fruit de tant de sang, & de nos longs travaux.  
 Les forces qui restoient des Legions Romaines,  
 Des François, sous \* Egide, écornoient les domaines:  
 Et ce Patrice adroit, seul avec peu d'efforts  
 Moissonnoit tous les fruits de nos aspres discords.

\* Les Flamans estoient nommez Belges.

\* Les peuples du pais de Cologne, estoient nommez Vbiens.

\* Ceux du pais de Tongre entre leschein & la Meuse.

\* Ceux de Danemarck.

\* Meroüée.  
\* La forêt d'Ardenne.

\* Il est aussi appellé Gilou.

Il prend Chartres, Evreux; dompte la Seine & l'Oise;  
 Et va ravir Soissons à la race Françoisse.  
 Merouée & Flambert, las d'un trouble eternel,  
 Partagent d'un accord le regne paternel:  
 Et mon Pere, en touchant la dextre fraternelle,  
 Eut la Flandre, & les champs que lave la Moselle.  
 Lors nos camps furent joints: & contre les Romains,  
 Soudain fondet Flamans, Francs, Tongres, & Germainns.  
 Tous les peuples encor que la Gaule fit naistre,  
 Regardent en suspens qui deviendra leur maistre.  
 La Neustrie & le Mans se rangent sous nos loix.  
 Et nous eussions dompté tous les Estats Gaulois,  
 Si des freres unis la fin precipitée  
 N'eut soudain des François la fortune arrestée.  
 Flambert devant Soissons par un trait fut esteint.  
 L'autre, d'un mal aigu mortellement atteint,  
 Voulant à Childeric assseurer ses Provinces,  
 Traite avec le Patrice, & separe les Princes;  
 Craignant que ses Neveux, de leur force abusans,  
 Ne pussent de son fils trancher les jeunes ans.  
 D'Egide par l'accord il obtient un ostage:  
 Me donne en mesme temps l'Austrasie en partage,  
 A Rancheire la Flandre, à Rignimer le Mans:  
 Nous lie à son Empire avec de forts sermens:  
 Et du Prince son fils engage la tutele  
 A\* Bisin le Tongrois, Prince sage & fidele:

\* Il est nom-  
 mé Bisin ou  
 Basin.

Luy joignant *Guyemans*, confident esprouvé,  
 Qui passant le *Danube*, adroit avoit sauvé  
 Des barbares prisons *Childeric* & sa mere,  
 Enlevez, par les *Huns* quand le sort fut contraire.  
 Lasé de *Mars* j'aspire aux douceurs de la paix.  
 J'habite l'*Austrasie* aux bois les plus épais.  
 Là je consacre un temple à ce puissant *Mercuré*,  
 Qui m'ouvre les clartez d'une science obscure:  
 Qui m'apprend loin du bruit les secrets curieux  
 Des *Enfers*, de la *Mer*, de la *Terre*, & des *Cieux*;  
 Et de tant de faveurs accompagne ma vie,  
 Qu'à nul Roy des mortels elle ne porte envie.

Cependant le *Saxon*, de ses voisins suivi  
 Que \* l'*Elbe* & le *Vezer* abbreuvent à l'enuy,  
 Pour chercher d'autres champs à leurs races fécondes,  
 Fendoit de mille nefes les *Germaniques* ondes.

\* *Albion* d'une troupe assouvit la fureur.

L'autre, aux bouches de *Loire* allumant la terreur,  
 Desja domptoit ses flots, à voiles estenduës;  
 Desja pilloit ses champs, à bandes épanduës.

D'autre-part les \* *Bretons*, peuples hardis & forts,  
 De la belle *Armorique* occupoient tous les bords:  
 Et desja détruisoient, vagans par la campagne,  
 Ses villes & son nom, & l'appelloient *Bretagne*,  
 Quand le fier *Childeric*, d'un sang jeune & boüillant,  
 Court aux rives de *Loire* avec un camp vaillant.

\* Deux fleuves d'Allemagne.

\* L'Angleterre.

\* Peuples venus d'Angleterre, qui s'appelloit alors Bretagne.

Egide, avec la force & Gauloise & Romaine,  
 Défend d'autre costé l'Armorique & le Maine.  
 L'heur ne fut pas égal. A peine les Romains  
 Ravirent trente bourgs aux Bretons inhumains.  
 Mais l'ardent Childeric, d'une fureur soudaine,  
 Couvrit de corps Saxons les rives & la plaine:  
 Et força les vaincus à regagner leurs masts;  
 Pour fondre par les mers en de nouveaux climats.  
 Enflé du grand succès, il veut que sa vaillance  
 Aÿde Egide à dompter la Bretonne insolence:  
 Mais par un sage advis, Bisin & Guyemans  
 Donnent un rude frein à ses prompts mouvemens;  
 Luy font revoir la Seine; afin que le Patrice  
 Seul dans ses vains efforts, ou s'énerve ou perisse:  
 Et que les deux partys, l'un par l'autre abaissez,  
 Soient enfin, d'un seul choc, par le \* Franc terrassez.  
 Le Vainqueur se renferme en sa natale terre;  
 Et guerrier, dans la paix cherche à faire la guerre.  
 Le beau Sexe le dompte: il le dompte à son tour.  
 Souvent la force obtient ce que n'a peu l'amour:  
 Et souvent la fureur de sa flamme effrenée  
 Attente sur les droits du jaloux Hymenée.  
 Le sage Guyemans, par ses graves discours,  
 En vain de ce torrent veut arrester le cours.  
 (Car Bisin dans ce temps à Tongres se retire,  
 Dont le Roy luy laissoit sa fille & son Empire.)

\* Childeric.



Les peres, les espoux, dans le cœur outragez,  
 Des infames affronts veulent estre vangez.  
 Enfin dans leur honneur le peuple s'interesse.  
 Puis le juste dépit produit la hardiesse.  
 Tout se rebelle, s'arme, & s'anime à l'envy;  
 Et nul que par sa mort ne peut estre assouvy.  
 Le prudent Guyemans dit que de la tempeste  
 Dans la seule Tongrie il peut sauver sa teste:  
 Luy conseille la fuite; & devant son depart,  
 Rompt une piece d'or, en reserve une part,  
 Remet l'autre en ses mains, & jure qu'au Monarque  
 Le retour sera seur, recevant cette marque.  
 Le Confident, prisé pour ses sages leçons,  
 Demeure, & ses vertus écartent les soupçons.  
 Il conseille aux mutins, se feignant leur complice,  
 Qu'au trône de leur Prince ils placent le Patrice;  
 Qui par son grand suffrage appellé dans ce rang,  
 Vse de ses conseils, & gourmande le Franc.  
 Guyemans prevoit que la haine publique  
 S'esteindroit par l'essay d'une humeur tyrannique.

Cependant Childeric, d'un coursier diligent  
 Ayant passé la Marne, & l'Aisne aux flots d'argent,  
 Touchoit les champs Tongrois, vers la part où la Meuse  
 En costoyant le Rhein, long-temps coule douteuse  
 Si de ce puissant fleuve agréant les amours,  
 Elle doit épouser & son lit & son cours;

Puis vierge se détourne ; & dans les mers profondes  
 Va , sans perdre son nom , noyer ses pures ondes.  
 Le fidele Bisin accourt d'un pas hastif ;  
 Et le reçoit en Roy , non pas en fugitif.  
 Vne pompeuse entree à l'instant s'appareille ,  
 Dont la prompte surprise enrichit la merveille.  
 Au porche du Palais la Princesse l'attend ,  
 Dont la suite superbe autour d'elle s'estend.  
 Mais sa rare beauté toutes beautez efface ;  
 Et son port fait paroistre vne guerriere audace.  
 Le Monarque frappé du surprenant éclat ,  
 A ce charmant abord liure un foible combat.  
 L'œil, la bouche, le teint, tout luy plaist, tout le brule :  
 Et son ardeur s'accroist plus il la dissimule.  
 Il perd le cœur, la voix, le repas, le repos.  
 La nuit tout luy revient, ses attraits, ses propos :  
 Et d'un nouveau Soleil il revoid la lumiere,  
 Sans avoir peu fermer sa veillante paupiere.  
 Bisin croit son ennuy causé par son malheur ;  
 Et par divers plaisirs veut charmer sa douleur.  
 Desja les chiens, les cors, par le palais s'entendent :  
 Aux portes, les coureurs impatiens attendent,  
 Battent les durs pavez, en font sortir les feux :  
 Et remaschent l'argent de leurs mords écumeux.  
 La belle & noble Reyne, en juppe retroussée,  
 Desja d'un saut leger à cheval s'est lancée,

L'arc & la trouſſe au dos, le javelot en main ;  
 Dompte le fier coursier, le fait partir soudain ;  
 Telle que \* Marthesie à la volante tresse,  
 Qui des vents à la course égaloit la vitesse.  
 L'amoureux Childeric la suit en l'admirant.  
 Il vole apres son cœur, qu'elle emporte en courant.  
 Il résiste à l'amour, & ne peut s'en deffendre.  
 Il brule de parler, & n'ose l'entreprendre.  
 Par tout Bisin le suit, amy plein de candeur.  
 Le Prince veut couvrir sa criminelle ardeur.  
 Il n'aime ny les champs, ny les bois, ny la chasse.  
 Tout luy déplaist, luy nuit, le trouble, & l'embarrasse.  
 Il n'ose à son retour la voir pour l'admirer.  
 Il prend dans la nuit seule un temps pour soupirer.  
 Est-ce ainsi, Childeric, que l'exil te rend sage,  
 Dit-il ? A ton amy veux-tu faire un outrage ?  
 Et pour tes voluptez, chassé de ton Estat,  
 Veux-tu te perdre encor, par un mesme attentat ?  
 D'un Roy qui t'a receu veux-tu ravir l'Espouse,  
 Et luy ravir l'honneur dont son ame est jalouse ?  
 Esteins ta flame impure : ou si tu ne le peux,  
 Esteins tes tristes iours, pour esteindre tes feux.  
 Mais l'amour violent, tout infame ; tout traistre ;  
 Tout detesté qu'il est, tousjours se rend le maistre.  
 En vain de l'amitié le juste souvenir  
 Contre sa folle ardeur s'efforce à le munir.

L'éclat imperieux tous les devoirs opprime ;  
 Règne, & confond en luy les vertus & le crime.  
 Il résiste ; il succombe : une jaune langueur  
 Triomphe des efforts de sa jeune vigueur.  
 Enfin dans ces combas, une chaleur fiévreuse  
 Mesle ses feux malins à l'ardeur amoureuse.  
 La Reyne vient au lit ; & devant son Espoux,  
 Luy parle, prend sa main, & luy presse le poux.  
 À l'aimable toucher, l'accés qui se redouble,  
 Son œil qui tantost brille, & qui tantost se trouble,  
 Son teint tantost de pourpre, & tantost blemissant,  
 Et le soufle enflammé, ses poumons oppressant,  
 Qui sort entre-coupé, quand à peine il respire,  
 Luy découvrent assez qu'il est sous son empire.  
 Courage, Childeric, dit-elle, il faut guerir.  
 J'ay le remede heureux qui te doit secourir.  
 Je connois les vertus des plantes salutaires ;  
 Et les cueille à la Lune, aux vallons solitaires.  
 Le mal n'est pas mortel, & doit cesser demain.  
 D'un regard, d'un soupir, d'une estrainte de main,  
 Où descend un baiser de sa bouche blesmie,  
 Il répond, & rend grace à sa douce Ennemie.  
 Il sent à son depart l'accés se moderer.  
 Il espere, & ne sçait ce qu'il doit esperer.  
 L'autre Soleil doroit la cime des montagnes,  
 Quand Bisine revient, sans Espoux, sans compagnes ;

S'asit pres de l'Amant, & luy tient ce discours.  
Prince, ne cele plus ton mal, ny tes amours.  
Tu brules, Childeric, & d'un feu legitime.  
Ouy, sçache que ta flame est exempte de crime.  
De ton cœur agité je sçay tous les combas.  
Reprends l'esper; escoute; & ne m'interromps pas.  
Le Roy qui me fit voir la celeste lumiere,  
Se connoissant voisin de son heure derniere,  
Tira de tes Estats Bisin ton sage amy.  
Sur son trône avec moy veut le voir affermy,  
Pour voir regner son sang avant sa mort prochaine:  
Nous lie, & nous remet sa splendeur souveraine.  
Il tire à part Bisin, & luy tiens ce propos.  
Laissons de ce bon Roy sortir l'ame en repos.  
Mais pour un autre Espoux le Ciel m'a destinée.  
Je sçay que ma grandeur n'est pas icy borné  
Prends doncques de mary le titre seulement:  
Et lors que me luira mon glorieux moment  
Tout l'Estat sera tien: desja je te le donne  
Et pure je suivray ce que le Ciel m'ordonne.  
Il consent: le Roy meurt. Ensin depuis ce jour  
Nul n'a paru que toy digne de mon amour.  
Je connois ta valeur: j'aime ta noble mine;  
Et sçay quelle puissance un astre te destine.  
Mais attens la saison. Mon cœur seroit souillé,  
De se soumettre au sort d'un Prince dépoüillé.

Employe adresse ou force, & r'entre en ton Empire.  
 Lors j'esteindray l'ardeur pour qui ton cœur soupire.  
 Quel heur inespéré ? quels sons délicieux ?  
 D'aise il sent que son cœur s'éleve jusqu'aux Cieux.  
 Sur les mains de sa Reyne il se pasme, il se cole :  
 Et l'excés du plaisir luy ravit la parole.  
 Elle sort ; & la fièvre en peu de jours s'esteint.  
 Le cinabre vermeil refleurit sur son teint.  
 Il escorte en tous lieux sa Princesse adorable :  
 Et bénit mille fois son exil favorable.

Guyemans d'autre-part, aux intrigues sçavant,  
 Donne au simple Patrice un conseil decevant :  
 Luy fait presser d'impôts le François indocile :  
 Vent qu'il soit d'œil severe, & d'accés difficile ;  
 Et pour dompter les cœurs rebelles & mouvans,  
 Qu'il oste les plus fiers du nombre des vivans.  
 On deteste un Tyran, avare, sanguinaire.  
 On regrette son Roy, liberal, debonnaire ;  
 Dont la jeunesse ardente, & penchante aux plaisirs,  
 Auroit peu dans l'exil attiedir ses desirs.  
 L'Amy souffle ce feu, les picque, les anime.  
 Chacun cherche de vœux son Prince legitime.  
 Il enuoye à son Roy la part de l'or coupé ;  
 Signe qu'il peut r'entrer dans l'Estat usurpé.  
 Dans Tongres, Childeric forme une prompte armée,  
 Où se joint, de François une troupe animée.

Il part

Il part : son camp leger marche en se grossissant ,  
 Comme un monceau neigeux , qui des Alpes descend.  
 A ce bruit foudroyant Egide se réveille ;  
 Et Guyemans le trouble , alors qu'il le conseille.  
 Il ramasse à l'instant Francs , Romains & Gaulois.  
 Childeric le combat ; met sa force aux abois.  
 Le Patrice vaincu dans Soissons se renferme.  
 Bisine , de ses vœux void enfin le doux terme :  
 Vers son Amant remis au trône paternel ,  
 Vient pompeuse , & se joint d'un lien solennel.  
 Aux Francs comme aux Espoux la joye en est égale.  
 Tous ayment à le voir sous la loy conjugale.  
 Au soir l'heureux Monarque à la couche est conduit.  
 Va , dit-elle , au balcon : sois chaste cette nuit :  
 Et par mon art puissant , de ta race future  
 Tu verras dans ta court la mystique peinture.  
 Il void un fort Lion jettant de fiers regards :  
 Il void des ours , des loups , suivans des Leopards :  
 Puis des chiens casaniers qu'un grand Dragon devore.  
 D'autres Dragons ailez , se presentent encore.  
 Regarde en haut , dit-elle. Il void un Aigle ardent ,  
 Sur le dernier Dragon des nuages fondant ,  
 Qui le serre , & s'en paist : puis paroist admirable.  
 Et d'aigles & d'aiglons vne suite innombrable.  
 Demain tout les destins te seront découverts ,  
 Dit Bisine : Et leurs yeux au jour s'estant ouverts ;

\* Clovis

*De nous, commença-telle, un grand \* Lion doit naistre;  
Un Roy, des champs Gaulois le dompteur & le maistre.  
De son sang sortiront des Fils avanturiers,  
Tels que des Leopards, & hardis & guerriers.  
Leurs Neveux acharnez, se raviront leurs terres;*

\* Les Rois  
faincants.

*Et des ours & des loups imiteront les guerres.  
Leurs foibles \* descendans, du repos amoureux,*

\* Charles  
Martel.

*Tomberont sous le fer d'un \* Prince valeureux,  
Qui comme un fier Dragon, dressant sa haute creste,  
Après cent beaux exploits, couronnera sa teste.*

\* Charlema-  
gne, & ses  
fils.

*\* Ses enfans regiront, comme Dragons nouveaux,  
\* L'Empire où le Soleil s'abysme dans les eaux.*

*Leur suite déclinant de cette ardeur guerriere,  
Par un Aigle perdra le sceptre & la lumiere;*

\* Capet.

*Par un \* Prince celeste, & puissant, & pieux,  
Suivy de Fils vaillans, sages, religieux,  
Dont la race en guerriers heureusement feconde,  
Sur un trône éternel doit regir tout le Monde.*

*Childeric estonné de ses grands Successeurs,  
Dans les siècles futurs va chercher des douceurs.  
Son ame de leurs faits est ravie & jalouse:  
Et sa bouche rend grace à la sçavante Epouse.*

*Soudain s'épand le bruit que les traistres Saxons  
Des champs voisins de Blois emportoient les moissons.  
Childeric les combat sur les bords de la Loire;  
Et jusques dans Angers va pousser sa victoire.*



Tout cede à ses efforts ; & ses vaillantes mains  
 Dépouillent & Saxons, & Bretons, & Romains.  
 Alors le grand Clovis naist de la noble Reine :  
 Et remplit d'allegresse & la Loire & la Seine.  
 Elevé sous des soins tendres & genereux,  
 Il croist, beau, liberal, sage, adroit, valeureux.  
 A peine sur son chef avoient roulé trois lustres,  
 Quand finirent les ans de deux testes illustres,  
 D'Egide & du Roy Franc, tous deux Princes puissans.  
 Clovis devient Monarque en ses jours innocens :  
 Desja d'un cours trop lent void couler ses années :  
 Desja brule d'ouvrir ses hautes destinées.  
 Il dompte les coursiers, il exerce les Francs,  
 Les forme en bataillons, serre ou double leurs rangs,  
 S'endurcit à la peine, au Soleil, à l'orage ;  
 Et l'on void dans ses yeux reluire son courage.  
 Depuis son jour natal, il comptoit vingt moissons.  
 Il va chercher Siagre aux plaines de Soissons,  
 Le vaillant fils d'Egide ; & sensible il soupire  
 Qu'un Romain, de son Pere ayt occupé l'Empire.  
 Il dénonce la guerre aux fieres Legions.  
 Tous deux forts & vaillans, comme jeunes Lions  
 Qui brulent de la soif d'ensanglanter la plaine,  
 Pour vaincre, n'ont soucy de hazard ny de peine.  
 Tous deux, en se trouvant par un commun desir,  
 Se sentent animez d'ardeur & de plaisir.

L'un baisse contre l'autre une lance dorée.  
 Clovis sur l'ennemy rompt la pointe acérée.  
 Puis du coup le renverse ; & poussant ses beaux faits,  
 Ouvre d'un mesme cours les escadrons épais.  
 Les Francs suivent sa route ; & par tout l'Aigle tombe.  
 Par tout ils se font jour ; & tout fuit, ou succombe.  
 Siagre par les siens du danger emporté,  
 Vers les Goths Aquitains cherche sa seureté.  
 Cent villes, de Clovis estendent le domaine :  
 Et ce coup, au tombeau met la force Romaine.  
 Mais le Prince à son gré n'a vaincu qu'à demy.  
 Il veut que le \* Roy Goth livre son ennemy :  
 Fait partir un heraut ; & superbe luy mande  
 Qu'il s'arme, s'il est sourd à sa juste demande.  
 Alaric tremble au bruit du foudre menaçant :  
 Rend Siagre blessé, captif & languissant.  
 Le Ciel rend de Clovis la vengeance assouvie,  
 En bornant du Romain la langueur & la vie.  
 Bisin en mesme temps trouve son jour fatal ;  
 Et la Reine succede au Royaume natal.  
 Les Rois qui regissoient le \* Marse & le \* Bructere,  
 Veulent avoir le \* Tongre esclave ou tributaire :  
 Clovis jaloux du sien, court pour le secourir ;  
 D'un bras pour tout deffendre, & pour tout conquerir.  
 Bisine en fait sa guerre, & fiere l'accompagne.  
 Desja leurs estendarts flotent par la Champagne.

\* Alaric.

\* Ceux du país  
de Munster.

\* Ceux de la  
Vestphalie.

\* Ceux du país  
de Juliers.

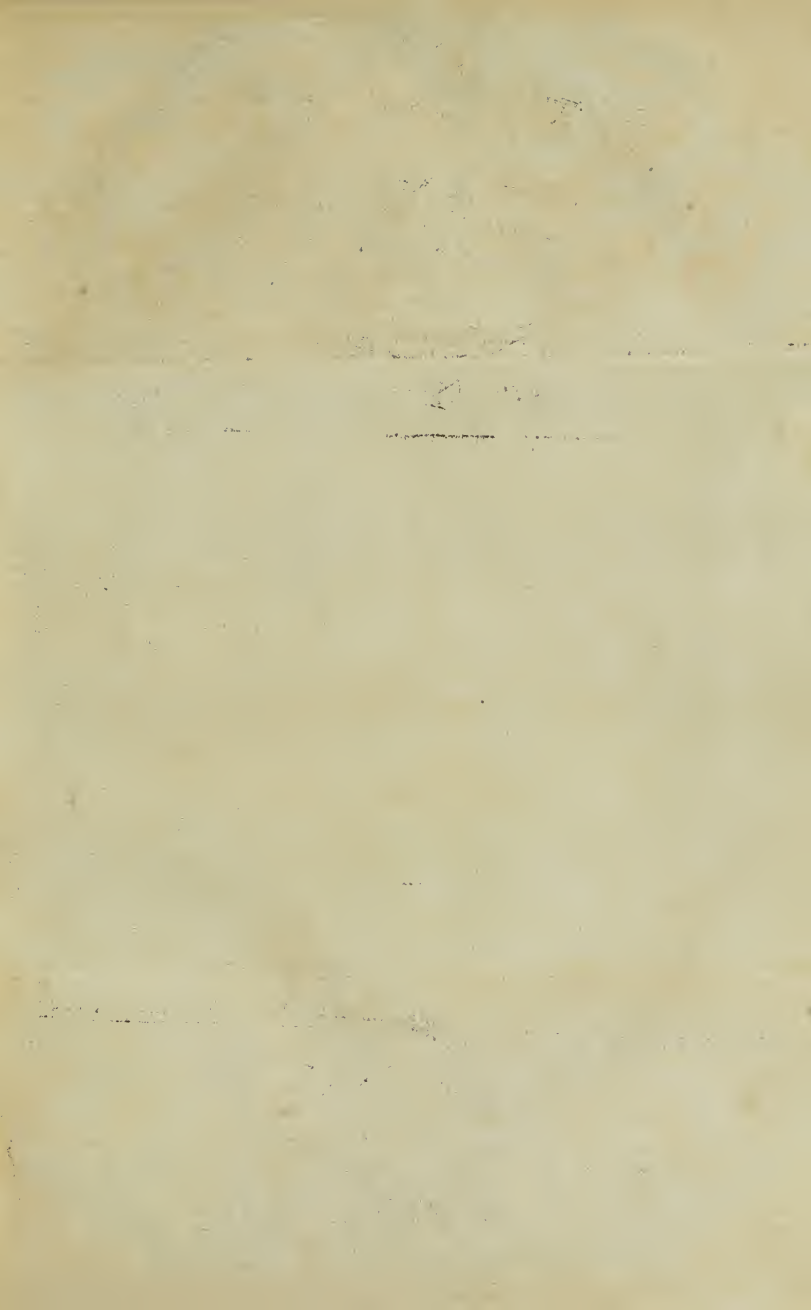
*Dé-ja la Meuse entend leur martial airain ;  
 Et dé-ja le François arrive aux bords du Rhein ;  
 Surprend des fourrageurs mille bandes éparſes ;  
 Et dans les champs ſaccage & Bruçteres , & Marſes ,  
 Qui portent à leurs Rois , de cent troupes ſuivis ,  
 Le meſſage eſtonnant des armes de Clovis .  
 Pourrois-je raconter la ſanglante journée ,  
 Qui d'un heureux ſuccés fut enfin couronnée ?  
 Mais la nuit , de ſon ombre ayant voilé les Cieux ,  
 Avec ſes froids pavots appesantit nos yeux .*

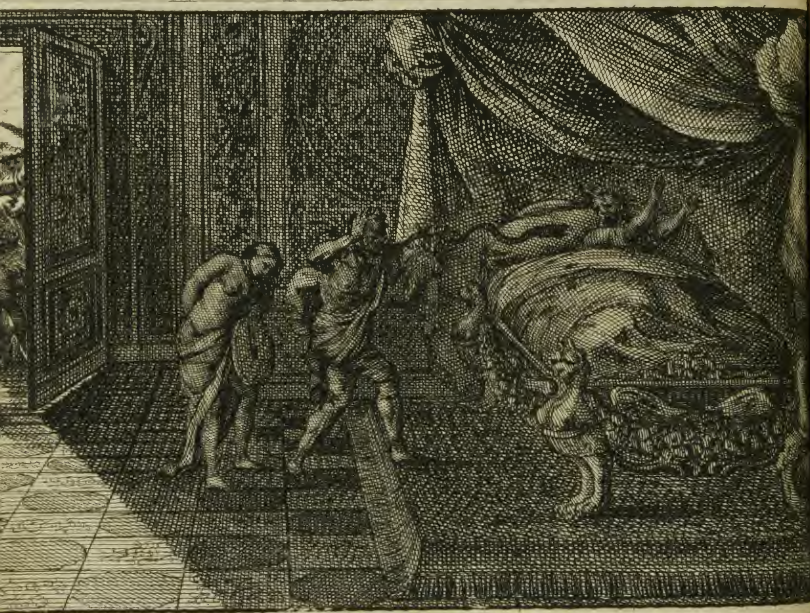
*Clovis , aux ſiens aimable , aux ennemis terrible ,  
 A ſes bandes inſpire vne ardeur invincible :  
 Heurte les premiers rangs ; renverſe les plus forts :  
 Où le choc eſt plus grand , redouble ſes efforts :  
 On le void ſe lancer , fendre , pourſuivre , abbatre :  
 Et tantost il combat , tantost il fait combatre .  
 La Reine qui le ſuit ſur un barbe leger ,  
 Partage avec ſon Fils la peine & le danger .  
 Mais un trait inconnu tranche ſa noble vie :  
 Et ce coup n'eſt ſuivy ny d'honneur ny d'envie .  
 Du ſenſible trépas le Monarque irrité ,  
 D'une double fureur a le cœur agité :  
 Meſle à ſes feux guerriers , les feux de la vangeance ;  
 Et d'un triſte dépit renforce ſa vaillance .  
 Il immole cent corps aux Manes maternels .  
 Vne main ſeule a fait cent mille criminels .*

Et par tout où son fer tombe avec sa colere,  
 Il pense terrasser le meurtrier de sa mere.  
 De semblable fureur les siens sont animez.  
 Tout le fuit : tout luy cède. En ses yeux allumez,  
 Brillent en mesme temps son courroux & sa gloire.  
 Le desastre est heureux, & sert à la victoire.

Enfin tel est Clovis : tels son sang, & ses faits.  
 O ! mes filles, pensez, par ces premiers effets,  
 Que fera ce grand fleuve enflé de cent rivieres,  
 Qui de son bord natal ravage les barrieres.  
 Preparez vos attraits pour dompter ce Vainqueur ;  
 Et mettez vostre gloire à conquerir son cœur.  
 Il se leve : & dé-jà leurs ames enflammées,  
 Pour le vaincre, à l'envy se sentent animées.







# CELVAS

## LIVRE SIXIESME.



Peine douze fois l'Astre qui  
 fait les jours  
 Sur la Terre & sous l'Onde eut  
 achevé son cours,  
 Qu'il s'épand dans Vienne une  
 prompte nouvelle,  
 Qu'une ambassade arrive en  
 pompe solennelle.

Soudain le sage Aurcle, & le brave Lisois,  
 Font admirer leur troupe, & l'éclat des François,  
 La mine & l'air charmant que nul peuple n'égale,  
 Et le courage fier, & l'humeur liberale.  
 Par tout les Bourguignons se pressent pour les voir,  
 Et d'une longue paix goustent un vain espoir.

O ! jugemens legers des testes du Vulgaire !  
 Leur Roy fait en secret un jugement contraire.  
 Clotilde mille fois benit cet heureux jour ;  
 Et son cœur sent la joye , & la crainte , & l'amour.  
 Sigismond allarmé sent émouvoir son ame ,  
 Craignant le coup fatal que redoute sa flame.  
 Ceux qui d'une foy pure embrassent Iesus-Christ,  
 Au Ciel léuent les mains , & les yeux , & l'esprit ;  
 Presentent mille vœux aux Autels adorables ;  
 Baisent des saints Martyrs les tombes venerables ;  
 Afin que Dieu benisse un nœud qui sous la Croix  
 Doit ranger tout l'Estat des valeureux François.  
 Le Monarque eternal accorde leurs demandes :  
 Des bien-heureux Esprits les lumineuses bandes  
 Font de joye éclater leurs chants delicieux ;  
 Et mille doux concerts resonnent dans les Cieux.

Mais dans les creux Enfers tout bouillonne de rage,  
 Voyant sur leur pouvoir fondre un fatal orage.  
 De blasphemés, de cris, d'horribles hurlemens,  
 Du tenebreux Palais tremblent les fondemens.  
 Un bruit regne confus aux cachots de l'Averne.  
 Tous sortent en fureur de leur sombre caverne,  
 Comme d'un toit brûlant on void sortir des feux,  
 Rouges, environnez, d'un tourbillon fumeux.  
 Tous près du trône affreux s'assemblent en tumulte ;  
 Et le grand Lucifer en trouble les consulte :

Puis



Puis leur partage ainsi son execrable loy.  
 Toy, qui dans les esprits sçais répandre l'effroy,  
 Et troubler le repos des ombres taciturnes,  
 En monstrant aux mortels des fantosmes nocturnes ;  
 Va soudain te vestir d'une molle vapeur.  
 Prends du mort \* Chilperic le visage trompeur.  
 Va tout passe & sanglant dire au meurtrier son frere,  
 Mon sang me vangerà par la force estrangere.  
 Que de tant de terreur tes propos soient suivis,  
 Qu'il refuse Clotilde aux flames de Clovis.  
 Toy, qui sçais attiser l'ardente jalousie,  
 Verse dans Sigismond ta sombre frenesie.  
 Irrite son amour, & dans son sein respans  
 Le dangereux venin de tes plus noirs serpens.  
 Qu'en ruse il soit fecond, qu'il trouble, qu'il invente,  
 Pour renvoyer les Francs décheûs de leur attente.  
 Toy, Demon de la fraude, aux intrigues sçarvant,  
 Inspire à Gondebaut un accord decevant.  
 Soufle à ses conseillers tes adroites malices ;  
 Et de feintes couleurs couvre leurs artifices.  
 Toy, qui dans les Estats où domine la Croix,  
 As si bien sceû broüiller cette \* Vnité de Trois,  
 Docte maistre d'erreur, qui de tant d'ames blesmes  
 As peuplé ce sejour, corrompant leurs baptesmes ;  
 Puis que les \* Bourguignons de mesme que les Gots,  
 Sont de tes faux Docteurs les credules supposts,

\* Frere de  
 Gondebaut,  
 & pere de  
 Clotilde.

\* Par l'He-  
 retic d'A-  
 rius.

\* Les Bour-  
 guignons  
 & les Gots  
 estoient  
 Ariens.

N

Colore les refus : fay que leur Roy méprise  
 Vn Monarque Idolâtre, ennemy de l'Eglise.  
 Toy, de qui les autels fument de tant de sang,  
 Qui sous tes Dieux trompeurs tiens encore le Franc ;  
 Par douces visions, par magiques paroles,  
 Attache le Guerrier à ses vaines Idoles.  
 Et toy, Demon de feu, qui sous le nom d'Amour  
 Remplis de tant de maux le terrestre séjour,  
 Sous qui tombent par jour tant de cœurs tes victimes,  
 Qui de tant de douceurs assaisonnées les crimes,  
 De l'amour de Clovis, avec ton trait brulant,  
 Va blesser Albione, & la siere Roland ;  
 Et fay que toutes deux, pour guerir leur blessure,  
 Osent tout ce que peut & l'Art & la Nature.  
 Alors, comme des vents sous la terre enfantez,  
 Sortent par un débris de monts ou de citez ;  
 Puis soufflent par les airs une haleine empestée,  
 Renversant les moissons d'une rage indomptée :  
 Ainsi ces noirs Esprits, & furieux & prompts,  
 Partent en mesme temps des abyssmes profonds,  
 Pour irriter les cœurs des redoutables Princes,  
 Corrompre leurs conseils, & perdre leurs Provinces.  
 Clotilde, dans l'enclos d'une sainte maison,  
 Void Aurele, & luy dit par quelle trahison  
 Auberon leur fit boire une onde enforcillée,  
 Dont luy fut par le Ciel la fourbe revelée ;

Et la fausse Clotilde, & le faux Sigismond,  
 Et les Gendarmes faux, galopans sur le mont.  
 Aurele est éperdu de joye & de merveille;  
 Et dans ce doux recit, est charmé par l'oreille;  
 Tel que si pantelant, & de sueur moüillé,  
 Après un songe horrible il se fut réveillé.  
 Et soudain à son Roy, d'un soin prompt & fidele,  
 En va faire voler l'admirable nouvelle.  
 Elle l'asseûre encor du celeste secours,  
 De la Mere de Dieu repetant les discours,  
 Avec les veritez dans le cristal empreintes,  
 Qui flatent leurs desirs, & dissipent leurs craintes.  
 Aurele, à ces propos nageant dans le plaisir,  
 Si le sage respect n'arrestoit son desir,  
 Voudroit faire cent fois repeter la parole,  
 Qui par tant de bon-heur l'asseûre & le console.  
 Mais de peur qu'on les veille, il quitte avec regret  
 Les charmantes douceurs de l'entretien secret;  
 Et pour dernier advis, la Princesse l'exhorte  
 D'avoir en son Dieu seul vne esperance forte.

La nuit aux doux sommeil invitoit tous les yeux,  
 Couvrant d'une ombre épaisse & la terre & les Cieux.  
 Gondebaut en son lit, d'une ame inquietée,  
 Rouloit mille pensers dans sa teste agitée;  
 Et voulant du Roy Franc amuser les desirs,  
 De ses poumons pressez tiroit de longs soupirs;

N ij

*Quand de sexe divers deux spectres s'avancerent.*

*Ses cheveux à l'instant d'horreur se herisserent.*

*\* L'un have, sans couleur, & d'un sang noir trempé,*

*Des deux mains sur son tronc portoit son chef coupé.*

*\* L'autre est bleüe & livide; & sa teste panchée*

*Porte vne lourde pierre à son col attachée.*

*Voy, dit l'un, tes beaux faits, execrable bourreau.*

*De tes fieres fureurs voy l'horrible tableau.*

*Parricide inhumain, voy ton frere & sa femme,*

*Dont ta rage esteignit & la vie & la flame.*

*Mais sçache que mon sang est prest à nous vanger,*

*Par l'indomptable bras d'un Espoux estrange.*

*Cependant, pour punir ta cruauté barbare,*

*Que jamais la terreur de toy ne se separe.*

*Sa bouche alors lança deux infames serpens,*

*Qui dé-ja sur son lit, & par son sein rampans,*

*Le mordent, & dé-ja le percent jusqu'à l'ame.*

*Il se trouble, il s'effraye, il fremit, il se pasme.*

*Mais l'effroy le réveille. En vain il veut crier.*

*Son impuissante voix s'attache à son gosier.*

*Au deffaut du parler, il se debat, il tremble.*

*Il pousse des sanglots, & gemit tout ensemble.*

*Tous les siens à son ayde accourent à ce bruit.*

*Il craint encor le spectre. Il le cherche, & le fuit.*

*Son œil hagard revoid ces terribles visages :*

*Ou du moins sa memoire en revoid les images.*

\* Chilperic frere de Gondebaut; auquel il avoit fait trancher la teste.

\* La femme de Chilperic la quelle il avoit fait jeter dans le Rhône avec vne grosse pierre au col.

Doit-il dire son mal ? ou doit-il le celer ?  
 L'horreur de son forfait l'empesche d'en parler.  
 Vn songe m'a troublé, dit-il, & j'en frissonne.  
 Veillez, autour de moy : que nul ne m'abandonne.  
 Il tremble ; & la sueur luy decoule du front.  
 L'un le tient : l'autre court d'un pas soigneux & prompt.  
 Soudain le feu flambant, & la cire brulante,  
 Adoucissent l'effroy de son ame tremblante.  
 Il croit revoir la vie, en voyant la clarté.  
 Son regard \* peu-à-peu r'allentit sa fierté.  
 Sur l'un son chef humide avec langueur s'appüie,  
 Tandis que par le feu sa sueur se resüie.  
 La nuit se passe en crainte ; & l'Aube de retour  
 Arrive à son souhait, & rallume le jour.  
 Irier, \* le confident, sage, adroit & fidele,  
 Au bruit de sa frayeur accourt remply de zele.  
 Amy, dit Gondebaut encor pasle & tremblant,  
 J'ay veu de Chilperic le corps froid & sanglant.  
 De l'Espoux de Clotilde horrible il me menace.  
 Je devois estouffer tout le sang de sa race.  
 Pourquoi de ma fureur fis-je cesser le feu ?  
 Ah ! je fus trop cruel, ou je le fus trop peu.  
 Les morts me font la guerre avec leur face blesme.  
 J'armeray les vivans encor contre moy mesme.  
 Je crains le sang versé, qui m'appelle au trépas :  
 Mais je crains plus le sang que je ne versay pas.

\* Ceux là  
 ont tort qui  
 pensét qu'on  
 ne doit pas  
 se servir en  
 Poësie, du  
 mot, peu-à-  
 peu, à cause  
 de la ren-  
 contre de  
 deux voyel-  
 les : parce  
 que ce n'est  
 qu'un mot  
 qui fait un  
 adverbe, &c  
 ce ne sont  
 pas trois  
 mots.

\* Cet Irier  
 Considét de  
 Gondebaut  
 est celebre  
 dans l'Hi-  
 stoire.

Quel bras retint ma main non encore assouvie;  
 Et reserva le fer qui doit trancher ma vie ?  
 Que mon Roy, dit Irier, n'afflige point son cœur.  
 Sa prudente justice éclata sans rigueur.  
 S'il eut fait de Clotilde un sanglant sacrifice,  
 La rigueur eut regné, mais non pas la Justice.  
 Equitable il suivit les loix du Tout-puissant,  
 Qui punit le coupable, & sauve l'innocent.  
 Son esprit agité forge ces rêveries;  
 Et luy forme en dormant des spectres, des furies.  
 Je veillois, dit le Prince; & mon trouble ennuyeux  
 N'avoit permis encor nul sommeil à mes yeux.  
 Son front frapa ma veüe; & sa voix, mes oreilles.  
 Dans les tristes langueurs des ombres & des veilles,  
 Repart le sage Irier, quand l'ame a du tourment,  
 La fantaisie embrasse un penser vehement,  
 Conçoit, & nous fait voir l'image qu'elle enfante,  
 Qui ressemble au penser, & nous paroist vivante.  
 De la seule raison recherchons le secours.  
 Rien des armes du Franc n'arrestera le cours.  
 Que tu livres Clotilde, ou que tu la refuses,  
 Mesme peril t'attend, & confond toutes ruses.  
 Si d'un cruel refus tu pretens l'outrager,  
 Son camp sur ta frontiere est prest pour le vanger.  
 Si tu veux la livrer, que ton cœur delibere  
 D'armer, ou de livrer l'heritage du Pere.

Clovis vaillant, heureux, plein de jeune fierté,  
Ne cherche qu'un pretexte à sa temerité.  
Gondebaut luy répond, du pied frappant la terre :  
La guerre est donc certaine ; hé bien, j'auray la guerre.  
Mais où sont tes Soldats ? reprit le sage amy.  
Soit refus, soit accord, dit le Prince blefmy,  
Tu dis qu'il faut s'armer ; donc que mon camp s'assemble.  
Ne fay ny l'un ny l'autre : ou fay les deux ensemble ;  
Dit le prudent Irier, son Monarque appaisant.  
En accordant refuse, accorde en refusant,  
Iusqu'au jour qu'à son camp s'opposera le nostre :  
Et faisant tous les deux, ne fay ny l'un ny l'autre.  
Tandis que nos voisins, dans le commun danger,  
Viendront joindre ta force, & chasser l'Estranger,  
Flate l'esper des Francs ; tu pourras les confondre.  
Differe à les ouir ; differe à leur répondre.  
Puis des ruses sans fin naistront de jour en jour,  
Pour amuser long-temps & la force & l'amour.  
Le Roy, d'un œil plus doux approuve sa parole ;  
L'embrasse ; & montre aux siens que son cœur se console.  
Pour arrester des Francs la pressante chaleur,  
Il sçait en cent façons plaindre quelque douleur.  
Son effroy sur son front semble encore se peindre ;  
Et luy preste un secours pour le mal qu'il veut feindre.  
Le Prince Sigismond, & le fier Gondomar,  
Qu'Amalberge cachée au sources de l'Arar,

Fit naistre à Gondebaust pendant le sort contraire,  
 Viennent d'un pas soigneux au lever de leur pere.  
 Tous deux des Bourguignons rendent les cœurs ravis.  
 Tous deux adroits & beaux, tous deux dé-ja suivis  
 De la noble Jeunesse autour d'eux agissante,  
 Et qui cherche à l'envy la fortune naissante.  
 Sigismond, qu'un beau trait a percé dans le cœur,  
 Sent son mal qui destruit sa bouillante vigueur.  
 D'une ardente rougeur sa joue est colorée,  
 Et fait voir que d'ennuys son ame est devorée.  
 Taciturne, inquiet, il respire incessamment ;  
 Et ne peut en un lieu s'arrester un moment.  
 Souvent il mord sa levre ; & monstre en sa souffrance,  
 Qu'il ronge un fier dépit, & qu'il perd l'esperance.  
 Gondomar d'un pied libre, & d'un plus libre cœur,  
 D'un agreable esprit, d'une charmante humeur,  
 Et marchant sans repos par sa troupe éventée,  
 S'emporte où le conduit sa jeunesse indomptée ;  
 Tel qu'un jeune belier, qui de fougue animé,  
 De cornes se sentant nouvellement armé,  
 Bondit, heurte, renverse ; & follement superbe  
 Met sa troupe en desordre, & domine sur l'herbe.  
 Gondebaut les appelle ; & d'un grave sourcy  
 Leur confie en secret son danger, son soucy ;  
 Et le pressant besoin d'unir à sa querelle  
 Des Monarques voisins l'aide prompte & fidelle.



Que le \* Roy Visigoth, d'un plus proche interest,  
 Seroit pour leur secours aux armes le plus prest ;  
 Et d'une mesme ardeur brulant pour la Princesse,  
 Viendroit, pour la deffendre, employer sa prouesse ;  
 Bien qu'à l'égal tous deux soient par luy redoutez ;  
 Et doivent l'un par l'autre estre exclus ou domptez.  
 Que l'heureux \* Ostrogoth dominant \* l'Aufonie,  
 Viendroit du jeune Franc border la tyrannie ;  
 Avec les peuples fiers, qui nombreux & puissans  
 Du Danube & du Rhein boivent les flots naissans ;  
 Et des \* vallons Telins les bandes courageuses,  
 Et du champ \* Allobroge, & des Alpes neigeuses.  
 Sigismond réveillé par ces charmans discours,  
 Sent mille doux plaisirs qui flatent ses amours ;  
 Et quittant les langueurs de sa triste souffrance,  
 Void revivre un rayon de sa douce esperance.  
 Il anime son pere ; & pour mieux l'engager,  
 Sçait renforcer encor la crainte & le danger.  
 L'aime, dit Gondebaut, ton ardeur enflammée ;  
 Et te remets l'honneur de commander l'armée.  
 Tandis qu'un long delay traînera les François,  
 De Guerriers fay sans bruit le ramas & le choix,  
 Ou bien-tost se joindront les forces estrangeres.  
 Gondomar sera Chef de mes troupes legeres.  
 Le cœur saute à tous deux par des transports soudains.  
 Tous deux baissent contens les paternelles mains.

\* Alaric.

\* Thierry.  
\* L'Italie.\* La Valte-  
line.

\* La Sauoye.

Leurs yeux dé-ja brilloient d'une ardeur excessive,  
 Respirant les combas, quand Amalberge arrive.  
 Sa belle troupe, éclate, & s'avance avec bruit :  
 Et sur toutes paroist Clotilde qui la suit,  
 Couvrant d'un front modeste une haine cachée,  
 Malgré son ame sainte, à son sang attachée :  
 Telle que luit la Lune, & plus brillante encor,  
 Quand pompense elle regne entre mille Astres d'or ;  
 Et d'un teint rougissant, presage les tempestes  
 Qui briseront des pins les orgueilleuses testes.  
 Cette douce beauté cause de la terreur.  
 Le fils fremit d'amour, & le pere d'horreur.  
 L'un l'aime & la redoute ; & l'autre croit encore  
 Voir ses parens hideux, dont l'aspect le devore.  
 Il apperçoit son mal sous ces vives couleurs,  
 Comme un serpent caché sous les plus belles fleurs,  
 Qui sifle, & fait grincer la dent envenimée  
 Par qui sera bien-tost sa trame consumée.  
 Il s'émeut, il paslit ; & d'un geste forcé  
 Renferme le tourment dont il est oppressé.  
 Un bref discours se passe en douceurs déguisées.  
 En regards mesurez, en paroles pesées ;  
 Et dans un pas estroit l'un & l'autre engagé,  
 Sent son cœur, au depart d'un grand faux soulagé.  
 Sigismond du respect souffre la dure chaisne,  
 N'osant suivre son cœur que sa Princesse entraisne ;

*Long-temps la fuit des yeux, long-temps par les soupirs,  
Toujours par la pensée, & par les vains desirs.*

*Alors les soins pressans de Lisois & d'Aurele,  
Trouvent à leur dessein le Bourguignon rebelle.  
Déjà sa fourbe atteint le dixiesme Soleil,  
Quand ce Prince rusé prend un nouveau conseil ;  
Seme sa guerison ; veut que son Fils envoie  
Publier un tournoy, pour célébrer sa joye ;  
Et que sous ce projet, les gendarmes épars,  
Sans allarmer les Francs, viennent de toutes parts.  
Sigismond de son bras, à sa belle Princesse  
Pretend faire admirer & la force & l'adresse.  
Mais le brave Lisois, dans les joustes appris,  
Parfois le fait rougir, luy ravissant le prix.  
Souvent le fort Aurele emporte l'avantage ;  
Et souvent entr'eux deux la gloire se partage.  
Le Roy se feint alors sous son mal abbatu :  
Mais Aurele à ce coup réveillant sa vertu,  
Des inutiles jeux laisse les vains spectacles ;  
Et des vœux de Clovis veut rompre les obstacles.  
Il expose son ordre au confident Irier :  
Puis d'un langage ferme, & succinct & guerrier ;  
Ou responce, dit-il ; ou la nouvelle Aurore  
A peine en ces climats pourra nous voir encore.  
Irier espere en vain consumer les momens.  
Un discours prompt & fier rompt tous amusemens.*

Les François irritez au depart se preparent :  
 Et pour dernier effort impatiens déclarent,  
 Sans plus prester l'oreille au Bourguignon confus,  
 Qu'un delay d'une nuit tiendra lieu de refus.  
 Gondebaut roule en vain des ruses dans son ame,  
 Quand de son artifice il void manquer la trame.  
 Il consent à l'accord, si le Roy des François  
 Vent quitter les faux Dieux, & reverer la Croix.  
 Aurele donne alors la royale parole,  
 Que Clovis suivra Christ, & laissera l'Idole.  
 Le Monarque trompeur, d'un tel propos surpris,  
 Et du coup impreveu qui troubloit ses esprits ;  
 Dans un jour j'apprendray, dit-il, si la Princesse  
 Vent engager sa foy sous la sainte promesse.  
 Aurele satisfait, de Clotilde assureé,  
 Et vainqueur de l'Enfer contre luy conjuré,  
 Rend graces dans sa joye à la Bonté divine ;  
 Voyant que vers la fin son labeur s'achemine.

Sigismond cependant tremble, & commence à voir  
 Qu'au bord du precipice est reduit son espoir.  
 Il va de tous costez, incertain dans sa voye,  
 S'abandonne aux douleurs, en ses larmes se noye ;  
 Et souffrant de l'amour les plus grandes rigueurs,  
 De pitié dans Vienne afflige tous les cœurs.  
 Gondomar à son mal en vain cherche des charmes ;  
 Et mesle tendrement des larmes à ses larmes.

Donc, luy dit Sigismond, si ta chere amitié  
Te fait sentir ma peine, & t'émeut à pitié,  
Avant le triste arrest obtiens qu'elle m'écoute.  
Parle à ce cœur de fer : tu l'obtiendras sans doute.  
Car ton humeur luy plaist : tu scais ses doux momens ;  
Et ce qui peut flater ses cruels mouvemens.  
Gondomar suit son ordre ; & saisi de tristesse,  
S'en va vers le séjour de la belle Princesse :  
La trouve en sa retraite, embrassant une Croix.  
Par ce Roy, luy dit-il, sous qui tremblent les Roys,  
Je demande à Clotilde un moment favorable,  
Pour écouter mon Frere, en son sort déplorable.  
Je l'accorde, dit-elle, & le veux écouter  
Devant ce mesme Roy qui vint nous racheter.  
Il retourne content, bien qu'à peine il espere ;  
Et d'un leger espoir tafche à flater son Frere.  
Il le meine ; & le Prince, à ce divin aspect,  
Est passé, & tout tremblant d'amour & de respect ;  
Met un genouil en terre ; & son triste silence  
De sa vive douleur monstre la violence.  
Recueille, Sigismond, ton esprit éperdu,  
Dit-elle : c'est à Dieu que cet honneur est deû.  
Je l'atteste, dit-il, en te faisant ma plainte,  
Si brulant par tes yeux d'une flame si sainte,  
Mes vœux ne doivent pas estre plus tost permis,  
Que ceux d'un Estranger aux Idoles soumis ;

Et si ton ame sage, & constamment Chrestienne,  
 Plustost ne devroit pas s'unir avec la mienne,  
 Qu'avec celle d'un Franc, qui parfume d'encens,  
 Au mépris du vray Dieu, des marbres impuissans.  
 Qui jurant qu'en son cœur l'erreur est assoupie,  
 Dans ce pieux propos fait voir son ame impie ;  
 Puis que pour un desir, abandonnant ses Dieux,  
 Sans doute, il ne croit pas qu'il en soit dans les Cieux :  
 Et d'un esprit leger pour tout ce qu'il adore,  
 De mesme il sera prest à te quitter encore.  
 Dédaigne ce profane. En moy, Princesse, en moy,  
 Tu trouves ta patrie, & ton sang, & ta Loy ;  
 Vn immuable Amant, qui t'adore & qui t'aime,  
 Non par un vain rapport, mais par ta beauté mesme.  
 Qui presque avec le lait a succeé ton amour ;  
 Qui depuis vid son feu croistre de jour en jour,  
 Dont la grandeur constante, à toy seule asservie,  
 Ne peut avoir pour fin que celle de ma vie.  
 Clotilde luy respond ; j'atteste comme toy  
 Ce Dieu crucifié, le seul en qui je croy,  
 Que j'aime ta valeur ; j'aime ton cœur qui m'aime,  
 Ta grace, & tes vertus dignes du diadème :  
 Mais consultant mon cœur, quoy que doux & Chrestien,  
 L'abhorre en toy le sang qui respandit le mien.  
 Alors que ie te voy, je voy la hache fiere,  
 De l'autheur de mes jours execrable meurtriere :

*Le voy du Rhône affreux les gouffres inhumains,  
Dans leur sein devorans ma mere & mes \*germaines.  
En toy, bien qu'innocent, je voy leur parricide.  
O ! mon ressentiment, que ton cours est rapide !  
Sans toy, mon Dieu, sans toy, je suis dans le danger  
De vouloir tous les jours mourir, ou me vanger.  
Mais voy si tes desirs, Prince, sont legitimes.  
Combien, en t'épousant, j'épouserois de crimes.  
Si jamais à ton sang mon sang s'estoit vny,  
Des meurtres il seroit & coupable & puny.  
Dieu ! reprit Sigismond, que je suis miserable !  
Je suis du mesme crime innocent & coupable.  
Mon cœur est innocent : mon sang est criminel.  
Donc pour punir en moy le forfait paternel,  
Je t'immole ma vie, & la goutte dernière  
De ce sang malheureux dont la source est meurtrière.  
Mais sauve l'innocent ; & devant mon trépas,  
Reçoy ce cœur heureux, qui ne te déplaist pas,  
Qui t'ayme, & de son sang en secret se détache,  
Pour purger dans son feu l'originelle tache ;  
Qui pour les tiens meurtris ne cesse de pleurer ;  
Ne void qu'avec horreur ce qu'il doit honorer ;  
Et par une justice à moy mesme inhumaine,  
Deteste jour & nuit les causes de ta haine.  
Clotilde à ces propos les yeux baignez de pleurs,  
Et sensible & cruelle à tant d'aspres douleurs,*

\* Freres.

Dans le double tourment qui l'agite & la presse,  
 Dit se levant soudain : cesse, Sigismond, cesse  
 De nourrir ton espoir, & de te consumer.  
 Je ne te puis haïr ; je ne te puis aimer.  
 Puis elle se détourne, & le laisse, & s'enferme.  
 Le Prince malheureux, & réduit à ce terme,  
 Tombe froid & pâmé dans le sein fraternel.  
 Ses yeux semblent fermés d'un sommeil Eternel.  
 Aux larmes, aux sanglots, Gondomar s'abandonne.  
 Vne muëtte horreur tous deux les environne.  
 Le Prince ouvrant les yeux, à regret void le jour ;  
 Puis tourne un regard foible, & cherche son amour.  
 Mais ne la trouvant plus, le dépit, & la rage,  
 Et ses feux irritez, raniment son courage.  
 Il perd, avec l'espoir, l'art de dissimuler :  
 Son ardente fureur le force de parler.  
 Quoy donc je souffriray qu'un Payen, qu'un Barbare,  
 L'enleve, & de mes yeux pour jamais la separe ?  
 Vn voleur estrangier, un traistre audacieux,  
 Sans peine, sans combat, avec ses foibles Dieux,  
 L'arrachant de mes mains pour en parer son trône,  
 Enrichira la Seine à la honte du Rhône ?  
 Plustost en ma faveur, de cent climats divers,  
 Je vay faire sur luy fondre tout l'Univers.  
 Je previeudray le rapt que fier il se propose.  
 Ilion\* fut en feux pour une moindre cause.

\* Troye fut  
brulée à  
cause d'He-  
lene.



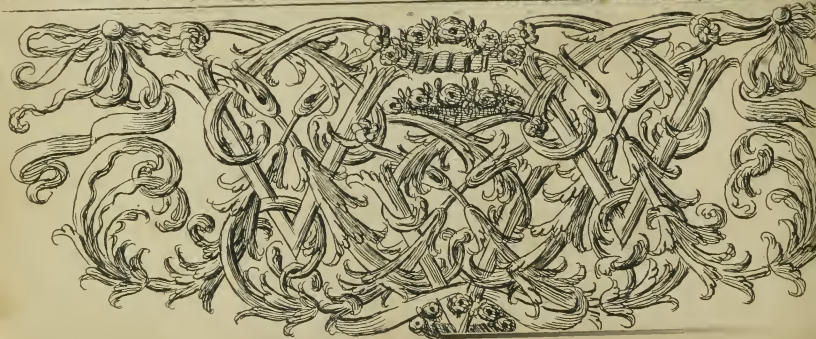
Nous avons comme luy des forces & du cœur :  
 Vn soldat aguerry de cent peuples vainqueur.  
 Nous avons comme luy des voisins secourables.  
 Mais à nous, plus qu'à luy, les Cieux sont favorables.  
 Et pour pousser l'effort d'un amoureux dessein,  
 Nous avons plus que luy de brassiers dans le sein.  
 Mais toy dont je ne puis me louer ny me plaindre,  
 Qui mesprises ma flame, ou qui la veuX esteindre,  
 Voy qu'en me dédaignant, simple, tu te soumets  
 A qui dit qu'il t'adore, & ne te vid jamais ;  
 Dont l'ardeur par le temps ne fut point éprouvée ;  
 Qui n'eut jamais au cœur ton image gravée :  
 Tout prest à recevoir, d'un aveugle desir,  
 La premiere beauté qu'on voudroit luy choisir ;  
 Quelque fade blancheur, quelque esclave effrontée,  
 Qui sous ton nom fameux luy seroit présentée.  
 Pour la sauver des bras de cet indigne Amant,  
 Deffens là Sigismond, contre son sentiment ;  
 Et puis qu'à son bon-heur son desir est rebelle,  
 Il faut, il faut combattre & contr'elle, & pour elle.  
 Oüy, cruelle à toy mesme, encore plus qu'à moy,  
 Plustost qu'un fier Payen triomphe de ta foy,  
 Qu'un traistre sans amour te ravisse à ma flame,  
 Au prix de mille morts ie luy raviray l'ame.  
 Apres mon sang versé dans ma juste fureur,  
 Rien ne me restera qui te soit en horreur.

114 CLOVIS, LIVRE VI.

*Mon amour innocent, & ma triste infortune,  
 Te livreront sans cesse une attaque importune.  
 Le Prince, pour soustien n'ayant que son transport,  
 Ainsi par la fureur fait un dernier effort :  
 En vain frape les airs d'un propos inutile :  
 Puis il retombe à terre ; & devient immobile.  
 Le triste Gondomar, de pitié passissant,  
 Avec l'ayde des siens, l'emporte en gemissant.  
 Et par tout le Palais, les voûtes sont attaintes  
 De murmures confus, de sanglots, & de plaintes.*







CLAVIS,

LIVRE SEPTIESME.



*V*RELE à differer ne peut  
plus consentir ;

*S'*irrite avec Lisois ; menace  
de partir ;

*l*oint la fierté pressante à sa  
prudente adresse.

*I*rier enfin demande à la sage  
Princesse,

*Si le royal serment de reuerer la Croix,*

*Suffit pour l'engager aux conjugales loix.*

*Des celestes decrets sa sainte ame assuree,*

*Accepte de Clovis la parole jurée :*

*Et Gondebaut confus promet & jure ausy,*

*Qu'avant qu'au Ciel la Lune ait son globe éclaircy,*

*Il conduira sa Niece en pompeux equipage,  
Jusqu'au bornes où \* l'Ousche en la Saone s'engage.  
Les François réjouis hastent l'heureux depart.*

*Mais Clotilde en soupçon void Aurele à l'écart:  
Croît que le fier Tyran, quoy que sa bouche die,  
Sous ce trompeur accord couvre une perfidie:*

*L'asseûre que son Fils, trop libre en ses discours,  
A découvert la trame, & n'attend qu'un secours:*

*Que le Roy, d'une rage au refus confirmée,  
Au lieu d'elle, à Clovis doit conduire une armée.*

*Mais que Dieu confondra leurs projets mal conceûs.  
Enfin sur les sermens & donnez, & receus,*

*Les Francs quittent Vienne & prompts & pleins de zele,  
Pour apprendre à leur Roy l'agreable nouvelle,  
Et de ses vœux ardents le desirable estat,*

\* Le Mariage. *Qu'un mois luy produiroit \* l'hymen ou le combat.*

*Desja par quinze fois, l'Aurore matineuse  
Avoit renouvelé sa beauté lumineuse,*

*Depuis que les deux Francs, par un viste retour,  
Avoient de leur Monarque atteint le cher séjour.*

*Là dans les doux travaux d'une penible chasse,  
Le Guerrier nourrissoit sa force & son audace,  
Attendant que le Rhône, à ses brulans souhaits,*

*Envoyast le message ou de guerre ou de paix;  
Quand au sortir des bois, lors que par les vallées  
Revenoient des Chasseurs les bandes deffilées,*

*Vn Chevalier parut, dans vn pré voltigeant,  
Au corps noble & leger, couvert d'armes d'argent.  
Maint rubis y reluit ; & ses plumes volantes  
Semblent, par leur couleur, comme flammes brulantes.  
Son écharpe est d'argent, ou mille feux ondez,  
Volent à rangs égaux, d'un fil d'or rebordez.  
Son coursier genereux est blanc à rouges taches ;  
Et de rouges rubans ses crins ont mille attaches.  
Doux e pages à pied à l'égal s'avançoient,  
En casques d'argent, ou cent feux rougissoient ;  
Qui portoient en leurs mains douze lances pareilles,  
Ou montoient sur l'argent mille flammes vermeilles.  
Il baisse la visiere aux approches du bruit.  
Soudain l'un des suivans, à ce signal instruit,  
Vers les Chasseurs s'avance, & courtois leur demande,  
Si quelqu'un veut s'armer, des plus forts de la bande,  
Pour rompre un freste bois contre un Prince estrange.  
Ceux que sa voix atteint, volent d'un cours leger,  
Vers Langres leur séjour, brulans dans leurs pensées  
A qui plustost auroit les armes endossées.  
Peu restent pres du Roy, qui d'un soin curieux  
Vient cognoistre le nom du Prince audacieux.  
Mais sa suite au silence est toujours obstinée.  
Et tandis que du cor la retraitte sonnée  
Fait sortir des forests le Chasseur écarté,  
Qui s'amasse allentour de leur Maistre arresté,*

*Le Gaulois Amalgar, d'une course élançée,  
 Vient reluisant d'acier, la visiere baissée,  
 Ravoy que sa vistesse ayt le Franc prevenu,  
 Pour terracer l'orgueil du Guerrier incognu,  
 Deux lances à son choix ausitost sont offertes.  
 Ils s'écartent tous deux : puis sur les herbes vertes  
 L'un vers l'autre revient d'un cours precipité,  
 Baissant le long sapin sur la hanche arresté.  
 Au choc en cent éclats se rompt la lance peinte.  
 Amalgar impuissant pour soustenir l'attainte,  
 Se sent hors des arçons sur la terre estendu,  
 Privé du doux espoir de l'honneur pretendu.  
 L'Estranger plein de gloire acheve sa carriere.  
 Lors Arembert arrive, avec la mine fiere :  
 Regarde le Vainqueur ; & d'une forte voix,  
 Bien-tost un Franc, dit-il, vangerá le Gaulois.  
 Mais son bras de voit mieux appuyer sa menace.  
 Vn seul coup renversa son corps & son audace.  
 Le Prince Cloderic, d'armes d'or tout brillant,  
 Sur un Danois accourt, adroit, fort & vaillant.  
 L'Incognu, dont la grace en est plus animée,  
 Dé-ja d'un autre bois fait voir sa main armée.  
 Tous deux volent dé-ja d'un effroyable cours ;  
 Et semblent dans le choc d'inébranlables tours.  
 Au retour de la course, avec une autre lance,  
 Chacun de son effort double la violence ;*



L'Étranger se tient ferme, & dans soy ramassé.  
Mais le Prince Vbien, à ce coup renversé,  
Tombe dans la prairie ; & sur l'émail des herbes  
Fait briller l'or bruny de ses armes superbes.  
Du sinistre succès le Roy triste & confus,  
Honteux que nul des siens ne se présente plus,  
Demande son harnois, & sa rougeur éclate.  
L'Incognu desarmant vne main delicate,  
Entr'ouvre sa visiere aux accens de sa voix.  
Puis s'avançant luy parle. O ! le plus grand des Rois,  
Cesse de t'animer : que ton cœur se contienne ;  
Et recognois la main qui toucha dans la tienne.  
Par les yeux, dit Clovis, je cognoistray la main.  
Le Guerrier à l'écart le détournant soudain,  
Découvre à ses regards un heur incomparable,  
De Clotilde montrant le visage adorable.  
Le Monarque surpris d'un violent plaisir,  
Et par l'estonnement rallumant son desir,  
L'embrasse en son transport. Quoy, dit-il, ma Princesse,  
A tes graces tu joins tant de force & d'adresse ?  
Il suffit à tes yeux de m'avoir abbatu,  
Sans y mesler encor ta guerriere vertu.  
Dymoy comment du Rhône es tu donc échapée ?  
Et comment du Tyrان la garde fut trompée ?  
Mon Roy, dit-elle, esteins ton curieux soucy.  
De tout en lieu secret tu seras éclaircy.

Cependant il importe à l'heur de ma conduite,  
 Que je sois incognüe à ta royale suite.  
 Elle couvre sont front ; & le Prince content  
 Avec elle rejoint sa troupe qui l'attend.  
 Puis au royal Palais dans Langres se retire.  
 Chacun d'yeux & de vœux les suit & les admire.  
 Le Soleil & le jour tomberent sous les eaux.  
 Il la meine en sa chambre, où luisoient vingt flambeaux ;  
 Devant Aurele seul du casque la desarme.  
 Le Confident surpris à l'aspect qui le charme,  
 Doute s'il ne doit point démentir ses regards.  
 Clovis luy délaçant & cuirasse & brassards,  
 Cent fois baise ses mains valeureuses & belles,  
 Pour premices des fruits de ses flammes fidelles.  
 Grand Roy, dit-elle alors, j'ay sceû qu'en toutes parts  
 Gondebaut ramassoit les Bourguignons épars :  
 Que dé-jà s'avançoient les bandes Helvetiques :  
 Que Thierry s'y joindroit, & les forces Gothiques ;  
 Que rien n'estoit plus loin du cœur de l'Inhumain,  
 Que de m'venir jamais à ta puissante main :  
 Et qu'avant le depart de sa nombreuse armée,  
 Dans un sombre cachot j'allois estre enfermée.  
 Je déguise mon sexe en cet habit trompeur.  
 J'abandonne Vienne, & sans suite, & sans peur.  
 Je me mesle aux Guerriers esendus par la plaine,  
 Et me rends sans peril aux sources de la Seine.

Pour

Pour paroistre à tes yeux moins indigne de toy,  
Là je m'exerce un temps aux efforts du tournoy;  
Et pour m'accompagner d'une suite decente,  
De douze enfans j'amasse une troupe innocente.  
Pour meriter un Roy de tant de Rois vainqueur,  
En moy je sentis croistre & la force & le cœur.  
Enfin tu me vois tienne; & je suis preste encore  
D'adorer pour mes Dieux ceux que mon Prince adore.  
Mais cache ton Espouse acquise à ton amour.  
Que Bourguignons & Francs ignorent mon séjour.  
Allons loin de mon Oncle; & qu'en tes forteresses  
L'évite du Tyran les embusches traistresses.  
Clovis de doux transports en son ame agité,  
Admire sa valeur, son amour, sa beauté;  
Et sur tout est charmé d'entendre ces paroles,  
Qu'elle veut de ses Dieux reverer les Idoles.  
Mais Aurele confus du surprenant propos,  
Sent troubler de son cœur la joye & le repos.  
Il souffre cent douleurs, qu'il tasche de contraindre  
Sous le front satisfait qu'il est forcé de feindre.  
La nuit donne aux Amans les licites plaisirs.  
Puis le Prince comblé de l'heur de ses desirs,  
Quitte Langres pour plaire à l'Espouse nouvelle;  
Et sous l'habit guerrier pres de luy la recelle.  
Dix vaisseaux sur la Seine, ornez d'azur & d'or,  
Servent, comme en triomphe, à porter son tresor.

Il fuit devers Paris les ondes fugitives ;  
 Et son camp l'accompagne, en marchant sur les rives.  
 D'autre-part Yoland, non loin de ces climas,  
 Des propos d'Auberon fait un confus ramas.  
 Nuit & jour en son cœur pensve elle repasse  
 Les exploits de Clovis, & sa taille, & sa grace,  
 Et son puissant Empire, & ses vaillans Ayeux,  
 Digne race d'Hector, yssu du sang des Dieux.  
 Devant un grand miroir, dans sa chambre dorée,  
 Elle mesme se void digne d'estre adorée.  
 Sa beauté soustenuë avec son cœur altier,  
 Pretend par sa valeur vaincre le Monde entier.  
 Mais, dit-elle, à quels vœux, mon cœur, tu t'abandonnes,  
 Meditant des combas, des grandeurs, des couronnes.  
 Surmontons ce grand Roy, qui doit tout surmonter.  
 Le Ciel m'offre en luy seul l'Univers à dompter.  
 Il faut que par l'amour, plustost que par la guerre,  
 En un seul Conquerant je conquiere la Terre.  
 Luy seul est un Amant digne de ma beauté,  
 Digne de ma valeur, digne de ma fierté.  
 Sa gloire est que tout cede au pouvoir de ses armes :  
 Ma gloire est qu'il succombe au pouvoir de mes charmes.  
 Joins l'adresse, Yoland, aux attraits de ton corps.  
 Sans luy donner la mort, donne luy mille morts.  
 Et donne toy la joye à nulle autre seconde,  
 De voir languir pour toy le plus grand cœur du monde.

Dé-ja ses yeux épris de sa propre beauté,  
D'un triomphe certain flatoient sa vanité,  
Quand ramenant de loin sa pensée égarée,  
Cette autre la rendit triste & desesperée.  
Mais à quel faux espoir, mon cœur, t'emportes-tu?  
Que devient ton orgueil, que devient ta vertu?  
Dé-ja par d'autres yeux son ame est consumée;  
Par des yeux que par tout vante la Renommée.  
Et quand le feu des miens seroit plus éclatant,  
Ce Prince affecteroit l'honneur d'estre constant.  
Iray-je avec des vœux, des soupirs, des prieres,  
Exposer ma pudeur à des responses fieres?  
Et pourray-je souffrir, d'un front bas & confus,  
Et les cruels dedains, & les honteux refus.  
Moy, souffrir un rebut à mes vœux si contraire?  
Dé-ja mon cœur le sent, puis qu'il me le peut faire.  
Ah! plustost que je sois un objet de pitié,  
Il faut que mon amour devienne inimitié.  
Flame, desir, espoir, il faut que je vous dompte.  
Quoy? tu serois, Clovis, superbe de ma honte?  
Sçache qu'en moy le Ciel mit assez de pouvoir,  
Pour donner des mespris, non pour en recevoir.  
Si je ne puis t'aimer qu'avec mon infamie,  
Je puis avec honneur estre ton ennemie.  
Ton portrait malgré moy regne en mon souvenir.  
Le n'ay pû m'en deffendre, & ne puis l'en bannir.

Hé bien, qu'il soit tousjours l'object de ma pensée :  
 Mais un object de haine, & de rage insensée.  
 Il faut changer de feu. Pour l'amour, la fureur.  
 N'estant plus mon desir, tu seras mon horreur.  
 Si par le desespoir ma flame est outragée,  
 Par la haine du moins je la rendray vangée.  
 Puis que mes yeux n'ont peu te donner de l'amour,  
 Je laveray leur honte, en te privant du jour.  
 Miroir, ne m'offre plus mes beautez admirées,  
 De mille vœux ardens vainement adorées :  
 Puis que parmy les cœurs que leurs traits ont ravis,  
 Elles n'ont pû compter le grand cœur de Clovis.  
 O ! vaillant Armaric, ô ! beau Viridomare,  
 Princes, que loin de moy mon seul orgueil separe,  
 Clovis, sans y penser, vange vostre malheur ;  
 Et me fait bien sentir vostre mesme douleur.  
 Quoy, mes yeux impuissans, vous respandez des larmes ?  
 O ! honte ! il faut vanger ces larmes par les armes.  
 Oüy, sa mort guerira mon courage blessé ;  
 Et pour payer ces pleurs, son sang sera versé.  
 Chasse, chasse, Yoland, ton esperance vaine.  
 Amour, fors de mon ame, & fay place à la haine.  
 Mes yeux à tant d'Amans ont donné le trépas.  
 Ma main doit le donner à qui ne m'aime pas.  
 Soudain du grand miroir son poing brise la glace.  
 Elle arme son beau sein d'une dure cuirasse,

*Sur qui dans un champ d'or, parmy l'émail des fleurs,  
Rampoient mille serpens de changeantes couleurs.  
Leur langue à triple pointe ondoyoit élancée,  
Que forme vne escarboucle en l'acier enchassée.  
Le casque estoit pareil, tassettes & brassards,  
Ou les rubis ardents luisoient de toutes parts.  
Ses épaules dé-ja de fer sont revestuës.  
Puis elle fait un choix de deux lances pointuës ;  
Et d'une large épée elle arme son costé.  
C'est à toy, ma valeur, à vanger ma beauté,  
Dit-elle dans soy-mesme. Elle eprouve la lame ;  
Et frape du tranchant sur un fer qu'elle entame.  
Elle sort du Palais, aveugle en ses transports :  
Fait choix de trois coursiers, nobles, souples, & forts ;  
Met l'une & l'autre lance aux mains de deux compagnes ;  
D'un saut se jette en selle, & va par les campagnes.  
Son fier barbe écumeux hannit en cheminant :  
Du fer plat, pas à pas, bat le champ resonnant.  
Les autres l'imitans en ardeur le secondent.  
Les échos des vallons en cadence répondent.  
Comme par les prez, verds de Crete ou de Paphos,  
Vne genisse court, qui n'aguere en repos  
Ruminoit sous un pin les passissantes herbes,  
Et les vœux des taureaux, & ses dédainz superbes ;  
Soudain d'un cruel tan, de son sang amoureux,  
Elle sent à son flanc l'aiguillon rigoureux ;*

Fuit par plaines & monts, de douleurs agitée :  
 Saute, & lance la poudre en sa rage indomptée.  
 De mesme la Princesse, au dépit qu'elle sent,  
 Vole en cherchant Clovis, de sa peine innocent :  
 Par sa fierté piquante en sa haine affermie ;  
 D' Amante en un moment devenue ennemie :  
 Passe les champs Lorrains, franchit les Verdunois,  
 Sans repos, sans sommeil, sans quitter le harnois.  
 Elle apprend, curieuse & d'ardeur enflammée,  
 Par les bruits qu'en volant seme la Renommée,  
 La route de Clovis, & les flots glorieux,  
 Qui portent vers Paris leur Roy victorieux.  
 Enfin par cent destours elle passe incognüe ;  
 Et dans l'ample \* Cité la voila parvenue,  
 Dans Hercueil, le Monarque, ayant ce frais séjour,  
 Goustoit les doux plaisirs de Mars & de l'Amour :  
 Apres cent bœufs offerts sur les Autels d'Hercule,  
 Moderoit pres des eaux l'ardente Canicule ;  
 Et souvent de sa veüe honoroit les esbas  
 De sa Cour qui s'exerce aux innocens combas.

Un jour sur le tapis d'une vallée ombreuse,  
 S'éprouvoit aux tournois sa troupe valeureuse,  
 Où depuis l'art pompeux qui scait guider les eaux,  
 A, de la terre au Ciel, éleué les ruisseaux,  
 Sur ces arcs, orgueilleux de porter assez d'onde,  
 Pour esteindre la soif de la Cité féconde.



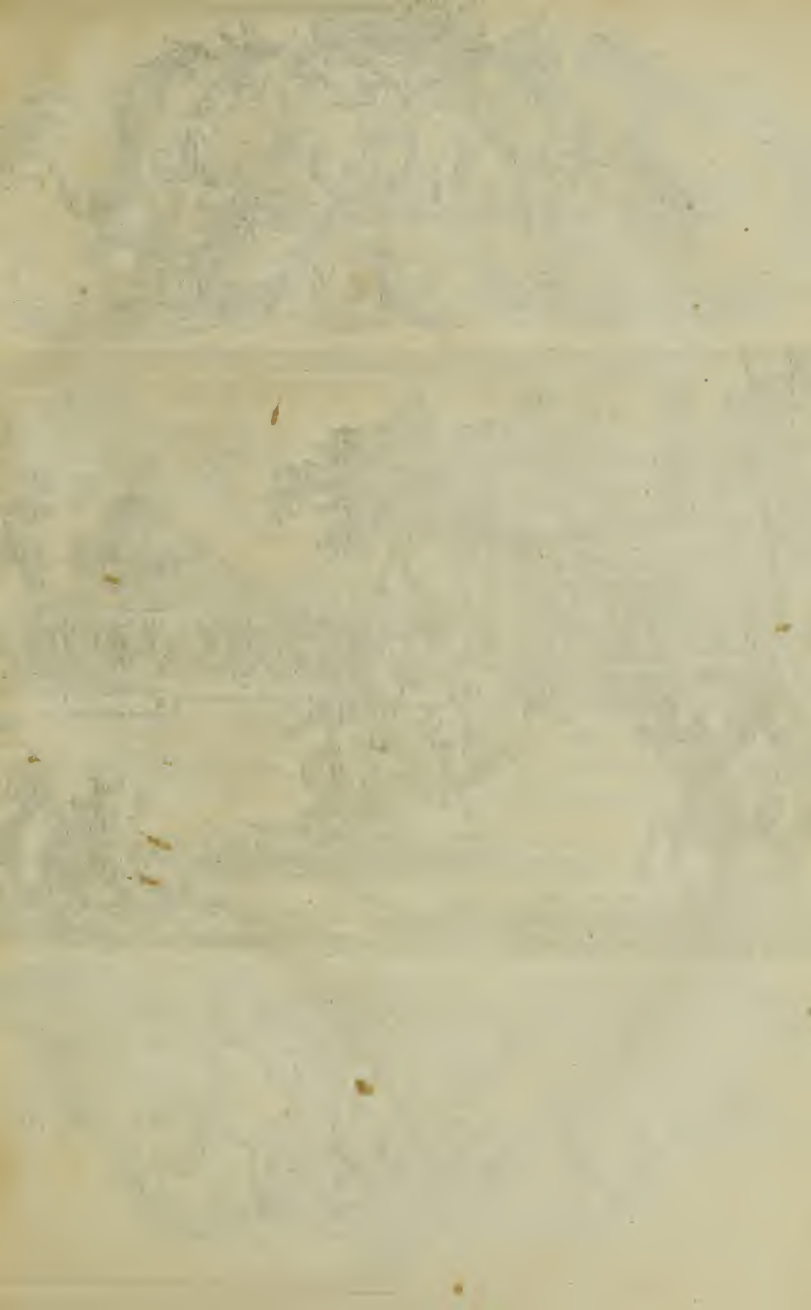
Clovis, sur un theatre ombragé de lauriers,  
 Jugeoit plein de repos les coups de ses Guerriers,  
 Prés du feint Chevalier d'une beauté suprême,  
 Dont l'habit emprunté trompe son sexe mesme,  
 Qui sur ses traits charmans jette les yeux ravis.  
 Lantilde & Blanche-fleur, nobles sœurs de Clovis,  
 Admiroient les combas, prés du Monarque assises :  
 Toutes deux d'un front grave, & toutes deux promises,  
 L'une aux autels Chrestiens, l'autre au sage Thierry,  
 Dans Rome dominant l'Ostrogoth aguerry :  
 Quand Yoland paroist au bout de la carriere,  
 Des deux Nymphes suivie, & dont la teste fiere,  
 Du casque dépouillée, aux beaux cheveux épars,  
 Elance vers Clovis d'impetueux regards.  
 Tous les yeux à l'envy soudain volent sur elle.  
 Tous admirent sa grace, & sa taille si belle.  
 Entre tous le grand cœur du valeureux Lisois,  
 Frapé d'un trait perçant est déja sous ses loix.  
 Vers l'aimable Guerriere amoureux il s'avance ;  
 Et s'offre à ses desirs pour briser une lance.  
 Argine au cœur ardent, s'oppose à son bon-heur ;  
 Et soustient qu'à son sexe est dû ce grand honneur.  
 Quoy que Lisois allegue, & qu'Argine pretende,  
 Vn seul refus confond l'une & l'autre demande.  
 C'est, dit-elle en haussant le clair son de sa voix,  
 Contre le seul Clovis que je veux rompre un bois.

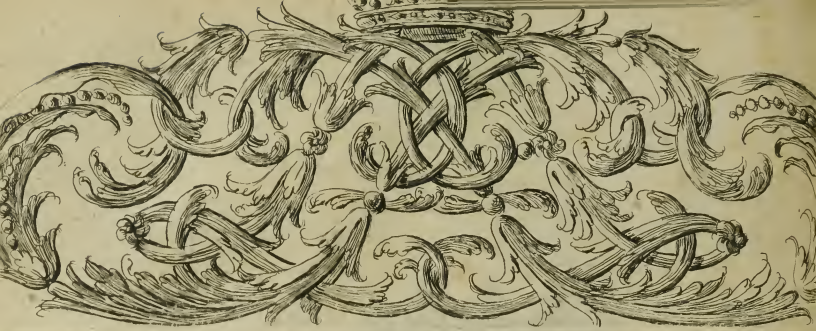
Soudain au vaillant Roy la parole est portée :  
 Et soudain d'un œil doux la jouste est acceptée.  
 Il s'arme ; & la Princesse errante en son souhait,  
 Par un mesme regard & l'admire & le hait.  
 Tantost rouge d'amour, puis de rage blesmie,  
 Elle se sent Amante, & veut estre ennemie.  
 Et l'ardente fureur soudain la vient saisir,  
 Quand en elle l'orgueil sent renaistre un desir.  
 Hé quoy ? je doute encor, dit-elle en ses pensées,  
 Apres cent maux soufferts, cent terres traversées,  
 Incertaine en mes vœux honteux & languissans,  
 Si je dois le punir du trouble de mes sens ?  
 Que sa vie, ou mon feu, s'esteigne à la mesme heure.  
 Pour guerir mon tourment, qu'il meure, ou que je meure.  
 Il vient : quoy, je fremis ? est-ce crainte ? est-ce horreur ?  
 Mon cœur, tu ne dois plus fremir que de fureur.  
 Elle envoie à son choix les deux lances meurtrieres :  
 Et luy fait annoncer ces menaces altieres,  
 Qu'elle vient pour la guerre, & non pas pour l'ébat :  
 Et que la seule mort doit finir le combat.  
 Lors du casque elle couvre & sa honte & sa rage.  
 Le Monarque estonné du surprenant message,  
 Courtois demande au moins d'où naist ce grand courroux.  
 Il en pourra juger la grandeur par mes coups,  
 Dit-elle ; & l'un & l'autre obstiné se resserre,  
 L'un à vouloir la paix, l'autre à vouloir la guerre.

*Je ne puis, dit Clovis, répandre un sang si beau,  
 Je te veux, repart-elle, envoyer au tombeau.  
 Le Roy cede à regret à ce feu qui l'anime:  
 Et roule dans luy-mesme un projet magnanime.  
 Tous les deux l'un de l'autre aussi-tost s'écartans,  
 A coursiers élancez, viennent en mesme temps,  
 L'un vers l'autre baissant la lance mesurée.  
 Clovis surprend le coup de la pointe acérée;  
 Le détourne; & courbé, de bras adroits & forts,  
 D'Yoland au passage il enleve le corps.  
 Le barbe impetueux allegé de sa charge,  
 Fournit sa course entiere; & dans l'espace large,  
 D'un pied libre & leger, fait cent tours vagabonds,  
 Hannit de tons aigus, fait cent sauts & cent bonds.  
 Le peuple épars le fuit, & se presse en arriere,  
 Et d'une place vaste élargit la carriere.*









# CLOVIS.

## LIVRE HVITIESME.



*A*N S les bras de Clovis Yoland  
se debat :

*Fait mille vains efforts : de ses  
poings le combat :*

*Enfin du fort coursier prend la bri-  
de, & la serre.*

*Il se cabre ; & tous deux ils tom-  
bent sur la terre.*

*Le Monarque dispos se relève soudain.*

*Yoland fait le mesme, & met le fer en main :*

*Monstre au puissant Guerrier sa force & son adresse.*

*Il pare ; & sa vaillance espargne la Princesse.*

*Puis du plat de l'acier, son bras qu'il estendit,*

*Fit tomber sur le casque un coup qui l'estourdit.*

R ij

Elle sent dans ses yeux flamber mainte estincelle :  
 Mais sa fureur luy donne vne force nouvelle.  
 Sur le Prince elle jette vn regard vigilant ;  
 Et void son fer brisé par le coup violent,  
 Dont les morceaux épars brillent sur la verdure.  
 Elle frape deux coups sur la cuirasse dure ;  
 En fait jallir la flame ; en fait sauter les cloux ;  
 Et sent naistre l'esperoir impatient & doux,  
 D'une gloire à ses vœux par le Ciel accordée :  
 Mais d'une forte main, d'un bel art secondée,  
 Clovis, par le secours du tronçon deffenseur,  
 Hardy passe à l'épée, & s'en rend possesseur.  
 En vain du gantelet eile pare sans cesse,  
 Contre son propre fer, dont la pointe la presse.  
 Elle perd tous les sens, de rage & de douleur.  
 Elle tombe ; & le Prince arrestant sa valeur,  
 Semble dire, en sentant sa vangeance endormie,  
 Que n'est-ce vn ennemy, plustost qu'une ennemie ?  
 Comme dans l'Armenie, en ses monts sablonneux,  
 Vne panthere fort de son antre épineux,  
 Qui pour vn fan perdu fierement irritée,  
 Ne sçait sur qui vanger sa fureur indomptée ;  
 Iette l'œil embrasé sur vn Lion passant ;  
 L'attaque en son transport, de sa perte innocent :  
 Et ce Roy des forests, d'un superbe courage,  
 Pardonne à ses efforts, & dédaigne sa rage.



*Ainsi le grand Clovis retient son bras vainqueur.  
Mais Lisois, qui d'amour se consumoit le cœur,  
Et durant le combat, passe de mille craintes,  
Pour elle des grands coups ressentoit les atteintes,  
D'un soin officieux vient pour la secourir.  
Vers elle on void encor ses Suivantes courir.  
On détache son casque : on la trouve pasmée,  
Blesme, froide, sans poux, la paupiere fermée.  
Lisois court au ruisseau, d'un pas soigneux & prompt:  
Mais en vain l'onde fraische arrose son beau front.  
Lors le feint Chevalier est émeû de tendresse,  
Du theatre s'élance, & court vers la Princesse ;  
Luy donne des baisers, tesmoins de sa douleur ;  
Et tasche à r'appeller sa vermeille couleur.  
Argine enfin découvre à la troupe éplorée,  
D'une humide rougeur la tresse colorée.  
Les Suivantes soudain, cherchant d'un soin égal,  
Vont, par le cours du sang, à la source du mal.  
De la cheûte ou du coup la teste est offensée.  
On porte chez Lisois la Guerriere blessée.  
Triste il la considere ; & detestant le sort,  
Doute de ce beau corps, s'il est vivant, ou mort.  
De ses soins il l'assiste ; & l'espoir le console,  
Voyant le poux revivre, & l'œil, & la parole.  
D'un cruel trait d'amour l'un & l'autre frappé,  
En des pensers divers à l'esprit occupé.*

La Princesse ressent un tourment indomptable.  
 Sa blessure visible est la moins redoutable.  
 Et Lisois est à plaindre, en ses soins assidus,  
 En sa flame inutile, en tous ses pas perdus.  
 Il se promet en vain un heur incomparable,  
 Sur ses devoirs receûs d'un regard favorable.  
 Yoland, dont le cœur n'est plus en son pouvoir,  
 N'ayant rien à donner, est prodigue d'espoir.  
 Tous deux cachent leur peine, & l'ardeur qui les dompte;  
 Lisois par le respect, Yoland par la honte.  
 Elle void à regret le Roy victorieux,  
 Qui souvent la visite, & d'un soin curieux,  
 S'enquiert de son païs, de son nom, de sa race;  
 Quelle haine a causé sa valeureuse audace.  
 Par un muët mépris, son œil le rend confus.  
 Elle sent quelque joye à luy faire un refus;  
 Et reçoit, au deffaut de l'entreprise vaine,  
 Cette foible vengeance au secours de sa haine.  
 Le Roy sage la laisse au gré de ses desirs.  
 Sa Clotilde en secret le comble de plaisirs:  
 Il s'écarte avec elle, aux bois, à la campagne.  
 Aurele, malgré luy, triste les accompagne.  
 Ah! dit-il, inconstante! ah! trompeuse beauté!  
 Ah! traistresse douceur! perfide sainteté!  
 Ah! foy, sur les autels promise & parjurée!  
 Sexe foible, & changeant comme l'onde azurée!

Tu m'avois donc caché sous un front si pieux ,  
 Sous un air si modeste , & sous de si doux yeux ,  
 La plus indigne femme , & la plus déloyale ,  
 Qui put jamais entrer en la couche royale ?  
 J'ay donc fié , credule , aux appas de ta voix ,  
 Le salut de mon Prince , & celui des François ?  
 De moy l'Enfer triomphe ; & rit de tant de peines ,  
 De tant de soins perdus , de tant de courses vaines .  
 Ah ! honte ! ah ! desespoir ! O ! Christ , ô ! Dieu vivant ,  
 Tes Saints m'ont-ils repeû d'un espoir decevant ?  
 Quoy ? Clotilde aux faux Dieux immole des victimes ?  
 A quitté cent vertus , pour commettre cent crimes ?  
 Mon esprit doute encore , en ce trouble ennuyeux ,  
 S'il se doit asseûrer sur la foy de mes yeux .

Il consulte Marcel , le Prelat venerable ,  
 Qui dans Paris offroit le mystere adorable ,  
 En miracles celebre , & qui tousjours veillant ,  
 Lui soit sur son troupeau , comme un astre brillant .  
 Sage Guerrier , dit-il , voy ma sœur bien-aimée ,  
 De la grace du Ciel saintement animée .  
 Par elle finira ton tourment soucieux .  
 Par elle tu sçauras les grands secrets des Cieux .  
 Marche : Dieu te conduit . Va franc d'inquietude :  
 Et pour oüyr sa voix , cherche la solitude .  
 Aurele , dont l'espoir allege ses soucis ,  
 Avec le gré du Roy s'en va vers le Pleßis .

Où dans les bois secrets de sa natale terre,  
 Il ressuyoit souvent les sueurs de la guerre;  
 Vers ce noble Plessis, de deux fleuves enclos,  
 Où l'Oise dans la Seine abysme tous ses flots;  
 Et de qui la fortune est encor plus heureuse,  
 Que de là prit son nom sa race valeureuse.  
 Loin derriere ses pas deux Escuyers discrets  
 Le laissent consulter tous ses pensers secrets.  
 De la Seine tortuë il passe l'onde claire,  
 Et le vineux Surefne, & \* le mont de Valere.  
 Il découvre à main gauche un vallon sombre & frais,  
 Couvert d'ormes, de pins, de chesnes, de cypres;  
 Sous qui, parmy les fleurs, & les herbes naissantes,  
 Sourdoient à flots d'argent cent sources jallissantes.  
 O ! beau desert, dit-il, ô ! bois delicieux,  
 Est-ce icy que mes pas sont conduits par les Cieux?  
 Il descend du coursier ; l'attache en une ormoie :  
 Charge ses Escuyers de poursuivre leur voye :  
 Puis choisit un ruisseau, qui d'un murmure doux  
 Serpentoit sur le sable, & la voit les cailloux :  
 Se couche sur le bord, peint d'un riant herbage,  
 Qu'un sycomore épais couvroit d'un noir ombrage.  
 Contre l'arbre il s'appuye ; & joignant les deux mains,  
 Réveille ses pensers, à luy-mesme inhumains.  
 Il s'adresse en soupirs au Ciel, sa seule attente,  
 Qu'entr'ouvroit à ses yeux la feuille tremblotante.

Mais

\* Le mont  
Valerien.

Mais soumettant sa crainte au suprême pouvoir,  
 Il sent toujours son mal plus grand que son espoir.  
 Pour combattre en son cœur ses peines douloureuses,  
 Il rappelle des Saints les promesses heureuses,  
 Le celeste secours tant de fois éprouvé,  
 Et son pieux projet près du port arrivé.  
 Hé quoy ! le Ciel, dit-il, par un soudain orage  
 A permis que l'Enfer ayt destruit son ouvrage ?  
 Celle, dont la sagesse, avec des feux si saints,  
 Par l'ordre du Ciel mesme appuyoit mes desseins,  
 Contre luy se revolte, & des marbres adore ?  
 Puis il veut que je vive, & que j'espere encore ?  
 Mais mon sens, ô Seigneur, peut-estre se confond.  
 Ta sagesse est pour nous un abysme profond.  
 Lors d'un rayon d'espoir son ame est soulagée.  
 De veilles & d'ennuis sa paupiere chargée,  
 Se ferme au doux sommeil, dont le charme puissant  
 Donne à ses desespoirs un repos innocent :  
 Et les ruisseaux coulans de cent vives fontaines,  
 D'un bruit continuel enforcellent ses peines.  
 D'un insensible cours le Soleil s'avançant,  
 Acheve sa carriere, & dans les monts descend.  
 Dé-jà la voute brune est d'Astres parsemée ;  
 Et d'un grand voile noir la Terre est enfermée.  
 Dé-jà l'oysseau cresté, par la Nature instruit,  
 D'un chant marque aux mortels la moitié de la nuit ;

Quand de son long sommeil Aurele se réveille ;  
 S'estonne ; est attentif de l'œil & de l'oreille :  
 Entend le bruit des eaux, son cheval hannissant,  
 Et libre de son mors de l'herbe se paissant :  
 Et les vents orageux, bien qu'en la nuit sereine,  
 Dont les espics légers s'émeuvent dans la plaine ;  
 Et dont le chef des pins rudement agité,  
 Donne une horreur nouvelle au bocage écarté.  
 Le sort du jour passé renaist dans sa memoire.  
 Vne vive clarté, regnant dans l'ombre noire,  
 Comme un Astre tombé, par les sillons roulant,  
 S'avance \* peu-à-peu, sans cesse estincellant.  
 Quand le Lion celeste à la terre enflammée,  
 De nuit une vapeur ainsi court allumée,  
 Et traïsne l'égaré dans les perils de l'eau,  
 Trompé du faux secours de ce traistre flambeau.  
 Lors il oyt d'un troupeau la voix trop matineuse :  
 Puis paroist une Vierge, & douce, & lumineuse.  
 Un grand cierge l'éclaire : elle semble à l'envy  
 Respandre une splendeur dont Aurele est ravvy.  
 Elle arreste ses pas ; s'assit sur la verdure.  
 Ses brebis, de la levre ataignent l'onde pure :  
 Puis tondent l'herbe fraîche ; & vaguent tout autour,  
 Où le cierge & la Sainte assez, donnent de jour.  
 A la belle clarté de la flambante cire,  
 Elle lit, elle prie, & devote soupire.

\* voyez la  
 remarque  
 page 101.

*Aurele void , confus , l'effet mysterieux ,  
Que le cierge est des vents tousjours victorieux .  
Elle leve la teste . Approche , dit la Sainte .  
Approche , sage Aurele ; & disipe ta crainte .  
Le Guerrier part soudain , d'un pas respectueux :  
Admire , en s'avancant , son front majestueux ;  
Puis l'honore à genoux . La Vierge le releve .  
Tu blesses la pudeur de l'humble Genevieve ,  
Dit-elle . Escoute-moy . Des celestes decrets  
le vay te decouvrir les merveilleux secrets .  
Nanterre me nourrit , la bourgade voisine .  
Je scay par le secours de la grace divine ,  
Qu'un Prelat t'a predit , que le Ciel par ma voix  
Gueriroit tes douleurs , en te donnant ses loix .  
Un Ange lumineux m'a paru dans mes veilles ;  
Sa voix m'a revelé d'estonnantes merveilles :  
M'a donné l'ordre expres de me rendre en ce lieu ,  
Pour te les annoncer de la part du grand Dieu :  
Et pour marque , m'a dit , qu'une cire allumée ,  
Malgré des noirs Enfers la rage envenimée ,  
Et malgré tous les vents , émeüs par ces climats ,  
M'ayderoit parmy l'ombre à conduire mes pas .  
Aurele , écoute donc , & grave en ta memoire  
Des celestes faveurs la sainte & noble histoire .  
Alors de voix plus forte , & d'yeux plus eclairez ,  
Elle ouvre ainsi sa bouche aux oracles sacrez .*

*Clovis, des Dieux menteurs adorant les images,  
 Est sujet aux Demons, qui sous de faux visages  
 Trompent ses foibles sens, soumis à leur pouvoir.  
 Clotilde, en son Dieu seul a placé son espoir,  
 Et d'un cœur patient est encor près du Rhône.  
 Mais pour remplir du Prince & la couche & le trône,  
 Albione, sur soy, par des charmes puissans,  
 De Clotilde a fait voir les charmes innocens.  
 Le Prince amy des bois, qui dans Vauge domine,  
 N'agueres de son sang luy contoit l'origine;  
 Que sa mere guerriere estoit fille d' Artus,  
 Ce Roy dont l'Angleterre adoroit les vertus:  
 Qu' Artus \* fut enfanté d'Ygerne la vaillante,  
 Dont \* Pandragon trompa la garde surveillante,  
 Ayant, par le secours de Merlin l'Enchanteur,  
 Emprunté de l'Espoux le visage menteur.  
 A ce flatteur recit, l'amoureuse Albione  
 A semblable dessein aussi-tost s'abandonne;  
 Et par l'art des Demons, dans les sombres forests,  
 De la belle Clotilde emprunte les attraits;  
 Certaine que Clovis en a l'ame blessée;  
 Et n'en pourroit jamais arracher sa pensée.  
 Elle a conceû de luy, sous ce front mensonger,  
 Vn \* Fils qu'avec les sens on verra partager.  
 Puis qu'au Roy devoit naistre un fruit illegitime,  
 Le Ciel juste a voulu qu'il luy nasquit sans crime.*

\* Cecy est dans l'histoire d'Angleterre.

\* Pere d'Artus.

\* Clovis eut un fils nommé Thierry avant que d'épouser Clotilde, qui partagea l'Etat avec les trois fils legitimes.



*Aurele, à ces discours, nage dans les plaisirs.  
 Console toy, dit-elle, & tes pieux desirs  
 Auront un jour la fin que le Ciel t'a promise.  
 Clovis suivra la Croix, & soustiendra l'Eglise.  
 Par luy, les preux François au Baptême appellez,  
 Puniront les Tyrans, contre Dieu rebellez;  
 Et sur les Ariens, feconds en impostures,  
 Du Fils au Pere égal vangeront les injures.  
 Par les pais du Nort, ses puissans Successeurs  
 Immoleront les Rois des peuples oppresseurs.  
 Martel fera de sang inonder la campagne,  
 D'innombrables \* Payens que vomira l'Espagne.  
 Pepin brave & pieux, des Autels le soustien,  
 Deux fois rendra le trône au Pontife Chrestien;  
 Des Lieutenans de Christ \* fondera le domaine;  
 Et fera briller d'or la Thiare Romainc.  
 Le grand Charles son fils vaincra de toutes parts:  
 Du Tybre & du Tesin chassera les Lombards:  
 De l'Europe dompteur, jonchera d'Infidelles  
 Et du Tage & du Rhein les bords cent fois rebelles.  
 Puis du sage Capet le sang illustre & fort,  
 La verge des méchans, des foibles le support,  
 Des Ennemis de Christ eternal adversaire,  
 Cent fois des Sarraïns vangerà le Calvaire.  
 Vn neufiesme \* Louïs, pieux, sage & vaillant,  
 D'un indomptable cœur deux fois les assillant,*

\* Sarraïns.

\* Pepin donna au Pape l'Exarquat de Ravenne, &amp; plusieurs autres biens.

\* S. Louïs.

*Malgré l'inique sort jaloux de sa conquête,  
De rayons immortels couronnera sa teste.*

\* François I. *Vn valeureux \* François, & de race, & de nom,  
Dont l'amour des Sçavans hauffera le renom,  
Invokant du seul Dieu les graces esperées,  
Soustiendra des Voisins les forces conjurées :  
Invincible aux malheurs, intrepide aux combas,*

\* Charles V. *Contre vn heureux \* Monarque, accru de cent Estats,  
Son arinée prit Rome, & fit le Pape prisonnier.*  
*Qui tout fier du succès de Rome saccagée,  
De la main du grand Prestre en ses fers engagée,  
Auroit enfin rendu, sans le bras de François,  
Et l'Eglise & l'Europe esclaves de ses loix.*

*Après ce temps, la France, aux Autels si fidelle,*

\* L'heresie des Huguenots. *Souffrira les fureurs d'une \* secte nouvelle,  
Qui secoüant le joug de \* quatre des Valois,*

\* Henry II. François II. Charles IX. & Henry III. *Fondera sa puissance au mépris de la Croix ;*

*De son venin subtil infectera les Princes ;*

*Destruira les Autels, les Citez, les Provinces ;*

\* La Rochelle. *Et fera, dans vn \* Fort plus puissant \* qu'Ilion,*

\* Troye. *Regner & l'Herésie, & la Rebellion.*

*En vain le grand Henry, dont la vaillante épée*

*Sçaura reconquerir sa puissance usurpée,*

*Dans son prudent esprit roulera des projets,*

*Pour punir dans leurs murs ces insolens sujets.*

*Cet heur est réservé, par le vouloir celeste,*

\* Louis XIII. *A son Fils, qui vainqueur de l'une & l'autre peste,*

La Revolte, & l'Erreur ; avec le bras de Dieux,  
 Et le cœur & le sens d'un puissant Richelieu,  
 Malgré deux Rois voisins, & la mer secourable,  
 Estouffera leur force, en leur Fort indomptable.  
 Puis libre dans sa terre, & craint de toutes parts,  
 Des Alpes franchira les orgueilleux ramparts ;  
 D'un \* sceptre dont par tout s'estend la tyrannie,  
 Garentira l'Eglise, & la belle Ausonie ;  
 Domptera la Lorraine, & les braves Germains ;  
 De l'Artois reconquis par ses puissantes mains,  
 Jusqu'à l'Ebre Espagnol poussera ses frontieres.  
 Et du vaste Univers les quatre parts entieres,  
 Du Prince juste & sage auroient receû les loix,  
 Si le trépas d'Armand ne borroit ses exploits :  
 D'Armand, dont tous les bons regretteront la vie,  
 Quand sa fin glorieuse aura vaincu l'Envie.

Je veux donner, Aurele, à ton juste desir,  
 De ce bon-heur futur un sensible plaisir.  
 Sçache que ces ruisseaux, que ces bois où nous sommes,  
 Que ces rustiques lieux, peu frequentez des hommes,  
 Où Nature est en paix, & se jouë à l'écart,  
 Alors seront pompeux des merveilles de l'Art ;  
 Et seront \* la demeure agreable & secreta,  
 Que ce grand Richelieu choisira pour retraite.  
 Que d'icy partiront ces vigoureux conseils,  
 Ces glorieux desseins, ces guerriers appareils,

\* De la puissance d'Espagne.

\* Ruel.

Sous qui sera tremblant tout l'orgueil de l'Europe,  
 Et du vaste Ocean qui la terre enveloppe.  
 Qu'icy son grand sçavoir produira des escrits,  
 Pour rendre la lumiere aux rebelles esprits :  
 Afin que par le Vray l'Erreur soit surmontée,  
 Apres que par le fer elle sera domptée.  
 Alors en promenoirs, droits, & larges, & longs,  
 Tapissez de verdure, & de fermes sablons,  
 Seront changez ces bois, que la simple Nature  
 Maintenant laisse naistre & croistre à l'avanture.  
 Alors ces clairs ruisseaux, de nos brebis aimez,  
 Seront d'un art soigneux dans le plomb renfermez ;  
 Sortiront en fureur de leurs prisons pressées ;  
 Et fraperont les airs de leurs eaux élancées.  
 Ce seront là d'Armand les plaisirs innocens,  
 Apres ses longs travaux, sans cesse renaissans.  
 Mais voy quelle faveur, Aurele, t'est promise.  
 De ton sang sortira ce Prince de l'Eglise,  
 Et du sang d'un \* Guerrier dessus le trône assis,  
 Dont se joindra la race au beau nom de \* Plessis.  
 Puis un second \* Armand, brulant de belle audace,  
 Suivra d'un noble pas sa glorieuse trace :  
 Et dédaignant dé-jà les delices des sens,  
 Hastera, d'un cœur haut, la paresse des ans.  
 Car à peine trois fois il compte cinq années,  
 Qu'il trompera des siens les gardes estonnées :

Et

\* Louis le Gros.

\* Plessis est le nom de la maison de Richelieu.

\* Le Duc de Richelieu.

*Et de leurs tendres soins tout à coup se privant,  
Ira chercher la guerre\* aux rives du Levant.*

*Luy mesme dé-jà Chef d'une flotante armée,  
Portera dans cent lieux sa jeune Renommée.*

*Je le voy de l'Espagne épouvanter les ports.*

*Puis malgré les hyvers, & les mortels abords  
D'un\* golfe redoutable, & blanchissant d'écumes ;*

*Malgré les forts armez de Naples & de Cumès ;*

*Malgré vingt gallions, & cent vaisseaux tonnans ;*

*Et malgré cent canons aux rives resonnans ;*

*Il foudroye, & de masts seme les vertes ondes ;*

*Ensevelit vingt nefes dans les vagues profondes ;*

*Et d'un bon-heur fatal, fait encore en ce lieu*

*Ceder le nom\* d'Autriche au nom de Richelieu.*

*Quelle taille, quel port, quel œil, & quelle adresse ?*

*Quelle aimable fierté ? quelle ferme proïesse ?*

*Soit quand parmy l'horreur des Aquilons soufflans,*

*Des feux, des flots, des plombs, de toutes parts sifflans,*

*D'une ardeur intrepide, & de grace animée,*

*Il sçaura seconder l'effort de son armée ?*

*Soit quand dans les tournois, d'un air noble & charmant,*

*Il pressera les flancs d'un coursier écumant ?*

*Qu'il se rendra celebre en constance loyale !*

*Pour conserver son cœur, & sa foy conjugale,*

*A la chaste\* Beauté, dont l'auguste splendeur*

*Et la grace & l'esprit l'auront remply d'ardeur ;*

\* A Marseille.  
le.

\* Le golfe  
de Naples.

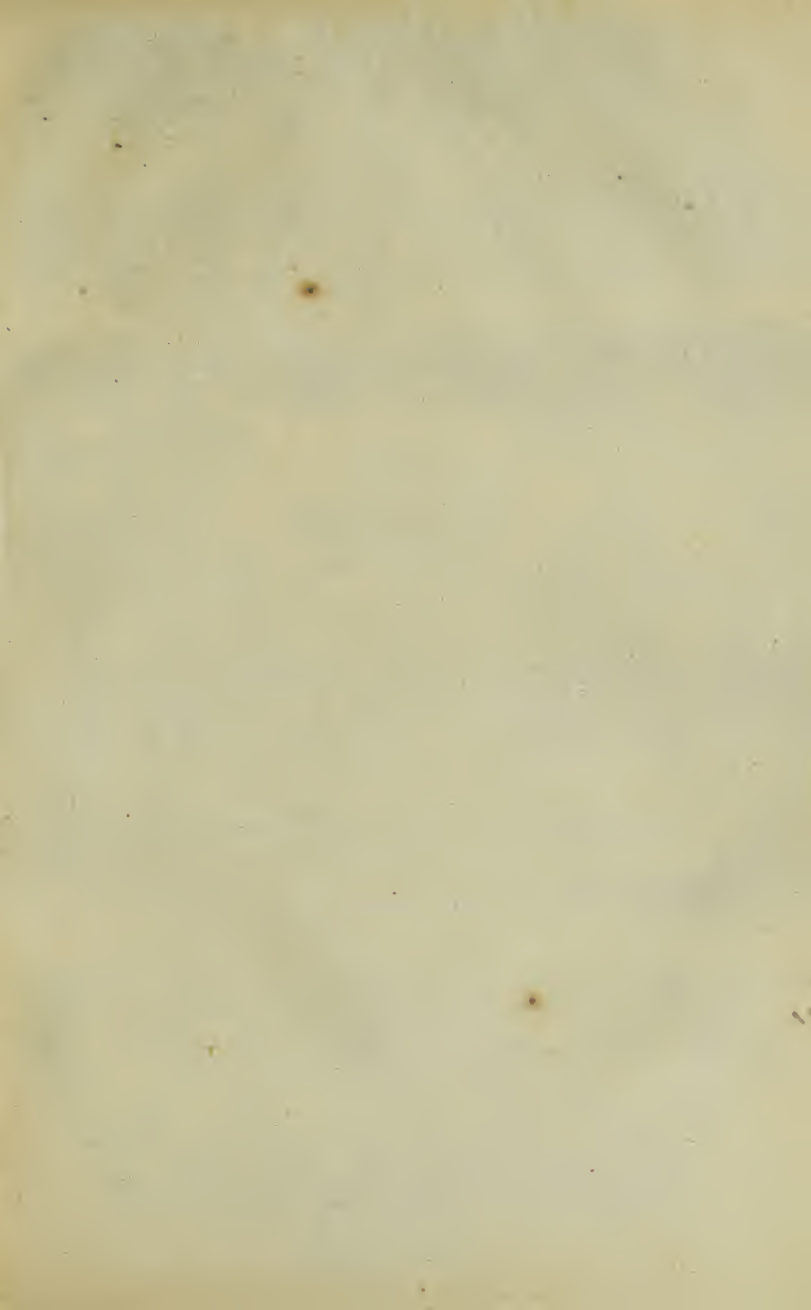
\* Dom Jean  
d'Autriche  
commâdoit  
l'armée na-  
vale d'Espa-  
gne, en la  
bataille que  
luy donna le  
Duc de Ri-  
chelieu de-  
vant Naples,  
en 1647. où  
il luy coula  
20. vaisseaux  
à fond.

\* La Duches-  
se de Richelieu.

De qui toute la Cour vantera la sagesse ;  
 D'un courage & d'un port dignes de sa noblesse.  
 Contre elle, en vain les vents se pourront émouvoir :  
 Toûjours, pour l'affermir dans son juste devoir,  
 La forte Piété, la Constance fidelle,  
 L'Honneur & le Respect, voleront autour d'elle.  
 Mais où va m'emporter l'amour pour tes Neveux ?  
 Va, persiste, & le Ciel favorable à tes vœux,  
 M'ayant ouvert pour toy ces hautes destinées,  
 Rendra d'un beau succès tes peines couronnées.  
 Sur la foy de ma voix, ose, & ne doute pas.  
 Et pour t'asseûrer mieux, haste encore tes pas.  
 Dans la forest de Laye, un devot Solitaire  
 Te fera pour Clovis un present salutaire.

Aurele à ce récit saint & delieieux,  
 Sent qu'un divin plaisir l'éleve dans les Cieux.  
 D'une oreille estonnée il écoute, il admire.  
 Tous ses sens occupez font qu'à peine il respire.  
 Il rend grace à la Sainte : offre à Dieu ses labours.  
 De ses perles, l'Aurore orne l'émail des fleurs ;  
 Et ramenant le jour, de cent couleurs se pare.  
 De la Vierge, à regret, Aurele se separe.  
 Et repetant cent fois tous ses divins discours,  
 Vers l'heureuse forest precipite son cours.









# CLOVIS.

## LIVRE NEVFIESME.



*E Monarque goustoit, dans  
les champs delectables,  
Pres d'un visage feint, des  
douceurs veritables;  
Et sa raison plongée en l'er-  
reur de ses sens,  
Chargeoit son pur amour de  
crimes innocens.*

*Albione languit dans sa peine amoureuse:  
Est dans les bras du Prince heureuse & malheureuse;  
Et trompant avec luy ses violens desirs,  
Sous sa fausse beauté, n'a que de faux plaisirs.  
Plus elle void Clovis, plus elle en est charmée:  
Mais plus elle en jouit, moins elle en est aimée.*

Ses attraits empruntez ont pour luy trop d'appas.  
 Elle voudroit luy plaire, & ne luy plaire pas.  
 Elle veut s'irriter contre son propre charme :  
 Que de ses plus doux traits sa beauté se desarme,  
 Perdre l'attrait divin de ce visage faux,  
 Et que l'œil de Clovis y marque des deffauts :  
 Afin qu'à d'autres feux son amour s'abandonne ;  
 Et qu'en laissant Clotilde, il adore Albione.  
 Mais son vague penser en vain s'est écarté.  
 Elle n'est plus Clotilde, en perdant sa beauté.  
 Le puissant charme veut qu'elle soit toute aimable ;  
 Et ne peut la monstrier semblable & dissemblable.  
 Ah ! dit-elle, à quels maux mon cœur est-il réduit ?  
 Le bonheur qui me cherche, en mesme temps me fuit.  
 Je reçois de Clovis les soupirs, les tendresses,  
 Les regards amoureux, les doux soins, les caresses :  
 Mais à Clotilde seule il croit les departir :  
 Et je suis Albione, & ne puis les sentir.  
 Je suis de mon Amant la rivale & l'Espouse.  
 Je suis en mesme temps & contente & jalouse.  
 Helas ! mon propre bien me trouble incessamment ;  
 Et mon plus grand bonheur, est mon plus grand tourment.  
 Clotilde à ses faveurs, bien qu'elle en soit absente ;  
 Et je suis malheureuse, encor que j'ouïsante.  
 Clovis, quelles faveurs ? & que vous m'offensez,  
 Si ce n'est pas à moy que vous les adressez.

Par moy, de sa Clotilde il sent la joiſſance ;  
 Et je fay qu'absent d'elle il gouſte ſa preſence.  
 Je ne puis plus tenir mon ardeur en ſuſpens.  
 Je ne veux plus le rendre heureux à mes deſpens.  
 Puisque d'heur & d'eſpoir ma flame eſt dépourveuë,  
 Je ne puis plus ſouffrir ſes plaiſirs ny ſa veuë.  
 L'abhorre de luy plaire avec cette beauté.  
 Je veux briller par moy, non d'un charme emprunté.  
 Trop heureuſe Clotilde, ah ! que tu ſerois vaine,  
 Si tu pouvois ſçavoir & ma feinte & ma peine !  
 Que par moy je ne pûs acquerir ce grand Roy ;  
 Et n'oſay dans mon cœur l'eſperer que par toy..  
 Je ne veux deſormais rien qui ne m'appartiennë.  
 Dérobant ta beauté, j'ay fait honte à la mienne.  
 Mais en quittant ſes traits, pour reprendre les miens,  
 Dépouillons-nous auſſi de nos honteux liens.  
 Clovis pût-il un jour eſtre ſous mon empire,  
 Pour luy faire ſentir les maux dont je ſoupire.  
 Mais, ô ! mon deſeſpoir, je puis te ſoulager.  
 Je conçois un projet, fatal pour me vanger  
 Et de ce fier Monarque, & de celle qu'il aime.  
 Je vay par ſa beauté la détruire elle meſme,  
 Souïller toute ſa gloire, & de tous les eſprits  
 La rendre pour jamais l'horreur & le mépris :  
 Et par une vangeance infaillible & ſans peine,  
 Pour elle en ſon Amant faire naiſtre la haine.

Elle monte un coursier : va trouver à l'instant  
 Le Roy d'un libre pas dans les prez, s'écartant :  
 Et luy dit, espandant son poil qu'elle destache,  
 Clovis, je suis Clotilde, & veux bien qu'on le sçache.  
 Mon cœur ne peut deux mois aimer en mesme lieu.  
 Je vay voir Sigismond, & je te dis adieu.

Ayant joint à ces mots une audace effrontée,  
 Elle pique, & s'en va d'une course emportée.  
 Tous demeurent surpris, tous la suivent des yeux ;  
 Et ressentent muets ce trait injurieux.

Clovis, comme frappé d'une foudre éclatante,  
 Sent son ame esperduë en mille maux flotante.  
 Il paslit, il rougit : ses yeux sont pleins de feux,  
 Pour le coup impreveu de ces mots outrageux.  
 Genobalde & Lisois, pour secourir sa peine,  
 Demandent empressez, s'il veut qu'on la rameine.  
 Il veut : il ne veut pas, vaguant en son penser ;  
 Et sa bouche en suspens ne sçait que prononcer.  
 La honte & le dépit font un trouble en son ame.  
 Son secret découvert, l'afront fait à sa flame,  
 Le transportent soudain, avec mille douleurs,  
 Du comble des plaisirs, au comble des malheurs.  
 Mais son cœur indompté, pour reparer sa honte,  
 Veut qu'au moins devant tous luy-mesme il se surmonte.  
 Hé bien, dit-il cachant ses mouvemens divers,  
 L'en puis recouvrer cent, pour une que je pers.

*Il faut qu'en plus grands maux mon esprit se soustienne.  
Ma honte est d'avoir veû qu'elle a perdu la sienne.  
Il va vers le Palais , feignant un œil plus doux ;  
Et sous un front serein couvre un aspre courroux.  
Ainsi quand l'air trompeur , meditant des orages ,  
De mille ondes d'argent pommelle ses nuages ;  
Bien qu'il plaise aux regards , le pasteur deffiant  
Ne fonde nul labour sur le calme riant.  
Clovis s'enferme ; & lors ses flammes offensées  
Font une guerre ouverte à ses tristes pensées.  
A ses vives douleurs il rend la liberté.  
De Clotilde en son cœur il chérit la beauté.  
Tousjours il sent regner ses attraits & ses charmes ;  
Et contr'eux le dépit a de trop foibles armes.  
Quoy ? Clotilde , dit-il , a changé son ardeur ;  
A quitté sa constance ; a perdu sa pudeur ?  
Prodigue son renom ? & d'une rage prompte ,  
Elle mesme a le front de publier sa honte ?  
D'où viennent ses mespris , son oubly , sa fureur ;  
Et ce trait insolent dont je fremis d'horreur ?  
Vne vertu parfaite , & d'honneur couronnée ,  
En honte , en impudence , en crime s'est tournée ?  
Helas ! par quelle offense ay-je peu meriter  
Qu'une juste douleur l'émût à me quitter ?  
Quoy ? Sigismond absent triomphe de ma flamme ,  
L'arrache de mon lit , m'arrache de son ame ?*

O ! rare , ô merveilleuse , ô ! divine beauté :  
 Mais de honte tachée , & de legereté !  
 Memoire , à mon esprit cruelle autant que douce ,  
 Helas ! en mesme temps je t'aime & te repousse .  
 Par ses divers pensers , par ses cruels ennuis ,  
 Luy-mesme il se devore , & les jours & les nuits .  
 Vn secret messager de l'auguste Princesse ,  
 Par vn trouble nouveau réveille sa tristesse .  
 Il reçoit vn écrit sur la cire tracé ,  
 Qu'elle a le cœur surpris de son départ pressé :  
 Que Gondebaut armé vers Dijon l'a conduite :  
 Qu'il se vante par tout de l'avoir mis en fuite :  
 Qu'il tient , en l'amenant , ce qu'il avoit promis :  
 Mais qu'il la deffendra contre ses Ennemis .  
 Qu'elle attend de sa foy le fruit de ses promesses ;  
 Qu'elle attend de son bras la fin de ses tristesses ,  
 Depuis le jour cruel qu'un charme injurieux  
 Au sejour enchanté l'éloigna de ses yeux .  
 Qu'elle l'offre à son Dieu , d'un cœur ferme & fidelle ,  
 Au seul qu'il a juré d'adorer avec elle .  
 Clovis ne sçait s'il respue , ou s'il est éveillé .  
 Il retit tous les mots , d'un œil émerveillé .  
 Il cherche en son esprit les raisons les plus fortes .  
 Elle me veut , dit-il , troubler en mille sortes :  
 Ou veut nier , peut-estre , au reste des humains ,  
 Qu'elle ait vescu long-temps dans mes heureuses mains .

Dans

*Dans ces discours divers il s'engage sans cesse :  
 Par l'un se veut sauver d'un autre qui le presse ;  
 Et pour se dégager de ce trouble profond ,  
 Cent fois il s'évertüe , & cent fois se confond.  
 Ainsi, lors que Leandre , en une nuit funeste ,  
 Guidé du cher flambeau brillant au bord de Seste ,  
 Avec ses bras lassez d'efforts continuels ,  
 De l'Hellepont émeü luttoit les flots cruels ;  
 Apres avoir dompté , d'une ardeur vehemente ,  
 Le redoutable assaut d'une vague écumante ,  
 D'une autre en mesme temps l'estouffante rigueur ,  
 Abbatoit son espoir , & domptoit sa vigueur.*

*Aurele cependant deux fois franchit la Seine ,  
 Pres des bords habitez par Catulle Romaine ,  
 (\* Chatoul en prit le nom) & pres du beau \* sejour  
 Où nostre cher Monarque a veü son premier jour :  
 Dans la sombre forest impatient arrive ;  
 Tourne de toutes parts la prunelle attentive ,  
 Desirant que le Saint se presente à ses yeux ,  
 Qui doit charger ses mains du grand present des Cieux.  
 Enfin il void paroistre un Vieillard solitaire ,  
 D'un venerable port , d'un front doux & severe.  
 Son éclat est divin ; & d'un humble bureau  
 Il porte à rudes poils sa robe & son manteau.  
 Vien , luy dit-il de loin : je t'attends , sage Aurele ,  
 Pour donner un grand prix à ton espoir fidelz.*

\* Chatoul, fut  
 nommé, Ca-  
 tullacum, en  
 Latin, de Ca-  
 tullus, Dame  
 Romaine, qui  
 possédoit ce  
 lieu là.

\* S. Germain  
 en Laye, où le  
 Roy Louis 14.  
 est né.

Regarde en ce vallon, sous ces feüillages verds,  
 Entre un chesne, & ces lieux de fougere couverts,  
 De l'or estincellant allentour d'une souche.  
 Le voy, dit le Guerrier, le Soleil qui se couche,  
 Entre les arbres noirs, plein de vive clarté.  
 Mais que voy-je ? est-ce un songe ? est-ce une verité ?  
 L'Astre à peine aux mortels a monstré sa lumiere :  
 Et desja je le trouve au bout de sa carriere.  
 Il se tourne, & le void aux portes d'Orient.  
 Approchons, dit le Saint d'un visage riant.  
 Il marche ; & luy fait voir, écartant le feüillage,  
 Des armes d'or bruny, d'un merveilleux ouvrage,  
 D'une splendeur divine, & renvoyant aux yeux  
 Les rais que luy dardoit le grand flambeau des Cieux.  
 Et ce brillant harnois, fait de la main suprême,  
 Eclairé du Soleil, sembloit le Soleil mesme.  
 Le Solitaire alors, voyant ses sens ravis,  
 Le Ciel te fait, dit-il, ce present pour Clovis.  
 Jusqu'à ce que l'eau sainte heureusement le lave,  
 Des ruses de l'Enfer tu le verras esclave.  
 Sçache que les Demons, d'un art malicieux,  
 S'opposeront encor contre l'ordre des Cieux.  
 Mais il peut mespriser la force de tous charmes,  
 Quand il sera muny de ces divines armes.  
 Un Ange environné d'un nuage luisant,  
 En m'apportant l'escu, joint à ce beau present.



*M'a fait voir ces lis d'or, qui des François Monarques  
 Doivent être à jamais les glorieuses marques.  
 Puis m'ouvrant les destins, il m'a fait voir encor  
 Des plus saints de nos Rois les faits gravez dans l'or.  
 Sur ce casque paroist de Clovis le baptesme,  
 Où le Ciel a tracé l'ouvrage du Ciel mesme:  
 Remy preschant les Francs, & leur ouvrant les Cieux:  
 Du \* temple de Poitiers les feux presagieux,  
 Dont, pour punir les Goths, le saint tombeau d'Hilaire  
 Du Roy, nouveau Chrestien, irrite la colere.  
 Voy les champs où tout fuit sa guerriere vertu;  
 Et le \* mur d'Angoulesme à ses vœux abbatu.  
 Icy sur un brassard, est le preux Charlemagne,  
 De sang More inondant les vastes champs d'Espagne.  
 Dans la Cité du Tybre, icy pres de l'autel  
 Il soumet sa couronne au seul Maistre immortel:  
 Et son front est sacré, pour regner dans \* l'Empire  
 Où le flambeau du jour dans les ondes expire.  
 Voy sur l'autre brassard, \* Loüis le Roy pieux,  
 Qui saute dans les flots, d'un zele furieux,  
 Et s'avance, au mespris d'une armée infidelle,  
 Pour attaquer l'Egypte à Iesus-Christ rebelle.  
 Voy \* Damiete conquise, & ce desir si beau  
 De mourir pour l'honneur \* du glorieux tombeau.  
 Icy sur la cuirasse est la brave \* Pucelle,  
 Seul & puissant secours de l'Estat qui chancelle,*

\* Il sortit du feu de l'Eglise de S. Hilaire de Poitiers, qui alla fondre sur le camp des Goths, pour presage à Clovis qu'il vaincroit les A-riens.

\* Les murs d'Angoulesme s'abbattirent d'eux-mesmes devant Clovis qui l'alliegeoit.

\* L'Empire d'Occident.

\* S. Loüis.

\* Ville de l'Egypte.

\* Du tombeau de I. Christ.

\* La Pucelle d'Orleans.

- \* Charles 7. *Par le Ciel envoyée à \* Charles succombant.  
Voy les Anglois battus par son glaiue flambant ;  
Et les murs d'Orleans secourus par la Sainte.  
Là , pour passer dans Rheims elle écarte la crainte ;*
- \* Charles 7. *Y fait sacrer le \* Roy, du baume precieux ;  
Et couronne en sa mort les promesses des Cieux.  
Icy de l'autre part de la riche cuirasse ,  
Voy du juste Loüis la sainte & belle audace ;*
- \* La Rochelle. *Richelieu regardant \* le grand fort des Mutins ,  
Richelieu , tant de fois promis par les destins.*
- \* La digue. *Voy qu'il jette des \* rocs dans les vagues profondes ;  
Et de bords plus estroits bride le cours des ondes.  
Que le flot irrité, de fureur écumant ,  
Heurte les siers écueils de l'ouvrage \* d'Armand.*
- \* Du Cardinal de Richelieu. *Voy des Anglois armez la flote menaçante ,  
A leur honte tesmoins de sa vertu puissante.  
L'Erreur, & la Revolte, & leurs fermes ramparts,  
Sous ce Genie ardent tombent de toutes parts ,  
Sous ce bras, qui s'ornant de palmes immortelles ,  
Dompte l'orgueil des mers, & celuy des Rebelles.  
Les Anges pleins de joye en font bruire les Cieux :  
L'Eglise en retentit de chants delicieux :  
L'Herésie en paslit : les Anglois en rougissent :  
L'Onde en rongé ses bords : les Enfers en mugissent.*
- \* La naissance de Loüis 14. *Sur la tassette large, est \* le grand jour natal  
D'un Prince incomparable, aux Rebelles fatal :*

Soit à ceux dont l'esprit contre l'ordre conspire ;  
 Soit à ceux qui de Christ n'adorent point l'Empire.  
 Voy le Ciel, qui fleschy rend les cœurs réjouis,  
 S'ouvrant aux vœux du peuple, & d'Anne & de \* Louïs,  
 Après s'estre fermé durant pres de \* cinq lustres,  
 Couvrant cette naissance, & tant d'actes illustres.  
 Sur la tassette gauche, apres mille beaux faits,  
 Ce Roy donne à l'Europe & ses loix & la paix.  
 Puis seul & digne Chef des Chrestiennes armées,  
 Va délivrer du joug les \* terres Idumées.  
 Voy qu'au port de Marseille il a l'œil menaçant,  
 Allant trancher l'orgueil des cornes du Croissant.  
 Voy qu'il couvre de nefz l'Égée & le Bosphore :  
 Que de \* Byssance il vole aux beaux \* chāps de l'Aurore.  
 Voy sa taille, son port, sa douce majesté,  
 Quand soumettant sa gloire à son humilité,  
 Pour marquer les débris d'une \* Secte estouffée,  
 Il plante en mille lieux la Croix pour son trophée.  
 Devant ses bataillons, sur un barbe leger,  
 Il brave d'un grand cœur la peine & le danger ;  
 Ne void nulle grandeur que sa valeur n'abbate ;  
 Et triomphe des bords \* du Tigre & de l'Euphrate.  
 Enfin, sage Guerrier, grave en ton souvenir  
 Ce que le Ciel reserve aux siècles à venir.  
 Dans ces armes tu vois la pompeuse esperance  
 Des faveurs qu'il promet aux armes de la France.

\* Louïs 13

\* 25. ans,  
un lustre est  
de 5. ans.\* La Terre  
Sainte.\* Constanti-  
nople.

\* L'Orient.

\* La Secte de  
Mahomet.\* Fleuves de  
l'Asie.

*Aurele a tous les sens émus & réjouis.  
 Des faits gravez dans l'or ses yeux sont ébloüis.  
 Sur l'ouvrage divin sa veüe est occupée.  
 Il regarde la lance : il admire l'espée.  
 Puis brulant d'un grand zele, il rend graces à Dieu ;  
 Et fait un vœu dévot, de construire un saint lieu,  
 Pour le don que le Ciel à ses soupirs octroye,  
 Qui depuis prit le nom du \* Val & de sa loye.  
 Il sent, de voir son Roy l'impatient desir ;  
 Et pretend le charmer par un divin plaisir,  
 Luy faisant voir l'éclat de cette armure insigne :  
 Mais de s'en revestir il se croit trop indigne.  
 Laisse-là ton soucy : suy moy, dit le Vieillard :  
 Et vien gouster des fruits que ce bois me depart.  
 Viens attendre les tiens dans ma sombre demeure.  
 Tu les verras icy paroistre dans une heure.  
 De ta pieuse crainte ils pourront t'allegier.  
 Chacun d'eux de ce faix te pourra soulager.  
 Aurele se courbant passe en la grotte obscure.  
 Il admire le roc tapissé de verdure ;  
 Le lit basti de joncs ; & sur un siege bas,  
 De fruits & de pain noir, fait un sobre repas.  
 D'une source prochaine il boit l'onde naissante,  
 Dans le creux recourbé d'une conque luisante.  
 Vers la bouche de l'ancre il retourne parfois  
 Letter ses yeux ravis sur le divin harnois.*

\* L'Abbaye  
 de Loye en val,  
 a esté bastie  
 au lieu où les  
 armes de  
 France fu-  
 rent appor-  
 tées du Ciel  
 à un Hermite,  
 dans la forest  
 de Laye vers  
 Poissy.

O ! Daniel, dit-il, ô merveilleux \* Stilite,  
 Tu ne fus point menteur. Quoy? dit le saint Hermite,  
 As-tu veü Daniel, ce miracle vivant?  
 Je l'ay veü, respond-il, aux terres du Levant.  
 Pour rendre un jour mon Prince à Iesus-Christ fidele,  
 Il me promet du Ciel l'ayde continuelle.  
 Quel heur, dit le Vieillard, d'aïse serrant ses mains.  
 Ouy, j'ay veü, reprit-il, ce prodige des Saints,  
 Qui suit de Simeon la constance incroyable,  
 Habitant après luy la colombe effroyable,  
 Sans nul fidele appuy, sans nul toit deffenseur;  
 D'un grand Saint, fort disciple, & hardy successeur.  
 Qui vivant dans les airs, les souffre & les deffie;  
 Aux attaques des temps ferme se sacrifie,  
 A la gresle, à la pluye, aux neiges, aux frimas,  
 Aux brulantes rigueurs des plus ardens climas.  
 Qui sans cesse à luy-mesme ose faire la guerre;  
 Et brave, pour le Ciel, l'air, les eaux, & la terre.  
 Je vis, dans un voyage heureux & malheureux,  
 De la foy de Iesus l'Athlete valeureux.  
 Par luy je fus Chrestien; & c'est de sa main mesme  
 Que ma teste receüt les ondes du Baptesme.  
 C'est luy qui me promet, qu'en écoutant ses loix,  
 Par moy seroit Chrestien tout l'Empire Gaulois.  
 Helas! dit le Vieillard, versant de chaudes larmes,  
 Que cet heureux discours pour mon cœur a de charmes.

\* Ceux qui habitoient sur vne colombe, s'appelloient Stilites, c'est à dire, Colonnaires, comme S. Simeon Stilite, & S. Daniel Stilite qui fut son Successeur.

*Fay moy ce doux recit , comble moy de plaisir ;  
Puis qu'icy nous goustons un paisible loisir.*



CLOVIS,







# LE ROI,

## LIVRE DIXIESME.



Pour le don precieux que par toy Dieu  
 m'envoye,  
 Je dois bien, respond-il, te donner cette  
 joye:  
 Et puis que ce lieu frais nous preste un  
 doux repos,  
 Je pourray de plus loïn reprendre mon  
 propos.

Dans le dernier combat, qui d'une haute gloire  
 Honora Childeric sur les bords de la Loire,  
 Voulant d'un vaillant pere estre veu digne fils,  
 Je poursuis à vingt ans les Saxons déconfis.  
 Vne trop vive ardeur dans les fuyards m'engage.  
 Je suis, par les vaincus, surpris près du rivage,

Où ces peuples guerriers regagnoient leurs vaisseaux,  
Pour reparer leur honte en des climas nouveaux.

Je fus d'entre les biens qui consoloient leurs pertes.

Et dé-jà de la proie ils fendent les eaux vertes.

\* La Xaintonge.

Ils tentent sans espoir les \* Santoniques bords :

\* La Guyenne.

Sur ceux de \* l'Aquitaine ils font de vains efforts :

Ils tournent la Galice, & la \* Lusitanie :

\* Le Portugal.

Mais d'armes, en tous lieux, la rive est trop munie.

\* Le détroit de Gibraltar.

Ils passent le détroit, qui seul aux vastes mers,

Du milieu de la Terre à les beaux champs ouvers.

Vne flote paroist, royale, magnifique,

Qui voguoit de l'Espagne au costes de l'Afrique.

On combat ; & l'ardeur dont je me sens bruler,

Fait que d'un coup hardy je veux me signaler.

Au plus grand des vaisseaux soudain le mien s'attache.

Alors armé d'épée, & couvert de rondache,

D'un cœur précipité je saute sur le bord.

Les Saxons à l'envy secondent mon effort.

Tout fuit : nul n'ose plus soustenir ce que j'ose.

Enfin un jeune Enfant seul à mon bras s'oppose,

Beau, d'un ferme regard, d'un éclat plus qu'humain,

La fureur dans les yeux, & le fer dans la main.

Du bouclier deffenseur je pare ses atteintes ;

Et pretens le dompter par de lassantes feintes.

Vne belle Princesse, en l'avril de ses ans,

Et d'un œil & d'un cœur les armes méprisans,

*Vient en pleurs, & me dit de sa divine bouche.*  
*Ah ! courtois Chevalier, que la pitié te touche.*  
*Pardonne aux vains transports de ce royal Enfant.*  
*Son corps de mon épée aussi-tost le deffend.*  
*Le regarde estonné cette merveille rare :*  
*Et cependant le Prince, à luy mesme barbare,*  
*Conçoit contre sa vie un furieux dessein :*  
*Se jette sur mon fer, & s'en perce le sein.*  
*Il faut, dit-il, qu'un coup de mes maux me délivre.*  
*Adieu, ma chere Sœur ; je ne sçaurois plus vivre.*  
*Il chancelle : il passit : il tombe entre les morts.*  
*Sa sœur, en s'écriant, se jette sur son corps :*  
*De plaintes & de pleurs veut rappeler son ame :*  
*Perd l'espoir & la voix ; puis de douleur se pafme.*  
*Le demeure immobile, outré de déplaisir.*  
*Vne sensible horreur soudain me vient saisir.*  
*Par le malheur des deux, je me voy miserable,*  
*Et du trépas du Prince, innocent & coupable.*  
*D'un carnage sanglant je suis environné.*  
*D'un tendre & triste effroy mon cœur est estonné.*  
*Et ce royal navire est le seul de la flote,*  
*Où le fer n'a laissé ny soldat, ny pilote.*  
*Cependant un orage à tous serre les cœurs ;*  
*Et glace également & vaincus & vainqueurs.*  
*Chaque nef craint le choc : de son gré se disperse :*  
*Puis prend, au gré des vents, une route diverse,*

\* La Getulie  
est sur le  
bord de l'A-  
frique.

*En Espagne, en Sicile, aux \* Getuliques bords.  
Sãs voix, sans mouvement, près de ces deux beaux corps,  
Je suis presque seul vif parmi tant de morts bleśmes.  
Le rivage, plus craint que les tempestes mesmes,  
Paroist ; & les Saxons courent d'un pas hastif ;  
Puis en foule, d'un saut se lancent dans l'esquif.  
Mon trouble me deffend d'imiter leur vistesse.  
Je ne puis éloigner la divine Princesse.  
Elle s'éveille au bruit des foudres éclatans :  
Et sa morte douleur revit en mesme temps.  
La nef, que le seul vent insolemment maistrise,  
S'emporte vers la rade, & s'ensable, & se brise.  
La proïe est sous les eaux, & la poupe est dehors.  
Permettez, qu'en nageant je vous porte à ces bords ;  
Dis-je à la triste Sœur. Allons ; le temps nous presse.  
Mes pieds sentent dé-ja que la poupe s'abbaisse.  
Elle embrasse son frere ; & ne peut le quitter.  
Elle pleure ; & ma voix ne fait que l'irriter.  
A souffrir mon secours enfin elle s'engage,  
Si ie mets le corps mort le premier au rivage.  
De cordes je l'attache ; & le jette dans l'eau.  
Je me jette à l'instant hors du triste vaisseau :  
Et sur le sable sec, en nageant, je l'attire.  
La mer, en mesme temps, engloutit le navire.  
I'apperçoy la Princesse à la mercy des flots,  
Qui de ses belles mains, sans espoir, sans repos,*

Embrasse un mast flotant, mais foible & perissante.  
 Je sens mon cœur atteint d'un douleur perçante.  
 Je me relance en mer ; nage vers le beau corps ;  
 Et de bras, & de pieds, l'ameine sur les bords.  
 Soudain lasse du flot, sur l'herbe elle se couche.  
 Triste elle me regarde ; & de sa belle bouche,  
 Dit, apres un soupir, d'un visage blesmy ;  
 Ah ! te diray-je amy ? te diray-je ennemy ?  
 Helas ! doy-je de toy me loüer ou me plaindre ?  
 Cruels ressentimens, pourray-je vous contraindre ?  
 Puis-je, ô ! rares faueurs, ne vous ressentir pas ?  
 Je sçay que le seul sort à causé son trépas ;  
 Que ton bras fut surpris ; & n'en est point coupable :  
 Et que de deux grands biens je te suis redevable,  
 De voir mes jours sauvez de la fureur de l'eau ;  
 Et de pouvoir poser mon cher frere au tombeau.  
 Mais rien ne peut payer la perte que j'endure ;  
 Et l'on ne sent nul bien, tant que la douleur dure.  
 Je me sens si confus, si touché de ses pleurs,  
 De sa rare beauté, de ses vives douleurs,  
 Qu'un seul mot n'a pouvoir de sortir de ma bouche.  
 Trois hommes noirs, armez, & d'un regard farouche,  
 S'avancent à grands pas : nouveau trouble du sort !  
 Ah ! dit-elle, Guerrier, ah ! donne moy la mort,  
 Qui me sauve des bras de cette infame bande.  
 Pour comble de faueurs, mon cœur te la demande.

Je combattray pour vous plustost jusqu'au trépas,  
 Luy dy-je. Mais ta mort ne me sauvera pas,  
 Reprit-elle en soupirs. Aussi-tost un Barbare,  
 Admirant sa beauté, s'approche, & s'en empare.  
 En main je mets l'épée ; & de courroux brulant,  
 D'un coup je fay tomber le Voleur insolent.  
 J'amasse en mesme-temps sa longue javeline.  
 L'écarte l'un des deux ; perce l'autre à l'échine,  
 Quoy que de bois pareils tous deux fussent armez.  
 Mais d'un art plus adroit mes bras son animez.  
 Enfin j'estens d'un coup le dernier sur l'arene.  
 La Princesse bénit la Bonté souveraine :  
 Mais ne se croit pas libre, & franche de dangers ;  
 Et craint l'injuste effort de nouveaux Estrangers.  
 Un reste de couleur tout à coup l'abandonne.  
 Et d'un soudain effroy tout son beau corps frissonne.  
 Mon œil, comme le sien, void un Lion puissant,  
 Qui secouant ses crins, des montagnes descend.  
 Contre tant de travaux mon courage s'obstine.  
 Je m'appreste au combat, branlant la javeline.  
 L'animal s'en irrite, affamé de mon sang ;  
 Et frape de sa queue & le sable & son flanc.  
 La Princesse, en fuyant, foible retombe à terre.  
 Le Monstre fond sur moy : dans ma pique il s'enferme.  
 Sa dent brise le bois à l'épaule attaché.  
 J'amasse un autre fer, sur les herbes couché.

*Le Lion courageux encor sur moy s'élançe :  
Et de sa force encor j'attens la violence.  
D'un intrepide cœur, rassemblant ses efforts,  
Au travers de la pique, il accable mon corps.  
Nous tombons écartez, d'une cheûte diverse,  
L'un mort, l'autre vivant, tous deux à la renverse.  
Je me dresse, & me voy sain & victorieux.  
La Princesse à genoux en rend graces aux Cieux.  
Vne femme vers nous à pas lents s'achemine,  
Sortant d'un toit assis au dos d'une colline ;  
Qui voyant tant de corps sur le sable estendus,  
De merveille & de joye à les sens éperdus :  
Nous exhorte & nous ayde à les traïsnier dans l'onde.  
Des longs fers nous creusons vne fosse profonde,  
Pour donner au corps froid sa dernière maison,  
Que sa Sœur éplorée orne d'un verd gazon :  
Se plaignant que le sort mesle avec injustice  
Et la haste & la crainte à ce pieux office.  
Elle laisse à regret ce déplorable lieu :  
Luy dit, baisant la terre, un eternal adieu :  
Puis sous le pauvre toit triste & foible se range.  
Craintive elle s'enquiert quelle est la terre estrange ;  
Sçay que c'est la Lybie ; & ce bord écarté  
Est sujet de Cartage, & près de la Cité.  
La pitié pour ses maux, & sa grace divine,  
Qui malgré sa tristesse estincelle & domine ;*

De tendresse & d'amour rendent mon cœur percé.  
 De mouvemens divers le sien est balancé.  
 Elle me doit l'honneur, elle me doit la vie.  
 Mais mon fer malheureux à son sang l'a ravie.  
 Dans ces pensers divers, la haine & l'amitié,  
 De son sensible cœur partagent la moitié.  
 Il demeure muet de respect & de crainte :  
 Mais enfin de sa langue elle rompt la contrainte.  
 Que mon frere à tous deux nous causa de malheur,  
 Par les cruels transports de sa vive douleur !  
 A toy, d'avoir meurtry cet Enfant admirable :  
 A moy, pour le regret de sa fin déplorable.  
 Mais pour sçavoir mes maux, aussi dois tu sçavoir  
 La cause de sa perte, & de son desespoir.  
 Tous deux nous estions nez d'une couche royale,  
 Enfans de \* Trasimond, regnant sur le Vandale,  
 Dont l'Espagne long-temps avoit suby les loix.  
 Mais les Sueves guerriers, hardis, depuis vingt mois  
 Par de frequens combas nous disputoient ces terres.  
 Les deux peuples enfin, lassés des longues guerres,  
 Dresserent un accord, que par un seul duël,  
 Deux Princes finiroient le mal continuel ;  
 Et qu'en cedant au droit qui le sort accompagne,  
 Le peuple du Vaincu sortiroit de l'Espagne,  
 Pour chercher sa demeure en de nouveaux climas.  
 Mon pere estoit au lit, inhabile aux combas.

\* Cette histoire est dans Gregoire de Tours, li. 2.



Le peuple impatient veut que le sort s'acheve  
 Par mon frere Ramir, contre Arismond le Sueve,  
 En l'âge de treize ans tous deux hardis & fiers,  
 Et dé-jà signalez par des actes guerriers.  
 L'anime sa valeur, d'elle-mesme animée.  
 Ils s'attaquent aux yeux de l'une & l'autre armée.  
 Ramir pousse Arismond, d'un bras adroit & fort.  
 Arismond se mesnage, & soustient son effort :  
 Puis le presse à son tour. Ramir glisse sur l'herbe.  
 Arismond fond sur luy, de sa cheute superbe :  
 Tient au front de Ramir le glaiue menaçant.  
 Il refuse la vie : & le peuple consent,  
 Admirant de son cœur la grandeur excessive,  
 A sortir de l'Espagne, & que leur Prince vive.  
 Tout part : Trasimond meurt, de mal, ou de douleur.  
 Ramir cherche à mourir, honteux de son malheur ;  
 Et du malheur des siens la piquante tristesse,  
 Par tout semble à son bras reprocher sa foiblesse.  
 Ils cherchent, ayant mis la Galice en oubly,  
 Genferic\* le Vandale, en Afrique estably.  
 Mais Ramir ne peut-pas supporter le visage  
 De ce Roy glorieux, qui prit Rome & Cartage.  
 Il gemit, il soupire ; & d'un dépit amer,  
 En montant le navire, il se lance en la mer.  
 On le sauve des flots : nous quittons le rivage.  
 Le tasche à surmonter son invincible rage.

\* Genferic  
 Roy des  
 Vandales  
 prit Rome,  
 & ayant  
 dompté l'I-  
 talie, prit  
 Cartage, &  
 s'establit en  
 Afrique.

Mais rien ne la console. Alors loin sur les eaux,  
 Aux Vandales surpris parurent vos vaisseaux.  
 Chacun s'émeut : Ramir seul en a de la joye.  
 Voicy tout mon desir, & le Ciel me l'octroye,  
 Dit-il : voicy mes vœux, la victoire, ou la mort.  
 On l'attaque : il combat d'un aveugle transport.  
 Mais voyant. La Princesse, à ce recit funeste,  
 S'arreste : & ses sanglots acheverent le reste.

La grandeur de sa perte, & de son sang royal,  
 Augmente encore en moy la pitié pour son mal.  
 Les charmes de sa voix, ceux de son beau visage,  
 Son ardente amitié, tout me charme, & m'engage.  
 Mais le sang de Ramir, que j'ay privé du jour,  
 Contre moy se souleve, & contre mon amour.  
 De pleurs meslez aux siens, plus que de la parole,  
 Dans ses cuisans ennuis triste je la console.  
 Pour moy son cœur aussi conçoit quelque douceur.  
 Mais son sang contre moy luy sert de deffenseur.  
 Toujourn combat en moy mon ardeur & ma peine.  
 Toujourn combat en elle & l'amour & la haine.  
 Cependant elle craint ces hommes bazanez :  
 Et dé-jà voudroit voir ses destins terminez.  
 Elle n'a qu'un espoir, qu'un séjour à Cartage,  
 Peut, près de Genseric, la garentir d'outrage.  
 Mais celle dont le toit nous prestoit son secours,  
 Nous trahit, & nous vend aux infames amours

Du tyran Basilisque , Empereur du Bosphore.  
 De la Grece , & des lieux où se leve l' Aurore ,  
 Pour qui de toutes parts on pilloit des beautez ,  
 Capables d'assouvir ses sales voluptez.  
 Sur le pressant desir de passer à Cartage ,  
 Sous pretexte d'escorte , on nous meine au rivage ,  
 Conduits par vingt brigands, tous armez de longs fers.  
 Nous montons un vaisseau : mais en fendant les mers,  
 Je sens que le Pilote autre route a choisie ;  
 Et que laissant Cartage , il nous porte en Asie.  
 Je me plains ; mais en vain. Pour se laver du tort ,  
 Le Chef du brigantin declare nostre sort :  
 Que nous sommes soumis aux loix de l'esclavage.  
 Tous deux de noble sang , tous deux de fier courage ,  
 Nous fremissons d'horreur, nous brulons de courroux ,  
 Et cachons nostre ennuy sous un langage doux.  
 Agilane songeant à sa race royale ,  
 (C'estoit là le beau nom de la sage Vandale)  
 Se resout d'un cœur haut , à souffrir cent trépas ,  
 Plustost que de souffrir rien d'indigne & de bas :  
 Et dès-lors je fay vœu , quelque sort qui m'arvienne ,  
 De sauver sa franchise , aux perils de la mienne.  
 Pour moy , dans ces projets , elle eût plus de douceur.  
 Nous prenons les beaux noms & de frere & de sœur ,  
 Sous qui vit & s'accroist une flame secreete.  
 Cependant nous bordons les rivages de \* Crete ,

Y ij

\* Isle autre-  
ment appel-  
lée Candie.

\* Le marbre de l'Isle de Paros, a esté toujours estimé le plus blanc pour faire des statues.

\* Les Cyclades qui sont plusieurs petites Isles éparfées dans la mer Egée.

\* Constantinople.

Paros \* aux marbres blancs, & la noble Delos,  
 Et \* cent monceaux de terre épanchus sur les flots.  
 Entre les bords ferrez & de Seste & d'Abyde,  
 Nous passons dans les mers du large Propontide.  
 Puis nous voila conduits des vents & du destin,  
 Dans les superbes \* murs qu'éleva Constantin.  
 On nous loge au Palais : on nous flate, on la pare  
 D'une veste odorante, & pompeuse & barbare.  
 Puis nous sommes offerts aux infames regards  
 Du fier usurpateur du trône des Césars.  
 Il contemple Agilane ; & son ame charmée,  
 Par ses divins regards est d'amour enflammée.  
 Il l'aborde : il luy parle ; & d'un desir pressant,  
 Veut soudain voir son cœur sous ses vœux fléchissant.  
 Je suis, dit-elle alors, de naissance royale.  
 Si la faveur du Ciel fut pour moy liberale,  
 Ce n'est pas pour souler d'incestueux desirs.  
 Rends moy la liberté : cherche ailleurs tes plaisirs :  
 Et la clarté du jour me soit plustost ravie,  
 Que de souffrir jamais une tache à ma vie.  
 Le Tyran est surpris de sa chaste fureur ;  
 Mais il croit que tout cede aux loix d'un Empereur.  
 Au suprême pouvoir il mesle les adresses :  
 Il joint, d'un art flateur, les offres aux caresses.  
 Voyant qu'un juste orgueil rend tous ses feux confus,  
 Il veut par la menace amortir les refus.

Plustost que de servir à ton ardeur brutale,  
 Je veux perir ; le suis & Princesse, & Vandale,  
 Dit-elle en s'animant d'une noble rougeur )  
 Du sang de Genseric, qui sera mon vangeur ;  
 Qui fut bien le dompteur de Rome & de Cartage ;  
 Et qui peut bien dompter ton Empire & ta rage.  
 Le Monstre luy respond, de colere blesmy,  
 Je t'aime, & ne crains point ton Roy pour ennemy.  
 Va ; dans le cours d'un jour consulte ta prudence,  
 Si tu dois éprouver l'amour ou la puissance.  
 Mon cœur, dit-elle, & pur, & ferme en son devoir,  
 Ne peut souffrir tes feux, ny craindre ton pouvoir.  
 En pompe on la conduit par un riche portique :  
 Pour séjour, on luy donne un Palais magnifique :  
 D'honneurs & de plaisirs on veut charmer ses sens :  
 Mais sa vertu fait voir leurs appas impuissans.  
 On veut l'épouvanter par de veillantes gardes ;  
 Et l'on fait à ses yeux briller cent hallebardes.  
 Rien n'émeut son vouloir : tout émeut ses douleurs.  
 Mais son cœur indompté regne parmy ses pleurs.  
 Elle m'offre, par ma mort, à garentir ses peines :  
 Et punir du Tyran les flames inhumaines :  
 Et sauver l'Orient de ce Prince pervers,  
 Comptant par ma main seule & sa vie & nos fers.  
 Elle veut que son sang, non le mien, la délivre.  
 Mourons, dit-elle, au temps qu'il faut cesser de vivre :

Mais ne prevenons point le celeste secours.  
 J'admire sa vertu : j'adore ses discours,  
 Sa constance invincible, & ses pudiques larmes.  
 Tout augmente l'amour que m'ont donné ses charmes.  
 Basilisque brulant, veut enfin l'éouvoir  
 Par la seule priere, & non par le pouvoir :  
 Me cajolle en secret : m'offre d'un cœur perfide,  
 De chasser de son lit sa chaste Zenonide ;  
 D'espouser Agilane ; avouant que son sang,  
 Sa beauté, sa vertu, meritent bien ce rang.  
 Le partage, dit-il, si j'ay l'heur ou j'aspire,  
 Avec elle mon ame, avec toy mon Empire.  
 Je luy promets mon ayde ; & loin de son dessein,  
 Je me sens plustost prest à luy percer le sein,  
 Qu'à porter un message outrageux à ma flame.  
 Je la tire à l'écart : je veux sonder son ame ;  
 Et d'une feinte voix, traistresse à mon ardeur,  
 Moy-mesme je l'exhorte à choisir la grandeur ;  
 A sortir des tourmens, des fers, de la mort mesme ;  
 A parer son beau front d'un si beau diadème.  
 Dieu ! qu'entens-je, dit-elle ? où se cache ton cœur ?  
 Tu veux doncques pour luy te rendre mon vainqueur ?  
 Pour luy doncques des flots tu m'auras preservée ?  
 Des Mores, des Lions, ton bras m'aura sauvée ?  
 Et si mon sang versé n'étouffoit mon sauhait,  
 Pour payer tes faveurs, que n'aurois-je point fait ?

Le bon-heur d'un Tyran t'est plus cher que le nostre.  
 Ah ! je meurs, que ta voix me parle pour un autre.  
 Alors elle rougit ; & détourne ses yeux,  
 Qui n'osoient avouer ces mots délicieux.  
 Je crains que mon bon-heur par ma bouche n'éclate.  
 Car dans ces lieux suspects l'oreille est delicate.  
 J'estouffe le transport qui lors me vint saisir.  
 Je tombe à ses genoux, plein d'heur & de plaisir.  
 J'implore sa mercy par des paroles basses,  
 Prest à souffrir cent morts, pour payer tant de graces.  
 Je rapporte au Tyran ses refus genereux.  
 Il croit qu'un doute seul l'empesche d'estre heureux.  
 Pour donner à ses feux un fondement solide,  
 Du lit Imperial il chasse Zenonide :  
 Et veut que les Prelats, par leur divin pouvoir,  
 Pour un nouveau lien, souscrivent son vouloir.  
 Par un juste refus ses flames sont frustrées.  
 Il fait sentir\* l'exil à cent testes mitrées.  
 Il croit que ses Arrests fussent à ses vœux :  
 Et pretend sur le trône authentifier ses feux.  
 Apprenant ce dessein, elle se pafme & tombe.  
 Sa santé dé-ja foible, à tant d'assauts succombe.  
 Dans un trouble confus son esprit éperdu,  
 Le sang de son cher frere à ses yeux répandu,  
 Les secousses des vents, les frayeurs d'un naufrage,  
 Tant de perils affreux sur un triste rivage,

\* Basilique  
 chassa tous  
 les Eve sques  
 oui allerent  
 implorer le  
 secours de S.  
 Daniel, qui  
 habitoit sur  
 la colonne.

L'esclavage, les mers, tant d'outrageux efforts,  
 D'un long amas de maux empoisonnent son corps.  
 Sa pasmoison la laisse ; & d'une ardeur fiévreuse,  
 Elle souffre soudain l'attaque rigoureuse.  
 L'Empereur sur son trône, orné de sa grandeur,  
 Veut paroistre à sa veüe éclatant de splendeur :  
 La mande ; & pour guerir le mal dont il soupire,  
 Veut la choisir pour femme, aux yeux de tout l'Empire.  
 Sur l'excuse fondée en son mal survenu,  
 De douceur il n'a plus son esprit retenu.  
 Il veut qu'elle paroisse : au deffaut, qu'on l'enchaîne ;  
 Et sans avoir sa foy, qu'à sa couche on l'entraîne.  
 Je m'oppose à l'outrage, & veux la secourir.  
 Cessez, dit-elle, Aurele ; & puis qu'il faut mourir,  
 Donnons à nostre mort l'honneur d'une victoire.  
 Ne mourons pas au lit, mais au champ de la gloire.  
 Que son trône & les Grands soient témoins de mon cœur :  
 Qui de nous, ou de luy, doit estre le vainqueur.  
 Elle va vers le Monstre, animant son courage :  
 Et contre luy j'appreste & mon fer & ma rage.  
 D'un pas lent on la meine aux yeux de l'Empereur,  
 Tremblante par son mal, forte par sa fureur.  
 Nos desseins sont pareils, d'attaquer cet Infame ;  
 Elle par ses propos, moy par un coup de lame.  
 Sur elle, en boüillonnant d'amour & de courroux,  
 Il jette des regards impetueux & doux.



Il brule, il tremble, il suë ; & la grande assemblée,  
 Du succès curieuse, est craintive & troublée.  
 Tous estoient en suspens, quand soudain nous voyons  
 Vn\* Vieillard répandant de celestes rayons,  
 Qu'une foule environne, épaisse & tremoussante,  
 Monstrant, pour le toucher, une chaleur pressante.  
 Il écarte la presse ; & d'un front de mépris,  
 Se presente aux regards du Monarque surpris.  
 Descens, dit-il, du trône ; & rens le diadème,  
 Que ta teste porta par le vouloir suprême.  
 Vn amas infiny de crimes odieux,  
 Et les cris des Prelats, ont irrité les Cieux.  
 L'Ange divin m'a dit : descens de ta colonne ;  
 Et va dire au Tyran qu'il quitte sa couronne.  
 Dieu la rend à\* Zenon, qui paissant aux deserts,  
 A satisfait le Ciel par ses travaux soufferts.  
 Sçache que tu vas voir ta puissance opprimée.  
 Armat ton Lieutenant, luy livre ton armée.  
 Basilisque effrayé, de son trône descend,  
 Honteux aux pieds du Saint ses genoux fleschissant ;  
 Demande son pardon, de pleurs le sollicite.  
 Daniel le repousse. \* O ! dit-il, hypocrite,  
 Va, fuy de ce Palais. Mais tu fuiras en vain.  
 De Dieu tu vas sentir la punissante main.  
 Sa justice bien-tost de toy sera vangée,  
 Lors que tu periras d'une faim enragée.

\* S. Daniel  
 vint trouver  
 Basilisque, se-  
 lon l'histoire.

\* Zenon fut  
 réduit à pai-  
 stre l'herbe  
 dans les fo-  
 rests.

\* Tout cecy  
 est dans l'Hi-  
 stoire de l'E-  
 glise.

*Il part, haï du Ciel, detesté des mortels.*

*Il cherche épouvanté l'asyle des autels.*

*Tout le chasse, ou le fuit. Sur Agilane émeüe*

† S. Daniel.

*Le merveilleux \* Stilite estend sa sainte veüe.*

*Son corps foible, abbattu du trouble de ses sens,*

*Appuyoit sur mes bras ses membres languissans.*

*Son beau teint rougissoit d'une chaleur mortelle:*

*Et d'un brasier fievreux son regard estincelle.*

*Et vous, dit-il, troublez dans vos chastes amours,*

*Pouviez-vous esperer un si puissant secours?*

*L'apporte du Ciel mesme, à vos ames vaillantes,*

*Le prix de leurs travaux, deux couronnes brillantes.*

*Mais portons à son lit ce corps foible & tremblant.*

*Le peuple me soulage, alentour s'assemblant.*

*La couche la reçoit. Le Vieillard venerable*

*Adresse ainsi vers nous sa parole adorable.*

*Admirez les grands faits du celeste pouvoir.*

*Mais croirez-vous vos yeux, qui viennent de le voir?*

*Qu'une abjecte, une indigne, une humble creature,*

*Sujette à tous les maux de l'infirmes nature,*

*Pour toute arme n'ayant que sa debile voix,*

*Par l'ordre du grand Dieu, donne icy bas les loix,*

*Oste & donne l'Empire, épouvante, menace,*

*Destruit, & des Tyrans confond toute l'audace?*

*La gloire en appartient au seul Dieu que je sers.*

*Mes Enfans, adorez-le : & tous vos maux soufferts*

Seront recompensez, d'un riche diadème.

Mais lavez vos erreurs dans les eaux du Baptesme.

Toy, \* Princesse, dit-il, qui l'attens des Docteurs,

Ou grossiers ignorans, ou malins imposteurs,

Qui refusent à Christ l'essence au Pere égale,

Laisse d'un cœur contrit leur doctrine infernale.

Et toy, dit-il, Aurele, abandonne tes Dieux,

Ou plustost tes Demons, qui seduisent tes yeux,

Sous l'impuissant metal d'une trompeuse Idole:

Et reçois du seul Dieu la puissante parole.

Tous deux humbles, courbez, & d'une ferme foy,

De Christ nous adorons la salutaire loy.

Il nous verse l'eau sainte, au nom des trois Personnes;

Puis nous dit : de vos chefs ce sont là les couronnes.

Parmy la Cité vaste il entend des clameurs ;

Et va, d'un pieux zele, esteindre les rumeurs.

Dans une langueur douce Agilane plongée,

Ah ! de combien de maux le Ciel m'a soulagée,

Dit-elle ! Et pour payer tant de secours puissans,

Que je luy dois de vœux ! que je luy dois d'encens !

Amy, l'eau sainte a fait plus que la force humaine ;

A, pour la mort d'un frere, esteint toute ma haine.

Aux divines bontez, je dois mille faveurs :

Et je t'en dois beaucoup. Aussi, tienne je meurs.

Puis sa voix foible adjouste, avant qu'elle se pasme ;

Le donne, à toy mon cœur, à Iesus-Christ mon ame.

Z ij

\* Les Vandales estoient Ariens, & Agilane n'estoit pas encore baptisé.

*Aurele, à ce recit, estouffé de sanglots,*  
*Ne peut former un mot, de pleurs répand des flots ;*  
*Et l'Hermite attendry, des larmes qu'il épanche,*  
*Plein d'aise & de douleur, mouille sa barbe blanche.*  
*Le Guerrier reprenant le sensible discours,*  
*Dont ses frequens soupirs interrompent le cours ;*  
*Lors, dit-il, assailly d'une si vive atteinte,*  
*Je me pasme ; & ma vie à tous paroist esteinte.*  
*A mon cruel réveil, d'un œil foible je vois*  
*Tout ce qui m'environne éméu, triste, & sans voix.*  
*Je regarde Agilane, encore toute aimable ;*  
*Dans les bras de la mort encor toute adorable.*  
*De mille vains soupirs, de mille vains propos,*  
*De cris je veux en vain réveiller son repos.*  
*Tout est sourd, tout est mort, sous sa pasteur cruelle.*  
*La source de mes maux est seule vive en elle.*  
*Le Stilite revient, de mon bien desireux.*  
*N'enviez point, dit-il, son repos bien-heureux.*  
*Mais je vous rendray l'heur de luy parler encore.*  
*Ma sœur, au nom, dit-il, du grand Dieu que j'adore,*  
*Faites revoir vos yeux à ce fidele Amant.*  
*Elle ouvre la paupisre encor pour un moment.*  
*Ravy je la regarde ; & de pleurs je me noye.*  
*Je confonds en mon cœur la douleur & la joye.*  
*Hé bien, dit-elle, amy, parlez ; que voulez-vous ?*  
*Et me jette un regard & penetrant & doux.*

*Ab ! luy dis-je, s'il faut que ma Princesse meure,  
 Que je sois son Espoux avant sa derniere heure.  
 Je le veux, reprit-elle, en me touchant la main.  
 Adieu, mon cher Espoux. Puis retomba soudain.  
 Ses yeux furent couverts d'un eternel nuage.  
 Aurele encore un coup de la voix perd l'usage.  
 Ce funeste recit, & ses vives douleurs  
 Réveillèrent encor ses sanglots & ses pleurs.  
 Et sa langue un moment laisse, par son silence,  
 De son saisissement regner la violence.*











# CLAVIS

## LIVRE VNZIESME.



*E sensible Guerrier, au triste sou-*  
*venir,*

*Laisse couler les pleurs qu'il ne peut*  
*retenir ;*

*Et le saint Solitaire accompagne ses*  
*larmes.*

*Mais les divins rayons de ces cele-*  
*stes armes,*

*Versent, pour leur secours, tant de joye en leur cœur,*

*Qu'ils allegent enfin l'excés de leur douleur.*

*Aurele ainsi reprend la force & la parole.*

*Dans ce cruel moment Daniel me console.*

*Laisse tes pleurs, dit-il, entens l'arrest des Cieux.*

*Pour quitter ta tristesse, abandonne ces lieux.*

Quitte d'un ferme effort l'attache qui te serre ;  
 Et le soin de livrer ce corps froid à la terre.  
 Tu dois te réserver pour des emplois meilleurs.  
 Laisse-moy ce devoir : le Ciel t'appelle ailleurs.  
 D'un mot je veux guerir ce que ton cœur soupire,  
 Par toy sera Chrestien tout le François Empire.  
 Par tes soins assidus, Clovis le vaillant Roy,  
 Du Seigneur éternel doit recevoir la loy.  
 Marche : ne perds nul temps : suy le Dieu qui t'éclaire.  
 Dans Rome tu verras des croyans le saint Pere.  
 Il benira ton front, pour bénir tes desseins.  
 Va sur les bords du Rhône, & voy les temples saints,  
 Là te luiront les yeux d'une belle Princesse,  
 Pleine de majesté, de grace & de sagesse.  
 C'est celle que le Ciel destine pour ton Roy,  
 Qui doit remplir sa couche, & luy porter sa foy.  
 Denis, hôte du Ciel, qui dans la Gaule heureuse  
 Planta de Iesus-Christ la creance amoureuse,  
 Prend le soin de sa vie, & luy dicte les loix  
 Qu'elle doit inspirer au Prince des François.  
 Mais tandis qu'il vivra dans une loy Payenne,  
 Ton cœur sage & discret luy doit celer la tienne.  
 Un grand zele, à ces mots, soudain me vient saisir.  
 Et malgré ma douleur, je sens un doux plaisir.  
 Je baise le corps froid de mon Espouse aimable ;  
 Et m'arrache à regret de ce lieu déplorable.

Daniel

*Daniel me console, & pour moy fait des vœux.  
 Il fait \* ouïr les sourds, redresse les boiteux,  
 Rend le jour à l'aveugle ; & par divers miracles  
 A mes yeux estonnez, confirme ses oracles.  
 Je le quitte, & je parts : par la Thrace je cours :  
 Et j'éprouve en tous lieux le celeste secours.  
 Par tout je crains que Dieu ma paresse n'accuse.  
 Je passe l'Illyrie, & \* Dyrraque & Brunduse.  
 J'arrive aux bords du Tybre ; & dans Rome je voy  
 Le Pontife sacré de la Chrestienne loy.  
 Je luy parle : il m'anime à la sainte entreprise,  
 Qui d'un peuple si grand doit accroistre l'Eglise.  
 Je baise les tombeaux des Martyrs immortels,  
 Et des Apostres saints \* le seuil & les autels.  
 Je m'embarque à Ligourne ; & \* l'onde Ligustique  
 Me porte en deux Soleils à Marseille l'antique.  
 Je voy par tous les bords du Rhône impetueux :  
 Vne Princesse enfin, d'un front maïestueux,  
 Me paroist dans \* Vienne, au temple prosternée ;  
 D'éclatantes beautez, & de graces ornée.  
 Puis elle se redresse ; & levant ses beaux yeux,  
 Semble élever aussi son cœur jusques aux Cieux.  
 Que sert, dis-je, d'errer de province en province ?  
 Voila ce que le Ciel destine pour mon Prince.  
 Voicy de mes travaux l'heureux & noble fruit.  
 Curieux je m'approche : elle se tourne au bruit.*

\* S. Daniel  
fit plusieurs  
miracles dâs  
Constanti-  
nople.

\* Deux ports  
de la mer  
Adriatique.

\* C'est la  
coustume  
de ceux qui  
vont en de-  
votion à  
Rome, de  
baïser le  
seuil du tem-  
ple de saint  
Pierre & de  
saint Paul.

\* La mer de  
Genes.

\* Vienne en  
Dauphiné.

Alors par un regard que me jetta la Sainte,  
 De joye & de respect mon ame fut atteinte.  
 Ah ! dis-je, dans ces yeux je voy l'arrest du Ciel.  
 Voila l'heureux regard promis par Daniel.  
 Je m'avance, & luy dis. Princesse, Dieu desire  
 Que par toy soit Chrestien Clovis & son Empire.  
 Mais consens en toy-mesme au celeste vouloir.  
 Je vay mettre en son cœur le desir de te voir.  
 Clotilde rougissant ( c'est le nom de la Sainte )  
 Par sa vertu severe à sa langue contrainte.  
 Je crains de la troubler : je m'éloigne : je parts.  
 Puis mon país natal borne tous mes hazards.  
 Et pour ma longue absence, à peine en mon visage  
 Mes parens estonnez, connoissent leur image.  
 Dé-ja la Renommée a semé mon retour.  
 Mon nom seul entretient & la Ville & la Cour.  
 Chacun veut par ma voix sçavoir mes avantures :  
 Mais je cache de Dieu les merveilles futures.  
 Je me courbe aux genoux de nostre grand Clovis.  
 Mes recits estonnans rendent ses sens ravis.  
 Il s'enquiert des destours de mes lointains voyages,  
 Des terres, & des mers, des mœurs, & des langages,  
 Des villes, & des ports, des differens climas :  
 Et son esprit avide épuisse mes amas.  
 Quand ma source est tarie, il fait cent fois redire  
 L'Estat de Genferic, & celui de l'Empire,

*Leurs armes, leurs combas, leur pouvoir, leur deffaut ;  
 Ce que trame Thierry, ce que fait Gondebaut.  
 Mon souvenir fecond cherche à le satisfaire ;  
 Et dans ces entretiens j'acquiers l'heur de luy plaire.  
 Mais je rends son grand cœur d'un doux charme enchan-  
 Quand j'arrive au recit de la sage Beauté. (té,  
 Il veut cent & cent fois que mon discours repasse  
 Son teint, & ses cheveux, & sa bouche, & sa grace,  
 Et sa taille royale, & son esprit parfait,  
 Et de ses yeux divins l'inévitable attrait.  
 Dé-ja sensiblement la Princesse le touche,  
 Dans l'imparfait recit qu'il entend par ma bouche.  
 Il brule de la voir : il plaint les Potentats,  
 De ne pouvoir en paix sortir de leurs Estats,  
 Privez du libre abbord d'une Estrangere terre,  
 Sans y porter aussi leur puissance & la guerre.  
 Le Bruçtere & le Marsé alors aux champs Tongrois  
 ( Son maternel domaine ) estendirent leurs loix.  
 Mon Maistre, en se vangeant, les combat & les dompte :  
 Mais il ne peut dompter l'amour qui le surmonte.  
 Aux sources de la Meuse il passe avec plaisir.  
 Il veut voir la Beauté qui seule est son desir.  
 Il loge en lieux divers sa triomphante armée.  
 Puis d'une jeune ardeur ayant l'ame enflammée,  
 Pour escorte il choisit la troupe de Lisois ;  
 Aux bords de ses Estats la range dans un bois :*

Fait suivre six coursiers, s'embarque sur la Saône:  
 Et coule avec moy seul inconnu jusqu'au Rhône.  
 Trois relays sont placez pour haster le retour,  
 Quand ses yeux auroient veû l'object de son amour.  
 Pour n'estre pas cognu, le Prince avec prudence  
 Sous un modeste habit déguise sa naissance.

\* Tourcecy  
 est de l'Hi-  
 stoire.

Et je prens \* dans Vienne un manteau déchiré.

Je me couche au parvis du temple reveré,  
 Où le Prelat Avite, & saint & venerable,

\* Le sacrifice  
 du corps de  
 I. Christ.

Chaque jour offre à Dieu \* la victime adorable.

P'apperçoy la Princesse, au front doux, à l'œil bas,  
 Au temple avec sa suite allant d'un grave pas.

Sur les pauvres rangez, sous l'auguste portique,  
 La charitable Vierge estend sa main pudique.

\* Cette  
 action d'Au-  
 rele est mar-  
 quée dans  
 l'histoire.

Je m'approche à l'aumosne ; & \* d'un transport soudain  
 Je porte avidement un baiser sur sa main.

Je rougis du transport : elle, de mon audace.

Comme pour la punir, sa rougeur me menace.

Alors, pour l'excuser, moy-mesme je l'accrois.

Dans le temple, luy dis-je, à gauche de la Croix,

Tu verras un grand Prince ; & sçache par ma bouche,

Que Dieu, pour l'heur des Francs, te destine à sa couche.

Ce discours surprenant, d'elle seule entendu,

Fait qu'un rouge est encor sur son teint répandu.

Elle passe ; & je suy cette illustre merveille.

P'avance vers mon Roy, murmure à son oreille,

*Et luy monstre la Sainte, où tendoit son desir.  
Dé-ja ses yeux frapez, d'un sensible plaisir,  
Sont charmez, & vaincus, & reçoivent la flame  
Qui trouble en un moment & captive son ame.  
Il rougit ; il paslit. Clotilde d'autre-part  
Lette sur le Monarque un modeste regard.  
Mais l'auguste splendeur sur le grand front brillante,  
Et sa taille, & sa grace, & sa mine vaillante,  
Ebranlant tout à coup sa sage fermeté,  
Par un pudique feu domptent sa liberté.  
Elle arreste son pas, rougissante & confuse.  
Le respect pour la Croix, luy sert de prompte excuse.  
Elle tombe à genoux : & contre son transport  
Elle demande à Christ & conseil & support.  
Elle avance : il la suit d'une démarche émueë.  
Mais toujours elle baisse, ou détourne la veüe.  
Sa sagesse combat l'espoir d'un heur si grand ;  
Et tache a repousser l'amour qui la surprend.  
Mais malgré sa pudeur religieuse & fiere,  
Souvent son cil s'échape, en levant la paupiere.  
Puis sa honte severe, ainsi qu'un grand forfait,  
Blasme la trahison que son regard luy fait.  
Elle sort incertaine, & confuse & vermeille.  
Elle prie, elle jeusne, à son Dieu se conseille.  
Elle inuoque Denis, l'Apostre des Gaulois,  
Qui par le doux secours d'une sensible voix,*

*Au celeste vouloir veut qu'elle s'abandonne ;  
 Et des puissans Francois luy promet la couronne.  
 Elle consulte Avite en son douteux soucy :  
 Et d'enhaut inspiré je le consulte aussy.  
 Du divin Daniel je leur dis les promesses :  
 Et j'étalle à leurs yeux de brillantes richesses :  
 Afin que par leur prix tous deux puissent sçavoir  
 Et le rang de mon Maistre, & quel est son pouvoir.  
 Clotilde & le Prelat, par un divin message,  
 Ont un ordre pressant d'ayder au grand ouvrage :  
 Toutefois sans espoir que son \* Oncle inhumain  
 De son gré la remette en si puissante main.  
 Le beau couple, en secret, s'assemble aux yeux d'Avite.  
 Un precieux anneau rend leur flame licite :  
 Et les divins conseils, & du Roy la splendeur,  
 Pour accepter le gage, ayderent la pudeur.  
 Un rouge estincellant au visage leur monte,  
 A l'un par le transport, à l'autre par la honte.  
 Clovis touche sa main : elle promet sa foy,  
 Si tost que des Chrestiens il connoistra la loy.  
 La fuite est resoluë, & soudaine, & secreta.  
 Sur les bords de la Saône, à Gondebaut sujete,  
 Nous enlevons Clotilde, aydez du prompt secours  
 Des chevaux relayez, dont nous pressons le cours.  
 Nous quittons ses Estats, quand vne nuë épaisse.  
 Mais j'entens quelque bruit. Sçache enfin que sans cesse*

\* Gonde-  
baur.



*L'Enfer jaloux des biens à l'Eglise promis,  
Nous a fait éprouver ses charmes ennemis.*

*Ce bruit, dit le saint Homme, est ta soigneuse suite,  
Qui te cherche en ce bois, du Ciel mesme conduite.*

*De combien de plaisirs as-tu charmé mes sens ?*

*Et combien du grand Dieu les secours sont puissans ?*

*Les Escuyers passaient : l'Hermite les appelle.*

*Ils bénissent, ravis, la rencontre d'Aurele.*

*Que des armes, dit-il, chacun porte une part.*

*Chacun reçoit sa charge, & s'appreste au départ.*

*Aurele prend l'épée ; & de l'escu se pare :*

*Tient la lance en sa droite ; & du Saint se separe,*

*Après un doux baiser, entre-meslé de pleurs,*

*Que par les yeux la joye attire de leurs cœurs.*

*Ils repassent trois fois la Seine tournoyante.*

*Après leurs pas s'amasse une troupe ondoyante,*

*De passans estonnez, ravis, & curieux,*

*A l'or estincellant attachez par les yeux.*

*Le saint triomphe arrive en la \* Ville peuplée,*

*Une presse plus grande est autour assemblée.*

*Tous semblent, en suivant d'un regard arresté,*

*En triomphe conduits, comme un peuple dompté.*

*Ainsi quand des Romains les foules estonnées*

*Voyoient les Rois vaincus, les Reines enchainées,*

*La dépoüille conquise, & les Satrapes fiers,*

*Traîsnez, par les Vainqueurs couronnez de lauriers,*

\* Paris.

• Des Rois  
de Pont.

Et le tresor barbare, & les vases antiques,  
 Et les vains ornemens des \* Monarques Pontiques,  
 Les curieux regards, au spectacle attentifs,  
 Suiuoient la riche pompe, & les Princes captifs.  
 Aurele entre au Palais : le bruit par tout resonance.  
 Clovis court au balcon : la merueille l'estonne.  
 Et l'or par le Soleil frapé de toutes parts,  
 Renvoyant les rayons, ébloüit ses regards.  
 Le celeste present par l'escalier arrive.  
 Le Roy le regardant d'une veüe attentive,  
 De l'or & de l'ouvrage a tous les sens touchez :  
 Puis aux propos d'Aurele il les tient attachez ;  
 Apprenant que du Ciel la bonté favorable  
 Luy fait ce grand present, & riche, & secourable.  
 Mais il faut en vn lieu loin d'oreilles & d'yeux,  
 Déposer les secrets, & le don precieux.  
 Clovis luy dit soudain le mal-heur de sa flame ;  
 De Clotilde la fuite, & l'insolence infame :  
 Les regrets, les dépits, dont il est accablé ;  
 Puis luy montre l'écrit dont son sens est troublé.  
 Aurele souriant à tant de plaintes vaines,  
 D'un seul trait de pitié ne console ses peines :  
 Luy decouvre l'erreur de ses sens aveuglez :  
 D'Albione la fourbe, & les feux dereglez :  
 Et la grace du Ciel, certaine & continuë,  
 Que promet Genevieve, au grand Prince connuë.

Mais

*Mais avec ce harnois , dit-il , tu dois ſçavoir  
Que nul charme ſur toy jamais n'aura pouvoir.  
Son eſprit allegé de ſes douleurs cruelles ,  
Goûſte & boit à longs traits tant d'aimables nouvelles.  
Et pour recompenſer le preſent precieux ,  
Et l'agreable amas de ſoins officieux ,  
Luy donne de Melun la ville , & le domaine ,  
Agreable & ſecond par les flots de la Seine :  
Et de Duc le haut rang , par ſes faits merité.  
Puis d'une riche épée il orne ſon coſté ,  
Dont la garde eſt d'or pur , de diamans brillante ,  
Digne d'eſtre en la main & fidele & vaillante.  
Le charme fait qu'encore il doute quelquefois.  
Le Duc le preſſe alors d'endoffſer le harnois.  
Il s'arme ; & void ſoudain en ſon ame contente ,  
Albione trompeuſe , & Clotilde conſtante.  
D'une ſimple Bergere admirable ſçavoir !  
Le Ciel l'aime , dit-il , & je ſçay ſon pouvoir.  
Ma voix n'a peu jamais repouſſer ſes demandes ,  
Quoy qu'à mon gré ſouvent importunes & grandes.  
Et ſon zele animé d'un langage puiffant ,  
M'arrache le coupable , ainſi que l'innocent.  
Le Roy mon Pere un jour devoüoit au ſuplice  
Un mortel dont le crime irrita ſa juſtice.  
Il craint que Genevieve , eſperant l'obtenir ,  
N'accouruſt de Nanterre ; il veut la prevenir.*

Paris.

Il fit de la \* Cité barrer toutes les portes.  
 La Vierge les ouvrit par ses paroles fortes.  
 Et comment n'eût le Roy fleschy sous cette voix,  
 Sous qui fleschit le fer, & l'insensible bois?  
 Mais je la veux ouïr, bien qu'en toy je me fie;  
 Afin qu'en mon bon-heur elle me fortifie.  
 On la mande : elle vient au desir de son Roy;  
 Donne au discours d'Aurele une plus grande foy;  
 Void le présent celeste ; & frémissante d'aise,  
 En admire l'ouvrage, & l'honore, & le baise.  
 Va, mon Prince, dit-elle, armé de ce harnois,  
 Punir de Gondebaut l'injurieuse voix.  
 Il dit que tu le fuis : mais pour l'heur de ton trône,  
 Va conquerir d'un coup et Clotilde & la Saône.  
 Desja du Bourguignon Clovis se sent vainqueur,  
 Et par le saint oracle, & par son propre cœur.  
 Il veut que tout guerrier pour le départ s'appreste;  
 Et ne médite plus que vengeance & conquête.  
 Puis il pense à Clotilde ; & pour la soulager,  
 Par l'avis de la Sainte, au secret Messager  
 Il confie un écrit, où de la fourbe noire  
 A sa chere Princesse il abrege l'histoire :  
 Que dans ce prompt départ, qui pouvoit l'irriter,  
 Il avoit creû la suivre, & non pas la quitter :  
 Que l'accuser de fuite, est luy faire un outrage :  
 Qu'il n'a jamais manqué d'amour ny de courage.

*Qu'en vain s'enfle l'orgueil de son Oncle endurcy,  
Dont il va se vanger, & la vanger aussi.  
Par un mot adjousté, Genevieve l'exhorte  
Au zele, à la souffrance, à la constance forte ;  
De Dieu luy promet l'ayde, & que dans peu de mois  
Sa main doit soustenir le sceptre des François.  
Mais qu'une autre couronne, éclatante, eternelle,  
Sur les astres l'attend, qui sera bien plus belle.*

*Cependant, par les soins du sensible Lisois,  
Toland se void saine, elle vest le harnois,  
S'enfuit avec sa suite ; & de sens dépourveüe,  
D'Ennemy ny d'Amant ne peut souffrir la veüe.  
Confuse elle se cache aux bois les plus secrets,  
Les soupirs en la bouche, en l'ame les regrets.  
Elle plaint de ses vœux la honteuse impuissance ;  
Et sa foible valeur qui trompa sa vengeance.  
Dans le forts de \* Senar, elle sent nuit & jour  
Le cuisant feu de haine allumé par l'amour.  
La soigneuse Chromis, & l'aimable Myrrhine,  
Qui de ses maux cruels ignoroient l'origine,  
Couroient apres ses pas, versant autant de pleurs  
Que son front rougissant leur monstroit de douleurs.  
Ainsi courut la \* Reyne aux bocages de Crete,  
Attainte d'une \* ardeur & honteuse & secrete.  
Ses suivantes par tout accompagnoient ses pas.  
Elles voyoient sa peine, & ne la sçavoient pas.*

\* La forest  
de Senar.

\* Pasiphaë.

\* amoureuse  
d'vntaurcau.

Yoland, vers le fonds d'un vallée obscure,  
 Et d'armes & de voix entend un sourd murmure.  
 Elle court, & découvre un Guerrier abbatu,  
 Dont sous le nombre seul succomboit la vertu.  
 Quatre, d'armes couvers, de leurs glai-ves le pressent.  
 Les chevaux écartez, de l'herbage se paissent.  
 De cet outrage émeü en son cœur valeureux,  
 Elle tire l'épée, & va fondre sur eux.  
 De l'un, par un fendant, elle entame la teste.  
 Un autre se retourne, & contr'elle s'appreste.  
 La Princesse l'abbat du choc de son coursier :  
 Puis au flanc découvert luy plonge son acier.  
 Chromis en blesse un autre ; & Myrrhine l'acheve.  
 Le Guerrier secouru, d'un prompt saut se relève :  
 Attaque le dernier ; & le perçant de coups,  
 Dans le trépas d'un seul, croit se vanger de tous :  
 Puis vient pour rendre grace à la main secourable.  
 Yoland luy fait voir son visage admirable.  
 Ma sœur, dit le Guerrier, ah ! qu'est-ce que je voy ?  
 Secours doublement cher ! ah ! ma sœur, est-ce toy ?  
 De son casque soudain sa teste dépoüillée,  
 Rend de son grand éclat la troupe émerveillée.  
 Sa longue tresse brune, ornant son teint vermeil,  
 Leur fait voir que son sexe à leur sexe est pareil.  
 Elle leur tend les bras ; mais leur est inconnüe.  
 D'un juste estonnement Yoland retenüe,

*Ne rend pas ses baisers. Lors la Brune aux yeux doux,  
 Va chercher attentive, entre les durs cailloux,  
 L'herbe aux charmes contraire, à la feuille argentine,  
 L'armoïse ; & la pressant de sa levre pourprine,  
 Trois fois redit trois mots : puis soudain leur fait voir  
 Ses tresses de poil blond, pour des flots de poil noir.  
 Elle revient changée, & paroist Albione.  
 Aussi-tost aux baisers Yoland s'abandonne.  
 Pourquoi donc cachois-tu, dit-elle, ta beauté,  
 Sous le déguisement d'un éclat emprunté ?  
 Albione rougit de l'enqueste importune.  
 Pour mieux cacher mon nom, dit-elle, & ma fortune,  
 Et combattre inconnüe en ces lieux estrangers.  
 Mais je devois prévoir les infames dangers ;  
 Et déguiser mon sexe ; ou paroistre moins belle.  
 Je goustois la douceur d'une onde qui ruiselle ;  
 Et le repos de l'ombre agreable à mes vœux,  
 Ayant du casque lourd soulagé mes cheveux.  
 Ces impudens Guerriers, cherchant le mesme ombrage,  
 Descendent au ruisseau, contemplant mon visage,  
 Attaquent ma pudeur de propos insolens,  
 Puis veulent que je cede à leurs desirs brulans.  
 Je me couvre du casque ; à l'écart je m'élançe ;  
 Et mets le fer au poing contre leur violence.  
 Mais sans l'heureux secours de ma vaillante sœur,  
 Mon bras ne m'eût esté qu'un foible deffenseur.*

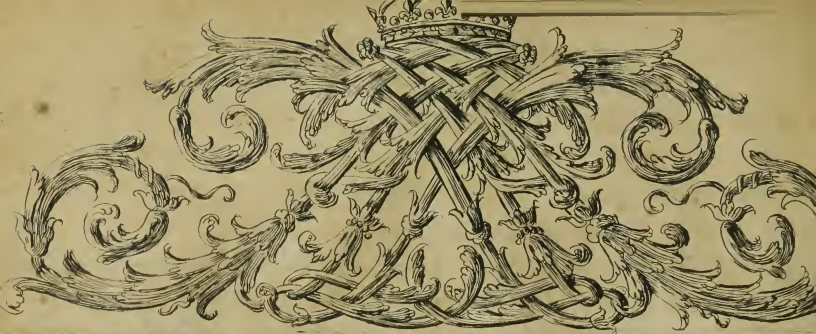
173 CLOVIS, LIVRE XI.

*Enfin leur flamme impure, en leur sang estouffée,  
 Ne peut plus de ma honte élever un trophée.  
 Mais mon cœur, par leur mort, n'est vengé qu'à demy.  
 Tout Franc soit pour jamais mon mortel ennemy.  
 Je fay vœu de perir, ou d'esteindre leur race.  
 Seconde, chere Sœur, ma vangeresse audace.  
 Ioignons nous, pour guerir mon courage offensé.  
 Laisse agir ta valeur, comme elle a commencé.  
 Toutes deux à l'instant, d'un mesme feu pressées,  
 Donnent ce faux pretexte à leurs ames blessées :  
 Et jurent d'immoler à leurs cœurs dépités,  
 Les Francs qui s'offriront à leurs yeux irrités.*









# CLAVIS,

## LIVRE DOVZIESME.



*Ar la vaste forest les Sœurs portent leur  
rage :*

*D'innocens voyageurs font un triste  
carnage.*

*Plus grand est le combat, plus grands sont  
leurs transports,*

*Quand la gloire se mesle à leurs cruels  
efforts.*

*De sang, de plus en plus, elles sont affamées.*

*Par tout, de corps meurtris les routes sont semées.*

*Et chacune souhaite en son cœur inhumain,*

*Que le Roy mesme s'offre à leur sanglante main.*

*Comme par les vallons des Partiques montagnes,*

*Fondent sur les troupeaux deux Tygresses compagnes ;*

*Au mépris des pasteurs, & des dogues ardents,  
 Du meurtre de cent bœufs ensanglantent leurs dents ;  
 Abandonnent aux loups les gorges déchirées ;  
 Et dédaignent les corps, du seul sang alterées.  
 La cruelle Albione, & la fiere Yoland,  
 Ainsi laschent la bride à leur courroux brulant :  
 De forest en forest poussent leur violence :  
 Sont lassés de fraper, plustost que de vengeance ;  
 Et conçoivent l'espoir, dans leurs vastes projets,  
 De faire que Clovis soit un Roy sans sujets.  
 Par deux bandes enfin d'un tel meurtre animées,  
 Dans un taillis épais elles sont enfermées.  
 En vain pour leur salut s'anime leur valeur.  
 Le forfait trop frequent cause un juste malheur.  
 Soudain on les desarme & de casque & d'épée :  
 Et sur elles chacun à la veüe occupée,  
 Doutant comment Nature, avec tant de beauté,  
 A joint tant d'insolence, & tant de cruauté.  
 Pour ne laisser agir qu'un courroux legitime,  
 On reserve au Monarque à punir ce grand crime.  
 Vers Paris on les traïsne ; & leurs bras impuissans  
 Sont rudement serrez par des liens pressans.*

*Lisais, de qui l'ardeur l'emporte & le captiue,  
 Cherchoit de bois en bois sa belle fugitiue ;  
 Resolu, si jamais elle brille à ses yeux,  
 Ne pouvant l'arrester, de la suivre en tous lieux.*

Il void la bande armée, & fiere de la prise.  
 Il void le doux object qui dompta sa franchise;  
 Et qu'un lien honteux serre ses belles mains.  
 Ah ! dit-il, insolens, ah ! tygres inhumains,  
 Comment a pu vostre ame insensible & barbare,  
 Faire une outrage indigne à sa beauté si rare ?  
 Il veut qu'on la destache ; & d'un œil irrité  
 Veut que la troupe cede à son autorité.  
 Nul front ne s'en émeût ; nul pas ne s'en retarde.  
 Il met le fer en main : soudain la hallebarde  
 A son effort s'oppose, & le rend sans effect.  
 Quelle offense, dit-il, quel crime, quel forfait,  
 A merité ces nœuds, & ces cordes infames ?  
 Il veut percer l'obstacle ; & l'ardeur de ses flammes  
 Allume dans son cœur la honte & le courroux.  
 Il pousse, il tourne, il cherche un passage à ses coups.  
 Comme un loup, de la faim sentant l'aspre furie,  
 Cherche alentour d'un parc, ou d'une bergerie,  
 Le defaut de l'enceinte, ou des foibles parois.  
 Par tout le chien s'oppose, & double ses abbois.  
 Ainsi vers quelque part qu'il fasse une entreprise,  
 Les gardes vont jaloux, & deffendent leur prise.  
 Enfin l'Amant fougueux comprend par divers cris,  
 Que cent corps par leurs mains dans les bois sont meurtris :  
 Qu'on les conduit au Roy. L'estonnante parole  
 Confond toute sa rage, & soudain le console.

Il pique vers Clovis, precipitant son cours :  
 Occupe son oreille, & previent leurs discours.  
 De l'escorte enflammée il blasme l'insolence ;  
 Et prepare son cœur à vanger l'innocence.  
 On les offre au grand Roy, qui rendoit aux François  
 Ses justes jugemens selon leurs vieilles loix.  
 Toutes deux d'un front bas, & honteuses & fieres,  
 N'osent sur leur Vainqueur élever leurs paupieres.  
 Aussi-tost à Clovis leurs visages connus,  
 Causent mille pensers, en son cœur retenus.  
 Par cent bouches alors de vengeance embrasées,  
 De tant de sang épars, elles sont accusées.  
 Hé quoy ? dit Albione, est-ce un crime en ces lieux,  
 De repousser l'effort au Sexe injurieux ?  
 Quoy ? verser tant de sang ? repart toute la bande.  
 C'est pour laver, dit-elle, une fureur si grande.  
 Le Prince importuné de cent confuses voix,  
 En dépose la garde aux veilles de Lisois,  
 Jusqu'au jour qu'il rendra son arrest legitime,  
 Alors qu'il aura scéu l'innocence, ou le crime.  
 Un murmure s'émeut, sourd & tumultueux ;  
 Comme quand vers leurs bords, les flots impetueux  
 Retourment fremissans, l'un sur l'autre se poussent :  
 Puis du choc irritez, sur eux-mêmes rebroussent.  
 Ainsi courent les bruits des propos murmurans,  
 Par qui la foule éclost cent pensers differens.

*Lisfois trop satisfait prend la main chere & belle :*  
*Pour son Roy, pour luy-mesme, heureux garde, & fidelle.*  
*Puis Clovis mande Aurele ; & consulte à l'écart*  
*Sur ces cruelles. Sœurs que luy rend le hazard :*  
*Juge, par les transports dont se vangeoient leurs flames,*  
*Qu'il doit tout redouter de ces meurtrieres ames :*  
*Qu'en leur haine est à craindre & le charme & le fer ;*  
*Et tout ce qu'a d'horrible & la Terre & l'Enfer.*  
*Il commande à Lisfois que d'une garde forte*  
*Soudain de son Palais il munisse la porte :*  
*Imposant à ses soins une severe loy,*  
*Qu'ils soient du grand depost les garends à son Roy.*  
*De charmans entretiens, de plaisirs & d'adresses,*  
*L'Amant veut adoucir la prison des Princesses.*  
*Il les flate : il s'excuse, en gardant leur sejour,*  
*Sur deux maistres puissans, son Prince, & son amour.*  
*Il adore Yoland : dit, quand elle est plaintive,*  
*Que luy-mesme est aux fers, captif de sa captive.*  
*Que puisque sa franchise est prise en ses appas,*  
*Il ne peut à leurs vœux donner ce qu'il n'a pas.*  
*Cette excuse frivole à leur ame est sensible :*  
*Et renforce l'aigreur de leur cœur invincible.*  
*Yoland de dédains afflige son Amant :*  
*De l'indigne prison se plaint à tout moment :*  
*Dit qu'il employe en vain des vœux qu'elle rejette :*  
*Que de son fier Monarque elle n'est point sujette.*

Qu'elle est de sang royal: qu'elle ignore ses loix;  
 Et qu'en elles, son Maistre offense tous les Rois.  
 Que le Flamand, l'Anglois, les Princes d'Allemagne,  
 Les Bourguignons, les Gots, & les peuples d'Espagne,  
 Mestlant leurs interests, d'un fer vangeur & prompt,  
 Viendroient au sang des Francs laver ce lasche affront.  
 Que Clovis aux bien-faits rend un prix honorable,  
 Ayant eu sa retraite au Palais secourable,  
 Quand la Terre & le Ciel, contre luy s'émeuvans,  
 L'assailirent soudain d'eaux, de feux, & de vents:  
 Où par divers plaisirs il soulagea sa peine;  
 Et dont il s'éloigna d'une fuite soudaine.  
 Qu'il monstre qu'un bien-fait en luy n'est pas perdu:  
 Qu'aux Dames il rend bien l'honneur qui leur est dû:  
 Au lieu de soins courtois, de devoirs, de services,  
 Les dévouant aux fers, aux prisons, aux suplices.  
 Ces reproches, naissans de leurs cœurs irrités,  
 A Clovis par Lisois en vain sont reportés.  
 Elles parent en vain avec ces foibles armes,  
 Pensant qu'il ne sçait pas leur malice & leurs charmes.  
 Le Roy cache à Lisois sa plus forte raison;  
 Et refuse à ses vœux d'adoucir leur prison.  
 L'Amant plein de dépit, le cache dans son ame.  
 Eloigné de son Maistre, il l'accuse, il le blâme.  
 Mais l'ennuy le plus fort qui le vient émeuvir,  
 Est de voir que luy-mesme il perd tout son espoir.



Comment près d'Yoland peut-il plus se deffendre ?  
 Que peut-il alleguer ? qu'oseroit-il pretendre ?  
 Pour elle, près du Roy sa voix n'a nul credit.  
 Pour luy-mesme, près d'elle, il demeure interdit.  
 Souvent à son secours vient le vaillant Volcade,  
 Qui des chastes Amans regit une brigade,  
 Par les liens du sang au Guerrier engagé :  
 Et le soin de leur plaire est entr'eux partagé.  
 Par ses adroits propos, des deux belles Princesses  
 Il tasche d'amoindrir les piquantes tristesses.  
 A sa chere Alpheïde attaché par ses feux,  
 Par mutuels desirs, par le temps, par ses vœux,  
 Par les constantes loix de la bande fidelle,  
 Prés d'Albione il trouve Alpheïde moins belle.  
 Tout luy plaist d'Albione, & la rare beauté,  
 Et la taille, & la mine, & l'aimable fierté,  
 Et sa tige royale, & sa douceur auguste,  
 Et sa noble tristesse, & sa douleur si juste.  
 Son cœur émeu pour elle à la tendre pitié,  
 Le trompe, le trahit, laisse entrer l'amitié,  
 Et le soin de complaire à son dépit extreme :  
 Puis à feux découverts laisse entrer l'amour mesme.  
 Du charme de ses yeux il ne peut s'assouvir :  
 Il s'y brule : il conçoit l'ardeur de la servir ;  
 Au peril de cent morts, de sauver la Princesse ;  
 Infidelle à son Maïstre, ainsi qu'à sa Maïstresse.

Sa flame criminelle, & son honteux dessein,  
 Veulent perdre la honte, & sortir de son sein.  
 Et voyant de Lisois l'ame prompte & vaillante,  
 Des graces d'Yoland allumée & boüillante,  
 Il veut de son amy joindre les feux aux siens,  
 Pour soulager les Sœurs, & rompre leurs liens.  
 Il le tente ; & cognoist que son cœur n'est point traistre ;  
 Amoureux d'Yoland, mais fidele à son Maistre.  
 Pour sauver Albione il se void sans pouvoir :  
 Prés du sage Lisois, perfide à son devoir ;  
 Prés des yeux d'Alpheïde, un amant infidelle ;  
 Et dans sa troupe il souffre une honte eternelle.  
 Il ressent en tous lieux son crime & son malheur.  
 L'esprit fond sous l'ennuy, le corps sous la douleur.  
 Dé-jà de ses langueurs Alpheïde est malade.  
 Et triste prés du lit de son aimé Volcade,  
 S'enquiert quel est son mal, pour le mieux soulager.  
 Sa demande l'accroist, au lieu de l'allegier.  
 D'elle il n'implore plus ny la pitié ny l'aide.  
 Ce n'est plus de sa main qu'il attend son remede.  
 Des Princesses, Lisois & les jours & les nuits,  
 Souffre seul & la plainte, & ses propres ennuis.  
 Cependant des meurtris les femmes éplorées,  
 Les meres, les enfans, les sœurs desesperées,  
 Font oüir leurs clameurs dans l'hostel de Lisois,  
 Et portent jusqu'au Roy leurs douloureuses voix.

Albione & sa Sœur, de ces cris agitées,  
 Devant un Juge austere aux tesmoins presentées,  
 D'ennuis impatiens prompts à se ronger,  
 Veulent rompre leurs fers, mais non sans se vanger :  
 Consultent les Demons, & leur propre malice,  
 Qui surpasse en fureur l'Enfer mesme complice.  
 Par cent feux allumez, dans la vaste maison,  
 Elles veulent franchir leur honteuse prison.  
 Maint Esprit leur apporte & du soufre l'écume,  
 Et la luisante poix, & le gluant bitume.  
 Par Chromis & Myrrhine, en deux obscures nuits,  
 Les portes, les planchers, les murs en sont enduits.  
 Les Sœurs font murmurer de magiques paroles ;  
 Et de \* naphte brulant emplissent des fioles,  
 Dont tout corps par le feu doit se voir enflammé ;  
 Et qui voudra l'esteindre, en doit estre allumé.  
 Telle eau choisit Medée inhumaine & jalouse,  
 Pour le present funeste à la nouvelle \* Espouse,  
 Dont, pour punir les feux du perfide Iason,  
 Vn \* Roy fut consumé, sa fille & sa maison.  
 Dans leur aspre courroux, des nuits le noir silence  
 Est moins propre à leur gré pour combler leur vengeance.  
 Il faut que le Soleil éclaire leur fureur.  
 Plus la foule croistra, plus il naistra d'horreur.  
 Soudain en lieux divers les flames sont semées.  
 Dé-ja montent aux Cieux les épaisses fumées.

\* C'est de  
 l'eau d'un  
 lac, laquel-  
 le s'allume  
 si tost qu'on  
 l'approche  
 du feu.

\* Creusa,

\* Creon.

L'on voit les soliveaux, les murs, les toits flambans,  
 Les combles élevez, aux abymes tombans.  
 Le feu vomit par tout sa force furieuse,  
 Qui petille, & par tout s'accroist victorieuse.  
 Il ondoie : & les vents aident à l'attiser :  
 Et l'eau mesme ne sert qu'à le mieux embrazer.  
 Par son propre ennemy sa fougue se renforce.  
 De tout ce qui s'oppose, il en fait son amorce.  
 Tout au desastre accourt. Les gardes du Palais,  
 Et les voisins émeûs, & les actifs valets,  
 Vont chercher en tous lieux les secourables ondes,  
 Les fontaines, les puis, les cisternes profondes,  
 Et la Seine voisine, & les courans ruisseaux.  
 Rien ne sert : le feu regne au mespris de tant d'eaux.  
 Les vases d'or, d'argent, & les bronzes antiques,  
 Peste-mesle fondus, coulent par les portiques,  
 Dont les ruisseaux bouillans, riches & dangereux,  
 Brulent d'un traistre cours les pieds des malheureux.  
 Des \* deux Villes jadis telle fut l'avanture,  
 Quand les feux ensouffrez, vangeurs de la Nature,  
 Dont un peuple changeoit les ordres éternels,  
 Consumerent le crime avec les criminels.  
 Les Sœurs, avec leur suite, en une ample écurie,  
 Vont cacher leurs desseins, & leur noire furie :  
 Montent quatre coursiers : puis d'un cœur inhumain,  
 Chacune sort superbe, & la fiole en main,

\*Sodome&  
Gomorrhé.

Pleine

*Pleine de l'eau magique, huileuse & consumante,  
Du mur passant d'un saut une bresche fumante.  
L'on veut les arrester par cent fers aiguisez :  
Elles jettent leurs eaux sur les corps opposez.  
Soudain des feux prochains ces eaux sont allumées.*

*On void des bras flambans, des testes enflammées.  
C'est en vain que du mal on veut borner le cours,  
Soudain le feu se prend à qui donne secours.*

*Alors l'ardente peste à tous se communique.*

*Tout soldat abandonne & l'épée & la pique,  
Gemit, jette des cris, pour les vives douleurs  
De l'assaut impreveu des brulantes chaleurs.*

*Albione, Toland, seûres & triomphantes,  
Sautent parmy les flots des flames estouffantes ;  
Par tout, du chaud venin les gouttes épanchans :  
Puis volent par la Ville, & de là par les champs.*

*La troupe cependant d'Aigoland & d'Argine,  
Deux à deux de hazard passe où l'ardeur domine.  
La tendre Argine accourt ; & d'un soin courageux,  
Veut couvrir de son saye un soldat plein de feux.*

*Son beau corps est surpris de la flame traistresse.*

*Le sensible Aigoland, d'une prompte vistesse,  
Pour estouffer le mal, l'embrasse en son manteau.*

*Lors, comme un cierge esteint prés d'un brillant flambeau,  
Sçait attirer le feu par sa méche fumante,  
Sur luy vole l'ardeur, du corps de son Amante.*

*Varadon qui les suit, vient secourir les deux.  
 Il reluit tout à coup, saisi des mesmes feux.  
 Son Amante aussi-tost, la vaillante Aregonde,  
 En rang, comme en beauté, d'Argine la seconde,  
 Sur son Guerrier fidelle arrive en s'effrayant :  
 Puis son corps est épris du venin flamboyant.  
 A son pressant peril, l'aimable Amalazonte,  
 Pour esteindre l'ardeur vient d'une course prompte.  
 Valdin qui l'accompagne, atteint de son amour,  
 Vole à son corps brulant ; puis il brule à son tour.  
 De l'un, toute la bande à l'autre secourable,  
 Se donne une aide triste, & vaine, & miserable.  
 Tout pleure, tout s'écrie en ce cruel malheur.  
 Nul de tous ne gemit de sa propre douleur.  
 Chacun se desespere en l'horrible avanture ;  
 Et se plaint seulement de ce qu'un autre endure.  
 Le feu sans cesse ardent les ronge tout autour.  
 Ils s'embrassent l'un l'autre, & de rage & d'amour.  
 Plus que les feux cuisans, les fureurs les devorent,  
 Voyant plaindre, souffrir, perir ce qu'ils adorent.  
 Au funeste secours nul ne s'avance plus,  
 Voyant qu'en ce malheur les soins sont superflus.  
 A voir le triste éclat des beautez qui perissent,  
 D'horreur & de pitié tous les cœurs en fremissent.  
 Tout les suit : tout les fuit ; & chacun dit de tous,  
 Que s'ils devoient mourir, c'estoit d'un feu plus doux.*

Lors Lisois à son Roy rendoit son soin fidele.  
 Par les bruits il apprend l'estonnante nouvelle ;  
 Et les feux ensoufrez, qui consumoient les corps.  
 Clovis pense à l'instant aux magiques efforts :  
 Et prest de consulter, sur la future guerre,  
 Avec son Confident, la \* Vierge de Nanterre,  
 Luy conte ce desastre ; & que ces fieres Sœurs  
 Exercent à l'envy leurs cruelles fureurs.  
 Tu sçauras, ô ! grand Roy, dit elle, qui commande,  
 Ou le Dieu que j'adore, ou l'Infernale bande.  
 Vn troupe la suit. Les tourbillons roulans  
 D'une noirceur fumeuse aux nuages volans,  
 Les petillans éclats qui dans les airs reluisent,  
 Vers le spectacle affreux tristement les conduisent.  
 On oyt de loïn les cris des douloureux Amans.  
 On void luire leurs corps, & rouges, & fumans.  
 L'un à l'autre embrassez, ils brulent, ils expirent.  
 Les spectateurs émeüs en larmes en soupirent.  
 Genevieve à genoux invoque son grand Dieu :  
 Demande que sa gloire éclate dans ce lieu :  
 Puis se leve assurée : & de sa main divine,  
 Va toucher Aigoland, & sa fidele Argine :  
 Puis tous les autres corps de ces flames atteints.  
 Par le pouvoir du Ciel, leurs feux furent esteints.  
 Comme apres les moissons, quand mille & mille gerbes  
 Ont dépoüillé les champs de leurs tresors superbes,

Dd ij

\* S. Genevieve.

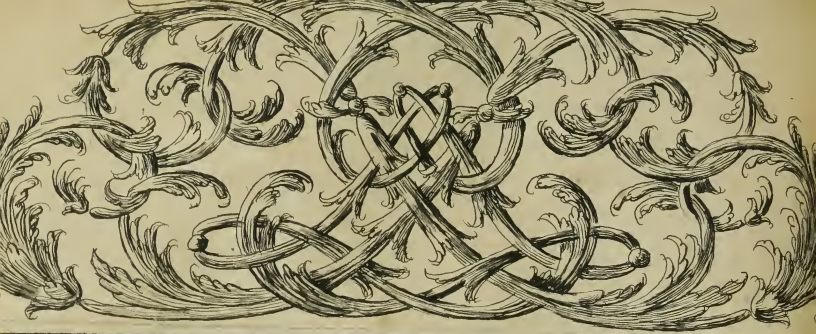
## 212 CLOVIS, LIVRE XII.

On void luire la flamme en un chaume brulant,  
 Et de noire fumée un grand globe roulant.  
 Par fois le Ciel se couvre, & veut faire la guerre  
 A ce nouveau niage élevé de la terre ;  
 Verse un orage épais sur les feux enfumez ;  
 Et de ses eaux esteint les sillons allumez.  
 Ainsi sur tous les corps que va toucher la Sainte,  
 La flamme obeïssante est tout à coup esteinte.  
 Avec les feux ardens s'esteignent les douleurs ;  
 Et la santé renaist, & les vives couleurs.  
 Tous vont baiser ses mains ; & d'hommages l'honorent.  
 Plusieurs luy font des vœux, se prosternent, l'adorent ;  
 La nomment leur Deesse accourüe à leurs cris.  
 Ah ! dit-elle, adorez Dieu qui vous a gueris,  
 Puis que c'est à luy seul que la gloire en est deuë.  
 Soudain de l'un à l'autre une voix répandüe,  
 S'écrie avec transport : Oüy, tous, nous l'adorons,  
 Le Dieu de Genevieve, & pour luy nous mourrons.  
 Alors la troupe Vierge est doublement sauvée ;  
 Et des mains de Marcel, de l'eau sainte est lavée :  
 Marcel, l'heureux Prelat, & le digne flambeau,  
 Qui de Christ dans Paris éclairoit le troupeau.  
 Pour rendre au Tout-puissant une gloire plus ample,  
 Par un vœu des Chrestiens, ce lieu mesme eût un temple,  
 Qui pour marquer du Ciel les secours évidens,  
 En l'honneur du miracle, eut le nom des \* Ardens.

\* L'Eglise  
 de S. Gene-  
 vieve des ar-  
 dens près de  
 N. Dame à  
 Paris, bastie  
 à cause de la  
 guerison des  
 Ardens.







# CLOVIS,

## LIVRE TREIZIESME.



*Vand du Ciel eut paru la vertu  
secourable,*

*Lisois demeura seul dans un sort  
miserable.*

*Rien qu'horreur n'entretient ses  
pensers vagabonds.*

*De son triste Palais la cendre &  
les charbons,*

*De sa chere Yoland la fuite surprenante,  
Ses gardes renversez, cette audace estonnante,*

*De son Prince irrité les reproches cruels,*

*Outragent son esprit d'ennuis continuels.*

*Clovis à tous momens de peu de soin l'accuse ;*

*Qu'il devoit redouter & la force & la ruse ;*

Et sur ce grand depost avoir de toutes parts  
 Et de prudens soupçons, & de veillans regards.  
 Pour reparer sa faute, il veut que ses addresses,  
 Que ses soins obstinez, luy rendent les Princesses :  
 Qu'il coure apres leurs pas, qu'il les suiue en tous lieux.  
 Sans elles, luy deffend de s'offrir à ses yeux.  
 Quoy ? punir un malheur par la honte & l'outrage,  
 Dit-il ? prest à combattre, il m'ordonne un voyage ?  
 De plaintes il rebat tous les Grands de la Cour.  
 Puis il entend la voix de son flatteur amour,  
 Qui luy dit qu'en sa route il suit aussi l'armée,  
 Qui va vers le séjour de sa Princesse aimée ;  
 Et sent, en la suivant, double joye en son cœur,  
 Servant en mesme temps son Maistre & son ardeur.  
 Sur l'adieu de Lisois, Volcade se ranime.  
 Albione, en fuyant, l'a soulagé d'un crime.  
 C'estoit estre à son Roy perfide en la sauvant.  
 Il sert avec Lisois son Prince en la suivant.  
 Soudain avec l'espoir sa vigueur se rallume.  
 Il quitte de son lit la langoureuse plume ;  
 Et la belle Alpheïde, & ses soins amoureux ;  
 Et de suivre un amy, prend le pretexte heureux.

Cependant de Clovis les troupes répandues  
 Marchent de lieux divers, à files estendues :  
 Se joignent dans la route à monceaux grossissans,  
 Vers le champ Auxerrois à grands pas s'avancans,

Pour y former l'amas, & la force indomptable,  
 Qui porte à la Bourgogne un assaut redoutable.  
 Comme de mainte source, & de mille ruisseaux,  
 Des Alpes épandans leurs tournoyantes eaux,  
 Le Lech, l'Isèr, le Drave, & cent autres rivières,  
 Se forment, & long-temps coulent seules & fières ;  
 Puis fondent au Danube, & de communs efforts  
 Peste-mesle avec luy ravagent ses deux bords ;  
 Avec orgueil & bruit semblent dompter la terre ;  
 Puis à la mer Euxine osent porter la guerre.  
 Ainsi du Prince Franc les gendarmes épars,  
 Pour former un seul camp, marchent de toutes parts.  
 Dans Vienne, aux Autels, les meres en gemissent.  
 Dans Dijon plus prochain, tous les cœurs en fremissent.

Clovis void que tout vole où volent ses souhaits.  
 Aurele par ses soins l'allege d'un grand faix :  
 De puissans appareils fait l'apprest nécessaire ;  
 Et compte tous les pas du perfide adversaire.  
 Clovis par son adresse, & son discours charmant,  
 Et par sa noble ardeur ses troupes animant ;  
 Marche de rang en rang, vole de place en place :  
 Où tombent ses regards, par tout respand l'audace.  
 Le soldat, dont le cœur d'impatience bat,  
 N'aspire en ses desirs qu'au grand jour du combat.

D'autre-part Sigismond, dont la flamme irritée,  
 Par son employ guerrier est doucement flatée,

De son pere animé contente les regards,  
 Faisant hors de Dijon floter ses estendars.  
 Et le fier Gondomar fait sur les molles herbes  
 De son coursier fougueux bondir les pas superbes :  
 Void de ses escadrons & le front & les flancs ;  
 Les change, les rechange, entre parmy les rangs ;  
 Et par les tons aigus que la trompette envoie,  
 Sent son cœur fremissant & d'ardeur & de joye.  
 Icy sous \* Gondioch les gendarmes nourris,  
 Par cent & cent combas de long-temps aguerris,  
 Enflez, d'avoir vaincu le Romain, le Gepide,  
 Monstrent sur leur visage un orgueil intrepide.  
 Le brave Vrfé commande un corps de ces guerriers,  
 Dont le casque d'argent, orné de deux lauriers,  
 Des armes & des vers porte un double trophée ;  
 Vrfé, qui se vantoit de la race d'Orphée ;  
 Et dont tira son sang, \* celui qui dans nos jours  
 Des bergers de Forests a chanté les amours,  
 Par qui Lignon est noble, & coule aussi celebre,  
 Que par le \* Thracien le fameux flot de \* l'Hebre.  
 Par l'orgueilleux Gontran, l'autre corps est conduit,  
 Dés ses plus jeunes ans dans les armes instruit,  
 Enfant de la Fortune, & dont l'heur fait l'audace,  
 Dédaignent le deffaut de sa douteuse race.  
 Gondomar, pour l'essay de sa vive chaleur,  
 De ces troupes sans prix cognoissant la valeur,

\* Premier  
 Roy de  
 Bourgogne,  
 pere de Gon-  
 debaut.

\* Qui à  
 composé  
 l'Altrée.

\* Orphée  
 qui estoit  
 de Thrace.

\* Fleuve de  
 Thrace.

Veut

Veut combattre à leur teste ; & sa jeune arrogance  
 Ne peut d'aucun succès borner son esperance.  
 Icy les bataillons de piques herissez,  
 Prompts, fermes, se font voir à tout assaut dressez ;  
 Haussant parmy les airs leurs pointes flamboyantes,  
 Entre un nombreux amas d'enseignes ondoyantes.  
 Le regiment royal, fier d'antiques drapeaux,  
 Compte autant de combas, qu'ils traissent de lambeaux :  
 Qui seul de Gondebaut soustint l'aspre fortune ;  
 Quand\* les freres unis, d'une force commune,  
 Jusqu'aux sources\* d'Arar pousserent son malheur ;  
 Qui toujourns luy monstra sa fidele valeur ;  
 Et qui croit que son Roy, sauvé de la tempeste,  
 De Bourgogne luy doit la seconde conqueste.  
 Vindemir le conduit, d'Irier le vaillant fils,  
 Superbe de l'honneur des mutins déconfis,  
 Qui des champs Lionnois, par des trames nouvelles,  
 N'aguere avoient armé les cœurs souvent rebelles :  
 Mais plus superbe encor du paternel bon-heur,  
 Dont sur luy rejallit le rayonnant honneur,  
 De la grace du Roy par ses conseils acquise,  
 Par ses fideles soins, & sa noble franchise.  
 Sur son corcelet d'or, brille maint diamant.  
 La salade reluit d'un pareil ornement.  
 D'une pompe éclatante il pare sa noblesse.  
 Toujourns à la faveur est jointe la richesse.

\* Chilperic & Godegislille avoient vaincu Gondebaut, qui les vainquit puis apres.

\* Arar est le nom ancien de la Saône.

*Au dos des bataillons du guerrier Bourguignon,  
 Marchent les regimens d'Arles & d'Avignon.  
 Puis ceux que Montpellier, ceux que Marseille envoie ;  
 Et ceux des Montagnars, que Grenoble soudoye.  
 Le Prince des Bressans, frere de Gondebaut,  
 Le vieux Godegisille, à l'écart sur un haut,  
 En un seul bataillon tient sa bande pressée,  
 Ou d'escadrons épais chaque aile est renforcée.  
 Balme, à la haute taille, au genereux regard,  
 Celebre par ses faits, en mcine un corps à part.  
 Et sur le mont Revel qui s'éleve en la Bresse,  
 La race de la Baulme en tire sa noblesse.  
 A la gauche paroist des Gots le prompt secours,  
 Faisant tout retentir de clairons, de tambours.  
 Polignac les conduit, digne fils de son pere,  
 Le sage, le pieux, l'illustre \* Apollinaire,  
 Dont les doctes écrits, & les aimables vers,  
 Victorieux des ans, courent par l'Vnivers,  
 Qui s'aquit, éclatant en puissance, en justice,  
 La fille d'un \* Cesar, & le rang de Patrice.  
 Autour de luy paroist maint noble impetueux,  
 De l'Auvergne habitant le climat montueux,  
 Des Estats d'Alaric la force plus prochaine,  
 Cependant que luy mesme il arme l'Aquitaine.  
 Apres les Gots paroist de suite s'avancant  
 L'Helvetique \* secours, & nombreux & puissant,*

\* Sidonius  
 Apollinaris.

\* Il avoit  
 épousé Pa-  
 pianille fille  
 de l'Empe-  
 reur Avite.

\* Roy des  
 Gots qui re-  
 gnoit en  
 Aquitaine.

\* Les Suisses.



*De pietons aguerris, à cuirasse luisante,  
 A longue & large épée, à la garde pesante ;  
 Tous armez, de longs bois, patiens aux travaux ;  
 Et reputant la mort pour le moindre des maux.  
 L'Allobroge\* le suit, & les\* troupes Alpines ;  
 Et l'habitant du\* val des montagnes Telines :  
 Et loin derriere tous fait retentir l'airain,  
 Le\* Rhetes valeureux, qui void naistre le Rhein.  
 Gondebaut rassuré par ces troupes guerrieres,  
 Ne craint plus que les Francs ravagent ses frontieres.  
 Et dans son cœur ardent il souffre un doux espoir,  
 De ranger Clovis mesme aux loix de son pouvoir.  
 Le vaillant Sigismond, aigry par sa tristesse,  
 N'aspire, en son transport, qu'à sauver sa Princesse  
 Des armes du Rival fatal à son amour :  
 Et pour vanger sa flame, & le priver du jour,  
 Va sur les bords de l'Ousche arrester son pas ferme.  
 Dans les murs de Dijon Gondebaut se renferme.*

*Clovis dé-jà marchoit, enflé des regimens  
 Par\* Ranchaire amenez, Monarque des Flamans ;  
 Et d'un large escadron qu'à gauche tient sur l'aile  
 Cararic\* Roy du Mans, mais Prince peu fidele.  
 Tout s'avance en bel ordre ; & de l'auguste Roy  
 Tout garde par les champs la rigoureuse loy.  
 Le laboureur content sent la paix dans la guerre.  
 Le troupeau broute l'herbe, & le bœuf fend la terre.*

Ec ij

\* Les Sa-  
voyards.

\* Ceux des  
montagnes  
des Alpes.

\* Ceux de la  
Valtelline.

\* Les Gri-  
sous.

\* Frere d'Au-  
beron.

\* Fils de Ri-  
guimerfrere  
d'Auberon.  
Ce Cararic  
se tint sans  
rien faire en  
la bataille  
que Clovis  
donna a  
Siagre Roy  
de Soissons.  
Voyez l'hi-  
stoire.

\* L'histoire  
ma que que  
Clovis fit  
pendre va  
Soldat pour  
avoir pris  
vne botte de  
foin.

*Le \* soldat est puny du moindre fait commis ;  
Et garde sa fureur contre les ennemis.  
Devant les pas du Prince, & de sa fiere armée,  
Marche avec la Terreur sa haute Renommée :  
Et pour faire observer ses ordres redoutez,  
La Justice & la Force arment ses deux costez.*

\* C'est vn  
torrent im-  
petueux, qui  
se perd dans  
la riviere  
d'Ousche.

*Prés des bords du \* Suson, qui fougueux & terrible  
Precipite ses flots dans l'Ousche plus paisible,  
En vn \* val qui du fleuve a le nom emprunté,*

\* Le bourg  
se nomme,  
Val de Su-  
son, prés de  
Dijon.

*Le Roy trouve vn Vieillard, celebre en sainteté,  
Montan, jadis aveugle, à qui l'aide diuine  
Fit revoir la clarté, par le lait de Ciline,*

\* Ciline  
estant hors  
d'aage d'a-  
voir des en-  
fans, Mon-  
tanqui estoit  
aveugle, luy  
dit qu'elle  
auroit vn  
fils qui se-  
roit vn grand  
Saint, & que  
de son lait  
Dieu luy ren-  
droit la veuë.

*Mere du grand Remy, \* pour luy rendre vn doux prix  
D'avoir prophetisé qu'elle auroit ce saint fils.  
Il porte & fait voler vne riche banniere,  
Ou mille flames d'or répandent leur lumiere,  
Eclatent sur la pourpre, & contentent les yeux,  
Renvoyant les rayons du grand Astre des Cieux.  
Haste toy, dit l'Hermite, ô Prince redoutable :  
Haste toy pour sauver d'un sort épouvantable  
Celle qui fit pour toy cet heureux estendant,  
Que mes indignes mains t'apportent de sa part.  
Le Courrier qu'en secret t'envoya la Princesse,  
Fut surpris, au retour, d'une embusche traistresse :  
Puis timide, & cedant aux tourmens rigoureux,  
A découvert ta lettre, & tes soins amoureux.*

Clotilde dans les fers, attend sa dernière heure.  
Gondebaut furieux veut enfin qu'elle meure,  
Pour l'indigne forfait, dit-il, qu'elle a commis,  
Par un lâche commerce avec ses Ennemis.  
En vain pour son salut son fils le sollicite.  
Pour elle en vain s'émeut le saint Prelat Avite,  
Qui dans les longs ennuis de sa triste prison,  
Pendant qu'elle s'exerce au jeusne, à l'oraison,  
La console, & l'exhorte à tracer cet ouvrage,  
Pour animer ta flame à vanger son outrage.  
Il le mit en mes mains ; je te le viens offrir.  
Ne perds pas un moment, & viens la secourir.  
A luy ravir le jour le fier Tyran s'appreste ;  
Et croit finir la guerre, en luy tranchant la teste.  
Sigismond hors des murs ne peut plus l'émouvoir ;  
Et ce Roy fait agir son insolent pouvoir.  
Clovis est tout émeu du danger de sa Reine ;  
Souffre, à cette nouvelle, une sensible peine :  
Et sans perdre le temps, fait partir un Heraut,  
Qui porte la menace au cruel Gondebaut,  
Que s'il fait sur Clotilde éclater son audace,  
Il poursuivra sans cesse & sa vie & sa race.  
De sa chere Princesse il baise le present.  
Puis pour son grand peril, tout peril mesprisant,  
Veut que son camp s'avance ; en peu d'heure il arrive  
Sur les bords opposez, à l'effroyable rive,

Par tout d'armes bordée, & de grands pavillons,  
 Et d'escadrons brillans, & d'épais bataillons.  
 Clovis & Sigismond, & de joye & de rage,  
 Sentent, en se voyant, tressaillir leur courage.  
 Les deux camps à l'envy, de tambours, de clairons.  
 De cris font retentir les airs aux environs.  
 Des rivages tortus les rochers les secondent ;  
 Et de sons redoublez à tant de bruits répondent.  
 A ce piquant aspect, les cœurs, des deux costez,  
 De mouvemens divers se sentent agitez.  
 D'ardeur les plus vaillans, d'autres de peur fremissent.  
 Les uns sont enflammez, & les autres blémissent.  
 Montan, par son grand zele incapable d'effroy,  
 Parmy les escadrons, suit les pas du grand Roy.  
 Fay, dit-il, arborer la divine banniere,  
 A qui la sainte main, le jeusne, la priere,  
 Ont donné pour ton aide un merveilleux pouvoir :  
 Avant l'Astre couché, tu le pourras sçavoir.  
 Le Prince, à son secours, amoureux la reclame ;  
 Et pour ses flammes d'or, la nomme l'Oriflame :  
 La prend pour son enseigne en ses plus grands exploits ;  
 Et de baisers encor la presse par deux fois.  
 Puis au \* Duc de Melun dépose le cher gage,  
 Comme un tresor commis à son vaillant courage.  
 A sa lance il l'attache ; & l'ouvrage pieux,  
 Quelque part qu'il le porte, attire tous les yeux ;

\* Aurele.

Agreeable aux François, aux autres redoutable ;  
 Et depuis à nos Rois & saint & venerable.  
 Clovis parle aux soldats, allant de rang en rang,  
 Couvert du don celeste, & d'un pennache blanc.  
 Sus ! dit-il, animez, pour vanger mon injure,  
 Et vos cœurs & vos bras, contre un Prince parjure,  
 Qui trahit sa promesse ; & refuse à mon rang  
 L'honneur que je luy fais de m'unir à son sang ;  
 Qui veut à sa fureur immoler pour victime,  
 Celle qu'il me promet par accord legitime.  
 Il dit que je le fuis. Allons, mes compagnons,  
 Laver son insolence au sang des Bourguignons :  
 Allons avec le fer conquerir vostre Reine,  
 Autant digne d'amour, qu'il est digne de haine.  
 Que j'aime sur vos fronts cette ardeur que j'y voy.  
 Soudain un cry s'éleve, il faut vanger le Roy.  
 Aussi-tost dans les eaux le premier il s'élance ;  
 Et leur monstre le gué, qu'il sonde avec sa lance.  
 Tout le suit à l'envy, dédaignant les hazards,  
 Et les flots, & les traits, sifflans de toutes parts.  
 Les ondes d'un costé, d'autre les rives vertes,  
 D'hommes & de chevaux tout à coup sont couvertes.  
 Un camp se joint à l'autre avec un mesme effort ;  
 Et l'œil distingue à peine & le fleuve & le bord.  
 Le Monarque, au mépris de cent piques baissées,  
 Pousse enfin son coursier sur les rives forcées :

Couche du long sapin trois Gendarmes à bas :  
 Puis il arme sa main d'un large coutelas.  
 Il enfonce, il foudroie, il tranche & bras & testes.  
 La foule qui le suit seconde ses tempestes.  
 Il gagne par la force & la place & le temps,  
 Pour ranger sur le bord ses guerriers degouttans.  
 Contre l'heureux succès, Sigismond s'évertüe.  
 Il court, se desespere, anime, frappe, tuë,  
 Serre de Bourguignons un gros impetueux,  
 Pour rompre d'un seul choc l'abbord tumultueux.  
 Gondomar le seconde ; aux perils s'abandonne.  
 Tout s'émeut, tout combat ; la trompette resonance.  
 Comme deux vents émeüs se battent sur les mers,  
 L'un vers l'autre volant des bouts de l'Univers ;  
 Joignent à leur querelle & vagues, & nuages,  
 Et foudres éclatans, & pluvieux orages.  
 Tout se choque, tout bruit : eux-mêmes resonans,  
 Animent le combat par leurs souffles tonnans.  
 Clovis & Sigismond, par les prez, par les landes,  
 Avec pareille ardeur, ainsi poussent leurs bandes.  
 Clovis songeant à vaincre, & possesseur du bord,  
 Du vaillant Sigismond veut amuser l'effort :  
 Donne à sa vive audace une forte barriere,  
 Le puissant Sigisbert, & sa troupe guerriere :  
 Oppose à Gondomar les gendarmes François,  
 Par Sisulfe conduits au deffaut de Lisois :

De toutes parts luy-mesme, anime, court, travaille,  
 Prend les soins importans du fort de la bataille.  
 Sa voix fait avancer la Phalange des Francs.  
 Arbogaste à leur teste attaque par les flancs  
 La bande Bourguignonne, aguerrie & serrée,  
 Qui presente par tout mainte pointe ferrée.  
 Le vaillant Vindemir accourt à ce costé,  
 Pour s'opposer au choc du Guerrier redouté.  
 L'un vers l'autre ébranlant, d'une main foudroyante,  
 Le bois long & leger de sa pique ondoyante,  
 Au devant de sa troupe avance de six pas.  
 Tous deux sçavans en l'art appris dans les combas,  
 Pressent d'un ferme pas les landes sablonneuses :  
 Tous deux brillent de gloire, & d'armes lumineuses.  
 L'un contre l'autre en vain pousse son bras puissant.  
 Le fer coule trois fois sur le poly glissant.  
 Mais Arbogaste enfin d'un grand effort qu'il lance,  
 Du brave Vindemir surmonte la vaillance.  
 D'une large blessure il a le corps ouvert.  
 Le sang sort à longs flots : dé-jà l'œil est couvert :  
 Et l'ame fiere encor, dans les demeures sombres,  
 Va conter ses grandeurs aux passissantes ombres.  
 Le vainqueur glorieux, assez riche d'honneur,  
 Dédaigne la dépouille en son ardent bon-heur,  
 Pousse aussi-tost sa pointe, irritant son courage,  
 Sur la troupe qu'ébranle un si triste présage.

Ce Guerrier redoublant ses coups adroits & forts,  
 Fait tomber deux soldats sous ses puissans efforts.  
 Puis l'épée à la main entre par l'ouverture.  
 Sa bande le seconde, & suit son aventure.  
 Clovis voit que tout branle ; & d'efforts vehemens  
 Poussé avec l'escadron du \* fils de Guyemans :  
 Heurte, renverse, brise, abbat & bras & piques,  
 Et tout le vain orgueil des victoires antiques :  
 D'armes, de corps meurtris, foule aux pieds des monceaux ;  
 Et de sang ennemy fait couler des ruisseaux.  
 Comme un fleuve orgueilleux, qui perce une chaussée  
 Et d'argile & de pieux contre luy renforcée ;  
 Puis de flots épandus ravage les guérets ;  
 Entraîne bourgs, chasteaux, hommes, bestes, forests ;  
 Et ne peut rien souffrir en son cours redoutable,  
 Qui s'offre impunément à sa force indomptable.  
 Ainsi le vaillant Prince, en son cours furieux,  
 Renverse hommes, drapeaux, d'un effort glorieux.  
 Il fond en un moment sur tout ce qui s'avance.  
 Genobalde & les Francs, d'égale violence,  
 Poursuivent le débris, imitans sa chaleur.  
 Le \* Rhete & \* l'Allobroge éprouvent sa valeur.  
 Il fait tourner encore en déroute pareille,  
 Les bandes d'Avignon, d'Arles, & de Marseille.  
 La Françoisé Phalange, à l'égal s'avancant,  
 Moissonne après ses pas, sa route élargissant.

\* Genobalde.

\* Les Gri-fons.

\* Les Savoyards.



D'autre-part Sigismond, que la fureur domine,  
 Fend les forts escadrons des guerriers \* d'Agrippine:  
 Partout s'ouvre une voye ; & toujours assaillant  
 Toujours, d'un choix hardy, s'attaque au plus vaillant.  
 Il s'enfle du succès ; & son ardeur l'anime.  
 Vers le Roy Sigisbert, puissant & magnanime.  
 Son bras est secondé des plus fiers Bourguignons.  
 Il les enflamme, il crie. A moy, mes compagnons.  
 Que j'ouvre avec le fer mes belles destinées.  
 Que je tranche aujourd'huy des testes couronnées.  
 Ses faits suivent sa voix. De quatre coups divers,  
 Il fait voir quatre corps estendus à l'envers ;  
 Et par le glaiue enfin s'élargit le passage.  
 Sigisbert le reçoit d'un valeureux courage.  
 Ils s'attaquent soudain d'un transport furieux ;  
 Tous deux fiers de leur force, & de leurs grands Ayeux.  
 Dé-ja le fil tranchant de leurs larges épées,  
 Fait tomber les morceaux de leurs armes coupées.  
 Sigisbert se découvre ; & son bras estendant,  
 A la cuisse est atteint d'un horrible fendant,  
 Dont ses nerfs sont coupez, & tout son corps chancelle.  
 Puis il est d'un estoc poussé hors de la selle.  
 Le Prince Cloderic void son pere abbatu :  
 Accourt ; & sa vengeance irrite sa vertu.  
 Son cœur pieux l'arreste, & combat sa colere.  
 L'un le porte à sauver, l'autre à vanger son pere.

\* De Colo-  
gne.

*Mais plus juste, il prefere, en s'opposant aux coups,  
Le salut de son pere à son triste courroux.*

*Il soustient Sigismond, & l'arreste sans cesse,  
Donnant aux siens le temps pour tirer de la presse  
L'infortuné\* Vieillard qui du heurt des chevaux  
A peine s'écartant, marche à pas inégaux.*

*Alors des Vbiens le trouble ou la retraite,  
Au libre Sigismond valent une deffaitte.*

*Il va d'un mesme cours saccager le Tongrois.*

*Clovis d'autre costé pousse ses grands exploits.*

*Et comme deux faucheurs, qui d'une ample prairie,*

*L'un à l'autre opposez, tranchent l'herbe fleurie,*

*Eslargissent leur voye, & jettent par compas*

*Vne verte moisson qui tombe sous leurs pas :*

*Clovis & Sigismond ainsi d'un grand courage,*

*Chacun de leur costé, moissonnent leur passage :*

*Et chacun mesurant sa fortune à son cœur,*

*Par son effort espere, & s'estime vainqueur.*

*Ils se cherchent tous deux. La flame noble & forte,*

*Puisée en mesmes yeux, l'un vers l'autre les porte.*

*Chacun d'eux se croit seul digne d'en estre ataint ;*

*Vent que le feu de l'autre en son sang soit esteint.*

*Chacun d'eux veut punir, comme une audace extreme,*

*L'injurieux dessein d'aimer celle qu'il aime ;*

*Ne craint dans sa fureur ny dangers ny travaux ;*

*Et de gloire & d'amour tous deux ardens rivaux.*

\* Il fut sur-  
nommé de-  
puis Sigif-  
bert le Roi-  
teux.

*Gondomar qui des Francs combat le haut courage,  
Parmy les escadrons, court, s'emporte, s'engage.  
Plus le peril est grand, plus s'accroist sa valeur.  
Le Bourguignon s'émeut, secondant sa chaleur :  
Et l'exemple piquant rend leurs cœurs intrepides,  
Pour soustenir des Francs les haches homicides.*









# CLORIS,

## LIVRE QUATORZIESME.



*V*RELE d'autre-part, ani-  
 mant les Gaulois,  
 A sa haute vaillance égaloit  
 ses exploits :  
 Et heurtoit, échauffant leurs  
 forces redoublées,  
 De l'Auvergne & des Goths  
 les troupes assemblées.

Montan, le vieux Hermite, allant par les sillons,

A front suant le cherche entre les bataillons.

Enfin perdant l'haleine, il l'approche, il l'appelle.

Apporte l'Oriflame ; apporte, brave Aurele.

Vien, dit-il, & me suy : tu verras sa vertu ;

Et l'art des noirs Demons sous sa force abbatu.

Le Duc ordonne Albert, & veut qu'il luy succede,  
 Pour terracer le Goth, qui s'ébranle, & qui cede.  
 Il luy joint Amalgar, pour seconder l'effort :  
 Puis Herpon, & Zaban : seul de la presse il sort,  
 Pour ne point atiedir leur ardeur animée.  
 Vois-tu, luy dit Montan, cette épaisse fumée ?  
 Elle cache Auberon, avec le Roy du Mans ;  
 A qui se joint encor le Prince des Flamans.  
 Là par un traistre advis, appuyé de ses charmes,  
 Il veut que sur les Francs tous deux tournent leurs armes.  
 Mais marche vers ces Rois à leur trame occupez.  
 L'Oriflame rendra leurs projets dissipez,  
 Il s'avance : à l'abbord de la banniere sainte,  
 Le nuage s'écarte : Auberon fuit de crainte,  
 Privé du char venteux dont il fendoit les airs ;  
 Et va d'un pied tremblant se cacher aux deserts ;  
 Comme un loup découvert, qui de honte & de rage,  
 Hüé par les Bergers, se renfonce au bocage.  
 Ranchoire & Cararic se retirent confus ;  
 Vont rejoindre leur troupe, & ne s'ébranlent plus.

\* Ce mes-  
 chant Faron  
 est remarqué  
 dans l'Hi-  
 stoire.

\* Faron, du Roy Flamand le confident infame,  
 Complice en tout plaisir, en tout crime, en tout blâme,  
 Grand Ministre de fourbe, & de lasches advis,  
 Leur conseille, au combat, d'abandonner Clovis,  
 De prendre un party neutre ; & comme Rois habiles,  
 D'arrester dans ce champ leurs bandes immobiles.

Pour



Pour laisser le Roy Franc aux perils s'engager ;  
 Partager son débris, ou vaincre sans danger.  
 Montan qui sçait leur trame, au sage Duc s'adresse.  
 Voy, dit-il, qu'au combat vient le Prince de Bresse,  
 Oncle de la Princesse : avance, & luy promets  
 Que ton Roy contre luy ne combattra jamais :  
 Qu'il l'aime, aimant Clotilde ; & pour marque plus claire,  
 Qu'il tient hors du combat Cararic & Ranchaire.  
 Que de mesme il s'arreste ; & pour son amitié,  
 Qu'il rendra son Estat accru de la moitié.  
 Ne crains rien : l'Orislame assure ton passage.  
 Le Duc prompt à sa voix, porte le feint message ;  
 Parle à Godegisille ; & luy touche la main.  
 Aussi-tost pour le Franc, il quitte son \* Germain,  
 En faveur de sa Niece, & de la foy donnée,  
 Detestant le trompeur, contraire à l'Hymenée,  
 Et ses cruels bourreaux non encore assouvis.  
 Son cœur desja combat pour elle & pour Clovis.  
 Aurele, des deux Rois craint la traistresse audace ;  
 Fait marcher le Bressan : devant eux il le place ;  
 Et contre leurs desseins veut qu'il soit un rampart.  
 Comme un corps de reserve, ils paroissent à part :  
 Et ce gros en suspens, comme un futur orage,  
 Des Bourguignons branlans estonne le courage.  
 Le Duc impatient, rejoignant les Gaulois,  
 Comme d'un feu nouveau, rallume leurs exploits.

\* L'histoire  
 dit que Gode-  
 gisille s'ac-  
 comoda avec  
 Clovis, &  
 ne combattit  
 point pour  
 Gondebaur  
 son frere, à  
 cause de sa  
 cruauté con-  
 tre Chilperic  
 & sa femme  
 & ses fils, &  
 qu'il en crai-  
 gnoit autant,

Par son vifte retour, & par fa voix aimée,  
 Et par fes coups hardis, fa troupe eft ranimée.  
 Le vaillant Polignac, à cet horrible abbord,  
 Avec fes Auvergnacs, feul retarde l'effort.  
 Le Duc veut furmonter l'obftacle qui s'oppose:  
 Dans les mains de Rhodan l'Oriflame dépose:  
 Puis d'une prompte ardeur, des fiens fe détachant,  
 Attaque le Guerrier de fon glaiue tranchant.  
 Le brave Polignac au combat fe prepare.  
 Mais un Goth le prévient, les trouble, & les fepare;  
 Et fondant fur le Duc par un transport jaloux,  
 Seul l'attaque, & fur luy feul attire fes coups.  
 Le Duc luy fait sentir fon fer qui le terrace;  
 Et punit par fa mort fon envieufe audace.  
 Aurele & Polignac, libres par fon trépas,  
 Se font connoiftre alors ce que pefent leurs bras.  
 Le Duc perce un deffaut de la cuiraffe forte:  
 Mais un flot de Guerriers les rompt & les emporte.  
 Tout fuit le fer Gauois: on void de tous coftez  
 Ceder les plus vaillans par la foule domptez.  
 Cependant tout combat d'une force obftinée  
 Où fe va decider le fort de la journée.  
 La pouffiere envieufe, en cette afpre chaleur,  
 Couvre les plus beaux faits que produit la valeur.  
 Marcomir & fa bande, à pique contre pique,  
 S'attachent de pied ferme à la bande \* Helvetique;

Plus preste l'une & l'autre à souffrir cent trépas,  
Que le honteux affront de reculer d'un pas.  
Mais l'Helvetique fier desja rougit le sable,  
Percé dans l'estomac d'une playe honorable.  
Dés que l'un mord la terre, & nage dans son sang,  
L'autre remplit sa place, & succede à son rang.  
Chacun fait voir son cœur aux perils invincible:  
Mesmes en expirant, monstre un regard terrible:  
Ou fait mourir, ou meurt; & satisfait du Sort,  
Croit sa gloire assez haute, en tombant sur un mort.  
Le Roy vainqueur revient de sa chaude poursuite.  
Son bras porte par tout ou la mort ou la fuite.  
Mais son coursier lasé, sous luy tombe écumant,  
De sang & de sueur tout humide & fumant.  
Son Escuyer Leubaste à son secours ameine  
Un barbe impatient, indomptable à la peine,  
Par le bruit des clairons dés long-temps animé  
Du desir d'enfoncer un escadron armé.  
Il hannit orgueilleux sous son Roy magnanime.  
A l'aspect de Clovis le combat se ranime.  
Des Helvetiques forts le guerrier Regiment,  
De la gloire des Francs le seul retardement,  
Pour qui l'affreuse mort n'a rien de redoutable;  
Soustient de toutes parts un choc épouvantable.  
Par tout, de leur grand cœur le Gendarme irrité,  
Tasche d'ouvrir les rangs de ce Peuple indompté.

Il tranche les longs bois par sa hache luisante ;  
 Ou les rompt par les coups de sa masse pesante.  
 Le bataillon tient ferme, assuré de perir ;  
 Et que s'il ne sçait vaincre, il sçaura bien mourir.  
 Pres d'un bois Sigismond, d'une course legere,  
 De l'effort des François vient garentir son frere,  
 Du renfort que la Vauge envoie à son secours ;  
 Et de l'heur de Clovis veut arrester le cours.  
 Gondomar secouru s'estime plein de gloire ;  
 Et sortir du danger, luy semble une victoire.  
 Tous deux, pour soster l'Helvetique atterré,  
 Heurtent de Marcomir le bataillon ferré,  
 Avec le rude effort de ces troupes nouvelles.  
 Clovis vient au secours de ses bandes fidelles.  
 Il choque par le flanc ces Gendarmes épais ;  
 Les ouvre : & tous les siens suivent ses vaillans faits.  
 Le Bourguignon épars par la campagne large,  
 De tous lieux se rallie, & revole à la charge.  
 La troupe des Amans arreste leur retour,  
 Par ses faits signalée en cet illustre jour ;  
 Et soster tout le faix des bandes ramassées,  
 De nombre, à tout moment, & de cœur renforcées.  
 Et de cris & de coups, Vrsé, de toutes parts,  
 Taschoit à rassembler ses Gendarmes épars ;  
 Ainsi que de la voix, & de mottes jettées,  
 Vn Berger réunit ses brebis écartées.

*Argine le choisit entre tous ses Guerriers :*  
*Et voyant son beau casque ombragé de lauriers ;*  
*Quel orgueil, luy dit-elle, est égal à ta gloire,*  
*De porter le laurier, mesme avant la victoire ?*  
*Elle hausse la hache ; & du tranchant acier,*  
*Entame d'un seul coup le casque & le laurier.*  
*Vrsé la blesse au bras : mais elle en est vannée.*  
*Aigoland dont la force est ailleurs engagée,*  
*Se retourne à l'instant, soigneux de ses amours ;*  
*Void le coup ; & sensible arrive à son secours :*  
*Vient fondre sur Vrsé ; puis de sa lourde masse*  
*Enforce & casque & teste, & du coup le terrasse.*  
*Gontran, qui de hazard passe d'un cours leger,*  
*Void le Guerrier tombant, tourne pour le vanger.*  
*Varadon le prévient : desja sa large épée*  
*Par un fendant revers de son sang est trempée.*  
*Gontran plein de fureur se hausse sur l'arçon :*  
*Veut le fendre d'un coup. Alors un froid glaçon*  
*Saisit le cœur brulant d'Aregonde la belle,*  
*Dont la hache s'oppose à l'attainte mortelle.*  
*Au peril de leur Chef maint Bourguignon accourt.*  
*Valdin leur fait sentir son fer tranchant & lourd.*  
*A ses costez combat sa chere Amalazonte.*  
*Pres d'elle son Guerrier ne void rien qu'il ne dompte.*  
*Et les autres Amans, d'un flot continuel,*  
*Se donnent l'un à l'autre un secours mutuel.*

Nul d'eux n'est sans second : l'amour qui les assemble,  
 Contre un seul ennemy joint quatre bras ensemble.  
 Alpheide est la seule, en son malheur secret,  
 Qui ne trouve avec soy que son cuisant regret.  
 Alors de toutes parts le choc se renouvelle.  
 Clovis haste les Francs, du meurtre les rappelle.  
 Les Goths, les Auvergnacs, viennent de tous costez.  
 Le Roy leur fait sentir ses grands coups redoutez.  
 Lisois dans la meslée à son Maistre s'adresse.  
 Voy, dit-il, grand Monarque, Yoland la Princesse,  
 Et sa sœur Albione, & leur front furieux.  
 L'accomplis ton vouloir, & les rends à tes yeux.  
 Dans Mets & dans Verdun mes pas les ont suivies,  
 Où je vis à leurs vœux ces troupes asservies.  
 C'est les mettre en tes mains, que te les faire voir :  
 Et leur propre fureur les rend sous ton pouvoir.  
 Aux regards de Clovis, les deux Sœurs irritées,  
 Superbes sous l'abry des armes enchantées,  
 Que nul acier mortel ne sçauroit entamer ;  
 Et de haine & d'orgueil se sentent enflammer,  
 Fondent sur le grand Roy d'une pareille audace.  
 Yoland à ses coups adjouste la menace.  
 Clovis, tu vas sentir que nos pesantes mains  
 Sont libres desormais de tes fers inhumains.  
 Il dédaigne leurs voix, & les soustient sans crainte.  
 De deux coups tout d'un temps il sent la lourde atteinte.

Deux glai ves tour à tour, sur l'or estincellans,  
 Semblent deux forgerons sur le fer martellans.  
 Yoland du beau casque atteint la touffe blanche;  
 Et donne aux vents legers les plumes qu'elle tranche.  
 Le Monarque vaillant, honteux de ce combat,  
 D'un effort dédaigneux les repousse, & les bat.  
 Du fer il les écarte; & les celestes armes  
 Entrent dans leur cuirasse, & destruisent leurs charmes:  
 Il poursuit Yoland; elle accroist sa valeur,  
 Par les coups de Clovis, par sa propre douleur;  
 D'un orgueil invincible, & de rage allumée,  
 Sentant, malgré l'acier, son épaule entamée.  
 Comme au bord du \* Meandre, un beau saule planté,  
 Sentant couper sa branche au feüillage argenté,  
 Renouvelle sa force, & sçait de son dommage  
 Tirer, par le fer mesme, & richesse & courage.  
 Lisois, qui de Clovis connoist le bras puissant,  
 Pour Yoland redoute, entre deux s'élançant;  
 Vent soustenir ses coups; & feint avec adresse  
 De craindre pour son Roy, craignant pour sa Princesse.  
 Clovis sur Albione estend son rude bras,  
 Dont le charme vaincu ne la garentit pas.  
 Pousse le fer celeste, & perce de la pointe  
 L'endroit où la tassette à la cuirasse est jointe.  
 Volcade qui la suit, à ce coup blémissant,  
 Void du beau sang aimé le cheval rougissant,

\* Fleuve de  
l'Asie mineu-  
re.

Entr'elle & son Monarque en fureur s'abandonne.  
 Son amour insensé combat pour Albione.  
 Puis l'auguste regard du magnanime Roy,  
 L'arreste, & le remplit & de honte & d'effroy.  
 Mais il s'oppose aux coups, & de son fer les pare.  
 Du moins pour la sauver, pour elle il se déclare.  
 Non loin avec sa troupe, en ce fatal moment,  
 Alpheïde combat, découvre son Amant,  
 Vient d'une course émenüe ; & voyant l'Infidèle  
 Au devant d'Albione, & combatant pour elle,  
 Traïstre à ton Roy, dit-elle, & traïstre à ton amour,  
 Qui des deux le premier dois-je priver du jour,  
 Ou ma fiere Rivale, ou mon Amant parjure ?  
 Mais Clovis va sur toy vanger la double injure.  
 Soudain sur la Princesse elle porte ses coups,  
 Et sa flame irritée, & son brulant courroux.  
 Au peril des deux Sœurs, sur qui fond un orage,  
 Auberon vient soudain, les couvre d'un nuage,  
 Les porte dans un bois, pour leur donner secours,  
 Et du sang qui se perd tasche à borner le cours.  
 Clovis, dans les broüillards de la vapeur humide,  
 S'écarte, avec Lisois, & l'ardente Alpheïde.  
 Et le traïstre Volcade est surpris & confus,  
 Croit sa Princesse esteinte, en ne la voyant plus,  
 Il cherche, il desespere, il court, il s'embarrasse ;  
 Et de soins obstinez, tasche à trouver sa trace.

Alpheïde



*Alphéide en fureur, des deux cherche les pas :  
 Et des deux en courant medite le trépas :  
 Pretend vanger sa honte, & dans les bois s'engage,  
 Rouge par son dépit, puis blesme par sa rage.  
 Lisois, dont les regards son privez d'Yoland,  
 Fond sur les Bourguignons d'un cœur plus violent :  
 Rompt de sa lourde masse une troupe ébranlée,  
 Honteux d'avoir si tard paru dans la meslée.  
 Gontran ose tout seul soustenir son effort.  
 Tous deux se font sentir leur bras adroit & fort.  
 Mais le brave Lisois de trois coups le terrasse :  
 Et l'envoye aux Enfers ronger sa vaine audace.  
 Par la mort de leur Chef l'escadron estonné,  
 Et de force & de cœur se sent abandonné.  
 Quatre des plus hardis sous luy mordent la terre.  
 Le reste fuit l'ardeur de ce foudre de guerre.*

*Cependant les François, par Clovis enflammez,  
 Enfoncent l'Helvetique, à vaincre accoustumez :  
 Tranchent testes & bras : mais le Prince commande  
 Que l'on donne la vie à la guerriere bande :  
 Qu'ils mettent bas le fer. Leur main, de toutes parts,  
 Jette à terre la pique, & rend les estendars.  
 A peine aux loix du Roy cette troupe est reduite,  
 Que l'Ennemy par tout s'abandonne à la fuite.  
 Nul n'entend plus ses Chefs : nul ne garde ses rangs.  
 Des chevaux élancez, chacun pique les flancs.*

*Sigismond, Gondomar, au débris sans ressource,  
 Vers les murs de Dijon vont d'une prompte course.  
 De la poussière émeüe un tenebreux amas  
 Cache, pour leur secours, & leur honte, & leurs pas.  
 Les Francs pressent le dos des troupes fugitives;  
 Les percent de l'épée, ou les traissent captives.  
 Clovis espere atteindre, à la course animé,  
 Sigismond dans ses murs à peine renfermé:  
 Fait un juste mépris de la foule moins digne,  
 Pour couronner son heur par cette prise insigne:  
 Et pour tenir un gage en sa puissante main,  
 Qui sauve ses amours du Tyran inhumain:  
 Où pretend peste-meste, en la ville tremblante,  
 Entrer parmy la presse éperduë & sanglante.  
 Mais les Princes dé-ja dans l'enclos sont sauvez:  
 Et la porte est barrée, & les ponts sont levez.  
 Vne troupe au dehors, miserable, estonnée,  
 Au pouvoir du Vainqueur demeure abandonnée.  
 Tous de fer desarmez, sont conduits par monceaux,  
 Comme par les pasteurs les timides troupeaux.  
 Clovis revient alors dans le champ de sa gloire,  
 Respirant le doux air qui flate la victoire.  
 Ses Chefs autour de luy soudain sont ramassez.  
 Vn mot, vne caresse, un regard est assez,  
 Pour le prix des travaux, du sang, & des blessures.  
 Il apprend les complots des deux Princes parjures,*

*Ranchaire & Cararic sans honneur & sans foy.  
 Puis des peuples Bressans il embrasse le Roy ;  
 Et l'anime à vanger, d'une juste colere,  
 Et Clotilde, & le sang de Chilperic son frere.  
 La dextre joint la dextre ; & Bressans & François  
 En confirment l'accord, par le bruit de leurs voix.  
 Puis il void Sigisbert ; & louë, adroit & sage,  
 Du fils la pieté, du pere le courage.  
 Et dit, voyant sa playe, & flatant sa douleur,  
 Que souvent sont amers les fruits de la valeur.  
 Alors de toutes parts la triomphante armée  
 Des deux perfides Rois tient la troupe enfermée,  
 Par le juste vouloir du Monarque vainqueur,  
 Qui contre les cœurs bas aigrit son noble cœur.  
 Dé-ja parmy les siens son ire est répandüe.  
 Chacun baisse contr'eux la pique suspendüe,  
 Preste, au premier regard, dans leurs chauds mouvemens,  
 D'immoler à sa veüe & Manceaux & Flamans.  
 Clovis, émeü de voir, pour deux Princes infames,  
 Perir hors du combat tant d'innocentes ames,  
 Qui font vœu de le suivre en ses plus grands exploits,  
 Fait paroistre à ses yeux les deux indignes Rois :  
 Leur jette en sa colere une œillade estonnante ;  
 Et leur lance ces mots d'une bouche tonnante.  
 Quoy ! detestables cœurs, honte de nostre sang,  
 Indignes d'estre issus d'un vaillant Prince Franc,*

*Vous tenez aux fourreaux vos lames enfermées,  
 Dans le temps qu'à vos yeux se choquent deux armées ?  
 C'est ainsi\* qu'un de vous, souhaitant mon malheur,  
 De ses troupes retint la boüillante chaleur,  
 Pensant par ma ruine agrandir son domaine,  
 Quand je domptay Siagre, & la force Romaine.  
 Encor me fait-on grace en ce honteux dessein,  
 Ne tournant par le fer contre mon propre sein.  
 Deux paroles encor d'une langue infernale,  
 M'eussent conduit, peut-estre, à mon heure fatale :  
 Et je dois mon salut au celeste secours,  
 Qui troubla les complots, & les traistres discours.  
 Enfin donc la malice, & les plaisirs infames,  
 De la gloire, en vos cœurs, ont amorty les flames ?  
 O ! le change honteux, qui vous rend redoutez,  
 Non par vostre valeur, mais par vos laschetes ;  
 Tyrans de vos sujets, à vostre sang perfides,  
 Forts par les trahisons, & par les parricides.  
 Mais ce n'est-pas la fourbe, ou les noirs attentats,  
 C'est la forte vertu qui gagne les Estats.  
 La valeur à conquis mon illustre heritage :  
 Et des traistres jamais n'en feront un partage.  
 La rigueur de la guerre, & vos crimes commis,  
 A mon juste courroux vous ont enfin soumis.  
 Mais la gloire me porte à des loix plus humaines :  
 Et mon sang, pour vous deux, me parle dans mes veines.*

\* L'Histoire  
 dit que Ca-  
 riac demeu-  
 ra sans com-  
 battre, en la  
 première ba-  
 taille de Clo-  
 vis contre  
 Siagre.

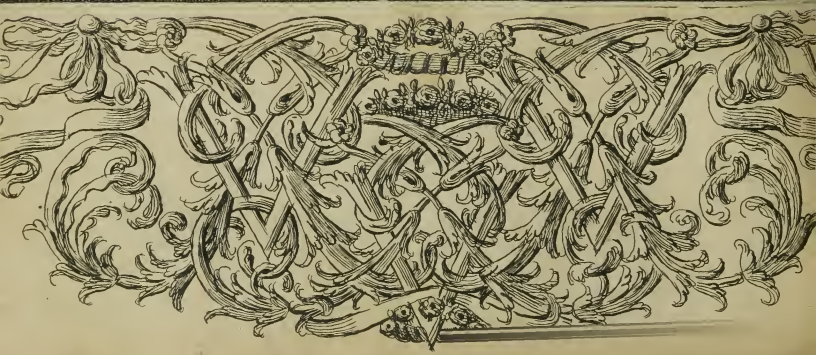
*Je vous laisse le jour, la franchise & les biens :  
 Mais des vostres je prens qui veut estre des miens.  
 Allez, lasches, allez ; sortez de mon Empire.  
 Le soldat, dont la peur fait qu'à peine il respire,  
 Prest à se voir puny du crime de leurs Rois.  
 Emeut ses cris de joye ; & de communes voix,  
 Nous quittons, disent-ils, ces detestables Maistres ;  
 Et nous signons nos vœux par le meurtre des traistres.  
 Soudain leur fer se baisse ; & sous leur choc ardent  
 Dé-ja tombe Faron, le lasche confident ;  
 Qui du sang que son corps rend à leur juste rage,  
 Alors vange du peuple & le sang & l'outrage.  
 Son ame en mesme temps sort par cent lieux ouverts ;  
 Et de crimes chargée, est plongée aux Enfers.  
 Ranchaire & Cararic, d'une bassesse vile,  
 A Clovis éperdus demandent un asile,  
 Souffrant des méchans Rois l'épouvantable horreur,  
 Quand la haine d'un peuple est tournée en fureur.  
 Ils sentent le secours de sa douceur propice ;  
 Et dé-ja garantis du fer de sa Justice,  
 Ils sont sauvez encor du fer d'un peuple armé,  
 Qui cherche une victime à son cœur enflammé.  
 Il esteint par sa voix l'ardeur qui les emporte.  
 Aux deux Princes craintifs il ordonne une escorte :  
 Puis porte à d'autres soins son esprit genereux,  
 Pour avancer le cours de ses progresz heureux.*

246 CLOVIS, LIVRE XIV.

*De dépouilles, de corps, les plaines sont couvertes,  
Et tout le bord conquis, & les pelouses vertes.  
On voit de sang versé couler de longs ruisseaux,  
Qui font grossir le fleuve, & rougissent ses eaux.*









# CLAUDE

## LIVRE QVINZIESME.



*Ependant Sigismond trouve la  
ville en larmes :*

*Et croit que chacun plaint la  
honte de ses armes.*

*Mais le peuple en soupirs, meste  
une autre douleur*

*Aux pleurs qu'a fait verser le  
bruit de son malheur.*

*Tout accourt au spectacle : il suit la foule émeüe.*

*Vn pitoyable objet soudain frape sa veüe :*

*Clotilde aux yeux bandez, sur vn noir échaffaut,*

*Preste à sentir l'arrest du traistre Gondebaut,*

*Qui choisit de son fils l'absence favorable,*

*Pour pri-ver l'Vniuers de la teste adorable,*

Et trancher de la guerre & la cause & le cours,  
 Sans craindre du Heraut le menaçant discours.  
 La Princesse à genoux, en Dieu seul occupée,  
 Tend son beau col de neige à la tranchante épée :  
 Et la foule attendant le coup à tous momens,  
 Répand des cris divers, & des gemissemens.  
 Du bruit de la déroute, & d'horreur chacun tremble :  
 Chacun pense pleurer mille douleurs ensemble.  
 L'Amant, d'estre vaincu sembloit s'estre hasté,  
 Pour courir au secours de sa chere Beauté :  
 Et dé-jà tout confus de honte & de tristesse,  
 Est encor plus émeû du sort de sa Princesse.  
 Sa voix fait tout suspendre ; & la presse fendant,  
 Il met le fer en main, dans son transport ardent.  
 Il passe à l'échaffaut, met les gardes en fuite,  
 Aidé de Gondomar, & de sa prompte suite :  
 Monte, oste le bandeau du front majestueux ;  
 Détache ses liens, d'un soin respectueux :  
 Et la trouvant muëtte, incertaine, éblouie ,  
 Ny triste par la peur, ny d'espoir réjouie ;  
 Vous voyez, luy dit-il, un Prince à qui l'amour  
 A fait perdre un combat pour vous rendre le jour.  
 Je bénis ma deffaite, à mes feux desirable.  
 Un bon-heur, pour jamais m'eût rendu miserable.  
 Clotilde dont l'ésprit dé-jà voloit aux Cieux,  
 A regret void le jour qui refrape ses yeux :

Puis apprend des succès qu'à peine elle ose croire,  
 Qu'elle est libre des fers, & Clovis plein de gloire.  
 A son frere il la laisse : & quittant l'échaffaut,  
 Monte sur son coursier, va chercher Gondebaut.  
 Il trouve en son transport Irier avec son pere.  
 Que justement, dit-il, la divine colere  
 S'allume contre vous, miserables mortels ;  
 Qui pendant la bataille, au lieu d'estre aux autels,  
 Implorant le secours de la dextre puissante,  
 Versez, pour l'irriter, le sang d'une innocente !  
 Hé ! quoy ? c'estoit là donc, ennemis de mon cœur,  
 Le prix qu'on m'apprestoit si j'eusse esté vainqueur ?  
 C'estoit donc l'appareil pour guerir mes blessures ?  
 Quoy ? faire à mon amour ces cruelles injures ?  
 Contre le sang que j'aime armer vostre courroux,  
 Dans le temps que le mien se répand tout pour vous ?  
 Perdre, par un conseil à vous mesme funeste,  
 Quand tout seroit perdu, le seul bien qui vous reste ?  
 Puis que dans ma valeur vous aviez quelque espoir,  
 Et que de mon Rival vous craigniez le pouvoir,  
 Deviez vous pas garder mon tresor & le vostre,  
 Pour recompenser l'un, ou pour appaiser l'autre ?  
 L'ire de Dieu nous suit, & s'arme pour Clovis.  
 Ses vœux, par vos forfaits, de gloire sont suivis.  
 Tout fuit son bras vainqueur, & sa force guerriere.  
 Des nostres les plus fiers ont mordu la poussiere.

*En l'ardeur de Clovis, rien ne peut l'arrester ;  
 Et ce foible rampart ne peut luy resister.  
 Nulle troupe des miens n'est entiere échapée  
 De la prompte fureur de sa tranchante épée.  
 Mesmes ton Fils, Irier, de son sang genereux,  
 A payé par sa mort tes conseils malheureux.  
 Toy qui perdis le pere, & veux perdre la fille,  
 Tu pers en Vindemir l'espoir de ta famille.  
 A la triste nouvelle, Irier l'infortuné,  
 Aux pleurs, aux desespoirs, aux cris abandonné,  
 Ne peut à sa douleur faire de resistance.  
 Elle emporte & devoir, & respect, & constance.  
 Gondebaut de forfaits bourrellé dans son cœur,  
 Ordonne à Sigismond d'amuser le Vainqueur :  
 Puis timide, éperdu, pour chercher un asyle,  
 Par le fleuve s'enfuit de la tremblante ville :  
 Et de la Saône prend le favorable cours,  
 Pour haster dans Vienne un plus puissant secours.  
 L'ame de Sigismond, de mille soins chargée,  
 Se sent, par son depart, d'un grand faix foulagée.  
 Il croit que de bonheur le Ciel le va combler,  
 Puisque pour sa Princesse il n'a plus à trembler.  
 Il mande à Gondomar qu'au Palais il l'ameine :  
 Puis il marche au devant, & la reçoit en Reine.  
 Ne craignez plus, dit-il, ny la mort, ny les fers.  
 Icy tout est soumis à celle que je fers.*

Tout y vit sous vos loix ; & Gondebaüt vous donne,  
Des lieux de ses Estats, tout ce qu'il m'abandonne.  
Je cheris le malheur, la honte, & le mespris,  
S'il falloit pour vos jours donner un si grand prix.  
Et si plus que l'honneur rien nous est cher encore,  
Je voudrois l'immoler pour celle que j'adore.  
Mais l'heur dont la fortune a voulu me flater,  
Estoit pour vous servir, non pour vous meriter.  
Il vous faut un amant tout rayonnant de gloire.  
Avant que de vous vaincre, il faut une victoire.  
Je ne demande rien : je sçay que dans ce jour  
Rien n'est heureux pour moy, la guerre ny l'amour.  
C'est assez de bonheur de vous avoir servie ;  
Et d'avoir des bourreaux garenty vostre vie.  
Mais demain je pretens contenter vostre cœur.  
Vous aurez vos souhaits, pour espoux, un vainqueur.  
A ces mots il la laisse : à d'autres soins il passe,  
Sans vouloir esperer, ny responce, ny grace.  
Il va de la Cité visiter le pourpris ;  
Et de son triste sort ramasser le débris.

Des ombres de la nuit les voiles favorables  
Par tout rendent les murs aux fuyards secourables.  
Cependant les Demons, des tenebres amis,  
Voyant que nul complot ne leur est plus permis,  
Tandis que le Soleil éclairera leurs charmes,  
Qui craignent l'Oriflame, & les celestes armes,

Choisissent un temps propre à surmonter Clovis,  
 Par leurs propos menteurs, & leurs trompeurs avis,  
 Quand rien ne l'accompagne, & lors que la nuit sombre,  
 Pour aider leurs desseins, cache tout de son ombre.  
 Avant qu'il puisse voir la ville sous ses loix,  
 Et la belle Clotilde acquise à ses exploits,  
 Ils veulent, par la trame en leurs conseils dressée,  
 Pour une autre Princesse occuper sa pensée.

Le Monarque goustoit au camp victorieux  
 Le doux repos qui suit les travaux glorieux.  
 Un grand bruit le réveille : il ouvre la paupiere;  
 Et void autour de luy s'épandre une lumiere.  
 Lors Jupiter armé de son foudre à trois dards,  
 Paroist luisant de feux, accompagné de Mars,  
 Dont la cuirasse brille, & le casque & l'épée,  
 Et qui d'un grand pavois à sa gauche occupée.

\* Alcide le sui voit, orné d'un laurier verd,  
 Au corps nud d'une part, & d'une part couvert  
 De la terrible peau du Lion de \* Nemée;  
 D'une masse noïeuse ayant la main armée.  
 Sur ses Dieux, le Roy jette un œil respectueux;  
 Et Jupiter luy dit, d'un ton majestueux.  
 Clovis, l'odeur nous plaist des nombreuses victimes  
 Que ta largesse immole aux Dèitez sublimes.  
 Aussi tu reconnois qu'en nous comblant d'honneur,  
 Nous comblons tes desseins de gloire & de bonheur.

\* Hercule.

\* La forest ou  
 estoit le Lion  
 qu'Hercule  
 dompta.

Mais quitte pour jamais le feu qui te devore  
Pour celle qui crédule un Iesus-Christ adore,  
Un mortel misérable, à la croix attaché,  
Durant trois fois dix ans dans sa honte caché,  
Qui pauvre & d'un cœur bas, n'a presché dans le Monde,  
Que misère, indigence, humilité profonde.

Les valeureux François doivent suivre des Dieux  
Qui par leurs faits guerriers ont mérité les Cieux:  
Tels qu'Hercule mon fils, qui par sa forte audace,  
Sur l'Olympe éclatant s'est acquis une place.

Ne joins pas à ton sang ceux dont l'aveugle foy  
Suit une humble, une basse, une honteuse loy.

Et puisque d'Auberon les deux filles hardies  
Sentent par tes mépris leurs ardeurs atiedies,  
Je veux qu'une Princesse à l'œil doux & brillant,

Belle, d'un noble cœur, fille d'un Roy vaillant,  
Et qui sert nos autels dans la fière Allètagne,

Soit de ton chaste lit la fidèle compagne.

Elle va contenter & ton cœur & tes yeux.

Prends de ma juste main le grand don de tes Dieux.

Alors la chambre luit d'une clarté plus grande:

Et de jeunes Amours une légère bande,

Chacun armé de traits, en la main le flambeau,

Sur le dos le carquois, sur le front le bandeau,

S'avance en voltigeant, & respand par la chambre

L'odorante douceur du jasmin & de l'ambre.

\* Venus.

*La charmante \* Cypris, le chef orné de fleurs,  
Suiroit la troupe ailée, exhalant les chaleurs  
Dont tout cœur à l'instant sent les brulantes pointes.  
Il void pres de Venus \* les trois Carites jointes.*

\* Les trois  
Graccs.

*La Deesse conduit une rare Beauté,  
Vne aimable Princesse, aux yeux pleins de fierté:  
Mais dont l'orgueil severe, & d'elle inseparable,  
S'adoucit par sa bouche au soufris agreable.  
Venus dit à Clovis; voy, contente tes yeux  
Du present qui t'est fait par la main de tes Dieux.  
Soudain, pour l'embrazer, elle infecte son ame  
D'un soufle penetrant de desir & de flame.  
De tant d'objets divins le Monarque surpris,  
De crainte, de respect, de feu se sent épris:  
Mais d'un feu qui le trouble, à ses flames contraire;  
Et qui le devorant, ne peut le satisfaire.  
Clotilde en sa pensée est seule à son secours.  
Son amour, dans son cœur, combat seul tant d'Amours,  
Tant de Dieux, tant d'appas, tant de douceurs traistresses,  
Tant de pressantes loix, tant d'heureuses promesses.  
Mais peut-il refuser un present precieux,  
Fait avec tant d'honneur par la main de ses Dieux?  
Tousjours à leurs desirs son desir est rebelle:  
Son ame genereuse à Clotilde est fidelle.  
Par le silence seul il leur fait un refus:  
Puis craint de leur déplaire: & son esprit confus*



Luy-mesme se combat, & se trouble & s'égare,  
Quand sa porte avec bruit en deux parts se separe.  
Aurele entre, & luy dit, plein d'ardeur & d'effroy,  
Où sont les Ennemis, les traistres à mon Roy?  
Voila, Prince, dit-il, vostre escu, vostre épée.  
Soudain des Deitez, la troupe est dissipée.  
Mais le Duc moderant son transport & sa peur,  
Croit qu'il s'est abusé par un songe trompeur.  
Clovis d'un grand soupir soulageant son haleine,  
Que ton abord, dit-il, m'a délivré de peine!  
Helas ! n'appelle point mes Dieux mes ennemis.  
Mais je ne puis vouloir le bien qu'ils m'ont promis.  
J'ay veü des plus puissans le visage adorable,  
Dont le soin me destine vne Princesse aimable,  
Fille d'un grand Monarque, & qui sur les autels  
Rend ainsi que les Francs l'honneur aux Immortels.  
Mais mon cœur est constant ; & d'autre-part il tremble  
D'estre rebelle aux loix de tant de Dieux ensemble.  
Dans un combat horrible en moy-mesme agité,  
Pour suivre leur vouloir, ou ma fidelité,  
J'ay receü de ta voix le secours favorable ;  
Et j'ay perdu soudain leur presence admirable.  
Quels Dieux, respond le Duc, qui viennent à mon Roy  
Conseiller le parjure, & le manque de foy?  
Contre leurs faux conseils, voicy donc le remede,  
Ce bouclier & ce glaiue, à qui leur pouvoir cede ?

Devons-nous pas douter des forces de ces Dieux,  
 Qui craignent la vertu d'un don venu des Cieux?  
 L'estois plein de sommeil, alors qu'une voix forte  
 M'a dit, cours à ton Maistre, & te haste, & luy porte  
 Le bouclier, & le fer sur l'Olympe forgé.  
 Jamais en tel combat il ne fut engagé.

Lors j'ay quitté soudain & mon lit & ma tente.  
 Non, ce n'est point le Ciel: c'est l'Enfer qui te tente,  
 Pour t'arracher Clotilde, & corrompre ta foy.  
 Ce glaiue est plus puissant qui luy porte l'effroy.  
 Clovis, de son grand cœur consultant la sagesse,  
 Veut manquer à ses Dieux, plustost qu'à sa Princesse:  
 Mais pretend accorder ses Dieux & son amour.  
 De la prochaine Aurore il attend le retour,  
 Pour charger leurs autels de pompeux sacrifices,  
 Qui flatent leur colere, & les rendent propices.

Desja fumoit le sang de cent bœufs égorgés;  
 Et Clovis & ses Francs autour estoient rangez,  
 Fleschissant les genoux, adoroient les Images,  
 Et d'Arabes odeurs leur rendoient des hommages.  
 Alors, jusques au Prince, un clairon resonnant  
 Avec ses tons aigus porte un bruit surprenant.  
 Quand la troupe à ses vœux ne fut plus occupée,  
 Par les sons redoublez l'oreille fut frappée.  
 Tous y tournent les yeux: puis paroist un Heraut.  
 Il adresse à Clovis son parler fier & haut.

Roy

Roy des Francs, luy dit-il, Sigismond te propose,  
 Pour finir vos débats, dont Clotilde est la cause,  
 Hors des murs de Dijon de la mettre à tes yeux.  
 Un duël fera voir qui la merite mieux.  
 Puisque la seureté doit estre mutuelle,  
 Qu'elle ayt d'un nombre égal une garde fidelle.  
 Qu'elle soit au Vainqueur : & deslors pour jamais  
 Que vos Estats soient joints par une ferme paix.  
 Le Roy victorieux void la ruse traistresse ;  
 Puis qu'il peut conquerir la Ville & la Princesse.  
 Mais pour ravir sa Reine aux bourreaux inhumains,  
 Il reçoit tout peril qui la rend en ses mains.  
 Aussi-tost il respond. L'offre que tu m'as faite ,  
 Se pouvoit proposer, mais avant la deffaitte.  
 Je voy que Sigismond, quand sa force est à bas,  
 Espere par luy seul decider nos debas.  
 Mais encor qu'il n'ait plus qu'une foible muraille,  
 Je le traite d'égal, comme avant la bataille.  
 L'accepte le combat : qu'il parte sans tarder.  
 Qu'il n'ayt de ses guerriers que cent pour la garder.  
 Avec nombre pareil je me rends aupres d'elle.  
 Puis le fer entre nous vuidera la querelle.  
 Le heraut se retire, à ces mots genereux.  
 Et le Prince à l'écart, prudent & valeureux,  
 Prend le Duc & Lisois, & joint à sa sagesse  
 Des deux vaillans amis & le sens & l'adresse.

Il s'estonne avec eux du deffy mal fondé,  
 De la part du Tyran rien n'estant demandé,  
 Dont il ignore encor le desordre & la fuite.  
 Il croit que par ce Roy quelque fourbe est conduit e;  
 Qui pendant le düel peut luy faire un assaut;  
 Et peut des-avoüer, son fils & son heraut,  
 Qui mesme en ce deffy ne parloit point de treuve.  
 Que souvent par la ruse une guerre s'acheve.  
 Qu'ils doivent tout prevoir, tout craindre, & tout oser,  
 Contre un Prince sans foy, qui ne sçait que ruser.  
 Avec ces sages Chefs cent desseins il propose:  
 Et leur donnant son ordre, au combat se dispose.  
 Il les laisse en son camp: puis il fait un beau choix  
 De cent les plus hardis des Chevaliers François.  
 Genobalde est leur Chef. La moitié de l'armée  
 Est par l'ordre du Roy dans le camp renfermée.  
 Vers le mur de Dijon l'autre va se placer,  
 Laisant autant de champ, qu'un trait en peut passer  
 Qui partiroit d'un arc courbé des mains d'un \* Parthe.  
 Le Prince, pour s'armer, de la foule s'écarte.  
 Puis de sa tente il sort, lumineux & riant,  
 Tel que sort un Soleil des portes d'Orient,  
 Qui rejouit la terre, & monstre en son visage,  
 D'une belle journée un doux & gay presage.  
 Aquilon son coursier de tous le plus chery,  
 Que sur ses aspres monts la Calabre à nourry,

\* Les Parthes estoient  
 estimez les  
 plus adroits  
 à tirer de  
 l'arc.

*D'un poil noir & luisant, meflé de taches blanches  
Qui luy marquent le front, & la croupe & les hanches,  
L'attend, mafchant son mors, maintefois par compas  
D'un des pieds du devant frapant un mefme pas ;  
Souflant l'air & le feu de fes larges narines.*

*Dé-ja son corps fremit fous les armes divines.  
Sous Clovis il s'élançe ; & d'un cœur orgueilleux,  
Leger, cherche à franchir un foffé perilleux.  
En terre à peine on void les traces de fa pince.*

*Genolbalde & fa troupe accompagnent le Prince,  
Qui plus que d'un mortel femble porter l'éclat ;  
Et voler à la gloire, & non pas au combat.*

*D'autre-part Sigifmond, hors de la vafte porte,  
Fait fortir cent guerriers, de Clotilde l'efcorte,  
Tous armez, à l'égal d'un acier reluisant ;  
Tous fur de bruns rouffins, au pas ferme & pefant.  
Leur Chef eft Gondomar, couvert d'armes brillantes,  
Et d'un large bouquet de cent plumes volantes,  
Sur un barbe à poil gay, qui s'émeut fans repos,  
Et de fes crins au vent abandonne les flots.*

*Après fa troupe fort l'adorable Princesse,  
Sur un char ou la pourpre à l'or joint fa richesse :  
Et de fes belles mains elle mefme conduit  
Les refnes ou de l'or le meflange reluit.*

*De deux chevaux Perfans fon adrefse modere  
La bouche delicate, & l'alleüre legere ;*

Tous deux gris-argentez, mouchetez par les flancs,  
 Traisnans jusqu'au sablon la queue & les crins blancs.  
 Sa robe, ou sur les bords la broderie ondoie,  
 Est blanche à fonds d'argent, & de luisante soie.  
 Ses yeux estincellans errent de toutes parts :  
 Puis portent sur Clovis leurs modestes regards :  
 Et sur son beau visage est vivement dépeinte  
 La joye, avec l'amour, & l'espoir, & la crainte.

\* Fleuve près  
de Troie.

Telle, mais non d'un œil si chaste ny si doux,  
 Triomphoit près du \* Xanthe, avant que son \* espoux

\* Menelas  
Roi de Spar-  
te.

Eut de \* mille vaisseaux armé sa jalousie,  
 \* Celle qui fit combattre & l'Europe & l'Asie.

\* L'armée  
des Grecs al-  
lant à Troie  
fut de mille  
vaisseaux.

Le brave Sigismond, de son ardeur touché,  
 D'une chaisne invisible au beau char attaché,  
 La suit comme captif, & seul finit la bande.

\* Helene.

Il reprime la foule ; & severe commande  
 Qu'on referme la porte, & qu'on hausse le pont.  
 Son superbe harnois à sa grace répond,  
 Ou sur un fonds d'argent mainte fleur d'or éclate.  
 De son casque descend vne touffe incarnate,  
 Qui luy frape le dos, à tout pas s'émouvant.

\* Cheval de  
l'isle de Sar-  
daigne.

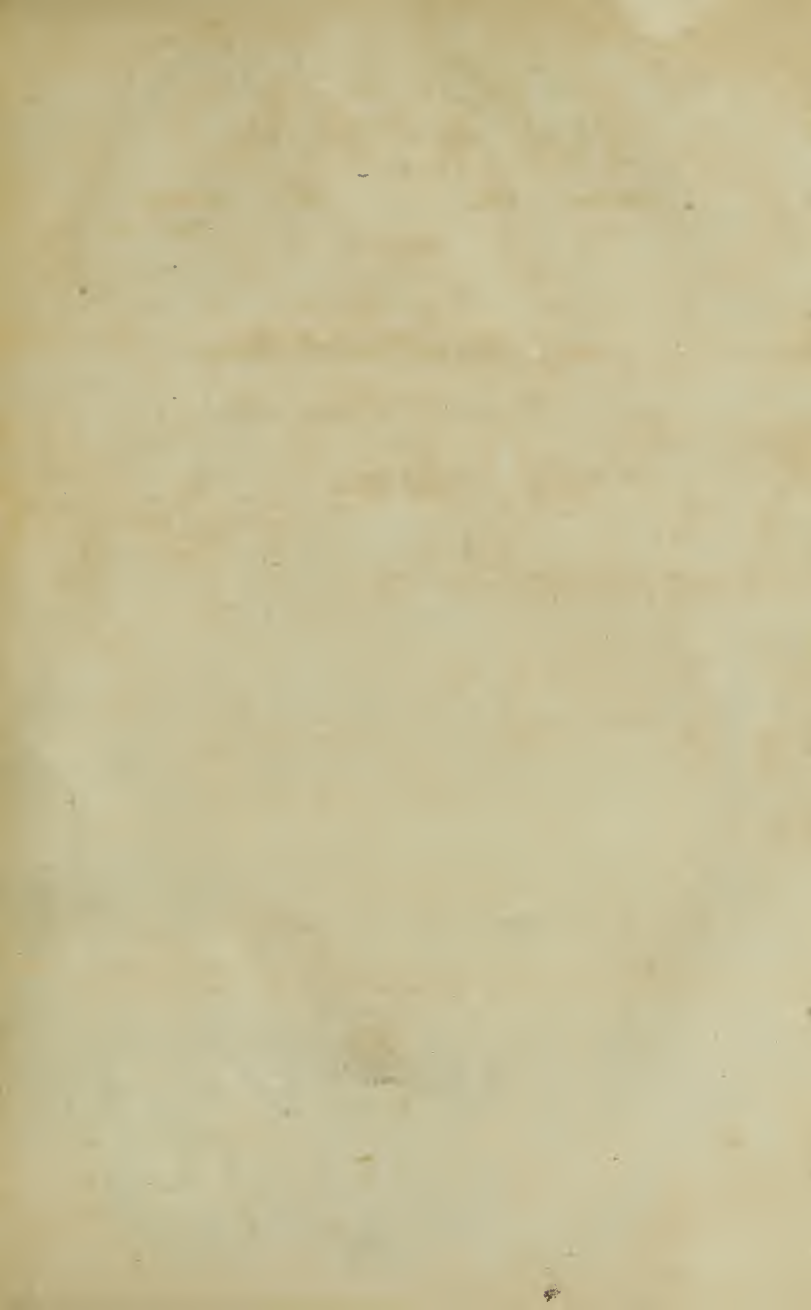
Vn beau \* Sarde, qui passe en vifesse le vent,  
 Les Cygnes en blancheur, les Lions en courage,  
 Sous luy, souple & fougueux, plie un leger corsage :  
 Au gré de ses talons tout passage franchit.  
 A l'envy de son poil son écume blanchit.

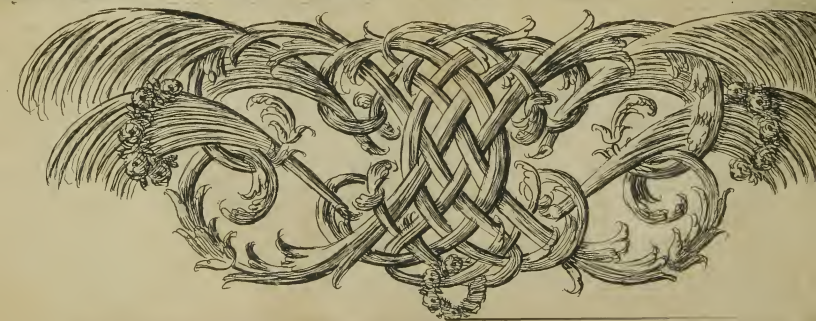
La foule, d'œil avide, & d'une ardeur pressante,  
 D'un curieux desir, & de peur fremissante,  
 S'assemble au grand spectacle, & d'un vif concours  
 Dé-ja borde les murs, les portes, & les tours ;  
 Couvre les hauts Palais, & les Temples sublimes :  
 Comme on void les corbeaux d'un pin couvrir les cimes.  
 Dé-ja de deux costez, sont placez sous un mont  
 Les guerriers de Clovis, & ceux de Sigismond,  
 Formans un demy cercle autour de la Princesse.  
 Les Amans qui tous deux éclatent en adresse,  
 En armes, en valeur, en desir furieux  
 De faire voir bien-tost leur fer victorieux,  
 Veulent qu'à leur grand prix leur courage réponde,  
 Animez des regards des plus beaux yeux du Monde.  
 De son casque, à l'abord, Clovis respectueux  
 Se dégage, & fait voir son chef majestueux,  
 A longs cheveux bouclez, flotans sur ses épaules,  
 Si digne de porter la couronne des Gaules :  
 Et sa veüe & son cœur sur Clotilde elançant,  
 Luy presente ses vœux sur l'arçon se baissant.  
 Sigismond fait le mesme ; & la belle Princesse  
 Les regardant tous deux, d'un œil plein de sagesse,  
 Vers tous les deux s'incline, & redouble à Clovis  
 Vn salut humble & doux, qui rend ses sens ravis.  
 Alors des deux costez la trompette resonne.  
 Des spectateurs émeüs tout le corps en frissonne.

*Les esprits opposez font des souhaits divers.  
 Tous pensent d'un accord, que jamais l'Univers  
 Ne vid de combattans couple si magnanime,  
 Ny prix qui fut égal au prix qui les anime.  
 Chacun espere & craint ; & chacun dans son cœur  
 De vœux ayde son Prince, & l'estime vainqueur.*









# LEVIEN,

## LIVRE SEIZIESME.



*ES-ja les deux Guerrèrs , pleins  
d'une belle audace,  
L'un à l'autre opposez sont aux  
bouts de la place.  
Ils fondent l'un sur l'autre, à che-  
vaux élancez,  
En mesurant le coup de leurs bois  
abbaissez.*

*Ils roidissent tous deux leurs forces ramassées,  
Se heurtent, & du choc leurs lances sont froissées.  
Nul ne semble ébranlé de ces rudes efforts :  
Aussi fermes tous deux de cœur comme de corps.  
Des lances les éclats sont semez sur le sable.  
L'air est frapé des voix de ce peuple innombrable.  
Les vallons d'alentour, les rochers, & les bois,  
De ces bruits redoublez, resonnent mille fois.  
Ainsi que deux taureaux dans les forests \* d'Eryce,  
Animez par l'amour d'une belle genisse,*

\* Montagne  
de Sicile.

*Se regardent d'abord avec un œil jaloux ;  
 Partent l'un contre l'autre en leur ardent courroux ;  
 Et de fronts obstinez, armez de cornes dures,  
 Ensanglantent leurs corps par de larges blessures.  
 Le troupeau, que la crainte à l'entour fait ranger,  
 En attend le succès, perd le soin du manger.  
 Les pasteurs éloignez, de leur fureur s'estonnent.  
 De leurs coups redoublez, tous les vallons resonnent.  
 Soudain les deux Guerriers, au choc accoustumez,  
 Vn autre bois en main, retournent animez.  
 Chacun sent qu'en son cœur l'ardeur se renouvelle,  
 La honte le menace, & la gloire l'appelle.  
 Sigismond sur la croupe à demy renversé,  
 Sent de l'horrible coup son corcelet faussé ;  
 Perd l'estrier & la bride ; & son corps qui chancelle  
 S'attache aux crins volans, pour se remettre en selle.  
 Le Monarque des Francs, par la joustte affermy,  
 Ne semble pas atteint du fer de l'Ennemy ;  
 Acheve sa carriere ; & fait bondir sur terre  
 Son superbe Aquilon, amoureux de la guerre.  
 Tous deux d'une autre lance ayant le bras armé,  
 Reviennent l'un sur l'autre, & d'un œil enflammé,  
 Sigismond par la honte, & Clovis par la gloire ;  
 Et d'un coup mieux assis esperent la victoire.  
 Le Sarde & Sigismond, par un semblable sort,  
 Sont par terre estendus, à ce terrible effort.*

*Clovis*

Clovis passe, & ressemble un éclair qui foudroye.  
Les Francs jusques aux Cieux jettent un cry de joye.  
Le Roy fournit sa course, & revient sur ses pas:  
Puis honteux de combattre un Prince mis à bas,  
D'un saut se met à terre, & genereux s'avance.  
Sigismond se levant, réveille sa vaillance.  
Tous deux le glaive en main, se martellent de coups.  
Le feu jallit sur l'or : on void sauter les clous.  
Sigismond sent desja les tranchantes atteintes ;  
Et desja void le sang dont ses armes sont teintes.  
Il regarde Clotilde ; & le trait de ses yeux  
Remplit son cœur de honte, & le rend furieux.  
Alors de ses deux mains il hausse le fer large ;  
Et par un double effort, sur Clovis le décharge.  
Un cry s'éleve aux murs, aux tours, de toutes parts,  
T'esmoin du grand espoir des Bourguignons épars ;  
Comme un bruit surprenant qu'espand dans son passage  
De printanniers oyseaux un tenebreux nuage.  
Mais Clovis rompt l'effet du bras appesanty.  
Par le glaive opposé, le coup est rallenty,  
Qui porte sur l'épaule une atteinte legere.  
Lors ensemble joignant sa force & sa colere,  
Il perce la cuirasse ; & fait de tous costez  
Rougir de Sigismond les pas ensanglantez.  
La honte, & la douleur, & l'amour, & la rage,  
De mille ardens efforts rallument son courage.

Il appelle à son ayde & le Ciel & l'Enfer,  
 Pour trouver sur Clovis un passage à son fer.  
 Sa fureur l'ébloïit, à luy-mesme traïstresse;  
 Et dédaigne de l'art la secourable adresse.  
 Le seul hazard le guide en son ardent transport.  
 Clovis se ménageant, se rend maïstre du Sort.  
 Il pare, il presse, il pousse, & d'un coup le renverse,  
 Quand arrive un grand bruit d'une route diverse.  
 L'œil du peuple attentif s'y tourne en mesme temps,  
 Et la Princesse émeüe, & les deux Combattans.  
 Un Guerrier dont l'orgueil paroist sur son visage,  
 Grand de taille & de mine, & plus grand de courage,  
 Accourt avec sa troupe, aux regards empressez,  
 La visiere haussée, & les longs bois baïssez.  
 Clovis, dit-il, arreste; & songe à ta deffense.  
 Crois-tu desja Clotilde acquise à ta vaillance?  
 Alaric que tu vois, vient te la disputer;  
 Et te monstrier que seul il peut la meriter.  
 Alors de son coursier il se jette sur terre:  
 Ordonne que soudain sa troupe se resserre;  
 Et pendant le combat, s'aïlle ranger plus loin.  
 Il baisse la visiere; & met le glaive au poin;  
 Puis attaque Clovis d'une force nouvelle.  
 Le Monarque François de fureur estincelle,  
 Voyant qu'on luy ravit un ennemy battu;  
 Et d'un juste dépit renforce sa vertu.

Il quitte Sigismond : sur le Goth il se lance ;  
 Et luy fait de son fer sentir la violence.  
 D'un grand coup il luy fend les armes & le bras :  
 D'un autre dans le flanc met la tassette à bas ,  
 Tranchant les cloux dorez qui serrent la jointure.  
 Sigismond se releve , heureux de l'avanture ,  
 Dont luy renaist l'esper de voir encor le jour ;  
 Et porte au secourable un secours à son tour.  
 Mais il veut qu'à ses coups Alaric donne treve ,  
 Et permette en repos que le combat s'acheve.  
 Luy dit qu'il peut en suite attaquer le vainqueur.  
 Le Goth sourd à sa voix , & d'un injuste cœur ,  
 Dit que contre son bras l'un & l'autre s'assemble ;  
 Et qu'il craint peu le fer de tous les deux ensemble.  
 Chacun d'un art confus , & d'efforts hazardeux ,  
 De deux pare les coups , chacun en combat deux.  
 Mais du Prince & du Goth la rage se rend forte ;  
 Et surmontant l'honneur , sur le Franc les emporte.  
 Clovis combattant l'un , de l'autre se deffend.  
 Sur l'armet d'Alaric son fer tombe & le fend.  
 De leur sang tous les deux ont les armes trempées.  
 Tous deux sur le Roy Franc font tomber leurs épées.  
 Mais son bras se renforce ; & de deux coups divers ,  
 Frappe , l'un d'un estoc , & l'autre d'un revers.  
 Du combat inégal la Princesse offensée ,  
 Du char saute éperduë ; & d'une ame empressée ,

*Vient hardie & craintive entre les Combattans.  
 Cessez, cessez, dit-elle. On void en mesme temps  
 Que le Goth sans respect, d'un cœur plein de rudesse,  
 Frappe, & cõmande aux siens qu'ils prennent la Princesse.  
 Clovis veut la vanger, de courroux s'échauffant:  
 Se place devant elle; & du corps la deffend:  
 Puis veut qu'avec les Francs Genobalde s'avance,  
 Pour reprimer des Goths la brutale insolence.  
 Il dit que son bras seul suffit contre les deux;  
 Et tous deux les atteint de ses coups dangereux.  
 Les Goths vers la Princesse accourent pour la prendre.  
 Genobalde & les siens volent pour la deffendre.  
 Gondomar pour son frere aussi-tost allarmé,  
 Pousse de ses Guerriers l'escadron animé.  
 Au secours du Roy Franc on void venir l'armée,  
 Mouvant le bois baissé, de vangeance allumée.  
 La Princesse engagée en l'horrible combat,  
 Pour retarder le choc s'écrie & se debat.  
 Vn Goth veut l'arrester, d'une fiere insolence.  
 Genobalde s'oppose, & l'abbat de sa lance.  
 De toutes parts Clotilde endure cent travaux,  
 En redoutant le heurt d'hommes & de chevaux.  
 Clovis s'avance aux coups, les écarte, les pare:  
 De son fer la deffend: mais vn choc les separe.  
 Lors des murs & des tours s'elevent de grands cris.  
 Le peuple fuit en foule, & confus & surpris.*



*On void d'hommes armez les murailles couvertes.  
Desja de la Cité les portes sont ouvertes.  
Vne troupe animée en sort d'un roide cours.  
Alaric, Sigismond, réjouis du secours,  
Des Francs ne craignent plus la redoutable épée.  
Mais vne fausse joye a leur ame trompée.  
Tandis qu'un vain espoir en vient chasser la peur,  
Ils se sentent battus par le secours trompeur.  
Sur eux de toutes parts fond vne aspre tempeste.  
Et le Duc & Lisois paroissent à la teste.  
Ces Guerriers impreveûs qui leur portent l'effroy,  
En coulant par le fleuve avec l'ordre du Roy,  
Avoient trouvé passage à leurs bandes secretes,  
Lors que de toutes parts les troupes indiscrettes  
Tenoient l'œil curieux au spectacle arresté;  
Et s'estoient emparez des murs de la Cité:  
De peur qu'encore un coup quelque rusé traistresse  
Ne fit dans les prisons renfermer la Princesse.  
Alors de toutes parts & Bourguignons & Goths,  
Sont justement punis de leurs traistres complots;  
Ayant creû d'un seul choc, pleins de rage & d'envie,  
Estouffer de Clovis la victoire & la vie.  
Les troupes d'Alaric le soustiennent long-temps.  
Les Fils de Gondebaut d'un grand cœur combattans,  
Retardent des François la fureur irritée:  
Mais enfin par Clovis leur valeur est domptée.*

Puis il pense à Clotilde ; il revient sur ses pas :  
 De loin void Amalgar, qui luy soustient le bras,  
 Qui de ce grand peril veut sauver la Princesse,  
 Et la tire a l'écart de la sanglante presse,  
 De ses justes frayeurs, & des travaux passez,  
 Voulant donner repos à ses membres lassez.  
 Malgré l'ayde, elle sent son beau corps qui succombe;  
 Et sous un chesne épais, sur la terre elle tombe.  
 Le Prince court vers elle, émeû d'aise & d'amour:  
 Met un genoûil en terre ; & bénit l'heureux jour  
 Qui luy rend sa Clotilde, & sa chere conquête.  
 Il dépouille d'acier & sa dextre & sa teste,  
 Prend sa main adorable, & soudain la pressant  
 D'un baiser amoureux, & long & languissant:  
 Enfin je suis heureux : le vous vois, ma Princesse,  
 Le vous vois, & non pas vostre image traistresse ;  
 Dit-il : & des Enfers les charmes eternels  
 Souffrent que mes baisers ne soient plus criminels.  
 Ah ! ma Reyne, est-ce vous, ou celle dont la rage  
 Me trompa si long-temps sous vostre belle image ?  
 Il rebaise ses mains ; il se perd dans ses yeux :  
 Il y boit à long traits un heur delicieux.  
 Quels devoirs, répond-elle, & quels soins memorables,  
 Pourront payer jamais vos travaux secourables,  
 Et les coups que pour moy vous avez endurez,  
 Et vostre sang, peut-estre. Ah ! dit-il, vous pleurez.

Ma Princesse , quel mal est digne de vos larmes ?  
Le voy teintes de sang & vos mains & vos armes ,  
Reprit-elle en soupirs , d'un visage blefmy.  
Tout ce sang , luy dit-il , n'est que de l'Enemy.  
Mais il m'en faut encore , & pousser la deffaitte ,  
Puisque vostre vangeance encor n'est pas parfaite.  
J'ay combattu pour vous les hommes a vos yeux :  
Et pour vous cette nuit j'ay combattu les Dieux.  
Après un tel assaut , rien ne m'est indomptable.  
Mais j'en reserve au soir le recit agreable.  
Et pour vous j'ay souffert les fers de Gondebaut ,  
Dit-elle : de la mort j'ay soustenu l'assaut ,  
De mon sang répandu non encore assouvie :  
J'ay combattu le Prince à qui je dois la vie :  
Et quand il m'a promis le bonheur de vous voir ,  
Encor j'ay combattu ; puis qu'avec cet espoir ,  
Mon esprit deffiant a souffert mille craintes ,  
Qu'il ne me fist parer pour des nopces contraintes.  
Vos combas , reprend-il , ont surmonté les miens.  
Que de charmes je gouste en vos doux entretiens !  
Mais de quitter vos yeux ma vangeance me presse.  
Pour achever de vaincre , il faut que je vous laisse.  
Il regarde ses Chefs autour d'eux ramassez ,  
Et les chevaux du char , par son ordre avancez.  
Qu'Amalgar & sa troupe accompagnent la Reine ,  
Dit-il : que dans le camp seûrement il la meine.

*Sur le siege de pourpre il la place à l'instant ;  
 Et baise avec transport sa main en la quittant.  
 Elle craint pour le Roy, connoissant son audace :  
 Et ne peut redouter le mal qui la menace.  
 Il monte en mesme temps son coursier indompté ;  
 Et court où le combat est encor disputé.*

*Cependant de l'Enfer la malice confuse  
 A regret void Clovis triompher de leur ruse :  
 Vers Auberon depute Astarot le trompeur.  
 L'Esprit se forme un corps d'une molle vapeur :  
 Et s'en fait aussi-tost l'agreable figure ,  
 Les ailes , la souplesse , & l'habit de Mercure ,  
 Dont il a mille fois le visage emprunté ,  
 Pour tenir l'Enchanteur sous leurs loix arresté.  
 Dans le bois il le trouve , où soigneux il essaye  
 De guerir d' Albione & la rage & la playe :  
 Où de ses mesmes soins il assiste Yoland ,  
 Dont le beau sang se perd , de l'épaule coulant.  
 Auberon , que fais-tu ? laisse-là de ces belles  
 Les blessures , dit-il , plus grandes que mortelles.  
 Moy-mesme en ce besoin je veux te soulager.  
 Mais leur plus doux remede , est de les bien vanger.  
 Quoy ? tu laisses Clovis maistre de la Chrestienne ?  
 Et sa force aujourd'busy triomphe de la tienne ?  
 Dijon est sous ses loix : tout se rend , ou le fuit.  
 Clotilde est en ses mains : Amalgar la conduit.*

*Elle*

Elle va dans le camp, pleine d'aise & de gloire,  
Où le Prince l'envoye, en poussant sa victoire.  
Ce dessein par ton art doit estre prevenu.  
Prends du Duc de Melun le visage connu:  
Et sous cette semblance, enleve la Princesse,  
Où jamais de Clovis le chemin ne s'adresse.  
Dans un antre desert, cache à tous les mortels  
Sa trop grande beauté, fatale à nos autels.  
Mercure prend les Sœurs; dans la Vauge les porte.  
Auberon se transforme; & prend la mine accorte,  
Et les armes d'Aurele, & l'œil estincellant.  
Puis il monte empressé le cheval d'Yoland.  
Sa course attein le char, d'une prompte viftesse,  
Avant que dans le camp arrive la Princesse.  
Amalgar, luy dit-il d'un ton remply d'effroy,  
Va t-en avec ta troupe au secours de ton Roy.  
Nostre camp n'est pas loin: j'auray soin de la Reine.  
Son beau teint se ternit d'une pasleur soudaine.  
Alors aux loix du Duc les fiers Gaulois soumis,  
D'un cours precipité cherchent les Ennemis.  
Clotilde épand des pleurs à la triste nouvelle.  
Le beau char arresté reçoit le feint Aurele.  
Aux pieds de la Princesse il s'est desja placé,  
Pres des chevaux Persans, sur un siege avancé.  
Des resnes desja maistre, il branle sa housine.  
Aussi-tost, comme on peint la triste Proserpine,

Qu'en Sicile enleva le noir Dieu des Enfers,  
 Les chevaux & le char s'élevent dans les airs.  
 Clotilde est effrayée ; & regarde éperdue  
 La terre qui paroist de plus large estendue ;  
 Et le Ciel sur sa teste & plus vaste & plus pur,  
 De qui nulle vapeur ne corrompoit l'azur.  
 Elle vole à l'égal des mobiles nuages :  
 Sous ses pieds void les eaux, les plaines, les bocages,  
 Les monts & les citez, qu'elle passe à l'instant :  
 Et d'un esprit confus dans le doute flotant,  
 Entre des mouvemens de tristesse & de joye,  
 Et craintive & contente en la celeste voye ;  
 Enfin, dit-elle, Aurele, où me conduisez-vous ?  
 En un lieu, répond-il, pour y voir vostre Espoux.  
 Cependant le grand Roy de toutes parts foudroye :  
 De Bourguignons, de Goths, par tout jonche sa voye.  
 Les Princes, au besoin faisant ceder leur cœur,  
 Sont à peine échapez à sa juste fureur.  
 Les morts & les captifs restent seuls dans la plaine.  
 La troupe de ses Chefs triomphant le rameine.  
 Du casque il se dépoüille : un zephir, à ses vœux,  
 Vient ressuyer son front, & ses flotans cheveux.  
 De l'aimable fraischeur il gouste les doux charmes.  
 Puis ses prompts Escuyers luy détachent ses armes.  
 Il quitte la cuirasse ; & d'un soin glorieux,  
 Donne à laver le sang du fer victorieux.

Il repasse en son cœur d'une ville la prise,  
 Le gain d'une bataille, & Clotilde conquise;  
 Tant de gloire en peu d'heure; & roule en ses projets,  
 D'avoir bien-tost la Saône & le Rhône sujets.  
 Mais que l'Heur est de pres suivi du Malheur blesme!  
 Et que l'on void souvent, que la Victoire mesme,  
 Pompeuse, aux ailes d'or, au chef orné de fleurs,  
 Ameine apres ses pas les plus vives douleurs!  
 Ainsi ce grand \* Romain, qui sceût dompter & prendre  
 Le \* dernier possesseur du trône d'Alexandre,  
 Triomphoit glorieux des peuples déconfis:  
 La Mort en mesme char triomphoit de \* son fils.  
 Le Prince dans son cœur s'élevoit un trophée.  
 La troupe d'Amalgar, d'une course échauffée,  
 Vient paroistre, s'approche; & connoissant le Roy,  
 En plaisirs tout à coup sent changer son effroy:  
 Et par un triste sort, bien contraire & bien traistre,  
 Va changer en effroy les plaisirs de son Maistre.  
 Quel sujet te conduit, dit le Prince estonné?  
 Amalgar, où vas-tu d'un cours abandonné?  
 Pourquoi laisser Clotilde? où que me mande-t-elle?  
 Je l'ay, dit-il, laissée en la garde d'Aurele.  
 D'Aurele? & tu le vois marchant à mon costé,  
 Dit le Prince. Amalgar à l'abbord transporté,  
 N'ayant point veu le Duc, le regarde, & se trouble.  
 Par l'objet surprenant, son transport se redouble.

\*Paulus Emilius.

\* Persee dernier Roy de Macedoine.

\*Il perdit son fils lors de son triomphe.

Clovis est enflammé d'une rouge couleur :  
 Et le front du Gaulois luy presage un malheur.  
 Où vas-tu ? d'où viens-tu ? dit-il : que fait la Reine ?  
 Amalgar luy répond : Aurele dans la plaine  
 Naguere m'a donné cette pressante loy,  
 Qu'avec les miens je vinsse au secours de mon Roy :  
 Qu'il prendroit en mon lieu le soin de la Princesse.  
 Clovis, en redoublant sa crainte & sa tristesse,  
 Ah ! Clotilde est perduë. Aurele en mesme temps  
 De douleur frape l'air par ses cris éclatans.  
 Le Roy court aussi-tost, pour en trouver la piste.  
 Sa bande, apres ses pas, court & muette & triste.  
 Il presse, il crie, il veut que le simple Amalgar  
 Luy monstre en quelle route il a quitté le char.  
 Il s'y rend en peu d'heure : il observe la trace.  
 Il la suit, il la perd : il court, il s'embarrasse :  
 Dans un chemin douteux son esprit se confond.  
 Alors pour l'égarer, sort de l'Enfer profond  
 Un Demon qui plus loin élève une poussiere,  
 Afin que le Monarque y tourne sa carriere.  
 Parmy la poudre émeüe, un char paroist roulant.  
 Le Prince plein d'espoir le suit d'un cours volant.  
 Sa joye en mesme temps en courant se réveille.  
 Le char vole devant, d'une course pareille.  
 Il pense, mais en vain, l'atteindre à tous momens ;  
 Et presse d'Aquilon les efforts vehemens.



Le char à ses desirs donne une douce amorce :  
 Et de son premier cours semble allentir la force.  
 Il l'approche, il le joint, trompé des doux appas ;  
 Puis le void tout à coup éloigné de cent pas.  
 Comme un lievre leger, dans une vaste plaine,  
 Affecté de sa force, & de sa longue haleine,  
 Souvent devant les chiens fait voir ses pas plus lents :  
 Puis tout prest d'estre pris, redouble ses élans ;  
 Et se perdant aux yeux, d'une plus prompte fuite,  
 Trompe le doux espoir de l'abboyante suite.  
 Le Prince de sa course animant la roideur,  
 En pressant du cheval la genereuse ardeur,  
 De son bonheur souvent gouste ainsi l'esperance :  
 Et du fier ravisseur medite la vengeance,  
 Quand il sent d'Aquilon les membres se lassans,  
 S'estonnant des efforts de ces vistes Persans.  
 Les chevaux de ses Chefs le suivent avec peine :  
 Puis perdent tout à coup & la force & l'haleine.  
 Aurele restoit seul : mais son barbe lassé,  
 Fond encore, & sous luy le tient embarrassé.  
 Enfin le char trompeur entre dans un bocage.  
 Clovis abandonné, seul dans le fort s'engage.  
 Le soir, & l'ombre noire en ce bois écarté,  
 Ne luy fournissent plus qu'une foible clarté.  
 Lors Aquilon succombe ; & sa vigueur dernière  
 S'abat en mesme temps que s'esteint la lumiere..

Le Prince au pied d'un chesne estendu malheureux,  
 Sans espoir jette en l'air des soupirs douloureux.  
 Doncques de moy, dit-il, la Fortune se jouë.  
 Naguere elle m'a mis au plus haut de sa rouë,  
 Pour me precipiter dans un gouffre de maux.  
 Que me sert mon bonheur? quel fruit de mes travaux?  
 Helas! j'ay tout conquis, & j'ay perdu ma Reine.  
 Ce n'est point un mortel, c'est un Dieu qui l'emmeine,  
 Où de flammes brulant pour sa rare beauté,  
 Où d'un courroux vangeur contre moy transporté,  
 Pour avoir dédaigné ses loix & ses promesses.  
 Mais j'apperçois du Ciel les embusches traistresses.  
 Et le seul Iupiter, pour m'oster mes amours,  
 Avoit des autres Dieux emprunté le secours.  
 Que leur importe à tous si j'aime une Chrestienne,  
 Pourveu que sous leurs loix mon esprit se maintienne?  
 Ah! je voy la fureur dont il est allumé.  
 Il aime la Princesse, & n'en peut estre aimé.  
 M'ordonnant de quitter les feux que j'ay pour elle,  
 Il veut par le dépit me la rendre infidelle.  
 Quels Dieux, pour me tromper, vindrent à ses costez?  
 Les Dieux les plus enclins aux molles voluptez.  
 Pourquoi, si d'un Hymen il portoit la promesse,  
 N'amenoit-il lanon, des nopces la Deesse?  
 Mais il se cache d'elle en ses larcins d'amour.  
 Il craint sa rude Espouse; il craint mesme le jour.

*Il m'incite à trahir mes flames legitimes.*

*Perdant toute justice, il m'ordonne des crimes.*

*Où pourra-t-on trouver l'équité sous les Cieux,  
Si mesme elle n'est pas dans le Maistre des Dieux?*

*Vien, Junon, assemblons nostre fureur jalouse.*

*Ton Espoux te trahit, & ravit mon Espouse.*

*Dy moy le lieu du moins où je le puis chercher.*

*J'iray, sous quelque corps qu'il se puisse cacher,  
D'un\* taureau, d'un lion, d'un monstre épouvantable,*

*Arracher à ses feux ma Princesse adorable.*

*Ah ! ma chere Clotilde, espoir seul de mes jours,*

*De qui la voix en vain m'appelle à ton secours,*

*Puisque mon sort cruel m'y donne tant d'obstacles,*

*Appelle donc ton Christ, qui fait tant de miracles.*

*Peut-estre que ce Dieu, d'une Vierge enfanté,*

*Vient par tout l'Univers restablir l'équité ;*

*Et nous rend, si l'on croit les chants de la\* Sibylle,*

*Le regne de Saturne, innocent & fertile.*

*Que me sert que le Ciel me laisse tout dompter,*

*Si de moy triomphant triomphe Jupiter?*

*Tu m'appelles, Clotilde ; & je ne puis t'entendre.*

*Pour toy je puis tout vaincre, & ne puis te deffendre.*

*O ! honte ! un Dieu se change en l'un de mes sujets.*

*Devroit-il se couvrir de ces masques abjets?*

*Qu'ne vient-il au moins la prendre à guerre ouverte,*

*A force contre force, à face découverte?*

\* La fable conte que Jupiter se changea en taureau pour ravir Europe; & qu'il se changea d'autres fois en d'autres animaux.

\* La Sibylle Cumée avoit prophetisé qu'un Dieu naistroit d'une Vierge, & que l'âge d'or reviendroit.

*Sigismond, Alaric, sont plus vaillans que luy.  
 Il devoit avec eux me combattre aujourd'huy.  
 Ouy, je pouvois aux yeux de celle que j'adore,  
 Et les vaincre tous deux, & Jupiter encore.  
 Vn Dieu n'oseroit-il combattre contre un Roy?  
 Et ce n'est qu'en fuyant, qu'il triomphe de moy.  
 Je suis seul, & sans fer : ma force est abbatuë.  
 Qu'attend-il? que craint-il? qu'il combatte, ou me tuë.  
 C'est pour se mieux cacher, qu'il a hasté le soir.  
 Il ne peut me dompter que par mon desespoir.  
 Mais, Inon, je t'attens. D'une commune rage,  
 Vien vanger avec moy nostre commun outrage.  
 Pour mon pressant malheur, que ton secours est lent!  
 Ainsi le triste Roy, de colere brulant,  
 Dans une horrible nuit, luy-mesme se devore:  
 Et nul rayon d'espoir ne luit avec l'Aurore.*







# CLAYES,

## LIVRE DIX-SEPTIESME.



LOVIS avoit passé la plus  
triste des nuits,  
Abbatu de travaux, de veilles,  
& d'ennuis ;  
Et couché sous des pins, dans  
un morne silence  
Voyoit du foible jour l'insensi-  
ble naissance.

Il entend Aquilon dans les bois écarté,  
Qui d'un hannissement saluoit la clarté,  
D'un pas libre paissant & sans mords & sans bride :  
A qui l'herbe & la nuit, par leur fraîcheur humide,  
Avoient renouvelé l'haleine & la vigueur.  
Le Roy, de quelque joye en soulage son cœur.

Il le cherche, & le void dans vne large route.  
 Mais il entend du bruit : il regarde, il écoute.  
 Il void trembler la feüille : il s'avance, & surpris  
 Il oit des mots confus, des menaces, des cris ;  
 Puis ces propos distincts : *Que sert ta resistance ?*  
*Quoy ? seras-tu long-temps rebelle à ma puissance ?*  
 Demon cruel, répond vne plus douce voix,  
 Ne croy pas me soumettre à tes impures loix.  
 Clovis s'émeut, & court d'une ardente viftesse,  
 Croyant que Iupiter veut forcer sa Princesse :  
 Void qu'à terre & sans casque vn Guerrier insolent  
 Tient vne femme à bas, dont le bras est sanglant :  
 Qu'il s'efforce à la vaincre ; & sur sa gorge aimable  
 D'un poignard menaçant tient la pointe effroyable.  
 Est-ce vn homme ? est-ce vn Dieu ? dit-il. Mais quoy ?  
 Si dans vn tel peril je la dois assister ? [douter  
 Pour luy donner secours, je porterois la guerre  
 A toutes les grandeurs du Ciel & de la Terre.  
 Aquilon s'approchoit, quand le Roy desarmé,  
 Respirant la vangeance en son cœur enflammé,  
 Iette l'œil sur l'arçon, & void luire sa hache.  
 Plein de joye il s'avance, & soudain la détache.  
 Il court sur le Guerrier : son bras adroit & prompt  
 De la hache en deux parts luy separe le front.  
 L'ame sortant du corps, trouve vn large passage.  
 Et le sang répandu couvre ce beau visage.



O ! Clotilde, dit-il, ô mes cheres amours,  
Enfin assez, à temps je t'ay donné secours.  
Il efface le sang avec un linge humide.  
Mais confus, pour Clotilde, il rencontre Alpheïde.  
Un triste estonnement succede à son espoir.  
Peut-estre un charme encor m'empesche de la voir,  
Dit-il. Et si n'aguere Albione en sa rage  
Avoit de ma Clotilde emprunté le visage ;  
Pour abuser mes sens, un Dieu peut la changer  
Sous le déguisement d'un visage estranger.  
Aussi-tost de ses Chefs une troupe impre-veuë  
Accourt, & tout à coup se presente à sa veuë.  
Et le Duc, & Lisois, sont confus & ravis,  
Et du sanglant spectacle, & de revoir Clovis.  
Le Monarque occupé de fureurs amoureuses,  
Et de ses Deïtez vaines & fabuleuses,  
Enfin voyant ses Chefs, à l'esprit plus rassis.  
Aurele par ces mots allége ses soucis.  
Je sçay que de Montan la bouche est veritable.  
Elle m'avoit predict ce mal inéuitable :  
Mais qu'enfin de l'Enfer le Roy seroit vainqueur :  
Qu'une ferme constance armast toujours son cœur.  
Que Clotilde auroit part à la grande victoire :  
Et qu'en elle son Dieu feroit briller sa gloire.  
Cependant Alpheïde à le bras découvert ;  
Et tasche d'arrester son beau sang qui se perd.

Lisois enfin l'estanche, & bande sa blessure.  
 Et la Guerriere ainsi conte son aventure.  
 Depuis deux jours, dit-elle, ardente je sui-vois  
 Mon infidelle Amant par les champs & les bois.  
 Je le trouve en ce lieu : je luy dis, ô ! parjure,  
 Rien ne peut que ta mort reparer mon injure.  
 Crois-tu m'auoir ainsi laissée impunément ?  
 Traistre, je viens icy te rendre ton serment.  
 Seul trompeur dans la troupe, & moy seule trompée,  
 Faisons finir tous deux sa honte par l'épée.  
 Mourons, puisque tous deux, par ta folle fureur,  
 Nous sommes des humains le mépris & l'horreur.  
 De trois coups je l'attaque : il se deffend, il pare.  
 Tu m'épargnes, luy dis-je : & moy je te declare  
 Qu'après t'auoir puny, je veux, comme vn forfait,  
 Punir aussi sur moy le faux choix que j'ay fait.  
 Il faut par nostre sang laver nostre infamie.  
 Je ne suis plus amante, & suis ton ennemie.  
 Crains-tu, pour me fraper, d'estre plus criminel ?  
 Alors, pour n'ouïr plus vn reproche éternel,  
 De honte, de fureur, & troublé par son crime,  
 A me porter ses coups il s'empöte & s'anime.  
 Son fer me blesse au bras : il paroist satisfait,  
 D'autant plus furieux, qu'il accroist son forfait.  
 Et moy, je ne croy pas, luy portant trois blessures,  
 Qu'il ait assez de sang pour payer mes injures.

*l'abandonne ma vie ; & d'un dernier effort,  
 Pour le moins, en mourant, je veux donner la mort.  
 Nos fureurs s'irritoient, quand ce Guerrier arrive,  
 Qui regarde nos coups d'une veüe attentive.  
 Enfin il nous separe : & Volcade s'enfuit,  
 Craignant que l'Incognu, par ses crimes instruit,  
 Ne joignit sa valeur à ma juste colere.  
 Cependant le Soleil touchoit l'autre Hemisphere.  
 Mon corps alloit tomber dans le sang qu'il versoit :  
 Mais le Guerrier soigneux s'avance, & le reçoit.  
 De mes armes soudain sur l'herbe il me décharge :  
 Et de mon bras sanglant void la blessure large.  
 De linges & de mousse, avec un prompt secours,  
 Du sang que je perdois il arreste le cours.  
 Mon sein luy dit mon sexe : & son soin qui s'augmente,  
 Me découvre aussi-tost son ardeur violente.  
 Il me vante son rang entre tous les Germains :  
 Qu'Algerion son Prince avoit mis en ses mains  
 Et l'offre & le serment d'une sainte alliance,  
 Qu'il portoit de sa part au Monarque de France.  
 Que son cœur sous mes loix est prest à se ranger,  
 Si d'un feu mutuel je le veux obliger.  
 Je reparts à ses vœux, que j'ay sceü reconnoistre  
 Qu'un feu mouroit bien-tost qu'un moment faisoit nai-  
 Que mon cœur equitable apprendroit par le temps [stre.  
 Si le sien avoit place au nombre des constans.*

Il me fait cent sermens : mais je demande un terme.  
 De la nuit cependant le voile nous enferme.  
 Mon corps & foible & las à besoin de repos.  
 Enfin à ma priere il finit ses propos.  
 Par respect il s'écarte. Alors dans le lieu sombre  
 Loin de luy je m'écoule à la faveur de l'ombre.  
 Durant la nuit obscure il m'a cherchée en vain,  
 Sondant chaque buisson des pieds & de la main.  
 Mais par un long soupir, je me trahis moy-mesme.  
 Il l'entend : il accourt d'une viftesse extrême.  
 Puis l'Aurore chassant la tenebreuse horreur,  
 Son amour à ma veüë est devenu fureur.  
 Soudain à force ouverte à me vaincre il essaye.  
 Nos violents efforts ont fait rouvrir ma playe.  
 Et j'allois, sans mon Roy conduit par mon bon-heur,  
 Perdre avecque mon sang, & la vie & l'honneur.  
 Tous admirent le Prince, & la vangeance heurieuse,  
 Et les maux qu'a soufferts son ame genereuse.  
 Il doute en quelle part il doit tourner ses pas :  
 Et par les soins du Duc, fait sur l'herbe un repas.  
 Aussi-tost, pour sortir des terres peu hantées,  
 Il prend du Guerrier mort les armes argentées.  
 Un passant void le corps sur le sable couché,  
 De qui le chef hideux en deux parts est tranché.  
 Il connoist ses habits. Ah ! deplorable Maistre,  
 Dit-il, jettant des cris : Qui seroit donc le traistre,

L'infame, le bourreau, le meurtrier inhumain,  
Qui trempa dans ton sang son execrable main ?  
Alors le vant les yeux, il void que le Monarque  
Endossoit à l'écart les armes qu'il remarque.  
Ah ! le voila, dit-il d'une effroyable voix,  
L'assassin d'Agryic : puis s'enfuit dans le bois.  
En peu d'heure il retourne. Vne brigade armée  
Accompagne ses pas, de vengeance enflammée,  
Qui vient fondre sur luy, pour vanger cette mort.  
Clovis monte Aquilon, pour repousser l'effort.  
Genobalde, Lisois, Vlde, Arderic, Aurele,  
Souffrent le premier choc, & fermes dans la selle,  
Aux Guerriers opposez font vuider les arçons,  
Et renversent l'orgueil des plus rudes Saxons.  
Clovis, le fer en main, aux plus vaillans s'attache :  
A son glaiue rompu fait succeder sa hache :  
Abbat armes & bras ; & fait de tous costez  
Fremir l'œil des Saxons de ses coups redoutez.  
Quatre dé-jà sanglans s'écartent de la presse.  
Le Monarque s'anime, & les poursuit sans cesse.  
Les autres, par les Francs battus de toutes parts,  
Prennent pour leur salut l'exemple des fuyards.  
Clovis aspre au combat, en suivant la déroute,  
Arrive avec ses Chefs dans vne large route,  
Où paroist sur un char par six chevaux conduit,  
Le fier Algerion, dont la grandeur reluit

*Dans le pompeux amas de sa suite royale.  
 Sa fille prés de luy mille charmes estale,  
 Et répand alentour ses regards éclatans.  
 Le Prince void Clovis, s'écrie en mesme temps,  
 Surpris à son abbord par les armes qu'il porte,  
 Quelle rage, Agyric, quelle ardeur te transporte ?  
 Pourquoy fraper les miens ? quel crime ont-il commis ?  
 Clovis alors s'arreste ; & d'un œil plus remis  
 Regarde & le Monarque, & la belle Princesse :  
 Void que c'est la Beauté dont Venus la Deesse  
 La nuit luy fit present par le choix de ses Dieux.  
 Et pendant que sur elle il attache ses yeux,  
 Le Roy Germain poursuit : differe ton voyage.  
 Clovis guidé du Ciel marche dans ce bocage.  
 Nos Prestres par nos Dieux en ont receû l'advis.  
 Le Roy se découvrant, je suis, dit-il, Clovis.  
 D'Agyric tu ne vois que la dépoüille infame,  
 Surpris dans un forfait en forçant une Dame.  
 Quoy ? violer les droits dont les Rois sont jaloux ?  
 Quoy ? mon Ambassadeur, dit le Prince en courroux,  
 Massacré, dépoüillé ? quel mépris, quelle injure ?  
 N'accuse, dit Clovis, que son ardeur impure.  
 Il pretendoit cacher son crime dans ce bois.  
 Je sçay des Nations & le droit & les loix.  
 Il est coupable seul : modere ton courage.  
 Tout Guerrier doit vanger un si cruel outrage.*

Ta rencontre m'émeut & de joye & d'horreur.  
J'ay l'esperoir d'une part, de l'autre, la fureur,  
Répond le Roy Saxon : Car mes Dieux équitables,  
En t'offrant à mes yeux se monstrent veritables.  
Et je dois consentir à l'heur qu'ils m'ont promis,  
Si joignant nostre sang nous devenons amis.  
Mais je ne sçay, Clovis, quel mal-heur me presage  
De te voir revestu d'un funeste équipage :  
Et de voir qu'un des miens, te portant un accord,  
Ait trouvé dans tes mains & la guerre & la mort.  
Toutefois je souûmets aux volontez celestes  
Toutes vaines terreurs, tous presages funestes.  
Et si tu veux du Monde estre le plus puissant,  
Meriter des autels, en les reestablistant,  
Il faut unir nos cœurs, il faut unir nos armes.  
Donc si de la beauté tu cheris les doux charmes,  
Je t'ameine. A ces mots Clovis l'interrompant,  
Toujours dans son ennuy ses pensers occupant,  
Et pour n'y joindre pas l'incivile rudesse  
De faire un fier refus de la belle Princesse,  
Tu dois douter, dit-il, du bien qui t'est promis.  
Garde toy de ces Dieux, traistres plustost qu'amis.  
Ils m'ont promis des biens, & m'ont fait un outrage.  
Du vœu de les servir mon ame se dégage.  
Et s'ils peuvent encor regner sur les mortels,  
Ils pourront bien sans moy reestablir leurs autels.

Qu'ils rendent en mes mains celle qu'ils m'ont ravie.  
 Sinon je voïe à Christ mon Empire & ma vie.  
 Hé! quoy? dit le Saxon de colere animé,  
 Est-ce là ce Clovis, ce Roy si renommé?  
 Vn impie, vn ingrat aux Puissances supremes,  
 Osant contre nos Dieux vomir tant de blasphemes?  
 Leur foudre éclatera sur ton chef mal-heureux:  
 Et nos bras cependant te combattront pour eux.  
 Saxons, vangez nos Dieux que sa fureur offense;  
 Et le sang d'Agryc, qui demande vangeance.  
 Soudain de toutes parts ils heurtent les François.  
 Clovis, & Genobalde, & le Duc, & Lisois,  
 Et le Prince Arderic, & leur suite vaillante,  
 Soutiennent les efforts de leur ardeur boüillante.  
 Aurele plein de joye, & benissant les Cieux,  
 De voir son cher Monarque aigry contre ses Dieux,  
 Et combattant vn Roy qui s'arme en leur deffense,  
 D'vn saint zele animé renforce sa vaillance.  
 De la valeur des Francs le Saxon estonné,  
 Void de corps terrassez, son char environné.  
 D'une lance brisée vn tronçon qui s'éclate,  
 De la Princesse atteint la dextre delicate.  
 Elle jette vn long cry, causé par la douleur.  
 La peur oste à son teint sa vermeille couleur.  
 Elle pleure, elle craint parmi le bruit des armes:  
 Et son beau sang l'estonne, & redouble ses larmes,



Tel que sur de l'albatre est un rouge coral.  
 Le Roy la trouble encore, en craignant pour son mal :  
 Et pour ravir aux coups la Princesse timide,  
 Veut que le prompt cocher lasche aux chevaux la bride.  
 Ainsi fuyoit jadis sur le grand char de Mars,  
 Quand elle eut de la guerre éprouvé les hazards,  
 La belle \* Cytherée & sanglante & honteuse,  
 Si l'on en croit les chants de la Grece menteuse.  
 Quand le \* fils de Tydée, ardent, audacieux,  
 D'une dextre mortelle osa blesser \* les Dieux ;  
 Et guidé de Pallas, qui pouffoit son audace,  
 Fit detester la guerre au \* Dieu mesme de Thrace.  
 Le char soudain s'écarte, & s'échape aux regards.  
 Les Saxons par les Francs battus de toutes parts,  
 Ne voyant plus leur Prince, & courant à sa suite,  
 Couvrent de ce pretexte une honteuse fuite.  
 Le Monarque vainqueur, en ménageant le temps,  
 Laisse reprendre haleine aux chevaux haletans.  
 Arderic, & Lisois, & le Duc se separent :  
 Et suivant l'Ennemy, dans la forest s'égarant.  
 Aurele dans les forts, apres cent vains destours,  
 Seul & triste, du Ciel implore le secours.  
 Il perd le doux espoir de rejoindre son Maistre ;  
 De son cheval lassé descend, le laisse paistre ;  
 Et sur l'herbe couché près du bord d'un ruisseau,  
 Soulage sa chaleur dans la fraischeur de l'eau.

\* Venus.

\* Diomedé.

\* Homere  
 dit que Dio-  
 mede blesâ  
 Venus &  
 Mars dans  
 le combat.

\* Mars.

C'est donc ainsi, dit-il, que dans la vie humaine  
 Succedent tour à tour & la joye & la peine ;  
 De peur que le mortel, dans un sort trop égal,  
 Ne soit trop fier du bien, ny trop dompté du mal.  
 Quel heur estoit n'aguere à mon heur comparable,  
 Lors que i'ay vû mon Roy dans sa fureur aimable ;  
 Et contre ses faux Dieux son grand cœur irrité,  
 Presque toucher le port que i'ay tant souhaité ?  
 Toujours l'Enfer s'oppose au zele dont ie brule.  
 Quand de moy l'heur s'approche, un malheur m'en recule.  
 Alors il oyt un bruit parmi des alisiers.  
 Soudain tournant la teste, il void quatre Guerriers,  
 Dont chacun porte en croupe une Dame charmante,  
 Et presse du cheval la course diligente.  
 D'une vive surprise il se sent émouvoir,  
 Voyant ce que ses yeux n'esperoient plus revoir,  
 L'admirable Beauté que sa memoire adore,  
 Que la mort luy ravit sur les bords du Bosphore.  
 Ce bon-heur impreveu luy trouble tous les sens.  
 Son cœur est trop sensible à ces assauts puissans.  
 L'estonnement l'abbat, mais l'esperoir le réveille.  
 Ah ! dit-il, Agilane, ah ! di-vine merveille,  
 Serois-tu donc vivante ? En ses ardens transports  
 Il se leve : au coursier met en bouche le mors.  
 Il le monte ; il le pousse ; il court suivant leur voye,  
 Et confus & content dans le trouble & la joye.

Il les void loin de luy galopans dans le bois.  
 Les arbres à ses yeux les couvrent quelquefois.  
 Tantost il les découvre éloignez dans la plaine :  
 Puis un vallon les cache, & redouble sa peine.  
 Il marche sur leurs pas : il pense les revoir :  
 Il en perd à l'instant & la veüe & l'espoir.  
 Dans un bois il les cherche, & n'en void nulle trace.  
 En des sentiers trompeurs il court, il s'embarrasse.  
 Son cheval perd enfin l'haleine & la vigueur.  
 Le Duc se jette à terre, abbatu de langueur.  
 Insensé, que fais-tu dans cette forest sombre,  
 Dit-il : pauvre abusé, tu cours apres une ombre.  
 Quoy ? ma belle Agilane auroit quitté les Cieux,  
 Pour revivre sur terre, & passer en ces lieux ?  
 Un Demon m'a trompé : le cruel & le traistre  
 M'a, par ce beau fantosme, écarté de mon Maistre,  
 Voyant que la colere agitoit ses esprits,  
 Et dé-jà pour ses Dieux luy donnoit du mespris.  
 Belle ame qui sous toy vois luire les étoiles,  
 Qui vois briller ton Dieu sans ombres & sans voiles ;  
 Souffres-tu que l'Enfer se serve ainsi de toy,  
 Pour tromper ton Espoux, & pour nuire à mon Roy ?  
 Tu triomphes là haut prés du Dieu que j'adore ;  
 Ayde ceux icy bas qui combattent encore.  
 Joins tes vœux pour Clovis, prest à quitter ses Dieux,  
 Pour luy donner la foy, qui t'a donné les Cieux.

O ! Christ, qui sur les Francs dois estendre ta gloire,  
 Souffres-tu que sur nous l'Enfer ait la victoire ?  
 Peux-tu voir que les tiens soient soumis à sa loy ?  
 Il nous ravit Clotilde : il m'arrache à mon Roy.  
 Pour rejoindre ses pas, donne aux miens une adresse.  
 Seigneur, rends moy mon Prince, & rends luy sa Princesse.  
 Le malheureux Aurele ainsi parloit aux Cieux,  
 Las de veilles, de maux, & de soins ennuyeux.  
 D'un violent sommeil la puissance invincible  
 S'empare de ses yeux par son charme insensible,  
 Pour reparer sa force, & soustenir son cœur,  
 Qui doit de plus grands maux estre encore vainqueur.







# CLOVIS,

## LIVRE DIX-HUITIÈSME.



*Ependant les Demons, dont  
la rage indomptée  
Void que du grand Clovis  
l'ame est trop irritée  
Contre ses Dieux trompeurs,  
chimeres des Enfers,  
Et que rien ne peut plus l'ar-  
rester dans leurs fers ;*

*Au camp victorieux, sous differens visages,  
Viennent des plus grands Chefs émouvoir les courages :  
Blasment l'amour du Roy par des murmures sourds :  
Puis osent éclater par de libres discours.  
L'un du Prince Arderic prend la guerriere mine,  
Pour corrompre les cœurs des troupes \* d'Agrippine :*

\* De Colo-  
gne.

L'autre, pour ébranler les Gendarmes François,  
 Prend l'air noble & charmant du valeureux Lisois.  
 Quelle honte ! dit-il, que pour une Chrestienne,  
 Il abandonne ainsi nostre proye & la sienne ?  
 Voyez que pour la suivre, il fuit les Ennemis,  
 Que nous avons vaincus, mais qu'il n'a pas soumis :  
 Et qui par son absence enflez de vaine gloire,  
 De son éloignement feront une victoire.  
 Voyez qu'en la suivant il fuit mesme nos Dieux,  
 Qui l'ont de deux grands Rois rendu victorieux.  
 S'il faut, pour l'en punir, que leur colere éclate,  
 Qu'elle n'éclate au moins que sur sa teste ingrate.  
 Son amour à leur gloire est trop injurieux.  
 Quittons, quittons un Roy, qui veut quitter nos Dieux.  
 Avant que de son sang nous voyons en sa place  
 Des enfans engendrez d'une Chrestienne race,  
 Qu'un Prince amy des Dieux soit mis sur le \* pavois.  
 L'orgueilleux Cloderic oyt ces mutines voix.  
 Soudain le sang royal qui s'émeut dans ses veines,  
 Luy fait prendre l'appast de ces paroles vaines.  
 Un doux espoir le flate, & l'incite à flater  
 Ceux par qui sur le trône il espere monter.  
 Les uns sont ébranlez par ces discours rebelles.  
 Les autres moins legers à leur Roy sont fidelles.  
 L'un s'émeut, l'autre tient ses pensers plus couverts :  
 Tout le camp se partage en sentimens divers.

\* C'estoit la  
 façon des  
 Francs d'é-  
 lire leurs  
 Rois en les  
 élevant sur  
 un pavois.



Comme lors que la mer contre le Rhein rebrousse ;  
 Par ses élans reglez sans cesse le repousse ;  
 Et malgré son dépit s'irritant sans repos,  
 Veut que contre sa source il revolte ses flots ;  
 Le fleuve sur son chef laisse passer les ondes ;  
 Et gardant le lit pur de ses arenes blondes,  
 Coule sans s'ébranler sous l'effort ennemy :  
 Puis d'un paisible cours, en luy mesme affermy,  
 Purge en peu de momens ses eaux douces & claires  
 Du mélange écumeux de ces vagues ameres,  
 Les rechasse vainqueur, les pousse, & les confond  
 Parmi les vastes flots de l'Empire profond.  
 Ainsi malgré l'effort de la ruse infernale,  
 La triomphante armée à Clovis est loyale,  
 Resiste à Cloderic, de qui l'espoir trompeur  
 S'enflamme, puis s'esteint, & s'exhale en vapeur.  
 Et contre les Demons, ennemis invisibles,  
 Tous d'un commun accord se monstrent invincibles.  
 Montan void de l'Enfer les complots insolens :  
 Et voulant raffermir les courages branlans,  
 Et par un saint secours trancher la noire trame,  
 Dans le milieu du camp fait briller l'Oriflame.  
 Soudain l'Enfer se taist, & devient sans pouvoir :  
 Et les cœurs agitez rentrent dans leur devoir.

Le trouble estoit calmé ; quand Genobalde arrive.  
 Chacun à son discours tient l'oreille attentive.

Il expose son ordre, & leur donne la loy,  
 Que tous sous Arbogaste aillent joindre leur Roy.  
 Il leur donne Arembert & Berulfe pour guides.  
 Pour arrester le cours des Bourguignons perfides,  
 Veut que Zaban maintienne, avec mille Gaulois,  
 Et la Saone & Dijon sous leurs nouvelles loix.  
 Qu' Albert suive les Gots jusqu' aux bords de la Loire,  
 Pour soutenir l' honneur de l' heureuse victoire.  
 Il se reserve un choix de six mille Guerriers,  
 Et du Prince Bressan les vaillans Chevaliers,  
 Dont il va de Bourgongne achever la conqueste.  
 Chacun pour le depart de tous costez, s' appreste.  
 Tous s' estiment heureux : chacun avec plaisir  
 Suit ses ordres divers d' un semblable desir.  
 Albert contre les Gots à marcher se prepare :  
 Et des murs de Dijon Zaban dé-ja s' empare.  
 Le brave Genobalde, & le Roy des Bressans,  
 Tesmoignent pour partir les soins les plus pressans,  
 Pour suivre sans delay les pas des jeunes Princes,  
 Et mettre sous le joug les tremblantes Prouinces.  
 L' ardant Godegisille y pretend une part :  
 Et d' un brûlant desir, fait haster le depart,  
 Pour voir bien-tost des Francs les forces occupées  
 A remettre en ses mains ses terres usurpées.  
 D' autre-part Arbogaste actif de toutes parts  
 Ramasse dans un champ les escadrons espars,

*Range les bataillons, les anime, les louë,  
 Cependant qu'aux drapeaux l'air se mesle & se jouë :  
 Fait filer le bagage ; & languit en son cœur  
 Du desir de haster sa pesante lenteur.*

*Enfin l'armée est presté : & rien ne la retarde.  
 Arembert & Berulfe en meinent l'avangarde :  
 Et dé-jà font marcher sur les traces du Roy  
 Les troupes dont le bruit par tout seme l'effroy.*

*Cependant Auberon, de qui l'ame irritée  
 Et de honte & de rage est sans cesse agitée,  
 Par un esprit fecond en projets furieux,  
 Veut priver de Guerriers le Roy victorieux.  
 Il meine dans les bois une infernale escorte ;  
 Prend Aurele dormant, & dans les airs l'emporte,  
 Soustenu de Demons, dans un nuage épais,  
 Où de son dur sommeil rien ne trouble la paix :  
 D'un mouvement si doux, de peur qu'il ne s'éveille,  
 Que mesme nul zephir ne soufle à son oreille :  
 L'enferme en son Palais, dans un affreux séjour  
 Où n'éclaira jamais le bel Astre du jour.*

*Ah ! je le tiens, dit-il, cet ennemy, ce traistre,  
 Ce secret confident des amours de son Maistre,  
 Ce perfide à nos Dieux, cet autheur du refus  
 Dont le sensible affront me rendit si confus.  
 Maintenant la fortune à mon desir est prompte,  
 Pour vanger sur Clovis & nos Dieux & ma honte.*

Luy mesme en lieux divers il diuise les siens :  
 Et le reste bien-tost sera dans mes liens.  
 Sur luy ie feray fondre une telle tempeste,  
 Que rien de mon pouuoir ne sauuera sa teste,  
 Quand dépourueü de tout, de cent peuples surpris,  
 Il verra si mon cœur sceût punir ses mespris.  
 Il veut en mesme temps que la belle Myrrhine,  
 Instruite des leçons de sa noire doctrine,  
 Attire dans son piege Arderic & Lisois.  
 Elle court, & les trouue égaréz dans le bois.  
 Magnanimes Guerriers, dit-elle toute en larmes,  
 Si jamais la pitié regna parmy les armes,  
 Secourez de vos soins la Princesse Toland.  
 Du desir de la voir Lisois dé-ja brulant,  
 Sent son cœur s'é mouuoir, & veut qu'elle l'adresse  
 En quelque lieu du Monde où souffre sa Princesse.  
 Myrrhine les conduit dans la sombre épaisseur,  
 Où paroist à leurs yeux Toland & sa Sœur,  
 Pleines de leur sang propre, & sur l'herbe couchées.  
 Des genereux Guerriers les ames sont touchées  
 Du surprenant spectacle & doux & douloureux.  
 Que je suis, dit Lisois, heureux & malheureux !  
 O ! veüe aimable & triste ! ô sensibles blessures !  
 Que ne m'est-il permis de vanger vos injures ?  
 Lisois, dit Toland, cesse de t'affliger.  
 Le sang est arresté : le mal est sans danger.

Seulement, pour flater la honte de ma fuite,  
 J'accepte, si tu veux, tes soins & ta conduite.  
 Elle leve son corps, animant sa palseur :  
 Et son ébranlement réveille sa douleur.  
 Le secourable Amant de son bras la soulage.  
 Arderic pour sa Sœur à mesme soin s'engage.  
 Et dé-jà prenant part à sa douce langueur,  
 Dans cet appast aimable empoisonne son cœur.  
 Alors sur les chevaux on les porte avec peine :  
 Et tous suivent la route où Myrrhine les meine.  
 Ils marchent vers la Vauge : & sur la fin du jour  
 Apperçoivent les tours du dangereux séjour,  
 Où le Prince enchanteur les comble de caresses,  
 Et de feintes douceurs soulage leurs tristesses :  
 Il embrasse Arderic : dit qu'il cognoist son sang :  
 Que d'une mesme source ils ont puisé leur sang :  
 Et prompt en ses projets, aussi-tost dans son ame  
 En fait le premier fil d'une puissante trame.

Le Duc dormoit encor, dont soudain tous les sens  
 Se réveillent au bruit des chevaux hannissans.  
 Et malgré son grand cœur, il s'émeut, & frissonne,  
 Voyant de toutes parts l'horreur qui l'environne.  
 Vn estroit soupirail, de son cachot obscur  
 Entrouvroit & la vouste & l'effroyable mur ;  
 Et de peur d'adoucir cette prison barbare,  
 Luy prestoit tristement une lumiere avare.

Suis-je éveillé, dit-il ? suis-je vif ? suis-je mort ?  
 Quel est donc ce lieu sombre où m'a placé le sort ?  
 Mais que dis-je du sort ? quoy ? ma bouche peu sage  
 Des aveugles Gentils parle encor le langage ?  
 Rien sans toy ne se fait, Arbitre des humains.  
 Je veux ce que tu veux : ma vie est en tes mains.  
 Mets moy dans un abysme, au fonds de l'Enfer mesme,  
 Pourveu que dans l'Enfer je te loïe & je t'aime.  
 Par tout tu me nourris : par tout tu me soustiens :  
 Ta presence est par tout : & tu donnes aux tiens  
 Dans les plus tristes lieux les plus riches couronnes.  
 Par tout tu me remplis : par tout tu m'environnes.  
 Alors il sent un calme ; & savoure un plaisir  
 Ou ne pouvoit jamais aspirer son desir.  
 Son ame éprouve un goust de la celeste gloire.  
 Puis il entend la voix qu'adore sa memoire.  
 Chevalier de Iesus, courage, cher Espoux.  
 Voy que le juste Ciel, de son honneur jaloux,  
 En dépit de l'Enfer, & de sa noire envie,  
 Veut consoler ton ame, & garantir ta vie.  
 Le Duc sortant d'un bien qui surpasse les sens,  
 D'un sensible plaisir sent les charmes puissans.  
 Il tourne ses regards vers l'estroite ouverture :  
 Void sa belle Agilane en vne clarté pure,  
 Dont la main fait descendre un vaisseau precieux,  
 Et luy donne un manger rare & delicieux.

Le Ciel, dit-elle, est juste, & par ma main t'assiste.  
 C'est luy qui te nourrit en ta demeure triste.  
 Alors ce doux objet se dérobe à ses yeux.  
 Chere Espouse, dit-il, qui revoles aux Cieux,  
 Fay moy revoir encor ton celeste visage.  
 Mais elle fuit, pareille à quelque vaine image  
 Qu'un agreable songe a fait voir au penser,  
 Et qu'un fascheux réveil vient soudain effacer.  
 O ! Seigneur, reprit-il, ô ! seul en qui j'espère,  
 Pouvois-tu m'assister par une main plus chere ?  
 De combien les plaisirs dont tu remplis mon cœur,  
 De mes plus grands ennuis passent-ils la rigueur ?  
 Quoy ? Seigneur, me donner des graces singulieres ?  
 Dans de si noirs cachots, de si douces lumieres ?  
 Me nourrir, me combler de ces rares bien-faits,  
 Ou ne pouvoient encore atteindre mes souhaits ?  
 Il gouste avec respect cette manne celeste :  
 Mais il savoure mieux l'image qui luy reste  
 Des transports ravissans que son ame a goutez ;  
 Et les charmans rayons des divines clartez :  
 Et dans l'affreuse horreur d'une prison profonde,  
 Il se croit dans le rang des plus heureux du Monde.  
 Arderic & Lisois, dans ce traistre séjour,  
 Ne se sentoient liez que des nœuds de l'Amour.  
 Lisois sert Yoland : Arderic s'abandonne  
 A bruler dans le feu des beaux yeux d'Albione.

Sans cesse il l'accompagne : elle accepte ses vœux.  
 Sa blessure à sa honte est un remede heureux ;  
 Qui luy sert d'un pretexte, & luy preste une adresse,  
 Pour couvrir & son fruit, & sa longue tristesse.  
 Volcade qui la cherche, & fuit ses premiers feux,  
 En mesme temps arrive en ce lieu dangereux :  
 Et taché du beau sang qui noircit sa memoire,  
 Vient se souïller encor d'une tache plus noire.  
 Oubliant Alpheïde, & sa troupe, & son Roy,  
 Son ame de l'honneur n'écoute plus la loy.  
 Il n'a plus ny desirs, ny raisons legitimes,  
 D'un crime incessamment tombant en nouveaux crimes.  
 Mais l'amour de Lisois, ce guerrier si parfait,  
 Semble par son exemple anoblir son forfait :  
 Et pour rendre le calme à son ame confuse,  
 Il croit que de tout mal l'amour est une excuse.  
 Il vit près d'Albione : il tasche à l'allegier :  
 Et de son Prince mesme il s'offre à la vanger.  
 Par un flateur espoir la Princesse l'engage ;  
 Et luy promet sa foy, pour le prix de sa rage.

Roland d'autre-part, en un lieu sans tesmoins,  
 A son brave Guerrier, dit qu'elle aime ses soins ;  
 Qu'elle n'est pas ingrate ; & feint avec prudence  
 Qu'elle brule d'amour, en brulant de vengeance.  
 Elle roule en son cœur des projets furieux :  
 Et pour les faire éclore, elle adoucit ses yeux,



*Et les sons éleuez de sa parole altiere,  
Et l'ordinaire orgueil de sa démarche fiere.  
Tes sermens, luy dit-elle, Amant trop dangereux,  
Sont trop forts pour ton cœur foiblement amoureux,  
Qui ne m'offre sur luy qu'un honteux avantage,  
Puis qu'un foible respect avec moy le partage.  
Ma beauté, mon amour, ne sont pas d'un grand prix,  
Si tu n'as pas pour eux tout le reste à mespris.  
Considere mes yeux, & l'ardeur de ta flame.  
Voy, pour un faux honneur qui domine en ton ame,  
Que ta flame & mes yeux sont dignes de pitié,  
Qui n'ont peu de ton cœur gagner que la moitié.  
Lisfois, mets tes desirs dans la juste balance.  
Pese lequel des deux à le plus de puissance,  
Ou celui de servir le Prince des François,  
Ou celui d'estre aimé de celle que tu vois.  
Je te donne à choisir : songe quelle est ta gloire,  
Que de ton choix dépende une telle victoire.  
J'estime un faux amant pire qu'un ennemy ;  
Et ne veux point d'un cœur ou je regne à demy.  
Alors par un regard qui prie & qui commande,  
Elle assiege Lisfois, & soustient sa demande.  
Le Guerrier est confus dans ce traistre bon-heur,  
Voyant qu'une injustice en destruit tout l'honneur :  
Qu'à ses vœux la fortune est flateuse & cruelle.  
Puis il répond ainsi, d'un cœur sage & fidelle.*

Vous m'imposez, dit-il, une trop dure loy.  
 Dois-je pour vous servir, abandonner mon Roy ?  
 Puis-je pas accorder son service & le vostre,  
 Si mon honneur s'accorde à servir l'un & l'autre ?  
 Mais je puis aussi peu vous servir sans honneur,  
 Comme il n'est pas en moy de vous aimer sans cœur.  
 Voulez vous que de l'un sans l'autre je dispose,  
 Si l'honneur & le cœur sont une mesme chose.  
 Qui peut perdre l'honneur, au gré de ses souhaits,  
 Ne peut donner le cœur, car il n'en eut jamais.  
 Voudriez vous pour amant un rebelle à son maistre,  
 Taché des noms honteux & d'ingrat & de traistre ?  
 Et si j'estois jamais infidelle à mon Roy,  
 Quelle fidelité pretendriez vous de moy ?  
 Vous vous trompez, vous mesme, en éprouvant ma flame.  
 Vous éprouvez, plustost la vertu de mon ame.  
 Vostre langue s'abuse, & dément vostre cœur.  
 Esprouvez mon amour, & non pas mon honneur.  
 Yoland fait paroistre une fureur traistresse ;  
 Et s'armant d'un regard de colere & d'adresse,  
 Perfide à moy, dit-elle, & fidele à ton Roy,  
 M'engageant à t'aimer, qu'as-tu voulu de moy ?  
 Ton ame contre moy pour luy seul affermie,  
 Veut triompher de moy, qui suis son ennemie ?  
 Son fer faillit deux fois à me priver du jour :  
 Pour luy, tu veux encor me vaincre par l'amour ?

Veux-tu qu'en sa puissance encore il me retienne,  
 En feignant que ton cœur veut vivre dans la mienne ?  
 Et n'es-tu pas content des maux que j'ay soufferts,  
 Captive en ton Palais dans tes indignes fers ?  
 Peut-estre tu conçois vne esperance vaine,  
 En gagnant mon amour, de surmonter ma haine ?  
 Contente toy, Lisois, d'avoir gagné mon cœur.  
 Ne croy pas de ma haine estre jamais vainqueur.  
 Les faveurs de ton Prince ont pour toy trop de charmes.  
 Pour les vaincre, mes yeux sont de trop foibles armes.  
 Qu'esperes-tu de luy, qu'un rang soumis & vain ?  
 Tu peux prendre avec moy le rang de Souverain ;  
 Et t'affranchir des noms d'ingrat & de rebelle.  
 Car qui n'est point sujet, ne peut estre infidelle.  
 Lisois sembloit dé-jà par ces mots abbattu :  
 Mais il répond ainsi, ranimant sa vertu,  
 Je n'aime rien que vous : rien que vous, ma Princesse,  
 Ne me peut ébranler, menace, ny promesse.  
 Du doux trait de vos yeux je me sens enflammer ;  
 Et du flateur espoir que vous daigniez m'aimer.  
 Mais je ne dois gagner Maistresse ny Province,  
 Aux despens des sermens que j'ay faits à mon Prince.  
 J'ay pour vous un amour tout pur & tout parfait.  
 Quoy ? voulez vous le voir souillé par un forfait ?  
 Que je perde l'honneur ? que mon amour l'opprime ?  
 Ah ! laissez moy l'honneur, pour vous aimer sans crime.

## 308 CLOVIS, LIVRE XVIII.

Yoland perd l'espoir en ce cruel moment ;  
 Irrite s'es regards contre son sage amant :  
 Et par son faux amour le voyant indomptable,  
 Tourne sa fureur feinte, en fureur veritable.  
 Quoy ! dit-elle, trompeur, lasche, indigne du jour,  
 Pour un prix si leger, refuser mon amour ?  
 Puis-je souffrir ma honte, & cette basse estime  
 De croire qu'Yoland ne vaille pas un crime ?  
 Tu crois impunément m'outrer de tes mespris.  
 Mais puisque de fureur tu troubles mes esprits,  
 Il faut, pour m'alleger, que de rage tu meures  
 Dans l'effroyable horreur des plus noires demeures.  
 Elle frappe la terre, & murmure trois fois.  
 Un tourbillon fumeux envelope Lisois,  
 Qui sent, malgré sa force, une force invisible,  
 Qui le leve, & l'emporte en un sejour horrible,  
 Ou nul humain secours, amy des innocens,  
 Ne peut ouïr le son de ses tristes accens.







# CLOVIS.

## LIVRE DIX-NEUVIÈME.



*Es puissances du Nord l'effroyable  
tempeste*

*Contre le Roy des Francs de toutes  
parts s'appreste.*

*Auberon en secret forme ses tra-  
hisons.*

*Il tient dé-jà deux Chefs dans ses  
noires prisons ;*

*Et du Prince Arderic il va corrompre l'ame ;*

*loignant l'espoir d'un sceptre à sa naissante flame,*

*Mon esprit, luy dit-il, a balancé long-temps,*

*Admirant de Clovis les exploits éclatans,*

*Pour m'venir avec luy d'une ferme alliance,*

*Et joindre mon Estat à celuy de la France :*

Qq iij

Preférant à mon regne un soin religieux,  
 Pour estendre par luy le culte de nos Dieux.  
 Mais je voy que luy mesme ingrat les abandonne :  
 Qu'il aime une Chrestienne, & flestrit sa couronne :  
 Que son camp contre luy commence à s'animer :  
 Qu'un orage terrible est prest à se former :  
 Et que les Francs honteux que pour d'indignes charmes  
 Il laisse rallentir le bon-heur de leurs armes,  
 Elevent contre luy leurs genereuses voix,  
 Veulent que Cloderic soit mis sur le parvois,  
 Et vont à vostre sang accorder leur Empire,  
 Pourveu qu'à leur dessein ma puissance conspire.  
 Je dois bien seconder une si juste ardeur,  
 Pour maintenir des Francs le nom & la grandeur.  
 De mes filles, je veux faire un double hymenée.  
 Au Prince Cloderic je destine l'aisnée :  
 Et je vay l'élever au trône de Clovis,  
 En luy prestant mes soins, mes forces, & mes advois.  
 Et sçachant ton amour, je l'agrée, & te donne  
 La fertile Austrasie, & ma chere Albione.  
 Arderic à ces mots ressent mille plaisirs,  
 Goustant le double honneur qui flate ses desirs :  
 Reçoit avec respect les biens qu'il luy presente ;  
 Puis l'écoute, d'une ame & soumise & contente.  
 Va trouver Cloderic, dit le traistre Enchanteur.  
 Dy luy, qu'unis de sang, de puissance, & de cœur,



*Nous devons des François ayder la juste audace,  
Qui se veulent choisir un Roy de nostre race.  
Qu'il sçache mes desseins, & suivre mes leçons.  
J'uniray ma puissance à celle des Saxons.  
Clovis tient loin de luy ses troupes divisées.  
Celles qu'il se reserve, à vaincre sont aisées.  
Il faut que vos guerriers, dont il fait son appuy,  
Au plus fort du combat se tournent contre luy:  
Ioignant à ce dessein les Marses, les Bructeres,  
Qui pour ne se voir plus ou serfs, ou tributaires,  
Trouveront ce temps propre à vanger leur mal-heur;  
Et pourront sur le champ opprimer sa valeur.  
Il faut que son grand cœur sous nos forces succombe.  
J'eleve à Cloderic un trône sur sa tombe:  
Et le vieux Sigisbert, languissant de ses coups,  
De voir regner son fils ne sera pas jaloux.  
Les valeureux Saxons, contens de leur vangeance,  
Nous laisseront le Rhein, pour bornes de la France.  
Tu dois, pour ce projet, réveiller tes esprits,  
Dont ma fille & mes biens seront le juste prix.  
Le Prince avec plaisir oyt ces raisons plausibles:  
Dé-jà se croit vainqueur des François invincibles:  
A sa belle Princesse il conte ses secrets.  
L'espoir en ce depart adoucit ses regrets.  
Il brule, il court, il vole, en quittant Albione.  
Il pense à Cloderic porter une couronne.*

La Princesse en son cœur dédaigne son amour :  
 Mais sa playe, & son fruit qui croist de jour en jour,  
 La rendent inhabile aux travaux de la guerre.  
 Aux lieux les plus secrets sa honte la resserre.  
 Son corps souffre deux maux, par un double mal-beu,  
 Et son dépit amer en aigrit la douleur.

Dans un temple enrichy de colonnes pompeuses,  
 Auberon fait ses vœux aux Deitez trompeuses :  
 Immole à leurs autels cent taureaux mugissans :  
 Fait monter à la voute un nuage d'encens ;  
 Et croit, par les projets qui flatent son courage,  
 Que le Ciel va se plaire à seconder sa rage.  
 La cruelle Yoland, ardente à se vanger,  
 Est active, ne craint ny travail ny danger,  
 Prend les soins de la guerre ; & de bandes vaillantes  
 Fait le solide appuy de ses fureurs bouillantes.  
 Elle part du Palais ; & dans tous ces climas,  
 Des plus hardis guerriers fait un puissant amas.  
 Les troupes des citez, de la Vauge voisines,  
 \* D<sup>e</sup> Mets. Meslent dé-jà leur force aux brigades \* Messines.  
 Le brave Sisenand, renommé par ses faits,  
 Conduit ceux de la Vauge, & Bouzon ceux de Me.  
 Le robuste Aribert à son secours amaine  
 Mille archers qui de Toul habitent le domaine.  
 Gripon, dès sa jeunesse instruit dans les combats,  
 Commande un puissant corps de trois mille soldats,

Que

Que Treves fit sortir de ses portes antiques,  
 Armez de corcelets, & de tremblantes piques.  
 Sigivalde en conduit deux mille adroits & forts,  
 Que le \* Sar tournoyant void naistre sur ses bords.  
 Les troupes dans Nancy par Arnulfe levées,  
 Aux vallons \* d'Epinal, desja sont arrivées.  
 Mainfroy, de \* Verdunois conduit douze drapeaux.  
 Eubalde ameine ceux qu'abreuvent les ruisseaux  
 Qui grossissent les flots de la Meuse naissante.  
 La superbe Yoland enfin se void puissante;  
 Et sent de doux transports, voyant de toutes parts  
 Voler à son secours ces nombreux estendards.  
 Mais de tous ces Guerriers nul Chef ne se compare  
 En noblesse, en valeur, au beau Viridomare,  
 Son voisin, son amant, & puissant Souverain  
 De l'Alsace fertile & voisine du Rhein.  
 Puis arrive Armaric, Roy de Vorms & de Spire.  
 Ces deux Princes captifs sous son cruel empire,  
 Dont elle a jusqu'alors dédaigné le secours,  
 Maintenant sous ses loix marchent d'un viste cours.  
 Yoland sçait mesler l'adresse à l'arrogance;  
 Et fait que son orgueil fleschit sous sa vengeance.  
 Chacun d'eux luy conduit deux bataillons puissans.  
 Elle flatte d'abord leurs espoirs languissans;  
 Puis les regarde à peine; & feint d'estre prudente;  
 Et qu'elle craint d'aigrir leur jalousie ardente.

\* Fleuve de Lorraine.

\* Epinal, ville de Lorraine.

\* Ceux de Verdun.

Trente mille Guerriers sont comptez, sous ses loix.  
 Sur le bruit que répand l'approche du François,  
 Elle haste leurs pas vers les murs de Mayence,  
 Où le Roy des Germains r'assemble sa puissance.  
 Qui compteroit l'amas des Gendarmes Saxons,  
 Pourroit compter aussi les épis des moissons,  
 Les fleurs dont au Printemps la terre se couronne,  
 Et sur les tertres verts les raisins de l'Autonne.  
 Le Prince Algerion, grand de cœur & de corps,  
 Pour sa garde en choisit dix mille des plus forts,  
 Qui tous, sortant des flancs de leurs meres fécondes,  
 Ont de \* l'Elbe glacé souffert les froides ondes :

\* Les Ger-  
 mains auoient  
 accoustumé  
 de baigner  
 leurs enfans  
 dans les fleu-  
 ves, au sortir  
 du ventre de  
 leurs meres.

De Cherusques archers une troupe infinie  
 Marche avec cent drapeaux sous le noble Arminie,  
 Issu de ce grand Chef, dont l'indomptable cœur  
 Des superbes Romains fut mille fois vainqueur ;  
 Qui d'un sort obstiné, fatal à tant d'armées,  
 Dans ses pieges surprit cent testes renommées.  
 Tous ces peuples sont fiers, nourris aux regions  
 Où le soc traïsne encor les os des Legions,  
 Pres des bords du Vesper, & de la forest sombre,  
 Où souvent de \* Varus on void paroistre l'ombre,  
 Grande, passe, & jettant de gemissantes voix,  
 Des siens cherchant encor les restes dans les bois.

\* Lieutenant  
 d'Auguste,  
 qui fut def-  
 fait par Ar-  
 minius.

De l'heur de leurs Ayeux, ces troupes font les vaines,  
 Portant pour leurs drapeaux des enseignes Romaines.  
 Puis les forts Marcomans, & les Campfsaniens,  
 Et les Sueves, couverts des monts Herciniens,  
 Les Cattes, les Sammons, les hardis Hermondures,  
 Qui du Necre & du Meyn boivent les sources pures,  
 Et les fiers Allemans, dont l'heureuse valeur  
 A reduit tous ces noms sous la force du leur,  
 Marchent de lieux divers, à files inégales,  
 Sous le son des clairons, des tambours, des timbales.

Puis dans Mayence arrive un Prince imperieux,  
 Mandragan le Danois, au regard furieux,  
 De qui l'ame brutale, aux vices occupée,  
 Ne croit point d'autres Dieux que le bras & l'espée:  
 Qui ne craint ny le sort, ny le Ciel, ny l'Enfer;  
 Qui met en mesme rang & Christ & Iupiter:  
 Endurcy dans sa honte, & dont la vie infame  
 Dédaigne également & l'honneur & le blâme.  
 Il traïsne sous son ordre un camp remply d'horreur.  
 L'un le sert en tremblant; l'autre plein de fureur,  
 Est illustre en forfaits, sçachant qu'aux rangs sublimes  
 Nul n'attaint sous leur Roy que par les plus grāds crimes.  
 Il se joint aux Saxons dans leurs guerriers exploits,  
 Aimant le seul mestier qui renverse les loix;  
 Non par un beau desir d'anoblir sa memoire;  
 Mais par l'amour du sang, plustost que de la gloire.

Comme quand par les airs les Aquilons volans  
 Traisnent de toutes parts les nuages roulans,  
 De l'amas il se forme vne nuë épaisie,  
 Dont le voile estendu rend la terre obscurcie:  
 Ainsi de toutes parts vient le soldat Germain:  
 Puis s'assemble, & s'estend depuis les bords du Meyn  
 Jusqu'à ceux que le Rhein arrose de ses ondes;  
 Et couvre jusqu'à Worms tant de plaines fécondes.  
 De ces fertiles champs les heureuses moissons  
 Suffisient peu de jours à tant de nourrissons.  
 A peine par convoys toute la Germanie  
 Peut soustenir vn temps cette tourbe infinie.  
 Leur Prince, dans la Gaule ardent à s'engager,  
 Veut les nourrir par elle, & par eux se vanger:  
 Et sur les larges ponts de Worms & de Mayence,  
 Fait filer des Germains l'innombrable puissance.  
 Dans la plaine il les range en épais bataillons:  
 Leur fait en lieux diuers planter les pavillons:  
 Et pour les rafraischir, les disperse, & les place  
 Dans les champs, dans les bois, dans les bourgs de l'Alsace.  
 Mais tandis qu'à son gré le passage est trop lent,  
 Il entend les clairons des troupes d'Yoland.  
 La Princesse à ses yeux pousse vn cheval d'Espagne,  
 Devançant de cent pas son camp qui l'accompagne.  
 Les Princes ses amans, par sa veuë excitez,  
 Dans vne égale ardeur courent à ses costez.

*Des Germains estonnez, elle écarte la presse :  
 Puis descend du coursier ; à Myrrhine le laisse :  
 Saluë Algerion, & s'offre à le servir.  
 Le Prince, de la voir ne scauroit s'assouvir.  
 Chacun sent qu'elle inspire & l'amour & la guerre.  
 Tous ses Chefs apres elle aussi-tost sont à terre.  
 Le grand Roy les reçoit, & les embrasse tous ;  
 Et leur parle d'un air majestueux & doux.  
 La Princesse par Berthe est encore embrassée,  
 Que l'éclat d'une lance au bois avoit blessée.  
 Le Monarque Germain, & l'un & l'autre Amant,  
 Aux Princesses alors s'engagent par serment,  
 De vanger sur le Franc leurs cruelles blessures,  
 Aux injures des Dieux vniissant leurs injures.  
 De l'espoir de le vaincre ils se sentent ravis :  
 Et cét orage est prest à tomber sur Clovis.  
 Desjà le joint son camp diligent & fidelle.  
 Desjà pour les combattre il franchit la Moselle,  
 Et vers tant d'Ennemis precipite ses pas.  
 Cherchons-les, dit le Prince, & ne les comptons pas.  
 Seulement d'un ennuy que cache son silence,  
 D'Aurele & de Lisois il regrette l'absence.  
 Arderis qui le suit, dit pour l'épouvanter,  
 Leur grand nombre d'Archers ne se peut surmonter.  
 Leurs traits nous couvriront comme un nuage sombre.  
 Hé bien, répond Clovis, nous combattrons à l'ombre.*

A l'envy tous les Chefs, incapables d'effroy,  
 Approuvent par leurs voix la réponse du Roy:  
 Et son camp, par ses cris, donne une seûre marque,  
 Qu'ils sont dignes soldats d'un si digne Monarque.  
 Enfin le Prince atteint les plaines de \* Blamont.  
 Puis aux sources du Sar, qui ruisellent d'un mont,  
 Il arreste l'armée, en quartiers la partage;  
 Et des eaux & des bois tire un double avantage.

Pour arrester le cours des Saxonnes fureurs,  
 Il fait partir du camp les prompts avant-coureurs:  
 En de sombres vallons dresse des embuscades:  
 Sur le mont fait un fort, bordé de palissades:  
 Et pendant que son soin le porte en divers lieux,  
 Un Heraut d'Alaric se presente à ses yeux:  
 Chacun court, & luy preste un curieux silence.  
 Quelque temps de parler il attend la licence:  
 Puis jette un fier regard sur le Roy des François:  
 Et fait ouïr ainsi son éclatante voix.  
 Je t'annonce, Clovis, de la part de mon Maistre,  
 Puisque tous deux vaillans le Ciel vous a fait naistre,  
 Que chacun desormais, sur son bras seulement  
 Doit fonder tout l'espoir de son contentement.  
 Et puisqu'à tous les deux Clotilde est enlevée,  
 Sa beauté n'est pas deüe à qui l'aura trouvée:  
 Mais à qui par son fer la sçaura conquerir:  
 Et pour la posseder, il faut vaincre, ou mourir.



eric te promet, & te donne assurance,  
e si le sort heureux la met sous sa puissance,  
aara par raison differer son bonheur.  
ent, par un duel en acquerir l'honneur.  
ne une mesme borne à ta flame amoureuse,  
our la rencontrer ta route est plus heureuse.  
reste tes desirs, jusqu'au celebre jour,  
la seule valeur doit couronner l'amour.  
Prince reçoit l'offre, & par serment s'engage:  
lesja son grand cœur luy promet l'avantage.  
La nuit enferme tout sous son voile obscurcy:  
le tous, le sommeil enferme le soucy.  
lever du Soleil, le Roy sçait les nouvelles  
du camp ennemy s'avancent les deux ailes:  
u'on les void couvrir les champs de toutes parts,  
loin que nul ne peut estendre ses regards.  
is dedaigne alors d'avoir ses Dieux propices:  
ne perd plus de temps à de vains sacrifices.  
restres, & Devins, il a tout à mépris.  
x soins de la bataille il met tous ses esprits.  
ntre deux monts couverts d'une forest obscure,  
endoit d'un grand pré l'agreable verdure;  
is dont le beau tapis & d'herbes & de fleurs,  
noyer dans le sang ses diverses couleurs.  
Roy sage & vaillant veut qu' Arbogaste range  
s la pointe du pré la Françoisé Phalange.

Elle marche orgueilleuse, & tient le premier rang.  
 Celle de Marcomir est placée à son flanc.  
 Puis voulant des Gaulois honorer la vaillance,  
 Il fait que Belsonac à l'autre flanc s'avance.  
 Elbinge & Burgolin à leur dos sont placez.  
 Le Bruçtere & le Marse au milieu sont laissez.  
 Ces troupes sous son joug non encore affermies,  
 Pourroient joindre leur force aux troupes ennemies.  
 Le Tongre armé de hache, & les archers Gaulois,  
 Sont rangez dans les monts, sur la rive des bois.  
 Arderic déguisant son ame envenimée,  
 Avec ses Vbiens ferme toute l'armée.  
 Pour les pressans besoins, le Prince dans le fort,  
 De François aguerris se reserve un renfort,  
 Prest à porter par tout une attaque soudaine:  
 Et laisse à cette bande Vlde pour Capitaine.  
 Arembert & Valdon, Berulse & Vandalmar,  
 Font un corps avancé vers la source du Sar,  
 Opposant sur la droite, aux Saxons innombrables,  
 Des Chevaliers François les troupes indomptables.  
 Sisulfe & Gondoland, au deffaut de Lisois,  
 Commandent l'autre corps de Gendarmes François,  
 Qui forme l'aile gauche, & de mesme s'avance,  
 Sans craindre des Germains le nombre ou la vaillance.  
 Derriere à costé droit, d'un front plus estendu,  
 Des Gendarmes Gaulois un mont est deffendu.

Du Prince Cloderic l'autre attend sa deffense:  
 Mais au lieu de combattre, il se promet la France.  
 Dans les divers projets qu'il medite en son cœur,  
 Il pretend par son crime un souverain honneur;  
 Et croit qu' Algerion, averty de sa trame,  
 Doit payer d'un grand prix sa trahison infame.  
 Clovis reserve un corps d'invincibles François,  
 Qu'il range à ses costez pour entendre sa voix,  
 Dont Adolfe, & Guerpin, & Varoc, & Voltrade,  
 Chacun dans les combas meinent une brigade.  
 Pour sa troupe il choisit deux cens jeunes Guerriers,  
 Tous d'un illustre sang, amoureux des Lauriers,  
 Aux perils, aux travaux, ardens, infatigables,  
 Pour porter en tous lieux ses ordres secourables.  
 Luy seul de toutes parts veut estendre ses soins;  
 Et que ses yeux par tout des beaux faits soient témoins.  
 La troupe des Amans, & vaillante & Chrestienne,  
 Aura l'heur de combattre à costé de la sienne.  
 Alors les sons divers des tambours, des clairons,  
 Frapent l'air & les cœurs par tout aux environs.  
 Le Prince est revestu de ses armes celestes,  
 Aux yeux des Ennemis brillantes & funestes:  
 Monte sur Aquilon, qui sous luy s'émouvant,  
 En viffesse desja voudroit passer le vent;  
 Du pied frape la terre; & ramenant sa teste,  
 Se vange avec les dents de son mors qui l'arreste.

Clovis, pour l'appaiser, le flate de la voix,  
 Puis donne l'Oriflame à Sigalde Gaulois.  
 Cette auguste banniere aime une main Chrestienne;  
 Et ne peut endurer qu'un Payen la soustienne.  
 Elle vole, elle ondoie, elle plaist aux regards.  
 Il semble qu'elle regne entre les estendards;  
 Et qu'elle brille autant sur les autres bannieres,  
 Que la Lune a d'éclair sur les moindres lumieres.  
 Aux ennemis de Christ elle inspire la peur;  
 Confond toute surprise, & tout projet trompeur.  
 Auberon craint sa force, & les celestes armes:  
 Et s'enferme en la Vauge, avec ses foibles charmes.  
 La trompette Saxonne alors parmy les airs  
 Fait aux François ardents ouïr ses tons divers:  
 Puis leurs yeux sont frapez d'une frote soudaine  
 D'infins estendards qui volent dans la plaine.  
 Desja les escadrons paroissent avancez,  
 Dont l'un & l'autre mont peuvent estre embrassez.  
 Et le premier combat de ce jour memorable,  
 Se fait à soustenir cette veüe effroyable:  
 Seul Esprit qui sçais tout, ame de l'Univers,  
 Illumine la mienne, & renforce mes vers:  
 Afin que la fureur de l'horrible journée  
 Soit par mes chants hardis dignement entonnée:  
 Les superbes Francois, pour haster leur bonheur,  
 Du choc, aux fers Germainis veulent ravir l'honneur.

La troupe d'Arembert court la lance baissée.  
 Vne troupe Saxonne en est soudain percée,  
 Dont, malgré leur valeur éprouvée aux combas,  
 Desja du premier rang les plus forts sont à bas.  
 La troupe de Berulfe, à l'égal enflammée,  
 Heurte le mesme front de la nombreuse armée.  
 Desja deux escadrons sont par elle enfoncez:  
 Desja passent les Francs sur les corps renversez.  
 Vandalmar & Valdon, les deux jumeaux aimables,  
 Font sentir aux Saxons leurs coups épouvantables.  
 Gondoland & Sifulfe, à l'envy s'animans,  
 D'un cours precipité rompent les Allemans.  
 Arbogaste conduit sa Phalange pressée,  
 Qui dans la mesme ardeur marche à pique baissée:  
 Ne rencontre en son cours nul obstacle assez fort,  
 Qui ne tombe soudain sous son puissant effort:  
 Des valeureux Germains rompt les troupes serrées:  
 Fait tomber les chevaux sous les pointes ferrées:  
 Ionche tout son chemin de lances & d'écus:  
 Se fait de deux costez deux ramparts de vaincus:  
 Aux Cherusques archers passe malgré leurs flefches:  
 Dans leurs forts Régimens ouvre de larges bresches:  
 Desja combat le Sueve, & par tout se fait jour:  
 Puis libre se répand dans les champs d'alentour.  
 Ainsi que dans les bois, vne flame irritée  
 Augmente par les vents sa fureur indomptée;

Brule des verds taillis les branchages menus ;  
 Puis d'un cours ondoyant passe aux arbres chenus ;  
 Destruit en un moment une forest entiere ;  
 Et se perd dans les airs , n'ayant plus de matiere.  
 Arbogaste est pareil en son cours violent.  
 Et Marcomir le suit , de mesme ardeur brulant.  
 Du Gendarme Gaulois une troupe estenduee ,  
 Seule par les Saxons est enfin confonduee.  
 Amalgar vainement tasche à les repousser.  
 Un grand flot de Germains vient soudain l'enfoncer.  
 Et Sigalde voyant la troupe qui s'entame ,  
 Tient ferme , & n'ose pas engager l'Oriflame ;  
 Dont la force autour d'elle assure les Gaulois ;  
 Et des plus forts Payens arreste les exploits.  
 Le Monarque soigneux à son secours envoie  
 Les François sous Guerpin , dont la troupe foudroye ,  
 Qui des Gaulois épars r'anime la langueur ;  
 Et des rudes Saxons rallentit la vigueur.

D'autre part Cloderic , par un lasche courage ,  
 Au grand Algerion livre un large passage.  
 Les Saxons irritez du succes des François ,  
 Attaquent les archers qui munissent les bois ;  
 Trouvent par les costaux la montagne accessible :  
 De Tongres , de Gaulois , font un carnage horrible :  
 Sont maistres du sommet , redoublent leur fierté ;  
 Et fondent aux vallons , d'un cours precipité.

Comme un large torrent, qu'une nuit a fait naistre,  
 Surprend, ébranle, abbat une maison champestre;  
 Noye avec les troupeaux les Pasteurs endormis;  
 Delà sort en vainqueur; & de flots ennemis  
 Destruit jusqu'aux vallons sa natale montagne:  
 Puis d'un plus libre cours ravage la campagne.  
 De mesme les Saxons, en jettant mille cris,  
 Sur Elbinge estonné, sur Belsonac surpris,  
 D'un flot victorieux tombent dans la prairie;  
 Et de sang & de corps couvrent l'herbe fleurie.  
 Arderic les approche; & d'un accent Germain  
 S'offre à suivre leur rage, à leur prester la main.  
 Puis au Marsé Mammol, au Prince des Bruçteres,  
 Venez, suivez, dit-il, vos voisins & vos freres.  
 Sous le joug des François cessez d'estre asservis.  
 Les Saxons à ce coup vous vangent de Clovis.  
 Comme son protecteur la troupe le regarde,  
 Sous ses ordres desja marche l'arriere-garde.  
 Et le Roy des Danois, l'impie & le cruel,  
 Qui suit de ce torrent le flot continuel,  
 Amant de la fureur, dont le timbre terrible  
 D'un cheval à crins noirs porte la queue horrible,  
 Par tout de corps meurtris jonche le verd gazon.  
 Il aime à triompher par une trahison.  
 Et les siens à l'envy secondant ses outrages,  
 D'une voix insolente irritent leurs courages.

Le Monarque des Francs entend de loin ces cris :  
 Et croit que par le dos l'Ennemy l'a surpris.  
 Il ne peut d'Arderic craindre la perfidie.  
 Mais Cloderic, d'une ame insolente & hardie,  
 Se tourne, & luy jettant un regard furieux :  
 Par ton trépas, dit-il, je viens vanger nos Dieux,  
 Qui rendent contre toy nos fureurs legitimes,  
 Pour leur avoir, ingrat, refusé des victimes.  
 Les Francs quittent ton joug, & me veulent pour Roy :  
 Et l'Empire Gaulois m'appartient mieux qu'à toy.  
 Puis il veut par ses coups soustenir son audace.  
 Traistre, répond Clovis, honte de nostre race,  
 Voila doncque ce crime où tu t'es engagé,  
 Dont j'ay receu l'advis, que j'ay trop negligé.  
 Mais je m'en vay punir ta rage deloyale,  
 Trop heureux de mourir par une main royale.  
 Soudain sur Cloderic il pousse son coursier :  
 Et desja dans le flanc luy plonge son acier.  
 Tous les jeunes Guerriers courent contre le traistre :  
 L'arrachent de fureur aux fureurs de leur Maistre.  
 Varoc avec Voltrade à ce bruit accourant,  
 De ce trouble ne sçait nul sujet apparent.  
 Adolfe se retourne, & Guerpín le consulte :  
 Puis d'égale vîstesse ils courent au tumulte.  
 Soudain fondent sur eux Vbiens & Saxons.  
 Clovis plein de courroux, haussé sur les arçons,



De son glaive tranchant abbat casques & testes.  
 Et ses coups furieux ressemblent des tempestes.  
 Yoland contre luy pousse ses Regimens.  
 Et l'ayant remarqué, regarde ses Amans.  
 Sus, dit-elle, Armaric, & toy, Viridomare,  
 Si le cœur est à moy, que le bras le declare.  
 Je suis à qui rendra mes regards assourvis  
 Du spectacle fameux de la mort de Clovis.  
 Tous les deux à l'envy fondent sur le Monarque,  
 Pour donner de leur flâme vne sensible marque.  
 Le Prince les reçoit : son œil brille de feux.  
 Tous deux il les combat, & les soustient tous deux.  
 De l'espérance de sa mort elle se sent ravie :  
 Et parfois dans son ame elle craint pour sa vie :  
 Rallume, puis esteint ses transports vehemens ;  
 Et pour luy dans son cœur combat ses deux Amans.  
 Mais sous ce rude bras de qui nul ne se pare,  
 Desjà tombe le corps du beau Viridomare.  
 Dans un sommeil paisible il semble qu'il s'endort.  
 Il conserve sa grace encore dans la mort :  
 Comme vne belle fleur que la faux a tranchée,  
 Qui languit & se meurt, sur les herbes couchée.  
 Le vaillant Armaric alors s'estime heureux,  
 Se voyant delivré d'un Rival dangereux :  
 Et r'animant son bras avec son esperance,  
 Desjà croit sa Princesse acquise à sa vaillance.

Mais le Roy valeureux , du fendant coutelas ,  
 Luy tranche l'esperance , en luy tranchant le bras .  
 Trois fois de s'affermir vainement il essaye .  
 Il tombe ; & par le sang l'ame sort de sa playe .  
 Yoland de fureur s'anime en ce moment ,  
 Plustost que de pitié pour son fidelle Amant .  
 Elle presse Aribert , Arnulfe , Sigivalde ,  
 Le brave Sisenand , Bouzon , le fort Eubalde ,  
 Et Gripon & Mainsfroy , tous d'un commun effort ,  
 De vanger des Guerriers & la honte & la mort .  
 Pour les mieux animer , elle mesme les meine :  
 Et porte au vaillant Prince une attaque soudaine .  
 Les jeunes Chevaliers , & la troupe d'Amans ,  
 Opposent leur courage à tant de Regimens ,  
 Couvrent leur cher Monarque , afin que dans sa peine  
 Au moins pour un moment il puisse prendre haleine .  
 Il monte sur un tertre ; & fremit en son cœur  
 De voir que des Gaulois le Saxon est vainqueur .  
 Il void sur les costaux leur sanglante furie ;  
 Et des flots empourprez , qui couvrent la prairie ;  
 Où le cruel Danois , plongé jusques au flanc ,  
 Se plaist à se baigner dans un fleuve de sang .  
 Il void , montant plus haut , ses troupes fugitives :  
 Il void traîner par tout ses enseignes captives :  
 Et dans son desespoir , veut , d'un triste dessein ,  
 Ou s'immoler aux coups , ou se percer le sein .

Il envoie

Il envoie à son fort son Escuyer fidelle :  
 Mais le Saxon y porte une attaque cruelle.  
 De toutes parts il tasche à rallier les siens.  
 Aigoland void des flots de Saxons, d'Vbiens :  
 Que nul Chef ne paroist des troupes de la France :  
 Que l'Ennemy par tout regne avec insolence.  
 Chere Argine, dit-il, hé bien, il faut perir.  
 Contre tant de Payens, pour Christ il faut mourir.  
 Hé bien, mourons pour Christ, dit la vaillante Argine.  
 Soit accomplie en nous la volonté divine.  
 Tous repetent alors ; mourons pour nostre foy :  
 Et pour le nom de Christ, & pour sauver le Roy.  
 Argine tend les bras. Amy, reçois, dit-elle,  
 Ce seul & digne prix de ton amour fidelle.  
 Et toutes à l'envy donnent à leurs Amans  
 Le premier & dernier de leurs embrassemens.  
 Aigoland en cinq rangs soudain les fait estendre.  
 C'est le Roy qu'en mourant nous avons à deffendre,  
 Dit-il. Ce poste estroit, par de bons combatans,  
 Contre tant d'Ennemis se peut garder long-temps.  
 Par ces mots genereux, la bande ranimée,  
 Dans un beau desespoir attend toute l'armée :  
 Et leur cœur indompté, du nombre combattu,  
 Soustient tant de fureurs, par sa seule vertu.









# CLORIS,

## LIVRE VINGTIESME.



LOVIS par les costaux, par  
les routes des bois,  
Cherchoit à rallier les Francs  
& les Gaulois.

Par tout il void de loin leur  
desordre & leur fuite.

Il n'a plus que huit Chefs, pour  
sa fidele suite,

Qui malgré le desastre animent leur valeur,  
Voyant le cœur du Roy plus grand que son malheur.

Il rencontre une troupe, & Volcade le traistre,

Qui passit de son crime à l'aspect de son Maistre.

Tu trembles, dit le Prince. Vn Chef voyant son Roy,

Doit avoir de la joye, & non pas de l'effroy.

Tu medites sans doute en ton ame traistresse,  
 De combattre ton Maistre, ainsi que ta maistresse.  
 Mais des deux trahisons ma main va te punir,  
 Et ceux qui dans ton crime osent te soutenir.  
 Soit crime, soit raison, à tout je m'abandonne,  
 Dit Volcade; & mon bras doit vanger Albione.  
 Tous deux l'un contre l'autre aussi-tost s'avancans,  
 Veulent joindre les coups aux propos menaçans.  
 Mais un Prince inconnu, d'une mine hardie,  
 Les separe, en criant, ô! lasche perfidie!  
 Suspendez vos debas: car je veux en juger.  
 Quoy? Volcade en son crime a voulu m'engager?  
 Quoy? tu m'as donc caché que Clovis est ton maistre:  
 Et tu crois qu' Arismond veuille servir un traistre?  
 Je suis Sueve, & des Francs ennemy par raison:  
 Mais, bien plus que les Francs, je hay la trahison.  
 Grand Roy, son crime veut que mon fer te deffende;  
 Et seuls nous pourrons bien battre toute sa bande.  
 Sur Volcade soudain tous les deux s'élançans:  
 Ils font un beau combat de dix contre deux cens,  
 Dont Albione mesme a la troupe choisie,  
 Des plus hardis Guerriers qu'elle eût dans l'Austrasie.  
 Arismond de Volcade avoit percé le bras.  
 Puis Aquilon le heurte, & le renverse à bas.  
 Clovis & sa brigade & petite & vaillante,  
 Ne craignant point le nombre, & tousjours assaillante,



S'élargit un passage avec ses grands efforts ;  
 Et desja par leurs coups void tomber trente morts.  
 Mais les Austrasiens, & de honte & de rage,  
 Espèrent par la foule opprimer son courage :  
 L'entourent, & sur luy fondent tous à la fois.  
 Arismond, de Clovis admire les exploits :  
 Et Clovis d' Arismond le courage & l'adresse,  
 Et la grace, & le port, qui marquent sa noblesse.  
 Mais malgré les effets que produit leur valeur,  
 Rien ne peut, que le Ciel, retarder leur malheur.  
 La troupe genereuse à cinq Chefs est reduite :  
 La trame du Monarque à son terme est conduite :  
 Et l'infame ramas de tant d'indignes mains,  
 Alloit estre vainqueur du plus grand des humains.  
 De quatre Austrasiens la puissante secousse  
 L'ébranle tout à coup, hors de l'arçon le pousse.  
 D'un choc en mesme temps trois l'avoient abbatu.  
 Mais nul ne peut encore abbatre sa vertu.  
 L'Ennemy s'irritoit dans ses ardeurs boüillantes,  
 Esperant triompher de ses armes brillantes.  
 Des vns, son fer sanglant le deffendoit encor.  
 Des autres, son écu reluisant de lis d'or.  
 Aquilon son vangeur, de ruades sans cesse  
 Ecartoit des Guerriers la dangereuse presse :  
 Et seul autour du Roy valoit trente soldats,  
 Renversant les guerriers qui l'avoient mis à bas.

Quand Aurele paroist, & de loin le remarque.  
 Puis à terre apperçoit son courageux Monarque,  
 Qui pour sa tombe illustre, apres tant de travaux,  
 S'élevoit un monceau d'hommes & de chevaux.  
 Au devant de son Prince en fureur il se place:  
 Ce qui s'offre à ses yeux, sa valeur le terrasse:  
 Par sa juste douleur il irrite ses feux.  
 Il presse des talons son coursier écumeux:  
 Il l'anime, il le pousse, il le tourne, il le porte  
 Contre tout ce qui monstre une rage plus forte.  
 Clovis est transporté, d'aise de le revoir.  
 Et la joye aussi-tost luy redonne l'espoir:  
 L'espoir luy rend la force, & soustient sa vaillance.  
 Vne seconde joye accroist son esperance.  
 Le courageux Lifois accourt à ses costez;  
 Et fait sentir aussi ses grands coups redoutez.  
 Desja sous la fureur de ces foudres de guerre,  
 Douze des plus hardis sont couchez sur la terre:  
 Arismond les approche, & leur joint ses exploits:  
 Et trois jeunes Guerriers égarez dans le bois,  
 Aligerne, Ascaric, & le fier Radagaise.  
 Clovis cherche Aquilon, & le flate, & l'appaise.  
 Il le monte, il l'anime; & desja sous son bras  
 De quatre efforts diuers, abbat quatre soldats.  
 Puis il void l'estendard qui réjouit son ame,  
 Sigalde, & dix Gaulois qui sauvent l'Oriflame.

Le Prince les appelle : & cette aimable voix  
 Ranime en ce moment Sigalde & les Gaulois.  
 Les Guerriers d'Austrasie estonnez du carnage,  
 Du Prince & d'Arifmond admirent le courage,  
 Qui par leur grand éclat, & les coups de leurs mains,  
 Leur paroissent des Dieux, plustost que des humains.  
 Puis voyant la splendeur de l'auguste banniere,  
 Ils pensent à leur dos voir une troupe entiere.  
 Tout s'ébrante, tout cede : & par leurs rangs troublez,  
 Nul ne peut soustenir ces grands coups redoublez.  
 Le Monarque fondant sur ces troupes tremblantes,  
 Void Volcade couché sur les herbes sanglantes.  
 Grand Prince, voy le prix des grands maux que j'ay faits,  
 Dit-il : Mais je ne puis survivre à mes forfaits.  
 Et je vay m'en punir par ma main detestable,  
 Si je ne puis mourir par ta dextre equitable.  
 Differe, dit Clovis ; & ne redoute rien.  
 Tu ne dois pas mourir de ton fer ny du mien.  
 Tes lasches trahisons t'ont rendu l'ame noire :  
 Mais une belle mort peut laver ta memoire.  
 Donc, pour ne te voir pas à tes faits survivant,  
 Va chercher Alpheïde, & meurs en me servant.  
 O ! graces, dit Volcade, ô ! faveurs magnanimes !  
 Je vay par mon trépas reparer tous mes crimes.  
 Tout sanglant il se leve ; & Clovis le laissant,  
 Tantost court sur le mont, & tantost en descend.

Il marche avec sa troupe & foible & valeureuse :  
 Mais sa veüe est par tout & triste & malheureuse.  
 Il entend une voix. Clovis, en vain tu cours.  
 Si tu veux estre heureux, viens me donner secours.  
 Il arreste sa bande : il écoute, il s'approche.  
 La voix semble plus claire, & partir d'une roche.  
 Viens me donner secours, dit-elle, & ne crains rien :  
 Et le Ciel aussi-tost te donnera le sien.  
 Hé ! qu'entens-je ? dit-il. C'est la voix de ma Reine.  
 Il marche autour du roc, plein de joye & de peine.  
 Aurele, reprit-il, entens-tu cette voix ?  
 Secourez-moy, dit-elle une troisieme fois.  
 Prens l'Oriflame, Aurele ; & le fer qui la porte  
 Dans ce profond rocher peut te faire une porte.  
 Aurele dans sa main prend le saint estendard.  
 Il s'éloigne dix pas : puis de roideur il part :  
 Et baissant vers le roc la lance à l'avanture,  
 Fait, sans rompre le bois, une large ouverture,  
 Telle que deux Guerriers, mesme sans se toucher,  
 Peuvent passer de front dans le creux du rocher.  
 Clovis entre : & d'abbord il ferme les paupieres,  
 Sentant ses yeux frapés de trop vives lumieres.  
 Il tasche à rasseurer son trop foible regard :  
 Puis void en habit blanc un auguste Vieillard,  
 Qui dit, Je suis Denys, l'Apostre de la France,  
 Qui t'a gardé Clotilde, & te rend l'esperance.

Escoute

*Escoute ses conseils. Il disparoist soudain.  
 Le Monarque la void qui luy tendoit la main.  
 Il s'écrie aussi-tost. Quoy? c'est vous, ma Princesse?  
 Oüy, dit-elle; adorons la divine Sagesse.  
 Mets en Dieu ton espoir, mon Espoux & mon Roy.  
 Fay vœu d'estre Chrestien, la victoire est à toy.  
 Aurele à ce conseil joint sa priere encore.  
 Clovis dit à genoux.\* Dieu que Clotilde adore,  
 Le fay vœu qu'au baptesme on me verra soumis,  
 Si tu me rends vainqueur de mes fiers Ennemis.  
 Va, dit-elle, ô! mon Roy. Sois seur de la victoire.  
 Dieu veut dans ton malheur faire éclater sa gloire.  
 Fay porter l'estendard par tout aux environs.  
 Des Francs, tu vas bien-tost entendre les clairons.  
 Aurele par les monts fait briller l'Oriflame.  
 Le Roy confus de joye, est en doute en son ame.  
 L'amour combat l'honneur, & le fait balancer,  
 S'il doit estre aupres d'elle, ou s'il doit la laisser.  
 Va, dit-elle, au combat: que rien ne te retarde.  
 Car contre tout l'Enfer, Saint Denys est ma garde.  
 Cependant Arismond, à son divin aspect,  
 Remply d'estonnement, de zele, & de respect,  
 Ne sçait, dans cet estat, le party qu'il doit prendre.  
 Mais enfin il demeure, & s'offre à la deffendre.  
 La brillante Oriflame alors de toutes parts  
 Rappelle les Gaulois, & les François épars.*

\* Ce sont les  
mots de l'hi-  
stoire.

*Desja Guerpin accourt, & Varoc, & Voltrade.*  
*Et desja pres du Roy grossit mainte brigade.*  
*L'air s'enflamme d'éclairs, qui d'un bruit sont suivis.*  
*Clovis, voy le signal : écoute cet advis.*  
*Cours, luy dit la Princesse, où se forme un nuage.*  
*Le Prince, de sa troupe enflamme le courage.*  
*Allons, dit-il, au fort, où le Ciel nous conduit.*  
*Le malheur se dissipe, & la gloire nous suit.*  
*Amis, j'ay ma Clotilde, & Dieu me la renvoye.*  
*Saint \* Denys en ce mont m'a redonné ma joye.*  
*L'un à l'autre à l'envy, par des cris infinis,*  
*Disent ces mots confus, mont, joye, & saint Denys.*  
*Mont, joye, & saint Denys, répondent les vallées.*  
*Clovis void des Germains les troupes rassemblées,*  
*Qui courant en tumulte, environnent le fort,*  
*À l'envy s'animans à ce dernier effort.*  
*Le Prince fond sur eux, d'un furieux courage,*  
*Comme sur les pasteurs fond un soudain orage,*  
*Qui noircit tout à coup & la terre & les airs,*  
*Accompagné de vents, de foudres & d'éclairs,*  
*Et des flots surprénans d'une pluye où se mesle*  
*L'estonnante fureur d'une pesante gresle.*  
*De mesme les François, sur l'Ennemy surpris,*  
*Font tomber à l'instant leurs coups meslez de cris.*  
*Vn Archange paroist, dont la main foudroyante*  
*Fait briller à leurs yeux sa lame flamboyante.*

\* Origine du  
 cry des Fran-  
 çois en guer-  
 re, Mont, joye,  
 saint Denys.

Le grand Algerion , à ces bruits si soudains ,  
 Fait tourner sur les Francs quatre mille Germains.  
 Mais Clovis les previent d'une attaque terrible.  
 Le magnanime Aurele , & Lisois l'invincible ,  
 Guerpin avec sa troupe , & Voltrade , & Varoc ,  
 Font sentir aux Saxons leur redoutable choc ,  
 Dont , pour l'assaut du fort , l'ardeur est rallentie ;  
 Et desja leur fureur en laisse un partie.

Mais au flanc opposé , le Tyran des Danois ,  
 Par le tranchant acier fait abattre les bois :  
 Assemble arbre sur arbre , & s'en fait des échelles ,  
 Pour porter aux François ses attaques cruelles.  
 Ainsi que les Geants , dans leur rebellion ,  
 Haussaient Athos sur Pinde , Ossa sur Pelion ;  
 Et monstroient l'Appennin aux terres estonnées ,  
 Sur les Alpes assis , & sur les Pyrenées.  
 Sur les branches il monte : il oyt de toutes parts  
 Le mont retentissant de mille cris épars :  
 Fait d'horribles sermens ; joint les faits aux bravades ;  
 Arrache de sa main les fortes pallissades.  
 Les siens suivent sa rage. Vlde avec ses François  
 Les soustient , & s'anime , oyant de loin les voix ,  
 Et l'écho des vallons , qui mille fois renvoye  
 Mont,joye & saint Denys, saint Denys & mont,joye.  
 Mandragan s'en irrite. Oüy, dit-il , ie les tiens.  
 Oüy, malgré Iupiter , & le Dieu des Chrestiens ,

Malgré Denys, Michel, & leur vaine puissance,  
 Les miens boiront le sang des troupes de la France.  
 Le Ciel se couvre alors d'une sombre rougeur;  
 Et de tant de mépris veut estre le vangeur:  
 Fait briller trois éclairs, fait gronder son tonnerre,  
 Annonçant sa justice aux méchans de la Terre.  
 Taisez-vous, dit l'Impie, ô ! ridicules Dieux.  
 Pensez-vous que je veuille escalader les Cieux?  
 Beuvez, dormez là haut, & nous laissez la terre.  
 Vous aimez le repos ; & nous aimons la guerre.  
 Ciel, en dépit de toy, je fay ce que je veux.  
 Tonne, éclaire, sois vain de tes bruits, de tes feux.  
 Ta fureur va tomber sur qui te sacrifie.  
 Mais tu ne sceûs jamais fraper qui te deffie.  
 Soudain un bruit terrible éclate dans les airs,  
 Comme si le grand Dieu confondoit l'Univers.  
 Le feu frape le Monstre, & le reduit en cendre ;  
 Et dans les feux d'Enfer, en feu le fait descendre.  
 Tel, au mepris du sort, des Dieux, & des mortels,  
 L'orgueilleux Capanée, ennemy des autels,  
 Et de traits & de feux chargeant ses deux mains fortes,  
 Escaladoit les murs de la \* Ville à sept portes :  
 Et maint blasphème encor de sa bouche élançant,  
 Merita le courroux du foudre punissant ;  
 Puis brulé dans les airs par l'ardeur consumante,  
 Effroya \* l'Acheron de son ombre fumante.

\* Thebes de la Grece.

\* Vn des fleuves que les Poëtes feignoient estre en Enfer, & qui est pris pour tout l'Enfer mesme.



*Les Francs & les Danois, d'un long estonnement,  
Sont par l'éclat du bruit frapez également :  
Et passissent de peur, ne sçachant quelle teste  
A senty la fureur de l'horrible tempeste.*

*Mais le fier Mandragan, aux siens ne paroist plus.  
Ils laissent tout à coup leurs assauts superflus.*

*La foudre en a d'entr'eux destruit une partie.*

*Les Francs reprennent cœur, & font une sortie.*

*Puis rejoignent Clovis, qui heurte les Saxons ;*

*Et desja dans leurs rangs fait de rouges moissons.*

*D'autre-part les François, dont la force guerriere  
Avoit tout renversé dans leur fureur premiere,  
Croyoient leur vaillant Roy vainqueur de toutes parts,  
Et poursuivoient encor les Ennemis épars.*

*Arbogaste, de corps avoit jonché la plaine :*

*Et Marcomir, aux siens laissoit reprendre haleine.*

*Mais les Chefs estonnez sont dans un juste effroy ;*

*Et doutent du succes ne voyant point le Roy.*

*Aussi-tost sur ses pas le Gendarme revole.*

*Arbogaste les suit : Marcomir se desole.*

*Nul ne sent de ses faits l'invtile bonheur.*

*Le Roy seul fait leur bien, leur joye, & leur honneur.*

*Arembert le remarque à ses armes brillantes,*

*A son casque ombragé de plumes ondoyantes ;*

*Mais bien mieux à sa force, à ses coups furieux.*

*Il luy joint à l'instant son camp victorieux.*

Et tous, dans ce transport, par de lourdes atteintes,  
 Sur le dos des Germains vangent toutes leurs craintes.  
 Les plus braves Saxons combattoient dans le bois,  
 Pour deffendre leur Roy des fureurs de Lisois.  
 Du fer de l'Orislame Aurele enfin le perce;  
 Et dans un flot de sang sur le champ le renverse.  
 Le Duc descend à terre; & bien-tost a tranché  
 La teste chevelüe au cadavre couché.  
 Au fer d'une autre lance aussi-tost il l'éleve,  
 Afin que par la peur la victoire s'acheve.  
 Du champ, par ce grand corps, un espace est couvert.  
 On void d'un large coup son estomac ouvert:  
 Et ce Roy qui regnoit sur cent peuples superbes,  
 Comme un tronc inutile est couché sur les herbes.  
 Le Germain tout à coup s'abandonne à l'effroy,  
 Voyant le chef sanglant du deplorable Roy.  
 Les Francs & les Gaulois, aux ames de leurs freres  
 Immolent & Saxons, & Marses, & Bructeres.  
 Lisois void Arderic, & de fureur épris,  
 De ses traistres complots luy rend le juste prix.  
 Puis tombent aussi-tost Mammol & Marcovesè  
 Sous les coups d'Ascaric, & du fort Radagaisè.  
 La Moselle desia void la fiere Yoland,  
 Precipitant son cours, d'un dépit violent.  
 Mais nul n'a tant d'effroy que Cloderic l'infame,  
 Qui veut survivre encore à sa honteuse trame.

Plus il se sent coupable, & plus par les vallons  
 Il fait à son coursier ressentir ses talons.  
 Le Monarque vainqueur regne dans la campagne :  
 Et rend grace à Dieu seul de l'heur qui l'accompagne.  
 Il laisse aller les Francs au dos des fugitifs :  
 Ne trouve dans les champs que morts & que captifs.  
 De ses Chefs vne troupe autour de luy s'amasse,  
 Où d'un libre penser en son ame il repasse  
 Les caprices divers du sort injurieux,  
 Et de ses grands travaux le succes glorieux.  
 Ainsi le noble fleuve, à la rapide course,  
 Le \* Tigre est malheureux au sortir de sa source :  
 Cent fois de ses ruisseaux heurte le mont natal,  
 Qui presente un obstacle à ses ondes fatal :  
 Ne rencontre à son cours nuls passages propices :  
 Gauchit par les costaux, trouve cent precipices :  
 Va, revient, & rebrousse ; & de flots vagabonds  
 Fait parmi les rochers cent cheûtes & cent bonds :  
 Se confond dans un lac, puis retrouve sa voye :  
 Par des antres deux fois sous la terre se noye :  
 Se cache ; & reprenant sa premiere vigueur,  
 Se fait revoir encor des abyssmes vainqueur :  
 Enfin libre & puissant, il baigne, il court, il dompte,  
 Les champs de \* Babylone, & ceux de \* Ctesiphonte.  
 Les Francs devant Clovis assemblent des monceaux  
 D'estendards remportez, & de nobles drapeaux.

\* Grand fleuve  
d'Asie.

\* Ville capitale  
du Royaume  
des Assyriens,  
des Medes,  
& des Perles.

\* Capitale du  
Royaume des  
Parthes.

*Lisois paroist de loin , portant parmy les plaines  
L'honorable fardeau de quatre Aigles Romaines ,  
Que d'un effort hardy , par autant de combas ,  
Sa main vient d'arracher aux Cherusques soldats.  
Il remet ce trophée aux pieds de son Monarque ,  
Qui veut que son écu , pour son illustre marque ,  
Soit peint de quatre Aiglons , leurs ailes estendans ;  
Et que ce mesme honneur passe à ses descendans ,  
Qui\* depuis par leurs faits , joignant gloire sur gloire ,  
De ce nombre ont trois fois redoublé la memoire.*

\* Vn autre de la maison de Montmorancy gagna encore 4. enseignes, ou 4. aigles de l'Empire, & mit huit aiglons à ses armes, doublant le nombre de 4. & vn autre en ayant gagné 8, doubla le nombre de 8 à ses armes, qui ont maintenant seize aiglons, que l'on nomme alerions.

*Le Prince impatient retourne vers le mont ,  
Pour trouver sa Princesse , & le brave Arismond.  
Mais il tremble en son cœur pour la troupe fidelle ,  
Si celebre en beaux faits , & si chaste , & si belle.  
D'Amantes ny d'Amans , nul ne s'offre à ses yeux.  
Allons , dit-il , Aurele : allons aux mesmes lieux  
Où mon malheur laissa cette bande animée  
A porter tout le faix de la nombreuse armée.  
Il void autour de luy tous ses Chefs rassemblez.  
Il les meine , où de sang les vallons sont comblez ,  
Vers le passage estroit , où la troupe invincible  
Rendit , pour le sauver , le mont inaccessible.  
Il trouve des monceaux de Saxons entassez :  
Puis les corps des Amans , l'un à l'autre embrassez :  
Percez, diversément de grands coups honorables :  
Dans vne heureuse mort encore tous aimables.*

*Au premier rang il void que le brave Aigoland,  
De son Argine encor soustient le chef sanglant :  
Que de ces corps puissans, seuls ils en foulent quatre :  
Et qu'ils semblent tout morts encore les combattre.  
Il void au mesme rang le vaillant Varadon,  
Tenant d'une main roide encore son guidon ;  
Et de l'autre fermant la blessure profonde,  
Qui fendoit le beau sein de sa chere Aregonde.  
Valdin semble passer de fureur & d'amour,  
Plustost que de la mort qui l'a privé du jour :  
Et pousse encor le fer, dont sa vengeance prompte  
A percé le Saxon, meurtrier d'Amalazonte.  
Tous ces nobles Amans, encor parmy les morts,  
Font, pour sauver leur Prince, un rampart de leurs corps.  
Mais rien n'estonne plus Clovis & sa brigade,  
Que de voir morts ensemble Alpheide & Volcade :  
Qui tous deux par amour s'entrelassent les doigts ;  
Et de sang, sur le front, ont tous deux une croix.  
Ce spectacle amoureux, & glorieux, & tendre,  
Aux Chefs les plus constans fait des larmes répandre.  
Le Roy mesme en soupire : & ne refuse pas  
De payer de ses pleurs le prix de leur trépas :  
Leur promet cent tombeaux, pour la marque eternelle  
De leur rare valeur, & de leur cœur fidelle  
A leur flame, à leur Prince, à la foy de leur Dieu.  
Puis il quitte à regret ce doux & triste lieu.*

*Il va chercher sa Reine ; & l'objet deplorable  
Luy fait de son amour craindre une fin semblable.*

*O ! valeureux Martyrs , ô ! genereux Amans ,  
Si le temps a destruit vos nobles monumens ,  
De vostre ardente foy , de vostre illustre gloire ,  
Jamais ne s'esteindra la durable memoire.*

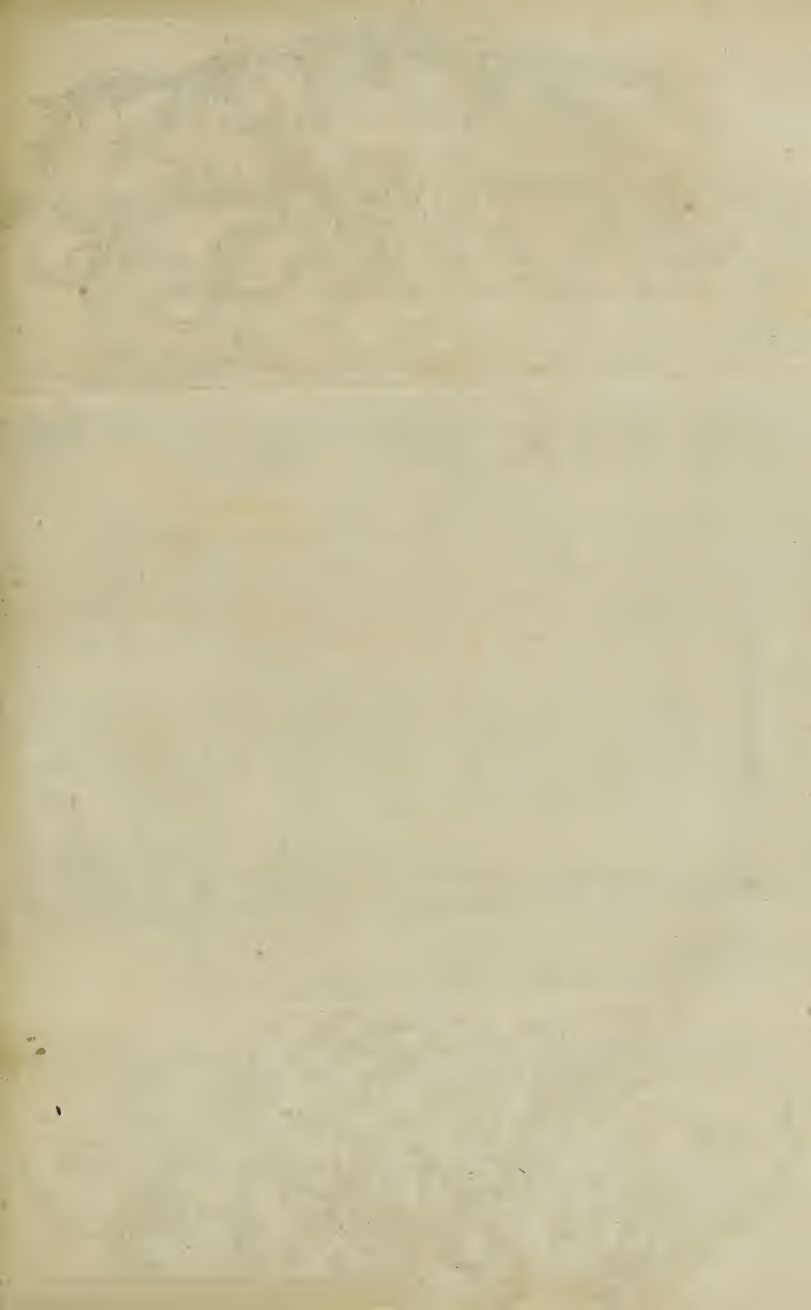
*Car si le cours des ans laisse vivre mes vers ,  
Elle fera par eux le tour de l'Univers.*

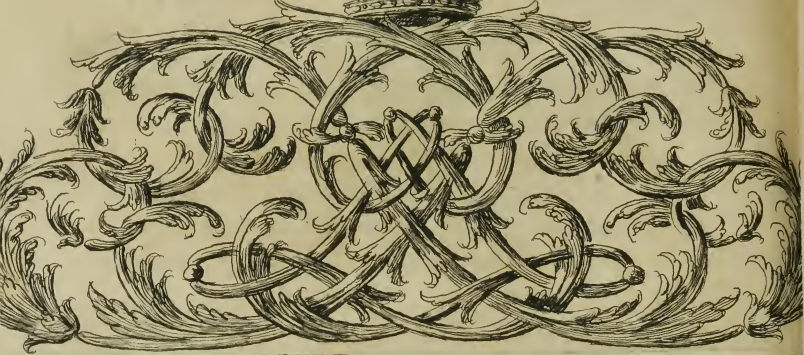
*On la verra courir les beaux champs de l'Aurore ;  
Et les climats du Nil , & le rivage More.*

*On la verra voler jusqu'aux poles glaces.*

*Enfin vos noms fameux dans les siecles passez ,  
Vivront encore un jour en tous lieux de la Terre ,  
Où les Francs porteront le commerce ou la guerre.*









# CLXXXIII,

## LIVRE VINGT-VNIESME.



*AR les croupes du mont, le Prince va-  
leureux*

*S'avance avec ses Chefs vers le rocher  
heureux :*

*Et la crainte qu'il sent d'une seconde  
perte,*

*Réveille la douleur qu'il a long-temps  
soufferte.*

*Il découvre Arismond, assis sous un ormeau :*

*Et desja redoutoit un desastre nouveau,*

*Quand il void la Princesse en terre prosternée,*

*Priant pour le succes de la grande journée ;*

*Pareille à ce grand \* Chef, conducteur des Hebreux, \* Moysé,*

*Qui sur le mont Oreb, au Ciel faisoit des vœux,*

Cependant qu'au combat Iosué les excite,  
 Pour vaincre la fureur du fier Amalecite.  
 Elle se leve au bruit, se presente à Clovis.  
 De son divin éclat tous les yeux sont ravis.  
 Le Prince émeû d'amour, de joye, & de tendresse,  
 Va baiser à genoux la main de sa Princesse.  
 Rends grace à Dieu, dit-elle, ô mon vaillant Epoux;  
 Et tous deux pour luy seul flechissons les genoux.  
 Il a rendu la gloire à ta vertu guerriere.  
 Reconnois ses faveurs, & fay cette priere.  
 Seigneur, je te confirme, en ma prospérité,  
 Les vœux que je te fis en mon adversité.  
 Veuille dans peu de jours, par ta bonté supreme,  
 Effacer mes erreurs par les eaux du baptesme.  
 Clovis reedit ces mots, du cœur les confirmant;  
 Et les appuye encor d'un celebre serment.  
 Ma Princesse, dit-il, conte moy donc ta vie;  
 Depuis le jour cruel que tu me fus ravie.  
 Je brule dés long-temps du desir de sçavoir  
 Quels Dieux ou quels Demõs t'avoient sous leur pouvoir.  
 Tous deux s'estant assis : un Demon, reprit-elle,  
 Me trompa, déguisé sous la forme d'Aurele;  
 M'emporta dans les airs, m'enferma dans ce lieu.  
 Car ainsi le permit le vouloir du grand Dieu.  
 Aux divines bontez soudain je me confie.  
 Aux celestes decrets mon cœur se sacrifie.

Puis une voix me dit : je t'ayme & te soustiens.  
 Car jamais mon secours n'abandonne les miens.  
 Vne clarté s'épand : la clarté fut suivie  
 Du grand Saint qui tousjours prit le soin de ma vie.  
 Mais il n'avoit i jamais donné l'heur à mes yeux  
 De contempler l'éclat de son corps glorieux,  
 Le le vis donc alors, ce grand Areopage,  
 D'un œil estincellant, d'un auguste visage,  
 Couvert d'un long habit, de lin blanc & frisé;  
 Et d'une estole blanche ayant le corps croisé.  
 Le Ciel, dit-il, ma fille, à ton ayde m'envoye;  
 Et dans cet antre obscur, veut te combler de joye.  
 Bien-tost dans ce climat tu reverras Clovis.  
 C'est icy qu'il suivra ton salutaire advis.  
 J'auray soin de nourrir & ton corps & ton ame.  
 Eleve à Dieu ton cœur, par une ardente flame.  
 Laisse de ton esprit les efforts impuissans.  
 Monte, par la foy seule, au dessus de tes sens.  
 Dédaigne les prisons, ton corps, ton penser mesme,  
 Pour t'unir à l'essence ineffable & supreme.  
 Mais je dirois en vain les secrets qu'il m'apprit,  
 Pour mépriser le corps, & vivre \* par l'esprit:  
 Puisque ceux d'où l'erreur à peine se separe,  
 Ne scauroient concevoir cette doctrine rare.  
 Enfin dans ces clartez, & ces ravissemens,  
 Les jours ne m'ont semblé que de legers momens.

\*S. Denys a le  
 premier écrit  
 de la Theolo-  
 gie mystique,  
 laquelle traitte  
 de la vie de  
 l'esprit au des-  
 sus des sens,  
 qui est l'unior  
 de l'ame avec  
 Dieu.

Le Duc benit alors la divine assistance.  
 Et toy, luy dit Clovis, quelle injuste puissance  
 Te retint & Lisois éloignez de mes yeux?  
 L'Enfer nous mit de mesme en d'effroyables lieux,  
 Répond le sage Aurele; où d'une mort funeste  
 Dieu nous a garentis par une main celeste.  
 Car l'ame d'Agilane eut le soin de nos jours:  
 Et bien qu'en lieux divers, nous donna son secours:  
 Enfin nous fit sortir de nos prisons humides.  
 Nous trouvons nos coursiers, & deux fideles guides,  
 Qui nous donnant l'advis de secourir le Roy,  
 Nous remplissent ensemble & d'ardeur & d'effroy:  
 Et pour joindre son camp, s'offrent à nous conduire.  
 Le troisieme Soleil commençoit à reluire.  
 Des Gaulois & des Francs nous trouvons le débris.  
 Soudain nous accourons où sont les plus grands cris.  
 Aquilon le premier de loin s'est fait connoistre.  
 Puis à nos yeux heureux a paru nostre Maistre,  
 Qui de corps abbatu s'estoit fait de deux parts,  
 Contre ses Ennemis, deux horribles remparts.  
 La Princesse benit les bontez souveraines,  
 Qui par tant de bonheur ont finy tant de peines.  
 Le Roy loüe Arismond de ses faits valeureux.  
 Mais bien plus de son cœur & juste & genereux,  
 Qui plustost sur un traistre anima sa furie,  
 Que contre l'Ennemy de sa chere patrie:

Prenant le party foible, armé de la raison,  
Contre un party nombreux qu'arma la trahison.  
Il pretend quelque jour payer avec largesse  
Et sa rare valeur, & sa haute sagesse.  
Mais, dit-il, dans mon cœur j'ay mille ennuis secrets,  
De ne pouvoir donner que de tristes regrets  
A cent nobles Martyrs, dont les fidelles flames  
Pour Christ & pour leur Prince ont prodigué leurs ames.  
Car j'entendis ces cris : mourons dans nostre Loy :  
Mourons pour Iesus-Christ ; mourons pour nostre Roy.  
Clotilde à ce discours éprise d'un saint zele,  
Veut honorer les corps de la troupe fidele :  
Sent son cœur enflammé du desir de les voir.  
Le Prince veut la suivre en ce pieux devoir ;  
Et luy donnant la main, part de l'heureuse roche.  
La Reine avec respect du triste lieu s'approche.  
Elle void le spectacle & pitoyable & doux.  
Aussi-tost pres d'Argine elle tombe à genoux :  
L'embrasse, & son Amant ; & de sa bouche pure,  
Avec de saints baisers presse chaque blessure.  
Le Duc suit son exemple. Elle voudroit encor  
Ramasser tout leur sang en de grands vases dor.  
Clovis en ce desir veut la rendre contente :  
Et parmy les tresors renfermez, dans sa tente,  
Fait choisir cent vaisseaux d'or pur & ciselé,  
Pour recueillir le sang qui pour Christ a coulé.

Mais pendant qu'à ces soins Clotilde est occupée,  
 Vne autre pompe vient, du pillage échapée:  
 Et Sigalde paroist, par le Prince commis,  
 Pour empescher le sac du camp des Ennemis.  
 Il conduit un amas de cent illustres Dames,  
 Qu'il sauva de l'ardeur des impudiques flames.  
 Berthe marche à leur teste: & par ses tristes pleurs,  
 Exprime en mesme temps cent diverses douleurs;  
 Le trépas de son pere, & sa beauté captive,  
 Et mille grands espoirs dont le malheur la prive.  
 Sa suite est ainsi qu'elle en larmes, en soupirs.  
 Clotilde laisse au Duc le soin des cent Martyrs:  
 Devance par ces pas l'abbord de la Princesse;  
 L'embrasse, l'accompagne, & flatte sa tristesse.  
 Apres elle marchotent tous les Princes captifs.  
 Les Francs tiennent sur eux leurs regards attentifs:  
 Et Clovis void en eux toute la Germanie  
 A son ample domaine heureusement unie.  
 Il pense à sa conqueste; & par sa douce loy  
 Par tout remet le calme, où tout tremble d'effroy:  
 Accorde trente jours pour relasche à la guerre:  
 Et pour donner aux morts un repos sous la terre.  
 De son celebre exploit le plus illustre fruit,  
 Est le bonheur de voir son bel Astre qui luit,  
 Dont ses yeux à toute heure adorent le miracle.  
 Mais tousjours à ses vœux il s'oppose un obstacle:

Et

Et brulant de desirs , il pense incessamment  
 Au Heraut d' Alaric qui receut son serment.  
 Jusqu' au jour du combat , il n' en peut rien pretendre.  
 L' Amour demande vn bien ; l' honneur vient le deffendre.  
 Avant que de son cœur le feu soit soulagé ,  
 Son esprit de deux nœuds doit estre dégagé ,  
 Et du combat promis , & du vœu du baptesme :  
 Mais son premier deuoir s' attache au Dieu supreme.  
 Cependant Toland , dans ce honteux malheur ,  
 Pressant plus son cheval de rage que de peur ,  
 Aux vallons de la Vauge arrive avec Myrrhine.  
 Son invincible orgueil contre les maux s' obstine :  
 Et son ame enflammée , au deffaut de son fer ,  
 Pretend contre Clovis animer tout l' Enfer.  
 Elle monte à pas lents ces croupes si fecondes  
 En chesnes verdoyans , en murmurantes ondes.  
 Elle entend des bruits sourds , & des gemissemens :  
 Puis des cris plus aigus , & de longs heurlemens.  
 La cime qu' elle atteint paroist toute enfermée  
 Dans le nuage obscur d' vne epaisse fumée ,  
 D' où sortent mille éclairs , rouges , estincellans ;  
 Et des dragons ailez , aux corps noirs & brulans ,  
 Qui par leurs siflemens , & par leur fuite prompte ,  
 Monstrent qu' vn puissant bras les combat & les dompte.  
 Malgré son grand courage , elle en fremit d' horreur :  
 Et cet affreux spectacle allentit sa fureur.

Toutefois elle marche, à ces bruits attentive :  
 Mais Myrrhine pâlit, estonnée, & craintive ;  
 N'ose lever les yeux, s'arreste, & ne peut pas  
 Dans sa frayeur extreme avancer un seul pas.  
 Toland, sur la cime où s'estend une place  
 Qui du vaste Palais montre la riche face,  
 Void un air sans broüillards, & découvre un beau jour,  
 Qui dissipe l'horreur des ombres d'alentour.  
 Elle void à genoux une troupe muette,  
 De l'un & l'autre sexe, & de beauté parfaite.  
 Elle void devant eux un auguste Vieillard,  
 Couronné de rayons, d'un celeste regard,  
 Richement revestu d'une chape superbe,  
 Sur une aube de lin, traînant jusques sur l'herbe.  
 Et sa dextre puissante, alentour de ces monts,  
 Par le signe adorable écarte les Demons.  
 Ne crains pas, Toland, dit-il à la Princesse.  
 De Dieu voy le pouvoir, de l'Enfer la foiblesse.  
 Il se tourne à l'instant vers le temple orgueilleux,  
 A Mercure élevé sur un roc sourcilleux :  
 Et de ce mesme signe, avec une parole,  
 Il renverse, il destruit, & le temple & l'idole.  
 Cette masse en tombant se separe en morceaux :  
 Puis dans l'abysme creux se rassemble en monceaux.  
 Mille terribles sons par les monts se répandent :  
 Et cent fois redoublez, par les vallons s'entendent.



*Auberon estonné de tant d'horribles bruits,*  
*Et de voir en plein jour la noire ombre des nuits,*  
*Accourt, & du Palais ouvre la large porte,*  
*D' Albione effrayée ayant la seule escorte.*  
*Voy, méchant, dit le Saint, voy par quelle vertu*  
*Tes Demons sont chassés, & ce temple abbatu.*  
*Clovis a la victoire, en dépit de tes ruses:*  
*Et par tout tu verras tes malices confuses.*  
*Severin\* est mon nom, de qui le saint troupeau*  
*Dans Agaune Helvetique honore le tombeau*  
*Des six mille Martyrs de la bande Thebaine,*  
*Dont Maurice fut Chef sous l'enseigne Romaine.*  
*Le Chef de cette troupe, est ton fils genereux,*  
*Valbert, des loix de Dieu constamment amoureux,*  
*Qui chassé par ta rage est devenu Patrice,*  
*Ayant veu l'Orient à ses vœux plus propice.*  
*Voy son épouse aussi, la fille de Zenon;*  
*Lucille, qui possède un celebre renom,*  
*Vn rang imperial, une grande richesse,*  
*Et sur toutes grandeurs, une extreme sagesse.*  
*Depuis deux mois entiers ils errent en ces lieux:*  
*Et Dieu les a souvent presentez a tes yeux.*  
*Tu les as méprisez, & ces Dames Chrestiennes,*  
*Pour deux filles de Rois, qui ne sont pas les tiennes.*  
*Enfin le Ciel m'envoye, afin de se vanger,*  
*Si sous la loy de Christ tu ne veux te ranger.*

\* S. Severin  
 estoit Abbé  
 d'Agaune en  
 Suisse, où est  
 le tombeau  
 des six mille  
 Martyrs de la  
 Legion The-  
 baine, qui eu-  
 rent la teste  
 tranchée avec  
 S. Maurice,  
 L'histoire dit  
 que S. Severin  
 fit de grands  
 miracles de-  
 vant Clovis,  
 & même le  
 guerit d'une  
 maladie vn  
 peu apres sa  
 conversion.

Le puis briser ton corps, comme j'ay fait ce temple.  
 Crains Dieu, crains sa colere, & tremble à cet exemple.  
 L'Enchanteur effrayé de ces graves accens,  
 Veut tenter contre Dieu ses charmes impuissans.  
 D'un cœur impenitent, & d'une aveugle rage,  
 Il pretend par son art soustenir son courage:  
 Appelle, à son secours un reste de Demons,  
 Qui se cachoient encore aux antres de ces monts;  
 Sur leurs ailes s'éleve, & dans les airs s'emporte.  
 Le Saint luy fait sentir une vertu plus forte.  
 Il est abandonné de ces foibles Esprits,  
 Qui fondent sous la Terre, en jettant mille cris:  
 Le corps sur les rochers se brise & se déchire.  
 L'ame avec les Demons fuit dans le noir Empire.  
 Ainsi du haut sommet du rocher \* Aventin,  
 S'éleva dans les airs sur le peuple Latin,  
 Et tomba par les vœux du \* Prince de l'Eglise,  
 L'orgueilleux \* Enchanteur qui mourut dans \* Arise.  
 Valbert sent à sa mort une extreme douleur.  
 Les deux Sœurs s'écrians, deplorent son malheur.  
 Severin, par ces mots, veut consoler leur ame.  
 Vous pleurez, comme un pere, un ravisseur infame,  
 Qui suivant la fureur d'un conseil infernal,  
 Vous ravit au berceau dans vostre lieu natal:  
 Vous nourrit pour Clovis, comme nobles Infantes,  
 Qui pouvoient de son cœur estre un jour triomphantes:

\* Le mont  
Aventin dans  
Rome.

\* S. Pierre.

\* Simon le  
Magicien.

\* Village pres  
de Rome, où  
Simon fut  
porté, tout  
brisé de sa  
cheute, & où  
il mourut.

Et vous cachant la Loy qu'adoroient vos Ayeux,  
 Força vostre ame tendre à servir les faux Dieux;  
 Puis dans l'amour du Roy vous ayant engagées,  
 Vous laissez dans l'ardeur de vous en voir vangées.  
 Toy, dit-il, Yoland, fille du Sage Euric,  
 Roy des fiers Visigots, Sœur du brave Alaric,  
 Pres de\* l'Ebre il te prit, quand ton valeureux pere  
 Avoit dans ses combas la fortune prospere.  
 Et toy, belle Albione, il te prit aux Anglois,  
 Quand ton pere engagé dans ses rares exploits,  
 A l'Ecosse adjoustoit l'Irlande & la Norvege,  
 Et ne redoutoit pas cette main sacrilege.  
 Helas ! que je te plains, noble fille d'Artus,  
 Qui t'ayant mise au jour, t'eut donné ses vertus,  
 Si ce traistre Payen ne t'eut portée au crime :  
 Tu sens croistre en ton ventre un fruit illegitime.  
 Tu perdis par son rapt ton pere & ta maison :  
 Et perdis par ton feu l'esprit & la raison.  
 Maintenant sans secours, infame, & vagabonde,  
 Quel lieu pour te cacher te reste-t-il au Monde ?  
 Mais quittez toutes deux vos indignes ardeurs.  
 Portez vostre grand cœur aux celestes grandeurs.  
 Quittez les Dèitez vainement adorées.  
 Que sans fin de vos yeux vos fautes soient pleurées.  
 Vos chefs furent trempés dans le sacré lavoir.  
 Detestez du trompeur & l'art & le pouvoir.

\* Fleuve d'Espagne.

Songez, par son desastre, à redouter le vostre.  
 Il dit. Mais trop de rage occupe l'une & l'autre.  
 Et la celeste grace, avec ses traits vainqueurs,  
 Jamais ne peut entrer dans les superbes cœurs.  
 Vicillard, dit Yoland, nous cedons à tes charmes.  
 Mais en vain tu pretens que nous versions des larmes.  
 Le trépas de Clovis vangerà nos douleurs.  
 Nous verserons plustost de son sang que des pleurs.  
 Il ne vaincra jamais Yoland en courage.  
 Je le croiray vainqueur, s'il peut vaincre ma rage.  
 Si nous sommes du rang où tu veux nous placer,  
 Tu nous hausses le cœur, puis tu veux l'abaisser.  
 Que l'Enfer l'abandonne, & que le Ciel m'opprime.  
 Je hay le repentir, encor plus que le crime.  
 Allez, dit Scverin, ô ! detestables cœurs ;  
 Le Ciel vous abandonne à vos propres fureurs.  
 Mais vous, suivez mes pas : venez, troupe fidelle.  
 Allons chercher Clovis aux bords de la Moselle.  
 Ne pleure point, Valbert, un pere furieux,  
 Indigne du cercueil, esclave des faux Dieux,  
 Ministre de l'Enfer, ennemy de mon Maistre.  
 Laissons ce corps aux loups, qui doivent s'en repaistre.  
 Alors la sainte bande, en marchant deux à deux,  
 Par la porte du mont suit le Saint lumineux ;  
 Bénit le Tout-puissant, & joint leur equipage,  
 Qui sans bruit les attend à l'ombre d'un bocage.

Albione, Yoland, regardent ce depart;  
Puis fixement en terre arrestent leur regard.  
L'une & l'autre confuse, interdite, estonnée,  
De secours tout à coup se trouve abandonnée.  
O ! Dieux ! dit Yoland, pouvions-nous concevoir  
Qu'un mortel sur la terre eut un si grand pouvoir ?  
Qu'il a fait à nos yeux d'effroyables prodiges ?  
A peine de ce temple on peut voir les vestiges.  
Mais dans ce changement, rien ne peut m'ébranler.  
Et je voy dans nos maux dequoy nous consoler.  
Nous ne sommes plus Sœurs ; nous n'avons plus de pere.  
Mais nous avons chacune un grand Prince pour frere.  
Goustons le doux espoir qui vient nous soulager ;  
D'avoir un rang illustre, & dequoy nous vanger.  
Ma sœur, dit Albione, ( avant ma dernière heure  
Permits que ce cher nom encore nous demeure )  
Helas ! de quel espoir nous pouvons-nous flater ?  
Helas ! de quel secours nous pouvons-nous vanter ?  
Bien que contre Clovis nostre fureur assemble  
L'Espagne, & l'Aquitaine, & l'Angleterre ensemble ;  
Quand nous pourrions encore y joindre les Romains ;  
Que doit plus redouter le Vainqueur des Germains ?  
Mesmes de nostre sang, quelles certaines marques  
Pourrions-nous faire voir à ces puissans Monarques ?  
Quoy doncques, nostre cœur d'affronts n'est pas content.  
Cette dernière honte encore nous attend.

*Ah ! que nulle esperance au jour ne nous retienne.  
 Mourons : & si ta honte est moindre que la mienne ,  
 Laisse-moy mourir seule , & souffre qu'en mon sang  
 Ma main noye & mon crime , & le fruit de mon flanc.  
 En meurtrissant l'Enfant par vne juste rage ,  
 Du pere pour le moins je meurtriray l'image.  
 Hé quoy ? mon sang en moy combat contre le sien ?  
 Versons l'un avec l'autre , & ne divisons rien.  
 Mais ? je sens contre moy s'é mouvoir mes entrailles ?  
 Et mes yeux , ô ! mon fruit , pleurent tes funerailles ?  
 Si mes pleurs malgré moy sortent de leur prison ,  
 La Nature les verse , & non pas la Raison.  
 Il faut que de mes flancs moy mesme je t'arrache :  
 Que comme vn ennemy , de moy je te détache.  
 Et que ne puis-je encor survivre à mon trépas ,  
 Pour en faire à ton pere vn horrible repas ?  
 O ! de fille de Rois ravisseur detestable ,  
 C'est toy qui m'as plongée en ce goufre effroyable ;  
 Quand me vantant Clovis , ses faits , & ses Ayeux ,  
 Tu rallumois l'ardeur que je pris dans ses yeux :  
 Quand tu portois mon ame , hélas ! trop enflammée ,  
 Au plaisir de l'aimer , & de m'en voir aimée.  
 Tu me fis mediter cet aveugle dessein ,  
 De le tenir au moins par vn charme en mon sein :  
 Quand je perdis l'esperoir qu'aimant vne Chrestienne ,  
 Il quittast sa beauté , pour adorer la mienne.*

*Après*

Après m'avoir volée à ceux de ma maison,  
 Tu m'as volé l'honneur, corrompant ma raison.  
 Ne pouvant l'espérer par un nœu legitime,  
 Tu fis que je l'acquis par la honte & le crime:  
 Que je conceûs de luy ce fruit doux & cruel,  
 D'une part innocent, de l'autre criminel;  
 Et qu'il ne reste plus à ma fureur extreme,  
 Qu'à vanger mon forfait sur l'innocence mesme.  
 Mais c'est le seul remede à mon mal si pressant.  
 La rage est plus celebre à perdre un innocent.  
 Ah! que ne peut encor ma mourante colere  
 Le jetter par morceaux dans le sein de son pere?  
 Immolant à ses yeux ma vie & son enfant,  
 Je penserois alors mourir en triomphant.  
 Mais avant mon trépas, répandons la vengeance,  
 Et sur toute sa race, & sur toute sa France.  
 Si le Ciel & l'Enfer écoutent les mourans,  
 Ciel, Enfer, suspendez vos aspres differends.  
 Ou si vous ne pouvez quitter vostre querelle,  
 Ciel, tu n'es pas pour moy : c'est l'Enfer que j'appelle.  
 Tristes Dieux, ou Demons, pour la derniere fois,  
 Sortez du sombre Averno aux accens de ma voix.  
 Accourez, Alecton, Megere, Tisiphone,  
 Si vous vinstes jamais au secours d'Albione.  
 Entortillez vos crins des serpens les plus noirs  
 Dont jamais vostre rage arma les desespoirs.

Escoutez à ma mort ce que dicte ma bouche.  
 Si Clotilde jamais parvient à cette couche,  
 Dont par vostre conseil j'ay gousté le bonheur,  
 Trop peu pour mon desir, & trop pour mon honneur;  
 Que ses fils à ses yeux, par de cruelles guerres,  
 Comme loups acharnez, se ravissent leurs terres.  
 Que malgré ses soupirs, ses larmes, & ses vœux,  
 Ils rougissent leurs mains du sang de ses Neveux:  
 Et que toute sa race en marastres feconde,  
 De tragiques horreurs épouvante le Monde.  
 Puis sortez de mon sang, Normans, & me vangez.  
 Que tous les champs François par vous soient ravagez:  
 Et qu'après vos fureurs, dans une longue guerre,  
 La France éprouve encor les fureurs d'Angleterre.  
 Ah! que je dois gouster de delices là bas,  
 Lors que mes descendans, par de sanglans combas,  
 Feront, d'un fer vangeur, dans les demeures sombres,  
 Tomber de tant de Francs les odieuses ombres!  
 Doux, mais tardif espoir! hé bien, pour me guerir,  
 Mourons, si je ne puis me vanger sans mourir.  
 Lors se voyant sans fer à son dessein propice,  
 Elle court furieuse, & cherche un precipice.  
 Mais Yoland l'arreste; & veut pour un moment  
 Qu'elle preste l'oreille à ces mots seulement.  
 Ma sœur, s'il faut mourir, je sçay perdre la vie.  
 Que ta fureur est belle! & que je te l'envie!



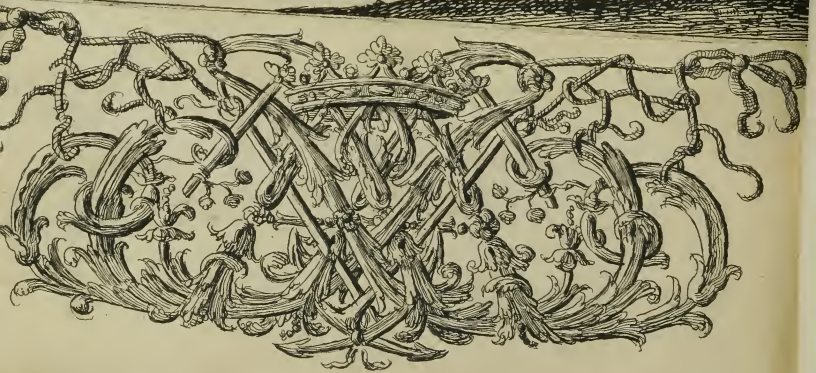
*Mais quel bien penfes-tu qui survive au trépas?  
Ny haine ny desir ne se ressent là bas.  
Toute vengeance est morte en la demeure noire ;  
Et se perd dans le fleuve où se perd la memoire.  
C'est se vanger sur soy, que de vouloir perir.  
Et du moins, en mourant, il faut faire mourir.  
Je veux perdre Clovis, le poursuivre à toute heure :  
Et ne veux point mourir, que premier il ne meure.  
Mais je puis souhaiter, comme un supreme bien,  
Qu'à jamais nostre sang soit ennemy du sien.  
Qu'à jamais, tour à tour, l'Espagne & l'Angleterre  
Enfantent des projets pour desoler sa terre.  
Que de contraires mœurs, que de contraires bords,  
Que sans cesse opposant cent forts contre cent forts,  
Leurs haines, leurs fureurs, ne soient jamais bornées  
Ny par les vastes mers, ny par les Pyrenées.  
Toutes deux dans leur rage à l'en-uy s'embrasans,  
Cherchent un long espiro en la suite des ans.  
Toutes deux; sont un temps dans un morne silence.  
Puis Albionne ainsi reprend sa violence.  
Mon esprit, que mon feu rend plus ingenieux,  
Conçoit un fait plus beau, plus il est furieux :  
Et la posterité, quand je ser ay vangée,  
Sçaura ce que peut faire une femme enragée.  
Du fier Prince des Francs vange-toy par ton bras.  
Mais si ton fer le peut, le mien ne le peut pas.*

*Mon fardeau malheureux m'en oste la puissance.  
Je ne puis que sur moy de luy prendre vangeance.  
Mais je rendray bien mieux mes transports assouvis,  
Si je reçoÿ la mort par la main de Clovis.  
Cherchons-la par luy-mesme, afin que ce perfide  
Soit de son propre enfant le cruel parricide.*

*L'une & l'autre à ces mots, d'un pas precipité,  
Tournant de toutes parts son regard irrité,  
Marche vers le Palais, qui n'ayant plus de maistre,  
Tout superbe qu'il est, semble un desert champestre;  
Où chacune s'écarte; & couÿe dans son sein  
La criminelle ardeur d'un funeste dessein.*







# CELESTES,

## LIVRE VINGT-DEUXIÈME.



*ES LA de toutes parts la prompte  
Renommée  
Répandoit les exploits de la vail-  
lante armée;  
Et l'estonnant progres du Prince  
des François,  
Remplissoit de terreur les cœurs des  
plus grands Rois.*

*Alaric son rival, redoute la tempeste  
Qui doit dans peu de mois éclater sur sa teste.  
Et le sage Thierry, regnant sur les Romains,  
Sent que son sceptre branle en ses puissantes mains.  
Quoy? dit-il en secret, la Germanie entiere  
N'a peu borner le cours de sa fureur guerriere.*

Zz iij

Rien ne peut résister à son premier effort.

Il n'a donné qu'un jour à conquérir le Nord.

\* Les Suisses. La Saone est sous ses loix : le vaillant \* Helvétique

A perdu par son bras toute sa gloire antique.

Rome verra bien-tôt floter ses estendards.

Les Alpes contre luy sont de foibles ramparts.

Faisons, par nos conseils, que sa fureur s'arreste :

Que content de sa gloire, il quitte sa conquête :

Qu'il embrasse l'amour des plus douces vertus :

Ou que par les plaisirs ses feux soient combattus.

Thierry, sur ce penser, cherche les plus doux charmes,

Qui pourroient rallentir le bonheur de ses armes.

Cependant le Vainqueur, second en grands projets,

De tous ses ennemis veut faire des sujets :

Et desja mesurant son heur à son courage,

Croit mettre sous ses loix la Garonne & le Tage.

Son cœur contre Alaric est sans cesse irrité,

Ne pouvant estre heureux, qu'après l'avoir dompté.

Il veut de son Rival & la vie & la terre.

La guerre émeut l'amour : l'amour émeut la guerre.

Mais son celebre vœu regne en son souvenir.

Dieu possède en son cœur le rang qu'il doit tenir.

Le baptesme pompeux dans Rheims desja s'appreste.

Remy, le grand Prelat, doit luire à cette feste.

Tout s'appreste au depart ; & par l'ordre du Roy,

L'armée est en sa marche un superbe convoi.

Il rend, par une pompe & pitoyable & belle,  
Les honneurs qui sont deûs à la troupe fidelle.  
Il dit que les Martyrs doivent seuls triompher:  
Que la gloire des morts ne doit pas s'estoufer:  
Qu'ils ont seuls soustenu des forces indomptables:  
Que les Cieux, par eux seuls, luy furent favorables.  
D'abbord marchent par rangs les Chevaliers Gaulois,  
En baissant leurs guidons, & le fer des longs bois.  
La trompette, d'horreur rend les ames surprises,  
Par ses lugubres tons, & ses lentes reprises.  
Et celle des François, reprend ces tristes sons.  
Le Gendarme la suit, en noirs caparassons.  
Puis on void des soldats les files ondoyantes,  
Les drapeaux renversez, & les piques traîsnantes.  
Les fifres sont plaintifs; & les tristes tambours,  
Couverts d'un crepe noir, ont des bruits lents & sourds.  
Deux cens nobles François suivent ces longues troupes,  
Portant sur cent brancards, cent precieuses coupes,  
Pleines du sang fidelle encor plus precieux,  
Par Clotilde gardé, d'un soin religieux.  
Puis dans cinquante chars, ornez de palmes vertes,  
Des Martyrs deux à deux, à faces découvertes,  
Les saints corps sont traîsnez par quatre chevaux blâcs,  
Conduits des deux costez, par quatre nobles Francs.  
Leurs beautez sont encore & fraisches & vermeilles.  
Et des cinquante chars les houffes sont pareilles.

Les coursiers les plus chers à ces nobles Amans ;  
 Sont conduits deux à deux, sensibles, écumans ;  
 Et semblent de douleur, parmi les larges routes,  
 De leurs humides yeux jeter de grosses gouttes.  
 Les guidons des vaincus, & les tristes drapeaux,  
 A terre sont traînez, déchirez par lambeaux.  
 Puis du camp des Germains on conduit les richesses :  
 Et dans cinq chars dorez, les captives Princesses.  
 Les grands Chefs prisonniers, s'avancent deux à deux,  
 Et dans ce triste sort sont encore orgueilleux.  
 Vingt jeunes Chevaliers, d'origine royale,  
 Ornent le beau convoi par leur parure égale.  
 Puis vient sur Aquilon le Monarque indompté :  
 Et sur un barbe blanc, Clotilde à son costé.  
 L'un d'un visage fier, d'un port & noble & brave :  
 L'autre levant au Ciel son regard doux & grave.  
 Après un large espace, alloient de mesme front  
 Le magnanime Aurele, & l'aimable Arismond.  
 Puis Lisois, & les Chefs de valeur plus celebre,  
 Fermoient & le triomphe & la pompe funebre.  
 Les peuples estonnez, se rangent des deux parts ;  
 Font au noble convoi deux mobiles ramparts ;  
 Et de mains, & de voix, & de larmes pieuses,  
 Implorent des Martyrs les ames glorieuses.  
 Desja paroist de loin, en portrait racourcy,  
 Entre deux fleuves longs, le superbe Nancy.

Et



*Et desja le Clergé, sortant de ses murailles,  
Vient en corps honorer ces saintes funerailles.  
Toul, où marche la pompe, est le lieu bien-heureux,  
Destiné pour repos aux Martyrs amoureux.  
Et le convoi touchoit les bords de la Moselle,  
Alors qu'il fut troublé d'une illustre querelle.*

*Dés long-temps, Arismond, constant & genereux,  
Conservoit Agilane en son cœur amoureux.  
Quelle est, dit-il au Duc, cette Agilane aimable,  
Dont l'ame en la prison te fut si secourable?  
Par des propos succinets, libres, & découverts,  
Aurele luy redit ses voyages divers;  
La fureur de Ramir, cruelle & pitoyable;  
De sa charmante sœur le deuil inconsolable;  
Leur naufrage, leur crainte aux Getuliques bords;  
Et leur captivité, pire que mille morts:  
Leur amitié cachée; & du rivage More,  
Leur passage soudain aux rives du Bosphore:  
L'amour de l'Empereur; ses ardens fureurs:  
Le mutuel aveu du secret de leurs cœurs:  
La fièvre d'Agilane, & le \* Saint secourable:  
Enfin leur mariage, & sa mort deplorable.  
Du Sueve, à ces discours, les changeantes couleurs,  
Font voir au sage Duc de secretes douleurs.  
Prince, dit-il, tu sens quelque mal qui te trouble:  
Qui te prend, puis te laisse, & soudain se redouble.*

\* Daniel Stej-  
lite.

*Le voudrois par mes soins le pouvoir alléger.*

*Oüy, reprit Arismond, tu le peux soulager.*

*Ecartons-nous, dit-il d'une voix animée.*

*Mon trouble ne veut pas troubler toute l'armée.*

*Allons seuls dans ce bois. Lors sans estre suivis,*

*Ils laissent d'un accord la suite de Clovis.*

*Mais à peine Arismond void que le bois les cache,*

*Que son œil furieux sur Aurele s'attache.*

*Ah! dit-il, tu mourras, pour m'auoir fait blesmir,*

*Faux Epoux d'Agilane, & meurtrier de Ramir.*

*Elle m'estoit promise; & je donnay la vie*

*A son genereux frere à qui tu l'as ravie.*

*Son bras en mesme temps luy fait sentir ses coups.*

*Aurele est tout surpris de cet ardent courroux.*

*Il void d'un cœur rassis le Sueve dans la rage.*

*Mais le danger pressant réveille son courage.*

*Le Prince atteint son bras: il l'atteint dans le flanc:*

*Et leurs armes desja sont taintes de leur sang.*

*Chacun des deux coursiers & s'écarte & s'emporte.*

*Mais des deux Chevaliers l'ardeur s'en rend plus forte.*

*Aussi-tost l'un vers l'autre ils retournent fougueux.*

*Agilane au retour se trouve entre les deux:*

*Et paroist à leurs yeux celeste & rayonnante.*

*Tous deux, à cette veüe heureuse & surprenante,*

*Fremissent de plaisir, de crainte, & de respect:*

*Demeurent en suspens, tremblans à son aspect.*

L'un & l'autre descend d'une égale vifteffe:  
 Puis revere à genoux la divine Princesse.  
 Elle void Arifmond d'un œil fevere & doux:  
 Et de bras amoureux va serrer son Epoux.  
 Mais du Prince aufi-toft la noble ame eft faifie  
 De l'ardente fureur d'une afpre jalousie.  
 Ce debat par le fer ne fe doit pas vuider,  
 Leur dit-elle : & c'eft moy qui le dois decider.

Lifois, par les grands coups de leurs lames pesantes,  
 Avoit oüy le bruit des armes refonnantes.

Clovis, de fants discours par la Reine occupé,  
 Soudain du mefme bruit fe sent aufi frapé.  
 Ils courent : & les Chefs de la plus haute marque,  
 Volent avec ardeur fur les pas du Monarque.  
 Ils trouvent les Guerriers n'agueres combatans ;  
 Et la belle Agilane aux regards éclatans.  
 Puis découvrent plus loin, dans une route fombre,  
 Une troupe, & des chars, qui s'arrestent à l'ombre.  
 Le fpectacle paroift & fuprenant & doux.  
 Tous deux ils font fanglans, & tous deux à genoux.  
 Le Prince tout fuppris d'une telle avanture,  
 De chacun des Guerriers fait chercher la bleffure.  
 Jouiffez, dit le Duc, du bonheur de vos yeux.  
 Honorez Agilane : elle descend des Cieux.  
 Non, dit-elle, je vis. Le Ciel m'a r'animée,  
 Pour feryir mon Epoux, & fon Prince, & l'armée.

*Levez-vous : c'est Dieu seul que l'on doit adorer.*

*Mais ils trouvent cet heur trop grand pour l'esperer.*

*Oüy, dit-elle, je vis : levez-vous l'un & l'autre.*

*Dieu m'a rendu la vie : ayez soin de la vostre.*

*Alors on les desarme : & l'on cherche leurs coups.*

*Agilane prend soin du bras de son Epoux.*

*Elle estanche le sang d'une legere playe.*

*Il tremble : il doute encor si l'avanture est vraie :*

*Si ses yeux sont ouverts, ou s'il respire en dormant.*

*Tousjours il la regarde avec estonnement.*

*Arismond, que le Roy de ses soins favorise,*

*Est confus & muet de rage & de surprise.*

*Lors se leve la troupe assise dans le bois.*

*Leur Chef s'avance, & parle au Prince des François.*

*Roy, dit-il, dont le nom s'épand jusqu'à l'Aurore,*

*Nous venons te chercher, des climats du Bosphore.*

*Je suis fils d'Auberon, Prince du sang François,*

*Qui voyant que de Christ j'avois suivy les loix,*

*Me chassa de ces lieux, d'une injuste colere.*

*Mais Dieu dans l'Orient m'offrit un meilleur pere,*

*Le Saint si renommé, le divin Daniel,*

*Quand pour sauver l'Asie, & par l'ordre du Ciel,*

*A Zenon penitent il redonna l'Empire.*

*Parrive en son Palais, quand Agilane expire.*

*Le Saint remply de foy, luy fait revoir le jour.*

*Il me bénit le front dans cet heureux sejour.*

Et pres de l'Empereur me promet un asyle.  
 Puis lors qu'il l'eut remis dans sa puissante \* ville,  
 Il luy fait un present d'Agilane & de moy :  
 Luy vante nostre sang, nostre constante foy,  
 Nos indignes malheurs ; & veut qu'en sa famille  
 Il nous donne le rang & de fils & de fille.  
 Zenon qui de luy seul tient son retour heureux,  
 D'un cœur reconnoissant donne tout à ses vœux :  
 Nous accepte, nous aime : enfin il me fait prendre  
 Le haut rang de Patrice, & celui de son gendre :  
 Veut qu'Agilane épouse un Consul éminent,  
 Armat, qui dans l'Empire est son seul Lieutenant.  
 Mais sage elle répond, que sa foy l'a soumise  
 Au Franc qui doit unir son Monarque à l'Eglise.  
 Zenon avant sa mort la comble de bienfaits.  
 Mon país estoit seul l'objet de mes souhaits :  
 Et pour voir son Epoux, Agilane soupire.  
 Cependant Anastase est receu dans l'Empire.  
 De ton renom celebre il devient amoureux :  
 Et pour gagner le cœur d'un Roy si valeureux,  
 Permet nostre depart ; & de dons magnifiques  
 Veut honorer par nous tes vertus heroïques.  
 Par sa lettre, qui porte un solennel accord,  
 Il te cede ses droits sur l'Empire du Nord ;  
 Et je dois sur le front t'en mettre la couronne,  
 Quand les Gots à ton bras cederont la Garonne.

\* Constanti-  
nople.

Ainsi de l'Orient jusques en ces climas,  
 Honorez en tous lieux, nous avançons nos pas :  
 Mais de l'Enfer jaloux la malice cruelle  
 Nous a fait refuser la maison paternelle.  
 Agilane en secret, par un divin secours,  
 Sceût ouvrir du Palais les portes & les tours ;  
 Aux puissances d'Enfer imposa le silence,  
 Pour nourrir son Epoux dans sa longue souffrance :  
 Luy rendit sa franchise, & celle de Lisois,  
 Pour courir au secours du plus vaillant des Rois.  
 Severin que tu vois, est le Saint admirable,  
 Qui luy donna pour toy cette aide favorable :  
 Qui depuis déployant sa puissante vertu,  
 A puny l'Enchanteur, a son temple abbatu.  
 Enfin nous te cherchions : mais dans la juste crainte  
 D'interrompre le cours de cette pompe sainte,  
 Nous prenions le repos à l'ombre de ces bois,  
 Lors que ces combatans ont élevé leurs voix.  
 De tous deux Agilane a connu le visage.  
 Bien-tost, a-t-elle dit, j'appaiseray leur rage.  
 Et tous les deux ont creû, surpris par ses beaux yeux,  
 Que pour les separer, elle venoit des Cieux.  
 Tant d'heur, répond Clovis, tant de rares merveilles  
 Ont justement charmé nos yeux & nos oreilles.  
 Pour exprimer l'exces de nos contentemens,  
 Cher Prince, nous n'avons que des embrassemens.

Puis il honore encor d'une faveur égale  
Severin, & Lucille, & la belle Vandale.  
Quoy? seul, dit Arismond, je seray malheureux?  
Mais j'auray pour mon juge un Prince genereux.  
Pensez-vous que mon sort soit reduit à l'extreme?  
Je veux estre jugé par Agilane mesme.  
Maintenant elle est libre, ayant franchy la Mort.  
La Mort brise tout nœu, toute loy, tout accord.  
A cet Vsurpateur la Mort l'avoit ostée:  
Et pour moy seulement Dieu l'a ressuscitée.  
Entens nos differens : tu sçauras, ô grand Roy,  
Qui la merite mieux, ou d'Aurele, ou de moy.  
Tous demeurent muets, tant la surprise est grande;  
Et jugent qu' Arismond est juste en sa demande.  
Le Ciel à peine au Duc a rendu son tresor,  
Qu'il se void sur le point de le reperdre encor.  
Agilane pastit, inquiete, estonnée;  
Du celeste secours se croit abandonnée.  
Le Roy, qui reconnoist leur trouble & leur tourment,  
Au soir, dans son Palais, remet ce jugement.  
La divine Clotilde en mesme temps arrive.  
La troupe de Valbert, d'une veüe attentive,  
Confesse que leurs yeux n'ont rien veu de si beau,  
Aux terres où du jour se leve le flambeau.  
Clovis luy fait connoistre Agilane & Lucille;  
Et laissant d'un recit la longueur inutile,

Luy conte en peu de mots la cause du combat,  
 Et l'estonnant sujet de l'illustre debat.  
 Apres mille devoirs, apres mille caresses,  
 Et les honneurs meslez aux plus douces tendresses,  
 Tous reprennent contens la suite du convoi.  
 Arismond & Valbert vont aux costez du Roy.  
 Agilane & Lucille accompagnent la Reine,  
 Qui par ses entretiens tasche à flater leur peine.  
 Severin marche en suite entre Aurele & Lisois:  
 Puis des Chefs renommez le plus illustre choix.  
 Et de nobles François une foule guerriere  
 Suit en rangs plus confus cette bande derniere.  
 Vaast, le disciple aimé du Pontife de Rheims,  
 Vient en pompe & mitré recevoir les corps Saints.  
 Il se presente au Roy, qui descend & l'embrasse.  
 Mais embrasse la Croix le premier de ta race,  
 Luy dit le saint Evesque; & fay que les François,  
 L'embrassant apres toy, soient vainqueurs par la Croix.  
 Le Prince obeissant & la prend, & la baise.  
 De Clotilde & du Duc les cœurs tressaillent d'aise.  
 Et les Gaulois Chrestiens, levant les mains aux Cieux,  
 Sentent leur sein mouillé des sources de leurs yeux.  
 Le Prelat satisfait du progres de l'Eglise,  
 Voyant l'ame du Prince à la foy si soumise,  
 L'accompagne, & l'attache aux douceurs de sa voix,  
 Luy contant du Sauveur & la vie & les loix.

Dans



Dans les portes de Toul la sainte pompe arrive :  
 Et le peuple la suit d'une veüe attentive.  
 Les corps des saints Martyrs , au temple sont conduits :  
 Et la foule à l'entour y répand mille bruits.  
 Le Roy marche au Palais , où le Prelat sans cesse  
 L'instruit plus en repos , affranchy de la presse.  
 Et Clotilde souvent luy preste son secours ,  
 Meslant sa voix charmante à ses graves discours.  
 Enfin la nuit humide estend ses sombres voiles ;  
 Et pare leur noirceur de l'or de ses estoiles.  
 Dans son impatience Arismond languissant ,  
 Veut que le Roy le juge ; & Clovis y consent :  
 Pres de luy fait asseoir la Princesse Vandale ;  
 Clotilde à l'autre main ; puis d'une suite égale ,  
 Chacun des deux costez est assis en son rang ,  
 Selon la dignité du merite ou du sang.  
 Vne troupe est debout , à l'entour épanduë.  
 Alors chacun tenant son ame suspenduë ,  
 Le Sueve arreste l'œil sur le Roy des François ;  
 Puis d'un ton agreable eleve ainsi sa voix .

Que la Iustice est belle , & donne d'assurance !  
 Qu'elle est aux malheureux vne douce esperance !  
 Elle est dans Agilane : elle est dans ce grand Roy.  
 Je sçay qu'elle est en vous , & je la sens en moy.  
 Ainsi dans le bon droit mon esprit se repose :  
 Car tout est juste icy , mes juges & ma cause .

Aurele mesme est juste, & de Dieu craint la loy.  
 Il ne veut pas un bien qui n'appartient qu'à moy.  
 Et je ne vous crains point, belle morte & vivante:  
 Puisque dans l'équité vous estes trop sçavante.  
 Quelle ame pourroit estre injuste en ce bas lieu,  
 Qui pour estre jugée a paru devant Dieu?  
 Mais que me sert icy de perdre un vain langage?  
 Il faut peu de discours, lors que le juge est sage.  
 La simple verité plaist à tous les esprits.  
 Moins elle a d'ornemens, plus on connoist son prix.  
 Voicy donc le recit succinct & veritable  
 De mon premier duël, heureux & lamentable.  
 Le Sueve & le Vandale, animez dès long-temps,  
 Heureux, puis malheureux, sans cesse combatans,  
 Disputoient la Galice & la Lusitanie.  
 Ils veulent par la paix voir la guerre finie:  
 Souhaittent de formais vivre sous mesmes loix;  
 Et s'unir pour tousiours, alliant les deux Rois.  
 Pour donner à l'accord une assurance égale,  
 Je devois épouser la Princesse Vandale.  
 Vous jugez, pour l'aimer, qu'il suffit de la voir.  
 Je la vis; & l'amour me mit sous son pouvoir.  
 Bien que mon jeune cœur n'aspirast qu'à la guerre,  
 J'aimay mieux Agilane, & la paix de sa terre.  
 Mais les Sueves mutins rompirent les accords.  
 Les foibles, disent-ils, cederont aux plus forts.

Pour deux peuples si grands, c'est trop peu de Provinces.  
 Espargnons tant de sang, par le combat des Princes.  
 On fait deux Innocens les victimes de tous.  
 Je deviens ennemy, quand j'espere estre époux.  
 Je voy devant mon fer le frere de ma Reine.  
 Je la voy qui me jette un regard plein de haine.  
 Helas ! dis-je, ô ! mon bras, que peux-tu m'acquérir ?  
 Et pour plaire à son cœur, dois-je vaincre, ou mourir ?  
 Soit vainqueur, soit vaincu, tout desastre m'opprime.  
 Car que pourra pretendre ou ma honte, ou mon crime ?  
 Pûst-elle au moins sçavoir le trouble où je me voy :  
 Et ce premier combat qui se fait dedans moy.  
 Contre un époux promis elle anime son frere.  
 Je ne la puis haïr, quoy qu'injuste & contraire.  
 Ramir vient au combat, en ce malheureux jour,  
 Troublé par son courage, & moy par mon amour.  
 Il me porte deux coups, dans sa fureur extreme.  
 Je ne puis m'irriter contre le sang que j'aime.  
 Par mon fer seulement ses coups sont repoussez.  
 Et n'estant pas vaincu, je pense vaincre assez.  
 Mais enfin la fortune, & propice & contraire,  
 L'abbat, & fait le coup que mon bras n'ose faire.  
 Il tombe ; & je sens naistre un espoir en mon cœur,  
 De voir que je puis estre & sans crime & vainqueur.  
 Le courageux Ramir, dans sa douleur extreme,  
 Veut mourir, plus que moy sans pitié pour luy-mesme.

Son peuple veut qu'il cede ; & pour le garentir  
 Lire que de l'Espagne ils sont prests de partir.  
 Ramir rend son épée, accablé de tristesse.  
 Je la porte, & la mienne, aux pieds de la Princesse.  
 Depuis tousjours le sort l'éloigna de mes yeux.  
 Dans mon heur je languis, triste victorieux.  
 Pour renouër l'accord, je nouay mille trames.  
 Mais tout Sueve fut sourd au desir de mes flames.  
 Le Vandale partit : & pour dernier malheur,  
 Je ne pûs d'un adieu soulager ma douleur.  
 Puis j'appris qu'en la mer cette merveille rare  
 Avoit trouvé le sort encore plus barbare ;  
 Qui si loin de mes yeux l'ayant voulu bannir,  
 M'en osta bien l'espoir, mais non le souvenir.  
 Le Ciel, pour me vanger du Sueve inexorable,  
 Qui s'estimant heureux, me rendoit miserable,  
 Contr'eux émeût les Gots, qui guerriers & cruels,  
 Ont affligé leurs champs de maux continuels ;  
 Et pour comble de maux, alluma dans leurs villes  
 L'insolente fureur des discordes civiles.  
 Mon cœur se soulageoit dans l'ardeur des combas :  
 Mais il ne put souffrir les factieux débats.  
 Et j'allois inconnu jusqu'en la Germanie,  
 De Sueves courageux prendre une colonie,  
 Pour retourner soudain, & punir les mutins,  
 Quand icy j'ay trouvé de plus heureux destins ;

Agilane qui vit : mais de mon bien jalouſe ;  
 Et qui voudroit d'un autre eſtre l'injuſte épouſe.  
 Mais quel eſt cet amant ? l'horreur m'en fait fremir.  
 Mais quel eſt cet amant ? le meurtrier de Ramir.  
 Elle a peu donc toucher, de la mort occupée,  
 La main qui de ſon ſang encore eſtoit trempée.  
 Oüy, la mort, Agilane, occupoit tous vos ſens.  
 La Mort qui fit le mal, l'excuse en meſme temps.  
 Voſtre ame eſtoit troublée en ſon ſoupir extreme.  
 Le Ciel vous rend la vie, & vous rend à vous meſme.  
 Voſtre ame, par un Saint, a ceſſé de dormir.  
 Voyez qui de nous deux eſt meurtrier de Ramir.  
 Non, voſtre ame n'eſt plus par le trouble aſſervie.  
 Voyez qui de nous deux luy redonna la vie.  
 Et ſi, pour mieux juger, voſtre ſens s'aſſermit,  
 Songez à qui des deux un pere vous promit :  
 Et jugez qui des deux il choiſiroit pour gendre,  
 Ou qui ſauva ſon ſang, ou qui l'oſa répandre.  
 Mais l'ame de Ramir, par le vouloir de Dieu,  
 Pour ouïr voſtre arreſt, eſt preſente en ce lieu :  
 Pour ouïr ſi ſa ſœur, à l'amour aſſervie,  
 Choïſira pour époux l'assassin de ſa vie :  
 Et pour voir, quand ſa voix reglera noſtre ſort,  
 Ce qu'elle aimoit le mieux, ou ſa vie, ou ſa mort.  
 A ces mots il finit : & tous jours il adreſſe  
 Ses regards & ſes vœux à ſa belle Princeſſe.

Agilane & le Duc font voir une rougeur,  
 Que répand sur leur front le trouble de leur cœur.  
 Puis un murmure sourd soudain touche l'oreille :  
 Ainsi que dans les bois un doux bruit se réveille,  
 Alors que tout à coup se levent les zephirs,  
 Et font mouvoir la feuille au gré de leurs soupirs.  
 Aurele, par son cœur, & par son innocence,  
 Monstrant un front serein, rompt ainsi le silence.

Qu'un langage est trompeur, quand il sçait bien flater!  
 Quand l'art est bien conduit, qu'il est à redouter!  
 L'Art donne à l'Innocence un faux masque de crime:  
 Et trompant la Justice, il en fait sa victime.  
 L'Art se mesle tousjours avec la fausseté:  
 Et la franchise est jointe avec la Verité.  
 Souvent le mauvais droit a le plus d'eloquence.  
 Souvent la Verité triomphe avec silence.  
 Noble & prompte elle hait la longueur du discours:  
 Et des termes charmans dédaigne le secours.  
 Sans recourir à l'art qui s'apprend aux écoles,  
 Je vays en peu de mots vaincre tant de paroles.  
 Voicy le differend. Arismond, ô ! grand Roy,  
 Pretend meriter mieux Agilane que moy.  
 Mais n'est-ce pas en vain qu'il nous trouble & s'irrite.  
 Le differend est nul, si nul ne la merite.  
 Icy d'un grand orgueil il veut de grands témoins.  
 Qui croit la meriter, la merite le moins.

Qu'à son juste mépris nul de nous ne s'expose.  
Car tous deux en ce point nous perdrons nostre cause.  
A l'amant le plus humble est deû le plus grand bien.  
Il merite, en disant qu'il ne merite rien.  
Venons à ce forfait, dont mon ame est si noire.  
J'en passe le recit : vous en sçavez l'histoire.  
J'abandonne ma vie, épargnant un enfant.  
J'admire la beauté qui l'aime & le deffend.  
Pouvois-je imaginer cette fureur extreme?  
Qui doit-on de sa mort accuser que luy-mesme?  
Arismond luy causa ce malheureux transport.  
En luy donnant la vie, il luy donna la mort.  
Si mes yeux furent pris ; & si je fus coupable  
Contemplant de sa sœur le visage adorable,  
Tu devrois, Arismond, de ce cruel malheur  
Accuser plus que moy la beauté de sa sœur.  
Dire mes faits suivans, je ne puis, je ne l'ose.  
Celle qui fit mon heur, en droit mieux la cause.  
Pour de legers devoirs, ce fut un trop grand bien.  
Je dis encore un coup, je ne meritois rien.  
Par le trouble du moins je n'eûs pas cette palme.  
Nul trouble ne parut dans une mort si calme.  
Nous eusmes pour contract, quand ce nœu fut estraint,  
La presence, l'aveu, le conseil d'un grand Saint.  
Celuy dont je la tiens, me l'a ressuscitée :  
Mais non pas à dessein qu'elle me fut ostée.

*Quand elle seroit libre, elle est ferme en son choix.  
Les Sages font tousjours ce qu'ils font une fois.*

*Alors d'un œil remis, & d'un grave silence,  
De son aimable Epouse il attend la sentence.*

*Clovis tourne vers elle un regard adoucy :*

*Et tous en mesme temps la regardent aussy.*

*Nul que vous, dit le Roy, ne peut juger la cause.*

*Sur vous seule, de tous l'attente se repose.*

*Vous seule estes des deux la crainte & le desir.*

*Je ne puis vous donner : c'est à vous à choisir.*

*Toutefois Arismond m'a, dit-elle, advertie*

*Que je suis en ce lieu moins juge que partie :*

*Puis qu'afin de me vaincre, & de me meriter,*

*Il me rend criminelle, au lieu de me flater.*

*C'est un nouveau chemin, & que peu sçavent prendre.*

*Avant que de juger, il faut donc me deffendre.*

*Oüy, je luy fus promise ; & de fiers ennemis,*

*Par un soudain accord, nous devinsmes amis.*

*J'épousois un Enfant ; & mon ame attendrie*

*Sacrifioit mes jours à l'heur de ma patrie.*

*Mais l'accord fut rompu : Donc aussi-tost, d'amis,*

*Nous fusmes pour jamais de mortels ennemis.*

*Il me reste à juger, pour vuider la querelle,*

*Qui m'est plus ennemy d'Arismond ou d'Aurele.*

*Par le fer de l'un d'eux, mon frere fut dompté :*

*Et sur le fer de l'autre il s'est precipité.*

L'un



L'un est Sueve , ennemy pour jamais du Vandale :  
L'autre un Franc , que nul homme en sagesse n'égale ,  
Qui cent fois me sauva de terribles dangers ,  
Des gouffres de la mer , d'horribles estrangens ,  
D'un lion effroyable , & d'un Tyran infame ,  
Dont sa vertu long-temps borna l'impure flame.  
Sans qui , j'aurois suivy Ramir parmy les morts.  
Sans qui , le creux abysme eut englouty nos corps.  
Ramir fut par son aide inhumé sous la terre.  
Tu veux que son esprit luy fasse icy la guerre.  
Ah ! s'il pouvoit parler , ma sœur , diroit sa voix ;  
Choisy qui m'a donné ce que je demandois.  
Mon esprit , par luy seul , ne sent plus nulle injure :  
Et mon corps eut par luy l'heur de la sepulture.  
J'ay peû donc épouser ( je le dis sans fremir )  
J'ay peû donc épouser ce meurtrier de Ramir ;  
Celuy qui me sauva sur le rivage More ;  
Et celuy que Ramir sous la terre aime encore.  
Et quand je serois libre à faire un second choix ,  
Le choisirois Aurele une seconde fois.  
Le pouvois d'un seul mot finir cette querelle :  
Mais pour purger l'honneur d'Agilane & d'Aurele ,  
Devant le grand Clovis , j'ay voulu faire voir ,  
Que tout ce que j'ay fait , je l'ay fait par devoir.  
Apprenez , que mon cœur n'a plus de choix à faire.  
Après la foy donnée , en vain l'on delibere.

Sçache donc, ô ! grand Roy, que je ne mourus pas :  
 Et que jamais mon mal n'alla jusqu'au trépas.  
 Mais le sage Stilite, émeû d'un puissant zele,  
 Sçachant à quoy le Ciel destinoit mon Aurele,  
 Pour te donner Clotilde, & la Chrestienne loy,  
 Le trompa saintement, pour l'arracher de moy.  
 Connoissant que mon mal devoit durer encore,  
 Il voulut que dés l'heure il quittast le Bosphore :  
 Et me voyant plongée en l'assoupissement,  
 A peine luy permit de tarder un moment.  
 Va, la France t'attend : cours, dit-il, sage Aurele.  
 J'auray soin de ce corps ; vole où le Ciel t'appelle.  
 Il ne pût resister à cet ordre pressant.  
 Je sçay ce que son cœur souffrit en me laissant :  
 Et quand j'eus de mes sens la libre jouïssance,  
 Je sçay ce que le mien souffrit de son absence.  
 Genereux Arismond, ainsi console toy,  
 Si je prens pour époux, qui possède ma foy.  
 Apres cette sentence obligeante & cruelle,  
 Elle va se ranger pres de son cher Aurele.  
 Chacun se réjoïit de l'heur de ces Epoux.  
 Arismond seul rougit, & monstre un œil jaloux.  
 Le Roy va l'embrasser ; & dit qu'à sa vaillance  
 Il prepare en son cœur une autre recompense.





# CLORIS,

## LIVRE VINGT-TROISIÈME.



'ASTRE dont les rayons  
dorent tout l'Univers,  
Rendoit le jour aux champs  
de tenebres couverts;  
Et la Nuit, en fuyant sa lu-  
miere feconde,  
Alloit de son grand voile ob-  
scurecir l'autre Monde.

Clotilde, par son zele eloquent & pieux,  
Veut destruire par tout l'empire des faux Dieux;  
Viste les captifs; & d'un cœur charitable,  
Tasche à consoler Berthe en son deuil deplorable.  
Arismond l'accompagne en ce triste devoir:  
Et luy-mesme accablé d'un cruel desespoir,

Ccc ij

*Veut dissiper l'ennuy de la belle Princesse,  
 En qui reluit encor son rang & sa noblesse.  
 Il trouve, en contemplant son air imperieux,  
 Dans sa grandeur vaincue, un œil victorieux:  
 Et consent de remettre en cette main royale,  
 Son cœur que luy rendit l'inflexible Vandale.  
 Berthe qui sçait le bruit que répand sa valeur,  
 Trouve que sa presence adoucit son malheur.  
 Elle admire son port, sa charmante parole;  
 Et sent que son discours la flate & la console.  
 Clotilde, en dissipant les fausses Deitez  
 Par le brillant flambeau des saintes veritez,  
 Pour un trône perdu par de cruels defastres,  
 Veut qu'elle en gagne un autre élevé sur les astres.*

*Le Monarque des Francs prend le repos d'un jour,  
 Pour rafraischir l'armée en cet heureux séjour,  
 Où le joint de Thierry l'ambassade honorable,  
 Dont Symmaque est le Chef illustre & venerable.  
 Il vient, selon l'accord, recevoir en ses mains  
 Lantilde, sœur du Roy, pour Reine des Romains;  
 Qui desja d'un cœur pur croyant un Dieu supreme,  
 Part avec Blanchefleur, pour voir le saint Baptesme.  
 Sa sœur, de son haut rang n'a point l'esprit jaloux;  
 Esperant dans un cloistre un bien plus grand Espoux.  
 Ceux d'entre les Germains de la plus haute marque,  
 Viennēt pour tout le peuple aux pieds du grād Monarque,*

Demander que soumis à l'Estat des François,  
 Ils puissent vivre heureux en conservant leurs loix.  
 Berthe est jointe à leur troupe, & sa bande captive.  
 Les Francs à leur requeste ont l'oreille attentive.  
 Le Prince est sur son trone, où maint Ambassadeur  
 Adjouste avec sa Cour vn lustre à sa grandeur.  
 Symmaque, bien instruit des leçons de son Maistre,  
 Prend le temps qu'à ses vœux la fortune fait naistre;  
 Et dit, en presentant les vaincus au Vainqueur;  
 Ton bras a triomphé, fay triompher ton cœur.  
 Vne grande victoire, élevant ta puissance,  
 Veut avoir pour compagne vne grande clemence.  
 Le Nord ne compte plus combien il a de mains.  
 En tes seules bontez, est l'espoir des Germains.  
 Alors que l'on recherche vn Vainqueur comme vn pere,  
 Luy-mesme il se desarme, & soudain se modere.  
 Si tost qu'on est soumis, on demeure puissant.  
 Tant plus il a de force, & moins on la ressent.  
 Relevant les vaincus, il releve sa gloire.  
 L'humilité fait plus, que n'eût fait la victoire.  
 Voudrois-tu par rigueur les ranger sous tes loix?  
 Troubler toute l'Europe? émouvoir tous les Rois?  
 Sous vn leger tribut, sous vn fidele hommage,  
 Laisse-les dans leurs loix, exempts de l'esclavage.  
 La loy de la Nature, est vne antique loy,  
 Qui doit estre commune à tout peuple, à tout Roy.

Troubler sa liberté, c'est luy faire une injure.  
 Et qui force les cœurs, veut forcer la Nature.  
 Le vaillant Prince émeû de ces sages discours,  
 Laisse aller sa vertu dans son rapide cours.  
 Il veut que sa clemence en tous lieux retentisse:  
 Et que dans sa largesse éclate sa justice.  
 Sur Arismond & Berthe il jette un œil plus doux.  
 L'un & l'autre à l'instant, parlant au nom de tous,  
 S'inclinent, implorant ses bontez paternelles.  
 Jurez-moy, leur dit-il, qu'ils me seront fidelles.  
 Ils levent leur main droite. Et moy j'unis ces mains,  
 Reprit-il, & vous rends l'Empire des Germains.  
 La rougeur à tous deux se répand sur leur joie.  
 Mais je ne pretens pas que l'on me desavoüe,  
 Adjouste le grand Roy. Ce bon heur les confond:  
 Et par ces mots s'accroist la rougeur de leur front.  
 Alors tous les Germains, d'une voix éclatante,  
 Font voir qu'un si grand bien surpasse leur attente.  
 Clovis tenant leurs mains, se plaist en mesme temps  
 De les voir & müets, & surpris, & contens.  
 Je ne veux pas, dit-il, par ce don vous surprendre.  
 Consultez dans ce jour si vous le devez prendre.  
 Tous deux luy rendent grace, & se donnent la foy.  
 Arismond transporté, baise les mains du Roy.  
 Je dois plus, dit le Prince, à ton noble courage.  
 De tes mains seulement je reserve l'hommage.



*Symmaque, au nom de tous dont les cœurs sont ravis,  
 Orne de mots pompeux la gloire de Clovis.  
 Pour rompre son discours, le Roy rompt l'assemblée,  
 De tant de cris de joye heureusement troublée.  
 La grandeur de son ame éclate sur son front.  
 D'une main il prend Berthe, & de l'autre Arismond;  
 D'agréables discours flate leur douce peine;  
 Et veut dans leur bonheur les conduire à la Reine;  
 Qui prend part aux plaisirs que sent ce couple heureux,  
 Comblé des biens d'amour, aussi-tost qu'amoureux;  
 Mais qui de son Espoux ressent bien mieux la gloire,  
 Voyant que sur luy-mesme il gagne une victoire.  
 Il veut que sa douceur n'ait rien de limité.  
 Il redonne aux captifs leur chere liberté.  
 Et l'on entend par tout mille voix éclatantes,  
 Et les heureux transports de tant d'ames contentes.  
 Du Roy de l'Aufonie il reçoit les presens:  
 Dix vases d'or, bordez de saphirs reluisans:  
 Venus de \* Phidias : deux antiques Hercules;  
 Ouvrages reconquis sur \* le Roy des Herules,  
 Qui superbe du sac des grands temples Romains,  
 Sentit de \* l'Ostrogoth les vangeresses mains:  
 Vingt vaisseaux enrichis d'agathes precieuses,  
 Remplis d'huile odorante, & d'eaux delicieuses:  
 Douze robes de pourpre, éclatante aux regards:  
 Et cent restes pompeux du luxe des Césars.*

\* Excellent  
Sculpteur de  
Grece.

\* Odoacre.

\* Thierry Ro  
des Ostrogo  
vainquit O-  
doacre qui  
avoit pris &  
saccagé Ro-  
me.

Puis vient, pour couronner l'ample magnificence,  
 Vn don jusques alors inconnu dans la France,  
 Qui de mille ans de guerre avoit senty les maux.  
 Des luts harmonieux en grandeur inégaux.  
 Ces armes, dit Clovis, pour nous sont inutiles.  
 A manier le fer, les Francs sont plus habiles.  
 Ces hommes, dit Symmaque, en ce bel art instruits,  
 Sçavent charmer l'oreille, & chasser les ennuis.  
 Ils serviront souvent pour adoucir ta peine,  
 Quand la paisible nuit des travaux te rameine.  
 Le Prince satisfait, les accepte, & répond;  
 Ils pourront honorer les nopces d' Arismond.  
 Symmaque, nous joindrons ta musique à la nostre,  
 Pour luy rendre ce soir plus doux que ne fut l'autre.  
 Clovis se sent émeu de l'heur de ces Epoux.  
 Il s'en trouve en luy-mesme & content & jaloux.  
 Et la douce Musique encore dans son ame  
 Va rallumer l'ardeur de sa pudique flame.  
 Vn concert de six luts, par ses sons ravissans,  
 Par ses graves accords, soudain émeut ses sens,  
 Ranime son tourment, puis aussi-tost le flate,  
 D'une main tantost forte, & tantost delicate.  
 Les sons impetueux penetrent dans son cœur;  
 Et contre ses sermens irritent son ardeur.  
 Le bruit cesse. Vne voix d'un bel art animée,  
 Alors par sa douceur rend son ame charmée.

Jeune

Jeune Mars, luy dit-elle, écoute les plaisirs.  
 Vers l'aimable Venus laisse aller tes desirs.  
 Ne pers pas tes beaux ans à desoler la terre :  
 Et triomphe en amour, comme tu fais en guerre.  
 Les luts en mesme temps se meslent à la voix :  
 Et cinq chantres divers s'animent à la fois,  
 Qui joignent leurs douceurs à celle de sa flame.  
 Il sent qu'un double charme enforcelle son ame.  
 Il pense que son cœur, d'un vol delicieux,  
 Sur l'aile des plaisirs s'éleve dans les Cieux.  
 Aurele, de son Roy void les peines secretes ;  
 Dans la court du Palais fait sonner vingt trompettes,  
 Qui réveillent Clovis par ce trouble abbatu ;  
 Et par leurs tons guerriers raniment sa vertu.  
 O Musique, dit-il, & plus noble & plus belle,  
 Qui fait voler mon cœur où la gloire l'appelle !  
 J'ay senty, par ces chants qui flatoient mon desir,  
 Qu'il n'est point de tourment plus grand que le plaisir :  
 Et qu'une ame jamais ne sent tant de suplices,  
 Que lors que sa vertu lutte avec les delices.  
 Reservons pour la paix ce doux appast des cœurs,  
 De peur qu'il n'ait l'honneur de vaincre les vainqueurs.  
 Ces chants n'incitent pas à dompter la Garonne.  
 Que nul dans l'Univers de formais ne s'estonne,  
 Si Rome ayant les sens par ce charme endormis,  
 Est si souvent en proye à tous ses Ennemis.

*A ces mots il se leve : & chacun se retire.  
 Serieux il s'applique aux soins de son Empire.  
 Comme le sage Ulysse, en son vaisseau leger,  
 Redoutant des beaux chants l'appast & le danger,  
 Oüyt les doux accens des charmantes Syreines,  
 Puis s'enfuit de leurs bords, sur les humides plaines.  
 Clovis ainsi se dompte : & sensible aux plaisirs,  
 Est plus sensible encore à de plus hauts desirs.*

*A peine il void du jour renaistre la lumiere,  
 Qu'il s'adresse au seul Dieu par vne humble priere.  
 Ses vœux volent à Reims, où ses deffauts passez,  
 Par les heureuses eaux doivent estre effacez.  
 Et sans cesse il bénit la puissance adorable,  
 Qui daigna le tirer d'un abysme effroyable.  
 Il va baiser les corps des Martyrs glorieux,  
 Puis fait partir de Toul son camp victorieux.  
 Du Patrice Valbert la troupe l'accompagne.  
 Il void les moissons d'or de la vaste Champagne.  
 Durant quatre Soleils, le charme des discours  
 Du chemin ennuyeux semble abreger le cours.  
 Valbert conte au grand Roy ses remarques plus rares,  
 Aux terres des Romains, des Grecs, & des Barbares :  
 L'orgueil de Basilisque, & sa honteuse fin ;  
 Les crimes de Zenon ; & par l'ordre divin,  
 Son exil, son retour des deserts de l'Epire :  
 Et par quelle aventure Anastase eut l'Empire.*

Et Clotilde & le Roy, par ce divers recit,  
 Sentent que des chemins l'ennuy se radoucit.  
 Valbert leur conte encor les rigueurs de son pere ;  
 Son invincible erreur ; son injuste colere ;  
 Sa mort épouvantable ; & d'un fils la douleur,  
 Quand un pere a du Ciel attiré son mal-heur.  
 Il dit le noble sang d'Yoland, d' Albione :  
 A quelle indigne sort l'Enfer les abandonne.  
 Le sage Severin confirme ce discours.  
 Chacun plaint leurs fureurs, & leurs mal-heureux jours.  
 Alors paroist un char de superbe apparence,  
 D'où sortent à l'instant les Princesses de France.  
 Pour prevenir le Prince, elles hastent leurs pas.  
 Le Roy vient au devant, en leur tendant les bras.  
 Tous sont émeûs de joye, & seconds en caresses,  
 Donnent de longs baisers, pour de longues tristesses.  
 Batilde les sui voit, qu'un mariage heureux  
 Lioit à Genobalde, à ce Chef genereux,  
 Qui rangeoit la Bourgogne aux loix de son Monarque.  
 Batilde, dont le sang est d'une illustre marque.  
 Elle conte au grand Roy, d'un cœur triste & content,  
 Sa peine, & les faveurs que du Ciel elle attend.  
 Que depuis peu de mois, la Sainte de Nanterre,  
 Genevieve a quitté le séjour de la Terre.  
 Et qu'avant que la mort finit ses heureux jours,  
 Elle avoit imploré son merveilleux secours,

*Pour guerir son cher fils, qu'un nouveau \* mal possede,  
 Qui de l'art des humains dédaigne tout remede,  
 Qui s'attache à la gorge, & de qui les rigueurs  
 D'horreur & de pitié font frissonner les cœurs.*

*Que par un doux espoir, la pieuse Bergere  
 Avoit donné relasche à sa douleur amere ;  
 D'un prophétique esprit, l'assurant que dans Rheims  
 Son fils seroit guery par de puissantes mains.*

*Qu'à son Dieu cependant son ame fut fidelle.  
 Qu'elle alloit dans le Ciel faire des vœux pour elle :  
 Et que deux plus grands biens contenteroient son cœur,  
 De voir son Roy Chrestien, & son Epoux vainqueur.  
 Clovis plaint le tourment dont Batilde est atteinte ;  
 Et regrette la mort de la celebre Sainte.*

*Ils poursuiuent leur route, achevant ces discours :  
 Et découvrent de Rheims les temples & les tours.*

*Enfin paroist de loin, dans une vaste lande,  
 Du Pontife sacré la magnifique bande.  
 L'on void de chapes d'or deux longs ordres brillans,  
 Separans en deux parts les peuples fourmillans.  
 Les chants frappent les airs ; mille voix les secondent.  
 Les trompettes des Francs à l'envy leur répondent.  
 Comme quand les Pasteurs de differens hameaux,  
 D'un accord l'un vers l'autre ameinent leurs troupeaux ;  
 On void venir de loin, par des alleüres lentes,  
 Les taureaux mugissans, & les brebis bélantes.*

Tout s'approche, se mesle, & répand dans les airs  
 Les discordans accords de tant de cris divers :  
 Et l'on entend se joindre à tant de voix confuses,  
 Les sons des chalumeaux, & ceux des cornemuses.  
 Et l'armée, & le peuple, ainsi d'un pas divers  
 S'avancent l'un vers l'autre, & joignent leurs concerts.  
 Le Monarque marchoit dans sa pompe royale.  
 Remy, dans sa splendeur sainte & Pontificale.  
 Chacun, d'un grave pas à l'égal s'avançoit.  
 L'un & l'autre, à l'abord rend l'honneur qu'il reçoit.  
 Le Saint bénit le Prince, & l'embrasse, & le baise.  
 Mes vœux sont exaucez, dit-il transporté d'aise.  
 Ses soupirs à l'instant interrompent sa voix.  
 Et Clovis prend ce temps pour embrasser la Croix.  
 Voicy, reprit le Saint, l'heure si désirée.  
 De voir l'auguste Croix par mon Prince adorée.  
 Dieu te rendit vainqueur, dès qu'il te vit soumis.  
 Par luy toujourns ton bras vaincra tes ennemis.  
 Il permit ton mal-heur, mais pour sa propre gloire,  
 En voulant qu'à luy seul tu deüsses la victoire.  
 Tu vois que pour le prix d'un vœu juste & pieux,  
 Il t'a voulu donner & la Terre & les Cieux :  
 Et de quelles faveurs ta disgrâce est suivie,  
 Qui te donne un triomphe, & l'éternelle vie !  
 Dieu t'a comblé de biens ; & tu verras demain  
 Ceux qu'il te versera de sa prodigue main.

Clovis de son bon-heur rend à Dieu la loüange :  
 Puis sous un riche dais l'un & l'autre se range.  
 Les Prestres vont devant, accompagnant la Croix :  
 Et tout l'air retentit d'harmonieuses voix.  
 De suite apres le dais, en deux files égales,  
 Marchent d'un grave pas les Princesses royales.  
 Le peuple les admire, & s'épand à l'entour :  
 Et de confuses voix bénit cet heureux jour.  
 Les festons ornez, d'or, parent les portes doubles.  
 Le passage est pressé, plein d'agreables troubles.  
 Les murs sont revestus de longs tapis divers.  
 De sable & de rameaux les pavez, sont couverts.  
 On void de lieux en lieux, dans les places publiques,  
 De grands arcs de triomphe, & de larges portiques,  
 Où les combas du Roy, de rang sont figurez,  
 Dans un bel ordre égal de cartouches dorez.  
 Enfin la belle pompe arrive aux portes amples  
 De ce temple fameux, le plus heureux des temples,  
 Qui vid laver l'erreur des antiques François,  
 Et garde encor le droit de sacrer tous nos Rois.  
 Clovis tourne ses yeux vers ses troupes vaillantes ;  
 Et fait entendre aux Chefs ces paroles charmantes.  
 Mes compagnons, dit-il, mon heur est imparfait,  
 Si vous ne faites tous le serment que j'ay fait.  
 Je m'en vay dans ce temple à Christ voüer mon ame.  
 Qu'icy de vostre Roy l'exemple vous enflamme.



Vostre ardeur m'a toujours suivi dans les combas.  
 Quand je gagne le Ciel, ne m'abandonnez pas.  
 Quittons, genereux Francs, toute Idole profane ;  
 Iupiter, & Mercure, & Pallas, & Diane.  
 Qu'à jamais tous ces noms soient bannis de nos cœurs,  
 Pour suivre le seul Dieu qui nous a faits vainqueurs.  
 Alors paroist Lifois, qui devant tous s'avance.  
 Nous te suivrons par tout, ô ! gloire de la France,  
 Dit-il haussant sa voix. Nous quittons les faux Dieux,  
 Iadis hommes mortels, & peu dignes des Cieux.  
 Nous croyons d'un seul Dieu l'éternelle puissance :  
 Et Christ qui d'une Vierge en terre prit naissance.  
 Tous reprennent soudain. Nous quittons les faux Dieux.  
 Nous te suivons en terre, & te suivrons aux Cieux.  
 Ces mots sont repetez de mille voix ensemble.  
 Du temple resonnant toute la voûte en tremble :  
 Et la foule Chrestienne, émeüe en mesme temps,  
 De joye épand des pleurs, & des cris éclatans.  
 Clovis avec Remy s'avance vers le temple.  
 On y void tous les Francs, entrer à son exemple.  
 Aussi-tost à genoux ils reverent la Croix.  
 Tous adorent le Verbe, & de cœur & de voix.  
 Remy commence \* un chant : les Prestres le secondent.  
 Cent voix bénissent Dieu : les orgues leur répondent.  
 Le soir, d'un sombre azur dé-jà peignoit les Cieux :  
 Et d'un noir plus obscur peignoit les sombres lieux.

Tout cecy  
 est de l'hi-  
 stoire.

\* S. Remy  
 commença  
 le Te Deum.

*Le Prince avec sa troupe au Palais se retire :*

*Et trouve qu'à son heur toute chose conspire.*

*Ricarede le Franc se presente à ses yeux :*

*Luy fait de Genobalde un recit glorieux :*

*Que des deux bords du Rhône il s'est rendu le maistre.*

*Que contre sa fureur nul n'ose plus parestre.*

*Que le perfide Roy, croyant trouver\* un port,*

*A trouvé qu'en fuyant il couroit à la mort :*

*Le Ciel, de la Princesse ayant vangé l'injure,*

*Brisant contre un rocher cette teste parjure.*

*Et que dans Avignon, les Princes assiegez,*

*A la mercy des Francs dé-jà presque rangez,*

*Sans espoir de secours en leur triste deffaitte,*

*Demandoient au grand Roy la vie & la retraite.*

*Clotilde alors soupire : on void passer son teint.*

*De mouvemens divers son grand cœur est atteint.*

*Elle void que le Ciel du Tyran l'a vangée :*

*Se trouve satisfaite, & se sent affligée.*

*Elle s'incline aux pieds de son vaillant Epoux,*

*Qui soudain la releve ; & d'un visage doux,*

*Luy dit en l'embrassant ; Que veut donc ma Princesse ?*

*Seigneur, donne vne grace à ma juste tendresse,*

*Dit-elle ; & laisse là tes efforts superflus.*

*Si Dieu nous a vangez, que desirons nous plus ?*

*Le meurtrier est puny par vne mort funeste.*

*Si mon sang est vangé : sauve ce qui m'en reste.*

\* Le port de  
Marseille,  
où de Tou-  
lon, pour  
s'enfuir en  
Italie.

*Les Princes desormais sont sous ton joug puissant.  
 C'est mon sang le plus pur, & le plus innocent.  
 Qu'ils puissent en repos vivre sous ton Empire.  
 Je dois à Sigismond cet air que je respire.  
 Sans luy, par la rigueur d'un arrest inhumain,  
 D'un infame bourreau j'eusse senty la main.  
 L'autre est un Prince aimable : & ses douces adresses  
 M'ont cent fois consolée en mes longues tristesses.  
 Ta gloire est toute pure : ah ! ne la souille pas.  
 La vengeance est cruelle au delà du trépas.  
 Ma maison reste en eux : quoy ? voudrois-tu l'abbattre ?  
 Ce n'est plus me vanger : c'est plustost me combattre.  
 Ses yeux en mesme temps firent couler des pleurs,  
 Qui dirent mieux encor sa crainte & ses douleurs.  
 Son beau sein fut trempé de ces perles liquides.  
 Les yeux mesmes du Prince en parurent humides.  
 Ma Reine, répond-il, cesse de t'affliger.  
 Ma guerre, tu le sçais, n'est que pour te vanger.  
 Si le sang du Tyran suffit à ton courage,  
 Pour tout le sang des tiens que répandit sa rage,  
 Mon cœur se veut regler selon ton sentiment.  
 Puisque je suis Chrestien, puisque je suis Amant,  
 Je dois en toute chose aimer & reconnoistre  
 La loy de ma Maistresse, & celle de mon Maistre.  
 Aux deux Princes je laisse & la vie & le bien :  
 Mais je dois par le droit te reserver le tien.*

1702

# CLOVIS,

*La Saône avec ses bords fut l'Etat de ton Pere.*

*\* Lion sera la borne à ma juste colere.*

*Leur laisse le Rhône, & le titre de Rois :*

*Et veux que ton sang regne avec ses mesmes loix.*

*Il embrasse Clotilde : Elle paroist contente.*

*Tous admirent du Roy la vertu triomphante,*

*Qui reluit à l'envy de ses exploits guerriers ;*

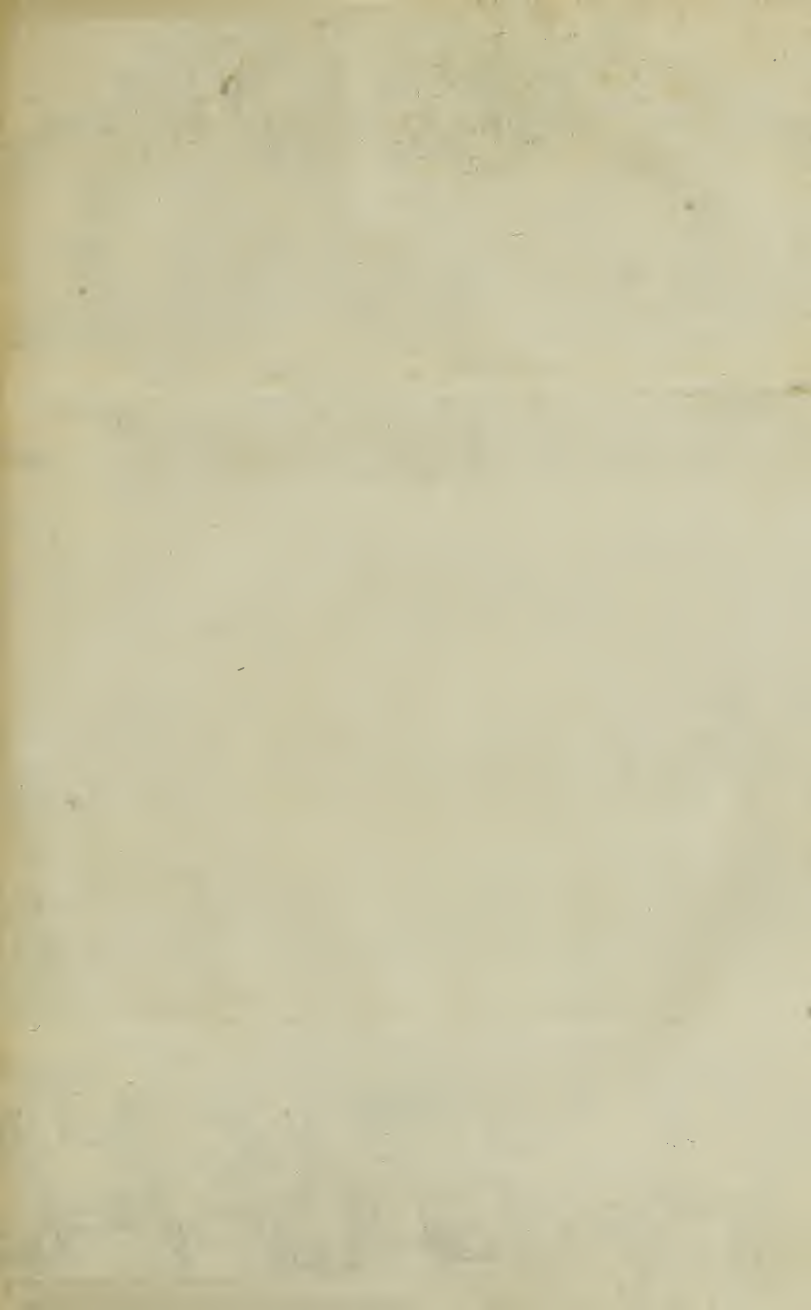
*Voyant qu'il sçait donner des Royaumes entiers.*

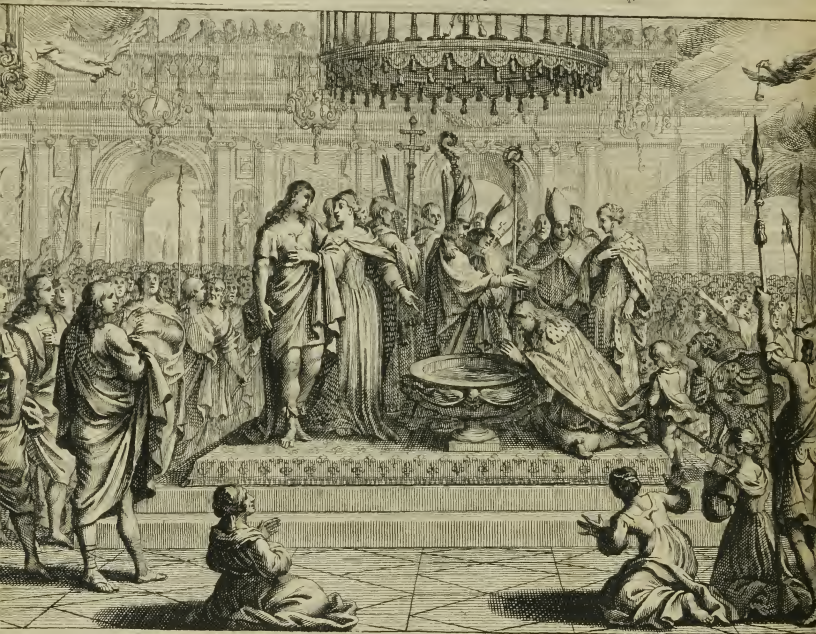
*Puis chacun s'écartant, soigneusement s'appreste,*

*Pour paroistre au grand jour de la celebre feste.*

ville de  
on, où la  
ône se  
d dans le  
ône.







# CLOVIS;

## LIVRE VINGT-QUATRIESME.



*A nuit qui fit son cours avant ce  
jour fameux,  
Pour commencer la pompe alluma  
tous ses feux.  
Et la Lune, aux apprests fournif-  
sant sa lumiere,  
Parut en leur faveur plus lente en  
sa carriere.*

*Chacun dans le travail monstre une mesme ardeur :  
Et le Monarque pense à preparer son cœur.  
Pour luy, sa sainte Epouse à son Dieu se presente.  
L'amour rend sa priere encore plus ardente,  
Et luy fait reclamer la Vierge à son secours,  
Voyant luire dé-ja le plus grand de ses jours,*

Ecc ij

*Qui selon ses desirs couronnant sa souffrance,  
Devoit ouvrir le Ciel aux Monarques de France.*

*Du grand Areopage elle implore les soins,  
Tant de fois éprouvez, en ses pressans besoins ;  
Et des Saints bien-heureux le glorieux suffrage,  
Pour obtenir la fin de ce divin ouvrage.*

*Aurele, avant le jour, en terre prosterné,  
Apperçoit un vieillard, de rayons couronné,*

*s. Daniel. Le \* Stilite affranchy des miseres humaines,  
Qui luy dit que ce jour va consoler leurs peines.*

*Remy, Vaast, Severin, & cent Prestres pieux,  
Tous d'une mesme ardeur, sollicitent les Cieux.*

*Esprit, qui presidois à cette auguste feste,  
Où ce grand conquerant fut ta noble conqueste,  
Mets ta grace en mon ame, & ta force en mes vers,  
Afin que ton triomphe éclate en l'Univers.*

*Dé-ja, pour l'éclairer, le Soleil se prepare :  
De ses plus beaux rayons vers l'Aurore il se pare.*

*Et dé-ja du Palais, le grand Monarque Franc,  
A l'envy lumineux, sort en long manteau blanc,  
Semé de lis d'argent, doublé de pure hermine.*

*Porté par six enfans de royale origine.*

*Son chef majestueux à l'entour est lié*

*D'un diadème blanc, de cresse délié,*

*D'où tombent ses cheveux, à boucles negligées,*

*Que sans les soins de l'art, la Nature a rangées.*



Le Duc couvert d'argent, d'une grave fierté,  
 Porte en main la couronne, & marche à son costé.  
 Lisois vestu de mesme, & d'une grace aimable,  
 Tient de l'autre costé le sceptre redoutable.  
 La suite, en longue file, éclate en habits blancs,  
 Et d'un superbe pas, selon l'ordre des rangs,  
 S'avance lentement, les Princesses, les Princes,  
 Les puissans Gouverneurs des plus grandes Provinces,  
 Tous en longs manteaux blancs, & d'argent recouverts.  
 Comme au lever du jour, dans les rudes hyvers,  
 Lors que le sombre Ciel fait tomber dans les plaines  
 L'éclatante blancheur de ses volantes laines ;  
 On void par les chemins tout passant, tout berger,  
 Couverts également de cet argent léger.  
 Ainsi va le Monarque, & sa troupe de mesme  
 Porte, en l'accompagnant, la couleur du Baptesme.  
 La Reine suit Clovis, d'un air victorieux,  
 Ayant acquis au Ciel cet Espoux glorieux,  
 Et d'un pas triomphant, dans une sainte joye,  
 Marche en robbe à longs plis, sur qui l'argent ondoye.  
 Pour son second trophée, elle mesme conduit  
 Berthe, à qui de la foy le nouvel astre luit,  
 Que par ses saints discours son grand zele conquise,  
 Et par qui les Germains vont s'unir à l'Eglise.  
 Leurs manteaux sont pareils, dont le bord est porté  
 Par de nobles enfans, d'une rare beauté.

Les sœurs du Roy suivoient, d'une parure égale :  
 Puis la noble Lucille, & la belle Vandale.  
 Les Francs radoucissant la fierté de leurs yeux,  
 S'avancent, à l'envy détestant les faux Dieux.  
 Ils font paroître une ame & genereuse & franche :  
 Et montrent leur candeur, par leur écharpe blanche.  
 Clovis arrive au temple, en ce pompeux éclat,  
 Où l'attend sur le seuil le celebre Prelat,  
 En chape, & mitre d'or, d'escarboucles semée,  
 Dans une grace auguste, & de zele animée.  
 Le sage Evesque Vaast, paroist à son costé ;  
 De l'autre, Severin, pareil en sainteté,  
 Richement revestus de chapes & de mitres,  
 Avec la croce d'or, pour marque de leurs titres.  
 Le Prince s'arrestant, fait voir en cet abbord  
 Et son ame soumise, & son superbe port.  
 Levant les yeux au Ciel, il s'offre au Dieu suprême ;  
 Puis au Pontife saint demande le Baptesme.  
 Remy tendant les bras, viens, dit-il, ô ! mon fils.  
 De ton ardente foy viens recevoir le prix.  
 Puis de sa main où luit l'émeraude éclatante,  
 Le conduit, d'un air grave, & d'une ame contente.  
 Tous entrent dans la nef, où soudain les regards  
 Sont frapés, par les feux brillans de toutes parts.  
 Mille lampes d'argent de la voute pendantes,  
 Mille chandeliers d'or, à dix branches ardentes,

*Et sur chaque pilier, cent bras d'or à l'entour,  
A l'envy du Soleil, répandent un beau jour.  
En haut, on void paroistre une vaste couronne,  
D'un cercle de clartez, qui la voute environne.  
Sur le cristal du temple, un long tapis descend,  
Qui bannit les rayons du grand Astre naissant.  
La cire tout à coup semble mieux allumée.  
Et de tant de flambeaux la meche parfumée,  
Par tout où se répand sa brillante splendeur,  
Répand en mesme temps une agreable odeur.  
La soye où l'or se joint tapisse les murailles,  
Pleine d'antiques faits, & de saintes batailles.  
Le temple retentit de chants melodieux.  
Par tout sont épanchez des baumes precieux.  
Tous les sens sont charmez de pieux artifices :  
Et les cœurs des François nagent dans les delices.  
Dé-ja devant la Croix le grand Prince à genoux,  
D'un cœur humble & devot, frape son sein de coups.  
Puis il conduit sa troupe à l'égal avancée,  
Au centre de la nef où la cuve est placée,  
Sur un large theatre, élevé par degrez,  
Que montent avec luy les Pontifes sacrez.  
Les Princesses, les Chefs, tout s'y place, & s'y presse.  
Autour en rangs confus s'épand la foule épaisse,  
Qui fait ouïr par tout un bruit tumultueux :  
Comme de l'Ocean les flots impetueux,*

*Se poussent l'un sur l'autre, & cherchent le rivage,  
Fuyant des Aquilons l'imperieuse rage.*

*Le bruit cesse : & le Roy, d'une humble gravité,  
Où le respect se mesle avec la majesté,*

*Se présente au Prelat, qui \* brillant de lumiere,  
Soudain adresse au Ciel son ardente priere.*

*Il contemple Clovis d'un regard radoucy :  
Puis eleve sa voix, & l'interroge ainsi.*

*Crois-tu le Createur de la Terre & de l'Onde,  
Le Pere tout puissant, le Souverain du Monde ?*

*Crois-tu, d'une foy vive, en son Fils Iesus-Christ,  
Né du sein Virginal, conceu du saint Esprit,*

*Qui mourut sur la Croix, fut mis en sepulture,  
Et ranimant son corps, estonna la Nature ?*

*Depuis aux yeux mortels s'offrit en ces bas lieux ;  
Et d'un vol triomphant s'emporta dans les Cieux ?*

*Crois-tu le saint Esprit, l'Eglise universelle,  
De tous les Saints épars l'alliance fidelle,*

*Le pardon des péchez, & le réveil des morts,  
Et la gloire sans fin des ames & des corps ?*

*Je le croy, dit le Prince, & renonce aux Idoles.*

*Le Pontife content, adjouste ces paroles.*

*\* Courbe toy, doux Sicambre ; au vray Dieu sois soumis :  
Et garde ta fierté contre ses Ennemis.*

*Brise & marbre & metal que tes mains encensèrent :  
Restablis les autels que les Francs renversèrent.*

*Adore*

\* L'Histoire  
marque que  
le visage de  
S. Remy pa-  
rut lumi-  
neux.

\* Ce sont  
les propres  
mots de  
l'Histoire.  
Miris de pone  
colla, Si-  
camber. A-  
dora quod  
incendisti :  
incende quod  
adorasti.

*Adore le seul Dieu qui t'a fait triomphant,  
 Qui t'arrache aux Demons, qui te fait son enfant,  
 Qui te promet au Ciel d'immortelles couronnes.  
 Puis il luy verse l'onde, au nom des trois Personnes.  
 Le peuple émeu de joye, épand en mesme temps  
 Et des larmes de joye, & des cris éclatans.  
 Et de chants & de bruits les voutes sont attaintes.  
 Cependant le Prelat attend les huiles saintes.  
 Un Diacre les porte, & fait un vain effort.  
 La foule impenetrable empesche son abord.  
 Du Pontife sacré la douce impatience,  
 Des mains & de la voix veut en vain qu'il s'avance.  
 Nul ne peut diviser, par la force des bras,  
 De tant de corps presséz, l'immobile ramas.  
 Le Prince humble, à genoux, languissoit dans l'attente,  
 Alors qu'une clarté paroist plus éclatante ;  
 Esteint tous autres feux par sa vive splendeur ;  
 Et répand dans le temple une divine odeur.  
 Dans un air lumineux une Colombe vole,  
 En son bec de coral tenant une fiole.  
 Elle apporte au Prelat ce vase precieux,  
 Plein d'un baume sacré, rare present des Cieux.  
 Du miracle estonnant, la Chrestienne assemblée  
 Tout à coup est émeüe, & saintement troublée.  
 Tous, dans leur sainte joye & müets & surpris,  
 Regardent à genoux ce don de si grand prix.*

*Le Saint à peine croit ce qu'il void, ce qu'il touche.*

*La merveille a fermé son éloquente bouche.*

*La Colombe s'en vole, & se dérobe aux yeux.*

*Remy, dans un transport inspiré par les Cieux,*

*O ! Prince heureux, dit-il, ce \* saint Oyseau de mesme*

*De Christ vint au Jourdain honorer le Baptesme.*

*O ! le plus cher à Dieu des Rois de l'Univers,*

*En toy sont accomplis ces prophetiques vers*

*Du \* Pseume renommé, qu'un titre memorable*

*A marqué pour les lis dans \* le Livre adorable :*

*Et qui semble chanter \* tes graces, tes vertus,*

*Et tes fiers \* Ennemis sous ta force abbatus.*

*\* Ton cœur, dit ce Prophete, \* a chery la justice ;*

*A toujours detesté la fraude & la malice.*

*Aussi le Tout-Puissant, de toy fait l'heureux choix,*

*Te sacre de son huile, & te fait Roy des Rois.*

*Dieu te prend pour l'aisné des fils de son Eglise ;*

*Et tu dois des Tyrans garantir sa franchise.*

*Alors il oint le Roy, de ce baume divin,*

*Dont les gouttes sans prix, & qui seront sans fin,*

*Sont de sacrez témoins, & d'éternelles marques,*

*Que Dieu, pour ses chers fils, a choisi nos Monarques.*

*Clovis adore encor le rare don des Cieux,*

*Sur qui, d'un cœur devot, tous attachent leurs yeux.*

*La Reine s'en approche, & le baise, & l'admire :*

*De zele transportée, à regret s'en retire.*

\* Le saint  
Esprit.

\* Pseau. 44.  
Eru cœavit,  
intitulé, pour  
les lis.

\* La sainte  
Ecriture.

\* Specie tua,  
& pulchri-  
tudine tua.

\* Populi sub  
te cadent.

\* Dilexisti :

iustitiam, &  
odisti iniqui-  
tatem : pro-  
pterea unxit

te Deus,

Deus tuus  
oleo latissia

pro consorti-  
bus tuis.

*Les Princesses, de rang, l'honorent à leur tour ;  
 Luy donnent des baisers de respect & d'amour.  
 Batilde avec son fils au Prelat se presente,  
 Implorant le secours de cette huile puissante.  
 Sur luy, dit-il, la grace éclatera demain.  
 Tu le verras guery par une illustre main.  
 Puis il ravit aux yeux cette celeste Ampoule,  
 Pour borner les transports de la pressante foule.  
 Tous reprimant à peine & leurs voix & leurs vœux.  
 Berthe s'avance alors vers le lavoir heureux.  
 Le Prelat satisfait sur les saintes demandes,  
 L'arrose, & la reçoit dans les Chrestiennes bandes.  
 Apres elle, paroist le genereux \* Lisois,  
 Monstrant un saint exemple aux Gendarmes François.  
 Si tost qu'il a receû l'eau qui répand la grace,  
 Son Monarque l'appelle, & tendrement l'embrasse.  
 Dieu t'a fait de grands biens ; je veux t'en faire aussi.  
 Je te fay, luy dit-il, Duc du Mont-morancy.  
 Et je t'en veux encore augmenter le domaine,  
 Y joignant tous les Bourgs du \* Val & de \* la Plaine.  
 Il rend grace à son Roy, d'un cœur reconnoissant.  
 Ce grand don plait à tous ; & chacun le ressent :  
 Tant la rare vertu, par cent faits renommée,  
 Au mépris de l'envie, est chèrement aimée.  
 Alors par tous les Francs son exemple est suivy.  
 Tous vers les saintes eaux s'avancent à l'envy.*

\* Lisois  
 Chef de la  
 maison de  
 Mont-mo-  
 rancy, fut le  
 premier ba-  
 ptisé apres  
 Clovis.  
 C'est pour-  
 quoy leur  
 cry de guet-  
 re a tou-  
 jours esté.  
 Dieu ayde  
 au premier  
 Baron Chri-  
 stien.

\* La vallée  
 de Mont-  
 morancy.  
 \* La plaine  
 d'Ecoüen.

*Clovis void que Remy perd la force & l'haleine :*  
*Et veut que Vaast s'approche, & succede à sa peine.*  
*Severin le soulage : & tous deux à la fois*  
*Versent l'eau salutaire aux Gendarmes François.*  
*Cependant le grand Roy de la presse le tire ;*  
*Et veut que sur un siege à l'écart il respire.*  
*Puisque le Ciel, dit-il, nous donne ce loisir,*  
*Tu pourras contenter mon curieux desir.*  
*De ces riches tissus conte moy les histoires ;*  
*Et quels illustres Chefs ont gagné ces victoires.*  
*Dieu seul, luy répond-il, triomphe en ces combas :*  
*Et sa force a paru mille fois icy bas,*  
*Où les siens reclamant ses faveurs secourables,*  
*Ont dompté par la foy des troupes indomptables.*  
*Sur le nombre il fait voir ce que sa force peut.*  
*Car celuy qui fait tout, deffait tout quand il veut.*  
*Et qui met son espoir en la Bonté suprême,*  
*A soudain dans ses mains la force de Dieu mesme.*  
*Tu dois bien, ô grand Roy, reconnoistre en ton cœur,*  
*Que par ta seule foy luy seul t'a fait vainqueur.*  
*Voicy donc de la Foy la premiere victoire.*  
*C'est le fameux combat, qui courronna de gloire*  
*Le fidele Abraham, le pere des croyans.*  
*A l'envy de son fer, voy ses yeux flamboyans.*  
*Avec trois cens Guerriers, \* aux ombreuses vallées,*  
*Il rompt, de quatre Rois les forces assemblées :*

\* In valle  
 syluestri en  
 in valle de  
 la Forest.  
 Gen. Ch. 14.



*Fait sentir sa fureur au dos des fugitifs ;  
Et delivre cinq Rois, & vaincus & captifs.*

*Icy, dans \* l'Ocean, la divine vangeance  
Du cruel \* Roy d'Egypte engloutit la puissance.  
Voy les soldats nageans, & leurs tristes drapeaux,  
Qui flotoient dans les airs, & flotent dans les eaux.  
Voy les superbes chars, armez de faux tranchantes,  
Qui fondent sous l'amas des vagues triomphantes.  
Le Prince, encore assis, à demy renversé,  
Voyant dé-jà son siege en l'abyssine enfoncé,  
Tend les bras à l'Hebreu, qui sauvé de sa rage,  
Dé-jà bénissant Dieu chante sur le rivage.  
Grand exemple aux Tyrans, si Dieu punit ainsi  
L'invincible fureur d'un orgueil endurcy.*

*Là, du grand Iosüé la parole puissante,  
Rend de l'Astre du jour la course obeïssante,  
Qui suivant de son tour les ordinaires loix,  
A sa chaude poursuite eut dérobé cinq Rois.*

*Admire de la Foy les forces estonnantes.  
Icy, par le seul bruit des trompettes sonnantes.  
Ce grand \* Chef des Hebreux fait tomber en sept jours,  
De Iericho la fiere & les murs & les tours.  
Et sçache, ô ! puissant Roy, que tu verras de mesme  
S'abbattre sous tes vœux les hauts murs d'Angoulesme.*

*Icy, du Tout-puissant Gedeon suit les loix :  
Et de trois cens Guerriers fait un habile choix.*

\* La mer  
rouge est  
vn bras de  
la mer  
Occane.

\* Pharaon.

\* Iosüé.

\* Les Ma-  
dianites.

*Plus loin, de \* Madian les troupes sont deffaittes,  
Avec des pots ardents, & le bruit des trompettes.*

\* Dauid.

*Voy ce jeune \* Berger, que le divin secours  
Rendit victorieux des lions & des ours,  
Qui par le roide coup d'une pierre lancée,*

\* Goliath.

*A du grand \* Philistin la force renversée.  
Considere, ô! grand Roy, son front audacieux,  
Se fiant au secours du Monarque des Cieux.  
Et que grandeur de corps, armes, cœur intrepide,  
Combattent vainement contre un bras que Dieu guide.*

*Mais quelle horrible nuit! que de sang! que de morts!*

\* L'Ange  
extermina-  
teur.

*Vn \* Ange seul abbat neuf fois vingt mille corps :  
Et d'un fer flamboyant, vangeur de l'Idumée,  
En peu d'heures destruit une nombreuse \* armée.*

\* L'armée  
de Senna-  
cherib.  
\* Iudith.  
\* Holofer-  
ne.

*Encet autre tissu, cette \* Belle au grand cœur,  
Du \* Chef Assyrien fait voir son bras vainqueur.  
Sa foy la fortifie, & son Dieu secourable :  
Elle dompte en un seul ce camp si formidable.*

\* Ecnadad.

*Voy qu'un \* Roy Syrien, d'un dépit outrageux,  
Ceint un foible rampart de guerriers courageux :  
Et que pour contenter sa colere embrazée,  
Il veut laver ses mains dans le sang d'Elisée.  
Le Prophete fait voir à son peuple peureux,  
Des hommes flamboyans qui combattront pour eux :  
Puis avec un seul vœu, soustenu par son zele,  
Aveugle tous les yeux de l'armée infidele.*

Lors que Dieu veut combattre au secours de la Foy,  
 Contre un superbe camp qui remplit tout d'effroy,  
 Un Berger luy suffit, une femme, un Prophete.  
 Toute force aussi-tost par un seul est deffaitte.  
 Tu le sçais par toy mesme : & le Dieu des combats  
 T'a fait voir qu'un seul vœu vaut cent mille soldats.  
 Et ta foy te vaudra, pour vaincre toute audace,  
 Plus que glaive & bouclier, plus que lance & cuirasse.

Je l'avoïe, & l'ay veû, s'écrie en mesme temps  
 Un Guerrier le plus proche entre les assistans.  
 Chacun de toutes parts estonné le regarde.  
 Oüy, Prince, poursuit-il, je sçay que Dieu te garde.  
 J'ay tiré ce poignard trois fois pour me vanger ;  
 Et trois fois dans ton flanc j'ay voulu le plonger.  
 Trois fois un bras armé d'une flambante lame,  
 En terreur a changé la rage de mon ame.  
 En vain contre toy s'arme & la Terre & l'Enfer :  
 En vain j'ay mis en œuvre & le charme & le fer.  
 Je confesse, en voyant qu'un tel bras te seconde,  
 Que le Dieu des Chrestiens est le seul Dieu du Monde.

Lisois, qui reconnoist sa cruelle Yoland,  
 De surprise & d'amour a l'œil estincellant.  
 Est-ce Yoland ? dit-il. Oüy, c'est moy, reprit-elle.  
 Mon orgueil à ce point me rendit criminelle.  
 Grand Roy, punis en moy cet horrible attentat,  
 D'avoir voulu ravir Clovis à son Estat.

J'ay mérité la mort : & je mourray contente,  
 Si je suis en mourant Chrestienne & pénitente.  
 A ces mots, chacun tremble & d'horreur & d'effroy.  
 Lisois en mesme temps se jette aux pieds du Roy,  
 Qui seul la contemploit d'un paisible visage.  
 Juste Prince, dit-il, puny moy de sa rage.  
 Moy seul je l'ay causée, irritant sa douleur.  
 Non, dit-elle, admirez, la force de son cœur.  
 Car le Ciel ne veut pas que ma honte supprime  
 L'éclat de sa vertu, ny l'horreur de mon crime.  
 Seule je suis coupable : & luy seul de nous deux  
 Sceût garder l'innocence en un cœur plein de feu.  
 Il m'aimoit : & tu vois que toute criminelle  
 Il me chérit encor d'un cœur pur & fidelle.  
 Je voulus le tenter, pour l'armer contre toy :  
 Et je fus le grand prix, pour corrompre sa foy.  
 Son ame en ce combat, brulante & glorieuse,  
 Me fit voir de son feu sa foy victorieuse.  
 Voyant que de mon cœur il dédaignoit le prix,  
 J'eus dessein, par sa mort, de punir ce mépris.  
 Je ne sçay quel pouvoir le tira de ma chaisne :  
 Et j'ay moins mérité son amour que sa haine.  
 Mon transport à moy mesme encore fait horreur.  
 Je vous eusse immolez, tous deux à ma fureur.  
 Mais la grace du Ciel, qui luit en ce Baptême,  
 M'ayant changé le cœur, je t'honore, & je l'aime.

J'ay merité la mort : & je n'espere pas,  
 En flattant vos esprits, me sauver du trépas.  
 Mais puis que du seul Dieu la verité m'éclaire,  
 Je veux estre en mourant, & sans haine, & sincere.  
 Mon Dieu, répond Clovis, me sauvant de tes mains,  
 Ne m'a pas inspiré des pensers inhumains.  
 Et son soin paternel qui protege ma vie,  
 A te pardonner tout tendrement me convie.  
 Je sçay que d'Alaric le Ciel te fit la sœur :  
 Que je voy réveiller la haine dans ton cœur,  
 Puisque mon bras luy porte une guerre cruelle ;  
 Et qu'entre nous la mort doit finir la querelle ;  
 Par une double ardeur, vangeant sur mon Rival  
 Le \* Fils qui par son estre à son Pere est égal,  
 Que les Goths Ariens, pleins d'une aveugle rage,  
 Refusent d'honorer d'un souverain hommage.  
 Mais en te pardonnant, je te donne le choix.  
 Ou va trouver ton frere, ennemy des François :  
 Et libre, en un combat ouvert & legitime,  
 Sois là nostre ennemie, & sans honte, & sans crime.  
 Ou si tu veux combler la gloire de ce jour,  
 De ton brave Lisois recompense l'amour.  
 Tu verras que son rang, sa valeur, sa noblesse,  
 Peuvent bien meriter une illustre Princesse.  
 Voicy mon choix, dit-elle, ô ! Prince genereux.  
 Tu m'offres deux grands biens : & je prens l'un des deux.

\* Iesus-  
 Christ Fils  
 de Dieu, &  
 égal à son  
 Pere.

*l'abandonne Alaric ; & dédaigne pour frere  
Celuy qui ne croit pas le Fils égal au Pere.*

*P'aspirois à mourir dans cette pure foy :*

*Mais si je dois ma vie aux bontez d'un grand Roy,  
Le dois à ses desirs en faire un sacrifice.*

*Lisois, reçoys ma main, plus digne d'un suplice,  
Que de toucher la tienne, en recevant ton cœur.*

*Mais le Roy, d'un grand crime, a fait un grand bon-heur.  
Et je sçay que telle est la royale clemence,  
Qu'elle lave un coupable, & luy rend l'innocence.*

*Lisois, pour un moment, s'arreste à balancer  
Auquel, pour rendre grace, il se doit adresser.*

*Aux pieds de son Monarque humblement il s'abbaisse :  
Puis il baise la main de sa belle Princesse.*

*Severin pleure d'aise. On le void s'avancer :  
Et plein d'un tendre zele il la vient embrasser.*

*Ma fille, luy dit-il, combien dois-tu d'offrandes  
A Dieu qui fait en toy des merveilles si grandes ?*

*Combien fut different l'estat ou je te vis,  
Lors que tu dédaignas mes vtiles advis ?*

*Du Ciel mesme j'appris que tu fus baptisée.*

*L'Espagne aussi le sçait : la preuve en est aisée.*

*Deteste la Magie, & l'honneur des faux Dieux.*

*Trouve, pour t'en laver, deux sources en tes yeux.*

*Sçache que rien n'est doux comme le Dieu suprême :  
Et que la Penitence est un second Baptesme.*

Dieu, dit-elle, est bien doux, qui calme ma fureur,  
 Qui par sa vérité, de moy chasse l'erreur,  
 Qui me fait detester l'Enfer & ses Idoles,  
 Et les secrets trompeurs de ses noires écoles ;  
 Qui me fait renoncer mon frere, & tous les cœurs  
 Qui refusent à Christ les souverains honneurs.  
 Je me sens dans sa foy constamment affermie ;  
 Et de ses ennemis la plus fiere ennemie.

Remy rend gloire à Dieu de ses faits merveilleux :

Puis bénit Yoland : & recevant ses vœux,

Luy dit \* les mots sacrez, qui toute erreur effacent.

Clovis, Clotilde, & Berthe, en mesme-temps l'embrassent.

O! Dieu, dit l'Archevesque, apres tant de faveurs,

Quels honneurs te rendront tant de sensibles cœurs ?

Grand Prince, & vous, François, faites tous dans ce tem-  
 Vn vœu dont Yoland vous a donné l'exemple. [ple

Vangez, vostre Sauveur ; & brisez en tous lieux

Marbre, & bois, & metal, images des faux Dieux.

Allez punir des Goths l'infidele insolence,

Qui veut oster au Fils l'égalité d'essence.

Des ennemis de Christ, purgez les champs Gaulois.

Plantez, la foy par tout, en y plantant vos loix.

Le Prince transporté par l'ardeur de son zele ;

Depuis que je suis oint de cette huile immortelle,

Dit-il, je sens des feux allumez, dans mon cœur,

Pour servir Iesus-Christ, & vanger son honneur.

Ggg ij

\* L'abjuration de l'erreur, est reçue par les Prelats.

Allons punir les Goths : Il tarde à mon épée,  
Que dans leur sang impie elle ne soit trempée.

L'Aquitaine m'appelle, & gemit sous leur faix.

O ! François, faites tous le serment que je fais :

Tant que des Ariens ma main l'ait d'éli-vrée,

Je fay vœu de porter cette blanche livrée.

Tous ses Chefs aussi-tost font le mesme serment.

Tout Guerrier le repete : Et depuis le moment

Que ce vœu si fameux fut fait d'une ame franche,

Les François aux combas portent l'écharpe blanche.

Arismond qui du Roy tient l'Estat des Germains,

De le suivre aux combas, fait serment en ses mains ;

De poursuivre les Goths d'une haine immortelle,

En vangeant Iesus-Christ, & sa propre querelle.

Enfin le grand Monarque, & sa royale Cour,

Comblez des biens du Ciel en ce celebre jour,

Quand de deux chœurs divers les voix harmonieuses

Eurent chanté de Dieu les faveurs glorieuses,

Sortent du riche temple, & devots, & contens,

Parmy les vœux du peuple, & les cris éclatans.

Le Roy passe à pas lents parmy la foule épaisse,

Qui se fend avec bruit, qui s'écarte & se presse ;

Admirant son éclat saint & majestueux ;

Puis remesle soudain ses flots tumultueux.

Comme aux festes du \* Saint qu'un grand \* Senat honore,

S'avance dans la mer le vaste \* Bucentaure,

Arc.

Senat  
enif.

iffeau  
odi-  
é gran-  
& ri-  
ent or-  
ans le-  
fortle  
de Ve.



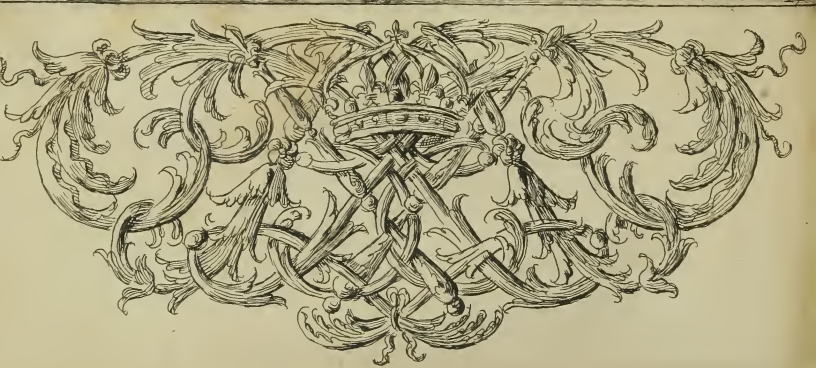
De sa proue au front d'or, & de son corps pompeux,  
 Fierement en deux parts fend les flots écumeux :  
 Puis à peine a passé sa masse magnifique,  
 Qu' aussi-tost se rejoint la vague \* Adriatique.  
 Soudain que les François ont quitté le saint lieu,  
 Ils font de leurs faux Dieux sacrifice au vray Dieu.  
 Par tout on void tomber toute image profane,  
 Et Iupiter, & Mars, & Junon, & Diane.  
 Leurs membres sont épars. Les Chrestiens satisfaits  
 Détruisent à l'envy ces chef-d'œuvres parfaits,  
 Gloire de l'art sçavant, qui les fit admirables,  
 Honte du cœur humain, qui les crut adorables.

\* La mer du  
 golfe de Ve-  
 nise, se nom-  
 me la mer  
 Adriatique.









# CLOVIS,

## LIVRE VINGT-CINQVIESME.



*E soir de ce grand jour, les Francs  
& les Gaulois,  
Vnis sous mesme foy, comme sous  
mesmes loix,  
Pour mieux bénir le Ciel de sa gra-  
ce recente,  
Loignirent les transports de leur joye  
innocente.*

*De celestes faveurs le grand Prince comblé,  
S'en ressent dans son ame heureusement troublé.  
Enfin le doux repos, apres ses longues veilles,  
Succede à la douceur de ces saintes merveilles.  
Dieu le visite encor, mesme dans le sommeil ;  
Et le veut enrichir d'un tresor sans pareil,*

*Malgré le cours des ans, toujours inépuisable,  
Toujours aux affligés ouvert & secourable.*

*Que la grace divine à des ressorts puissans,  
Et sçait bien dédaigner le commerce des sens!*

*Qu'elle fait bien sentir ses paroles muettes,  
Ses abords délicats, & ses routes secrettes!*

*Le Prince void en songe, avant l'aube du jour,  
Le vaillant Genobalde arrivé dans sa cour,*

*Qui ne veut, pour le prix de sa grande conquête,  
Sinon que de son fils le Roy touche la teste.*

*Il l'accorde, il le touche; & d'un effet soudain,  
Le mal cede au pouvoir de la royale main.*

*Son esprit est frappé de la prompte merveille:  
Et ce vif sentiment à l'instant le réveille.*

*Il en gousté long-temps le plaisir en son cœur:  
Mais son ame modeste en refuse l'honneur.*

*Le Pontife qui sçait ce que le Ciel prepare,  
Vient au lever du Roy, qui soudain luy declare  
La douce illusion de ce songe flateur.*

*Tu crois, dit le Prelat, que ce songe est menteur?  
Sçache qu'il t'a fait voir l'image d'un mystere.*

*Dieu veut que de nos Rois la main soit salutaire:  
Et sa grace à ta foy va donner ce grand prix.*

*Prince heureux, fait venir & Batilde & son fils.  
La mere promptement sur cet ordre l'ameine,*

*Se promettant du Ciel un remede à sa peine.*

Le Prelat, d'un grand zele ayant le cœur brûlant,  
 Mandé Clotilde, Berthe, Agilane, Toland,  
 Pour leur faire admirer la merveille future,  
 Et voir comment la Foy surmonte la Nature.  
 Clovis, d'une ame ferme, invoque Iesus-Christ ;  
 Fait approcher l'Enfant, le touche, le guerit.  
 Chacun bénit le Ciel : Batilde pleure d'aise :  
 De son Roy prend les mains, & les presse, & les baise.  
 Tels furent les transports de \* celle dont les pleurs  
 Emeurent le Messie à guerir ses douleurs,  
 Quand elle vid son fils, se leuant de la biere,  
 En son heureux réveil jouir de la lumiere.

Clovis, du grand miracle est confus & ravi.  
 Chacun au Tout puissant rend graces à l'envy.  
 Remy les meine au temple, ou \* le pur Sacrifice  
 Satisfait l'Eternel pour sa bonté propice.

Le Prince impatient veut partir de ce lieu,  
 Pour vanger sur les Goths l'honneur du Fils de Dieu,  
 Qui par tant de faueurs sans cesse le convoie  
 D'immoler pour sa gloire & son sang & sa vie.  
 Il donne à Ricaredo ordre pour dégager  
 Les Princes Bourguignons de crainte & de danger ;  
 Et faire à Genobalde un recit veritable  
 Des graces qu'il reçoit du seul Dieu secourable,  
 Qui l'oblige en son Fils de bénir son pouvoir,  
 Et d'embrasser la Foy par un juste devoir.

H h h

\* La veuf  
 de la ville  
 Naim, dor  
 I. Christ  
 ressuscita le  
 fils unique  
 quel'on po  
 toit en terr

\* La Meffe

*Puis il veut que ce Chef, comblé d'heur & de gloire,  
Rameine ses guerriers par les flots de la Loire.*

*Le camp du Roy s'appreste, ou le blanc estendart  
Vole par les quartiers, & haste le départ.*

*Sur les armes de tous l'écharpe blanche éclate.*

*Ils sont dé-jà vainqueurs, dans l'espoir qui les flate :*

*Et sentent que deux feux dominant en leur cœur,*

*Depuis qu'un pieux zele est joint à leur valeur.*

*Chacun laisse dans Rheims les fardeaux inutiles.*

*On void les Regimens marcher par longues files.*

*Le bagage tardif s'ébranle doucement :*

*Roule par les chemins d'un égal mouvement ;*

*Et la terre gemit sous leur charge pesante.*

*Dé-jà part le Gendarme a cuirasse luisante.*

*Deux à deux en bel ordre on les void se ranger :*

*Puis \* ceux qui sont couverts d'un acier plus léger.*

*La cavalle-  
e légerc.*

*Lantilde se separe, apres mille caresses*

*De Clovis, de la Reine, & des belles Princesses :*

*Et part avec Symmaque, à qui d'un noble cœur*

*Le Roy fait des presens dignes de sa grandeur :*

*Adjoustant pour Thierry cent raretez exquisés,*

*Qu'il choisit dans l'amas des dépoüilles conquises :*

*Du grand Algerion les pompeux vestemens ;*

*Et l'épée, & le casque, ornez de diamans.*

*Clovis comblé de vœux, quitte l'heureuse Ville,*

*Avec Clotilde, & Berthe, & Valbert, & Lucille :*



Et le brave Arifmond, qui veut, dans le combat,  
Des Sueves & des Goths vider le vieux débat :

Et le vaillant Lisois, & son Epouse fiere,

Qui n'a point dans \* l'hymen quitté l'humeur guerriere :

Qui pretend se monstrier digne de ses Ayeux,

De l'Etat des Romains conquerans glorieux ;

Et qui scait dédaigner de se faire cognoistre

D'un \* frere à qui \* l'Erreur fait dédaigner son \* Maistre. \* Alatic.

Clovis avec Clotilde, en un pompeux éclat,

Est conduit hors des murs par l'auguste Prelat,

Qui les quitte à regret, leur temoigne son zele,

Et du Ciel leur promet l'ayde continuelle.

Perseverez, dit-il, & toujours dans vos cœurs

Soyez reconnoissans des divines faveurs.

Si toujourns de la Foy vos ames sont munies,

Tous vos pas trouveront leur routes applanies.

Toujourns de vœux fervens j'ayderay vos desseins.

Alors du \* Signe heureux que reverent \* les Saints,

Il bénit & Clovis, & la Reine, & l'armée,

Qui d'une ardeur plus forte en paroist animée.

Cependant Alaric apprend de tous costez

Que Clotilde est trouvée, & les Germains domptez :

Que le Prince vainqueur, pour couronner sa gloire,

En gardant son serment, vient fondre vers la Loire :

Et que plus il ressent d'aigreur & de courroux,

Plus il fera sentir la fureur de ses coups :

Hhh ij

\* Le man  
5c.

\* L'Heret  
Ariennc.

\* Iesus-  
Christ.

\* Le sign  
de la Croi

\* Les fidel

*Voulant sur son Rival, par son bras qui foudroie,  
Vanger tous les momens qui different sa joye.*

*Pour soutenir un Roy si grand, si glorieux,*

*Qui tourne contre luy son camp victorieux,*

*Il renforce le sien ; & mesme l'accompagne*

*Des troupes d'Aquitaine, & de celles d'Espagne.*

*Ataulfe luy conduit, sous quarante drapeaux,*

*Les peuples que \* le Tage abreuve de ses eaux :*

*Et ceux qui boivent \* l'Ebre, & les sources voisines ;*

*Et ceux qui de \* Numance habitent les ruines.*

*Le brave Atalaric meine les Catalans,*

*Fier d'avoir combattu \* les Vandales vaillans,*

*Sur qui des Goths vaincus il a vangé la honte,*

*Et reconquis \* Valence, & l'antique \* Sagonte.*

*Le hardy Valamer, celebre par ses faits,*

*Dé-ja fait avancer deux Regimens épais,*

*D'Astures indomptez, de Cantabres sauvages,*

*Nez dans l'aspre climat des monts & des rivages.*

*Puis paroist Ascalerne, ayant par les rochers*

*Dans l'Isle \* Baleare assemblé mille archers,*

*Que dans tout l'Univers nulle main ne seconde*

*A bien lancer le plomb, de sa meurtriere fronde.*

*Le valeureux Albret, de qui les Navarrois*

*Ont depuis veü le sang joint au sang de nos Rois,*

*Dé-ja de ses Neveux ouvrant les destinées,*

*Meine les habitans des hautes Pyrenées.*

L'intrepide Gaston conduit mille Guerriers,  
 Nez au climat de Foix, de Castres, de Pamiers ;  
 Et deux forts Regimens de pietons que luy donne  
 Le terroir de Comminge, & celuy de Narbonne.  
 Ce noble & vaillant Chef, dans un ennuy secret,  
 Sous l'Empire des Goths ne marche qu'à regret ;  
 Souffrant avec dépit leur barbare puissance ;  
 Mais il croit que les Cieux en feront la vengeance.  
 Et d'un second espoir il console son cœur,  
 Prévoyant de son sang la future grandeur.  
 Car il sçait l'avenir, que souvent luy repete  
 Des montagnes de Foix un hermite Prophete :  
 Que l'impie Arien, par les Francs terrassé,  
 Des climats de la Gaule enfin seroit chassé.  
 Que dans le cours des temps, deux Gastons magnanimes,  
 Princes nez de sa race, & des Rois legitimes,  
 Tous deux par leurs beaux faits dignes d'un grand renom,  
 Feroient revivre en eux sa valeur & son nom.  
 Que \* l'un près de Ravenne, en poussant sa victoire,  
 Rencontreroit la Mort jalouse de sa gloire.  
 \* L'autre d'esprit sublime, & d'un cœur aguerry,  
 Le second rejetton du valeureux Henry,  
 Par sa foudre abbattroit la forte Graveline,  
 En dépit de l'Espagne, & de la mer voisine :  
 Et par ses soins ardents & ses puissans efforts,  
 De Courtray, de Mardik, emporteroit les forts.

\* Gaston de Foix qui gagna la bataille de Ravenne, & y fut tué.

\* Gaston de France Duc d'Orleans, fils de Henry le Grand, frere de Louis XIII.

*Le genereux Grammont conduit les fieres bandes  
De Bayonne, de Pau, des Bourdeloises Landes ;  
Et celles que \* le Gers vid naistre sur ses bords :  
Et les troupes d' Agen, de Condom, de Cahors,  
Des champs que la Dordogne en ses bras environne ;  
Et de ceux \* où le Lot se joint à la Garonne.*

*Puis vient le brave Pons, qui d'un bras sans repos  
Sur trois ponts de Charente arresta tous les Goths,  
Renviant pour sa gloire, & celle de sa race,  
L'exploit si renommé du valeureux \* Horace :  
Et maintenant soumis, il conduit sous leurs loix,  
Les forces de Xaintonge, & celles d'Angoumois.  
Il porte le beau nom de ce fait memorable,  
Pour en rendre à jamais le souvenir durable :  
Et comme un fier vainqueur, encore que vaincu,  
Il ose de \* trois ponts enrichir son écu.*

*Ces troupes, d'une ardeur par l'honneur animée,  
Du Monarque des Goths viennent joindre l'armée,  
Qui doit de lieux divers, sous des guides certains,  
Vnir les Espagnols, les Goths, les Aquitains,  
Aux champs de Lusignan, & de Mesle voisine,  
Dont se forma depuis le nom de Mellusine,  
Le splendide Astrimond, dont le sang genereux  
Depuis se vid meslé, par un Hymen heureux,  
Au sang de cette Belle, en charmes admirable,  
Dont le peuple estonné fit depuis mainte fable ;*

\* Riviere qui  
passe à Aux  
& à Ley-  
toure.

\* Aiguillon.

\* Horatius  
Cocles qui  
arresta sur le  
Pont du Ty-  
bre l'armée  
de Porfenna.

\* Ceux de la  
maison de  
Pons, por-  
tent trois  
ponts en  
leurs armes.

Dans son fort Lusignan, sur la roche planté,  
Reçoit les plus grands Chefs de ce camp redouté :  
Et d'un accueil ouvert, leur monstre en sa largesse,  
La grandeur de son ame égale à sa noblesse.

Alaric void l'amas de tant de combattans ;  
Et veut contre Clovis marcher en mesme temps.  
Mais \* les Goths allarmez, au bruit de ce tonnerre,  
Veulent qu'aux monts d'Auvergne il transporte la guer-  
Et craignant des vainqueurs les superbes efforts, [re :  
Qu'il transfere en lieu seûr ses plus riches tresors,  
Des grands temples Romains les images antiques.

Et tout l'or enlevé par les fureurs Gothiques.  
Il pretend arrester l'audace des François,  
Par cinq mille Guerriers, dont Bouchard fait le choix,  
Pour garder le passage, en son \* Isle seconde,  
Que la claire Vienne embrasse de son onde.

Clovis poussant l'ardeur de son camp diligent,  
Atteint dé-jà le Cher, & l'Indre aux flots d'argent :  
Ayant laissé dans Tours sa divine Princesse,  
Où pour luy, sans relasche, au Ciel elle s'adresse.  
Le Duc, dans la nuit sombre, avoit conduit sur l'eau  
Mille vaillans Guerriers jusques à \* Mont-foreau,  
Pour se rendre en secret au delà du rivage,  
Où la douce Vienne en la Loire s'engage :  
Et pour surprendre à dos, du costé d'Occident,  
Bouchard qui de l'armée attend le choc ardent ;

\* L'Histoire  
marque qu'  
les Gots fai-  
soient faire  
à leurs Roi-  
ce qu'ils  
vouloient,  
les tuoient  
souvent ou  
les dépo-  
soient.

\* L'Isle B-  
chard.

\* La Vienne  
se perd dans  
la Loire près  
de Mont-  
foreau.

Luy portant tout à coup une attaque impreveuë,  
Sur la rive opposée, & d'hommes dépourveuë.

Ses Gendarmes dé-jà, par troupes séparés,  
Marchoient à rangs égaux sur les bords des riez ;  
Alors qu'au sage Duc un vieillard se présente,  
Pour luy dire un secret qui passe son attente.

Je suis \* Maxent, dit-il, qui guidé par les Cieux,  
Et detestant les Goths, fiers tyrans de ces lieux,  
Viens conduire les pas de ton illustre Prince,  
Pour sauver de leur joug ma natale \* Province.  
Choisi de tes Guerriers une bande avec toy.

Que l'autre aille vers l'Isle, au signal de ton Roy,  
Seconder son assaut par le bruit des trompettes.

Cependant nous irons par des routes secretes.

Tu pourras avec moy tout passage franchir.

Je veux servir ton Prince, & mesme l'enrichir.

Aurele à ce discours soudain donne creance :

Met sa troupe en deux corps : l'un vers l'Isle s'avance :

Vers Poitiers à l'instant l'autre marche sans bruit ;

Et suit avec le Duc Maxent qui les conduit.

Elle passe dé-jà les Loudunoises plaines,

Et fait un prompt repas sur le bord des fontaines :

Vient aux rives du \* Clain, & traverse ses eaux,

En passages divers, sur de legers bateaux.

Puis, la Lune à leurs vœux fournissant sa lumiere,

Ils passent dans les forts de l'épaisse \* Moliere.

\* L'Histoire  
marque que  
S. Maxent  
rendit de  
de grands  
seruices à  
Clovisen  
Poitou.

\* Le Poitou.

\* Rivieres  
qui passe à  
Poitiers.

\* Forest en-  
tre Poitiers  
& Chastel-  
heraud.

Scachez,

Sçachez, leur dit le Saint, qu'en ces bois écartez,  
Avec peu de soldats cent chars sont arrestez,  
Pleins des tresors du Goth, qu'en Auvergne il emporte ;  
Et qu'icy de l'armée ils attendent l'escorte.  
Quand la Lune aura fait la moitié de son cours,  
Fondez sur l'Ennemy dépourveu de secours.  
Marchez, à la faveur de cette forest sombre.  
La surprise contr'eux vaudra plus que le nombre.  
Aurele dans les forts laisse les plus ardents :  
Va voir l'estat des Goths avec les plus prudens.  
Il apperçoit les chars, & leurs files rangées :  
Et des soldats couchez les gardes negligées.  
Puis il retourne aux siens, les anime au combat.  
A tous, dé-ja le cœur d'impatience bat.  
Par leur écharpe blanche ils se doivent connoistre.  
Tout s'avance ; & les Goths commencent à paroistre.  
Alors, comme un Veneur diligent & rusé,  
Enferme en son enceinte un sanglier reposé ;  
Puis les chiens, les piqueurs, & les clameurs soudaines,  
Et les grands bruits de cors, le lancent dans les plaines.  
De mesme tout à coup les clairons & les cris  
Par tout se font entendre à l'Ennemy surpris.  
Les bruits dans la forest semblent épouvantables,  
Et sont suivis de coups encor plus redoutables.  
Les Gardes renversez soudain perdent le cœur.  
Les autres abbatuz de sommeil & de peur,

Et de l'excez brutal que le repas ameine,  
 De leurs tapis herbu se levent avec peine :  
 Encor tout assoupis, sont percez par le Franc ;  
 Et versent par la playe & le vin & le sang.  
 Aurele fait main basse ; & par son ordre sage,  
 Les conducteurs des chars sont sauvez du carnage.  
 Par tout, de la forest il fait garder l'abbord,  
 Afin que nul des Goths n'échape de la mort,  
 Qui portast dans Poitiers la sanglante nouvelle.  
 Dans sa troupe il choisit sa brigade fidelle,  
 Pour s'emparer du pont, où paroist sur le haut  
 Vn\* Chasteau qui depuis eut le nom d'un Heraud.  
 Il fait rouler de rang la pesante charrette.  
 Deux cens des plus hardis asseurent la retraite.  
 Tout s'avance en bel ordre. Avant le jour levé,  
 Le tresor est au pont seurement arrivé.  
 Les gardes du Chasteau, d'une paisible veüe,  
 Contemplant du convoiy la démarche impreveüe :  
 Et n'osant la troubler, pensent que le charroy  
 Passe dans ce destroit par l'ordre de leur Roy.

Dé-ja sur l'Orison l'Astre de la lumiere  
 Avoit fait la moitié de sa longue carriere,  
 Quand ils joignent la\* Veude, en ce lieu si charmant  
 Que de voit signaler la naissance\* d'Armand.  
 La parmy les ruisseaux s'estend vne prairie,  
 Ceinte d'arbres épais, sous qui l'herbe fleurie,

\* Chastel-  
Heraud.

\* Riviere  
qui passe à  
Richieu.  
\* Le grand  
Cardinal de  
Richelieu.



Qui n'aime à se nourrir que d'humides froideurs,  
 Evite du Soleil les trop vives ardeurs.  
 Aurele impatient réveille son courage,  
 Ignorant si son Prince a forcé le passage.  
 Il laisse son butin sous l'ordre de Maxent.  
 De sa troupe guerriere il n'en choisit que cent,  
 Dont les chevaux ardents, & d'une longue haleine,  
 De cette course encor peuvent souffrir la peine.  
 Et sur les bords de l'Isle enfin arrive à temps,  
 Pour voir & ranimer ses guerriers combattans,  
 Tandis que d'autre-part le grand Prince foudroye,  
 Et par la force enfin s'ouvre une large voye.  
 Sur les ponts, sur les bords de gazon revestus,  
 Sont estendus les Goths, par le fer abbatus.  
 Par la main du Monarque, aux Ariens fatale,  
 Bouchard, en expirant, mord sa terre natale.  
 Yoland, à son bras void alors tout ceder.  
 Et Lisois qui l'admire, aime à la seconder.  
 Ainsi dans les combas\* le Prince de Palmyre,  
 Redoutable ennemy de l'orgueilleux Empire,  
 Admiroit son\* Epouse, alors que de sa main  
 Elle rompoit les rangs d'un bataillon Romain.  
 Aurele, sur le pont, void son glorieux Maistre,  
 Où contre sa valeur nul n'ose plus paroistre.  
 Il luy donne l'advis, qu'il marche sans repos,  
 S'il pretend prevenir la retraite des Goths.

\* Oden  
 Roy des  
 Palmyre  
 niens, qui  
 gagna ta  
 de batail  
 contre le  
 Empereur  
 Romain

\* La vaill  
 te Reine  
 nobie sa  
 femme

*Et s'il veut s'arrester sous un paisible ombrage,*

*Attendant que l'armée ait franchy le passage,*

*Que dans peu de momens il conduira ses pas,*

*Vers un fleuve où l'attend le prix de ses combas.*

*Il luy conte à l'instant son heureuse entreprise,*

*Et du fier Alaric la richesse conquise.*

*Le Prince curieux de ses Chefs fait un choix :*

*Puis appelle Arismond, Toland, & Lisois.*

*Tous à leurs chevaux frais soudain laschent la bride :*

*Et suivent en courant Aurele qui les guide.*

*Maxent, qui sçait du Roy les succez glorieux,*

*Prepare cependant un triomphe à ses yeux.*

*Sur l'herbe & sur les fleurs il range avec adresse.*

*De \* l'Ayeul d'Alaric l'éclatante richesse :*

*Les Dieux d'or & d'argent des grands temples Romains,*

*Avarement pillez par les barbares mains :*

*Les meubles précieux emportez de \* Solyme,*

*Quand Dieu voulut des Juifs chastier \* le grand crime :*

*Les tresors infinis de tant de Rois domptez,*

*Qui amassoit des long-temps \* la Reine des citez.*

*Le pré ne suffit pas pour estendre sur l'herbe*

*L'innombrable ramas de la prise superbe.*

*Et les grands vases d'or, sur le bord des ruisseaux,*

*Sont sans ordre & sans choix entassez par monceaux.*

*Clowis avec sa troupe en peu de temps arrive*

*Où la Vende bume étoit sa verdoyante rive.*

Le premier  
Alaric qui  
vit Rome.

Jerusalem.  
Histoire  
marque qu'il  
avoit dans  
cette prise  
des meubles  
au temple de  
Jerusalem.

La mort  
de Jesus-  
Christ, qui  
fut vangée  
par la prise  
de Jerusa-  
lem.

Rome.

Il embrasse Maxent : puis estend ses regards.  
 Il void l'éclat de l'or brillant de toutes parts ;  
 De lumineux saphirs les couronnes couvertes,  
 De rubis flamboyans, & d'émeraudes vertes.  
 L'œil, de tant de tresors est confus & ravy.  
 Des herbes & des fleurs l'émail brille à l'envy :  
 Et les ondes d'argent sur le sable coulantes,  
 A l'envy de tant d'or, paroissent plus brillantes.  
 Clovis de tant de biens rendant graces à Dieu,  
 Ce lieu se peut, dit-il, nommer un Riche-lieu.  
 Tous les Francs auront part à ces fruits de la guerre.  
 Aurele, à ta valeur je donne cette terre.

Que dans ce Riche-lieu tes braves descendans,  
 Comme toy valeureux, & Chrestiens, & prudens,  
 Toujours servent leurs Rois de leur sagesse heureuse.  
 Maxent adjouste encor. Sa race genereuse  
 Un jour dans ce beau lieu doit produire aux François  
 Un \* tresor bien plus grand que celuy que tu vois.

Là se rendent au soir les bandes courageuses,  
 Qui voyant tout à coup ces richesses pompeuses,  
 De la guerre en espoir dé-jà goustent le fruit.  
 Le tresor se recharge, & dans Tours est conduit.  
 Tout s'arreste, & se campe ; & les troupes contentes  
 Prennent un doux repos sous les paisibles tentes.

Cependant, à leur Roy, les Goths épouvantez,  
 Apprennent que le Sort le bat de tous costez :

\* Le grand  
 Cardinal  
 Richelieu,  
 né à Richelieu.

Ses tresors enlevez, des gardes le carnage,  
 Et son Isle forcée, & le sanglant passage.  
 Il veut que sans delay, sur un pont de bateaux,  
 Son camp de la Vienne aille passer les eaux.  
 Les Goths, encore vains de leur antique gloire,  
 Des François rallentis esperent la victoire :  
 Disent qu'avec le temps ils sçauront les dompter,  
 Fuyant leur premier feu, que l'on doit éviter.  
 Cette nombreuse armée, & fugitive & fiere,  
 Atteint près de Lussac la paisible riviere.  
 Ils passent file à file ; & sans estre troublez,  
 Le mobile plancher de bateaux assemblez.  
 Le François qui les suit, ne paroist pas encore :  
 Mais le Verbe divin, qu'il vange & qu'il adore,  
 Commence à les combattre, & sur leurs bataillons  
 Fait fondre un rude orage, & de forts tourbillons.  
 Toute l'armée à peine a franchy le passage,  
 Qu'Alaric fait du pont destruire l'assemblage :  
 Et malgré l'eau qui tombe, & qui trempe le bois,  
 Fait bruler les bateaux, enduits de noire poix.  
 Voyant grossir le fleuve, à ses vœux favorable,  
 Il aime la tempeste, & la croit secourable.  
 Il dédaigne les Francs ; & ne redoute pas  
 Que de long-temps encore ils atteignent ses pas.  
 Clovis & jour & nuit fait marcher son armée,  
 Par la fuite des Goths encor plus animée.

Et dé-jà de Poitiers il découvre les tours,  
 Quand il void que le Ciel s'arme pour son secours.  
 Du \* temple renommé du docte & saint Hilaire,  
 De l'Arienne erreur invincible adverfaire,  
 Part un foudre avec bruit, qui fend l'air tenebreux,  
 Et vers le camp des Goths fait serpenter ses feux :  
 Comme si le grand Saint que cette ville honore,  
 Se levant du tombeau, les combattoit encore.  
 Le Roy void le presage, & s'adresse aux François.  
 Dieu nous parle, dit-il, par sa tonnante voix :  
 Et veut que par le fer la Secte soit esteinte,  
 Qu'Hilaire surmonta par sa doctrine sainte.  
 Il nous monstre la voye. Allons, Chrestiens, allons.  
 Passons plaines, forests, montagnes, & vallons.  
 Pour vanger Iesus-Christ, faisons voir nostre zele ;  
 Et que nostre cœur vole où sa voix nous appelle.  
 Allons, répondent-ils. Pour te suivre, ô ! grand Roy,  
 Nous nous sentons portez des ailes de la Foy.  
 Alors toute l'armée, apres ce grand presage,  
 Pour redoubler ses pas, redouble son courage.  
 Le Soleil éclaira l'un & l'autre Vnivers ;  
 Et d'ombres une fois les champs furent couverts ;  
 Pendant que vers Lussac marchent les troupes fieres.  
 Le Goth connoist de loin leurs volantes bannieres.  
 Dé-jà sur la Vienne arrivent les François,  
 Qui tous dans leur ardeur, d'une commune voix,

\* Tout ce  
est del'hi  
stoire.

A leurs guides experts demandent le passage.  
 Dans les flots le Gendarme impatient s'engage :  
 Et fait pour s'avancer un temeraire effort ;  
 Puis sortant du peril, retourne vers le bord.  
 Nul gué n'est reconnu dans ces vagues profondes :  
 Et le fleuve est enflé des pluvieuses ondes.  
 Tout le jour se consume en essais superflus.  
 Tous abandonnent l'eau : nul ne la sonde plus.  
 Clovis avec le Duc se renferme en sa tente,  
 Dans un trouble confus ayant l'ame flotante.  
 Tous deux perdant l'espoir, ils consultent Maxent,  
 Qui promet à leurs vœux l'ayde du Tout-puissant.  
 Et tandis que la nuit fait sa noire carrière,  
 Ils s'adressent à Dieu par une humble priere.  
 Le Roy, de son sommeil réveillé par trois fois,  
 Par trois fois se presente à ce Maistre des Rois.  
 Puis il void tout à coup, en ouvrant la paupiere,  
 Un celeste Guerrier, éclatant de lumiere,  
 D'un brillant casque d'or orné superbement,  
 Armé d'un corcelet, fait d'un pur diamant,  
 Et qui rompt par ces mots le nocturne silence.  
 Clovis, je suis, dit-il, \* l'Archange de la France.  
 Je viens chasser l'ennuy qui trouble ton penser.  
 Dieu \* t'apprendra demain où ton camp doit passer.  
 Comme en un soir obscur, quand mille épais nuës  
 Traisnent parmy les airs leurs flotes continuës,

Par

. Michel.

L'Histoire  
 arque que  
 ovis eut la  
 it un ad-  
 du Ciel  
 e Dieu luy  
 oit sça-  
 ir par où  
 evoit pas-  
 la riviere.

Par fois paroist la Lune, & fait voir sa beauté :  
 Puis se cache, & par tout laisse l'obscurité.  
 L'Ange ainsi disparoist : & dans la tente sombre  
 Le Prince void soudain regner encore l'ombre :  
 Se leve, se prosterne ; en son heur sans pareil  
 Ne sent plus dans ses yeux le desir du sommeil :  
 Et son ame ravie, humble & reconnoissante,  
 Attend, en loüant Dieu, la clarté renaissante.  
 Par la voix du Monarque, & le Duc & Maxent  
 Au matin sont instruits de son bon-heur recent.  
 La nouvelle s'épand : chacun court & s'amasse.  
 Du favorable Ciel tous esperent la grace.  
 Aux bords de la Vienne une plaine s'estend,  
 Ceinte de forts buissons, où le Prince content  
 Ayant mis en son Dieu son esperance ferme,  
 Des promesses d'en haut vient attendre le terme.  
 Il veut que tout Guerrier quitte les pavillons.  
 Il place dans le champ ses épais bataillons :  
 Puis d'un bel ordre égal, de deux parts sur les ailes  
 Va disposer les rangs de ses troupes fideles.  
 Il veut que vers le Ciel tous adressent leurs vœux,  
 Luy mesme de son casque allége ses cheveux.  
 A peine il a finy son ardente priere,  
 Qu'une Biche paroist, sortant d'une bruyere,  
 Qui legere s'élance, & court à petits bonds,  
 Passe les Regimens, perce les escadrons.

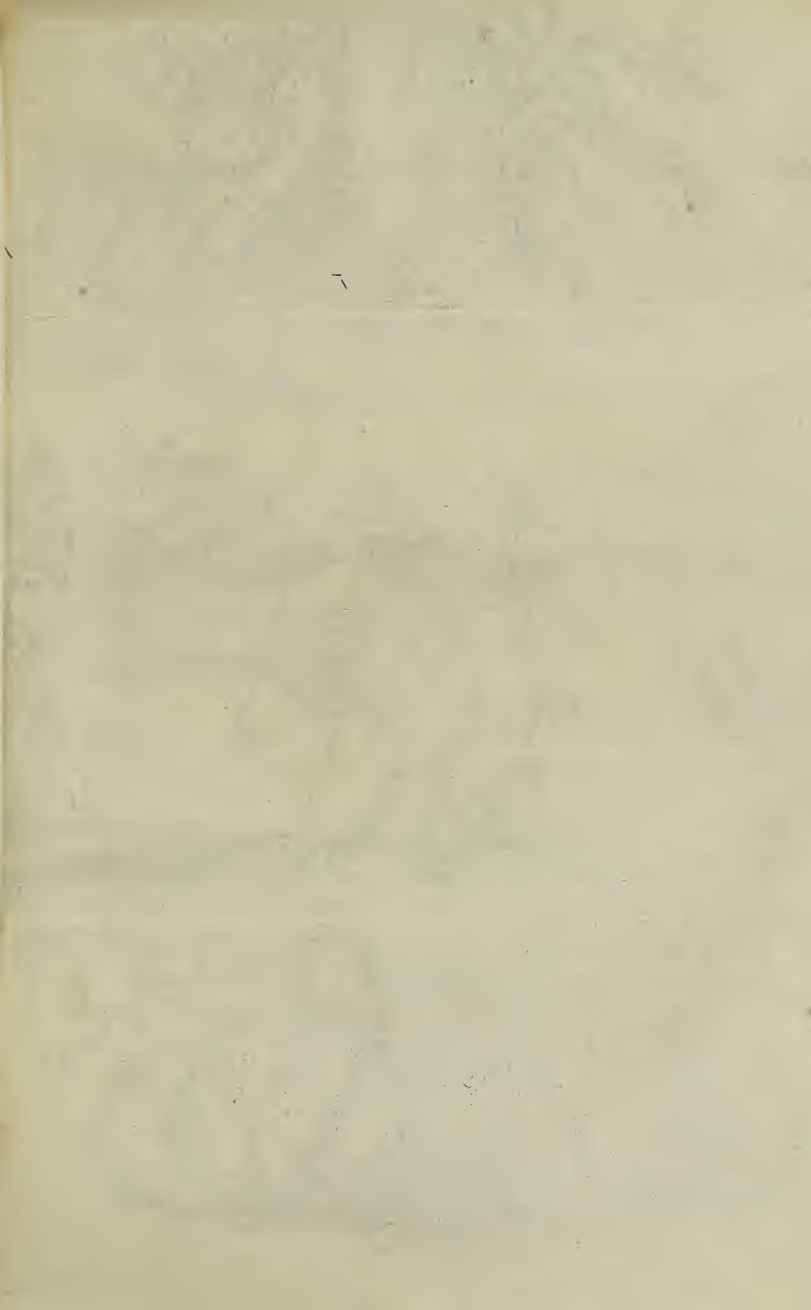
Du sauvage animal la surprenante veüe,  
 Anime tous les cœurs d'une joye impreveüe.  
 Les Francs de toutes parts réveillent leurs esprits :  
 N'osant quitter leurs rangs, l'attaquent de leurs cris :  
 Pensent qu'à son mal-heur elle s'est enfermée  
 Dans l'effroyable enclos de la nombreuse armée ;  
 Et d'un commun desir, & par des coups divers,  
 Pretendent à l'envy l'abbattre de leurs fers.  
 Nulle pique, nul dard, n'attaint la beste fauve.  
 Par tout les coups sont vains : Dieu la guide, & la sauve.  
 Sans cesse elle bondit, sans peur, & sans effort :  
 Passe malgré les voix qui presagent sa mort :  
 Enfin le ve en lieu seür sa teste glorieuse,  
 D'un camp victorieux fiere victorieuse.  
 Loin sur le bord du fleuve, elle va pour Clovis  
 Donner toute müette un important advis.  
 Elle descend dans l'onde, & s'avance, & s'engage :  
 Marche d'un ferme pied, sans se mettre à la nage.  
 Puis en tournant la teste, elle arreste ses pas ;  
 Et semble dire aux Francs ; ne desesperez pas.  
 Suiuez moy dans ces eaux : entrez, que nul ne craigne.  
 Venez, voicy le gué : par moy Dieu vous l'enseigne.  
 Elle poursuit sa route ; & d'un superbe port,  
 Franchit le fil de l'onde, & passe à l'autre bord.  
 Toute l'armée émeüe éclate en cris de joye.  
 Tous rendent grace à Dieu : tous marchent sur la voye.



*Le Gendarme dans l'eau commence à s'avancer.  
 Quatre de meisme front osent dé-jà passer.  
 La Biche, en oubliant son naturel sauvage,  
 Attendant sur le bord, marque encor le passage,  
 Dont la terre eût depuis un celebre renom ;  
 Et du Pas de la Biche a conserué le nom.  
 Toute l'armée approche, & descend sur la rive.  
 Tout passe, & sans peril à l'autre bord arrive.  
 Le Roy suit, & les Chefs : puis le bagage lent.  
 Dans le fleuve s'engage, & rompt le flot coulant.*









# CLAVIS,

## LIVRE VINGT-SIXIÈSME.



*E* camp des Goths battu du plu-  
vieux orage,  
Prés des feux se ressuye à l'abry  
d'un bocage,  
Tandis qu'avec ses Chefs, sur un  
mont écarté,  
Leur Roy-void le François par le  
fleuve arrêté.

*Comme un loup prés d'un bois, assure dans sa fuite,  
Des pasteurs éloignez, méprise la poursuite,  
S'arreste glorieux, tourne ses yeux hagards,  
Et sur eux jette encor ses dédaigneux regards.  
Le Goth triomphe ainsi : puis tout à coup s'estonne,  
De voir que dans les flots l'Ennemy s'abandonne.*

Mais il se sent émeû par un trouble plus fort,  
 Voyant les escadrons dé-jà sur l'autre bord.  
 Sa retraite est honteuse, & n'est plus salutaire.  
 Aussi-tost réveillant son ardeur temeraire,  
 Il reprend du combat le glorieux desir :  
 Et sensible à l'honneur, entend avec plaisir  
 Les murmures hardis des vaillans Capitaines  
 Sous qui marchent à part les troupes Aquitaines.  
 Quoy ? fuirons nous encor, dit Gaston en courroux ?  
 Alaric, de sa gloire autrefois si jaloux,  
 Peut voir que les François domptent tout pour le suivre ;  
 Et veut à son honneur indignement survivre ?  
 Luy \* qui nous a vaincus, peut craindre des vainqueurs ?  
 O ! valeureux \* Gaulois, quelle honte à nos cœurs ?  
 Le fleuve, en nous couvrant de l'armée ennemie,  
 D'Alaric, pour un temps, a couvert l'infamie.  
 Pense-t'il vers l'Auvergne avancer un seul pas,  
 Sans repousser les Francs, par autant de combas ?  
 Et mesme voudroit-il devoir son avantage  
 Aux ramparts des rochers, plustost qu'à son courage ?  
 Alaric entendant ces genereux propos,  
 Les aime, & les répand par les troupes des Goths :  
 A ses plus sages Chefs, il impose silence :  
 Enfin à son vouloir fait ceder leur prudence.  
 Il met tout en bataille : & rassurant les cœurs,  
 Par la honte & l'espoir réveille leurs languieurs.

Les Goths  
 joient  
 ompré l'A-  
 quitaine.

De la Gau-  
 Aquitai-  
 e.

*Il retient sur le mont mille Goths pour sa garde :  
Et donne aux Aquitains l'honneur de l'avant-garde.*

*Clovis brulant d'ardeur, dé-ja par les sillons  
De front fait avancer quatre épais bataillons :  
Et pour munir les flancs de ses bandes fidelles,  
Ses Gendarmes dé-ja sont rangez sur les ailes.  
Les troupes d'Arismond s'animent par sa voix.  
Là vaillante Yoland accompagne Lisois.  
Tous, de vœux & de cris, veulent que l'on combatte.  
Sur tous également l'écharpe blanche éclate.  
Clovis pour-void à tout, actif & diligent :  
Et par les escadrons brille en armes d'argent.  
Car depuis son baptesme, il ne craint plus les charmes.  
Il peut braver l'Enfer, sans les celestes armes.  
La gloire & le bon-heur semblent luire en ses yeux.  
Il va parmy les rangs, d'un air victorieux,  
Sur un Tartare blanc, à la bouche écumante.  
Braves Guerriers, dit-il d'une grace charmante,  
Nos cœurs sont enflammez par le divin Esprit :  
Et nous allons vanger l'honneur de Iesus-Christ.  
Il arreste ses pas. Maxent fait la priere.  
Aurele à son costé tient la sainte banniere.  
Tout soldat brule d'estre ou vainqueur ou Martyr.  
Les deux camps opposez commencent à partir.  
Les clairons des deux parts à l'en-uy se répondent.  
Dé-ja les premiers rangs se choquent, se confondent.*

Et la honte irritée, en cette aspre chaleur,  
 Se réveille, & s'égalé à la haute valeur.  
 Des hardis Aquitains la force inébranlable  
 D'abord soustient des Francs le choc épouvantable.  
 Long-temps d'un doux espoir ils animent leurs cœurs :  
 Et n'estant pas vaincus, pensent estre vainqueurs.  
 D'armes, de morts, de sang, les plaines sont couvertes.  
 Les Rois, dans l'heur égal, sentent d'égaies pertes :  
 Font marcher la bataille ; & sans cesse agissans,  
 Ioignent l'art de la guerre à leurs efforts puissans.  
 Chaque troupe s'émeut, se heurte, se renverse.  
 Comme deux fiers torrens, d'une route diverse,  
 L'un vers l'autre fondant de deux tertres neigeux,  
 Meslent avec fureur leurs grands flots orageux :  
 Long-temps de force égale, & d'une égale rage,  
 Emeüs & blanchissans, balancent l'avantage :  
 Mais enfin l'un succombe ; & par l'autre emporté  
 Cede au rapide effort de son cours indompté.  
 Le superbe Alaric, dans un trouble semblable,  
 Cede à l'horrible choc du Monarque indomptable :  
 Du grand flot se détourne ; & flatant sa valeur,  
 Sur Flamans & Manceaux va vanger son mal-heur.  
 Il rougit de fureur, dans sa douleur extreme.  
 Sa troupe se renverse, & s'écarte de mesme :  
 Accompagne son Prince en son triste courroux :  
 Puis soulage sa honte, en secondant ses coups.

Soudain



Soudain pour soutenir ces cohortes branlantes,  
Clovis détache un corps de ses troupes vaillantes.  
Vandalmar & Valdon, les deux braves lumeaux,  
Des fureurs d'Alaric deffendent les Manceaux.  
Tous deux fiers, tous deux beaux, de visages semblables,  
Ils attaquent les Goths, de leurs coups redoutables.  
Sur la teste, tous deux n'ont qu'un armet léger:  
Et leur beauté ne craint ny Soleil ny danger.  
Sur divers Enemy chacun d'eux se partage.  
De combattre Alaric Valdon a l'avantage.  
Et le Prince, admirant son teint blanc & vermeil,  
O ! femme, luy dit-il, quel aveugle conseil  
Aux perils de la guerre abandonne tes charmes ?  
Cherche l'ombre & la paix, & laisse-là les armes.  
Mais Valdon méprisant ces mots injurieux,  
Luy fait sentir un bras plus rude que ses yeux.  
Alaric estonné, se void, pour sa deffense,  
Reduit à se servir de toute sa vaillance:  
Est contraint, en parant, de repousser l'effort,  
L'audace par l'audace, & la mort par la mort.  
Il l'abbat de deux coups, void les armes sanglantes ;  
Et contemple à regret tant de graces mourantes.  
Puis contre sa tendresse irritant sa vertu,  
Fait passer son coursier sur le corps abbatu.  
Vandalmar qui de loin void le sort de son frere,  
Sent son cœur enflammé d'une juste colere:

Et voyant que trop tard il le vient secourir,  
 Veut dans son desespoir le vanger ou mourir :  
 Fond sur le Roy vainqueur, que sa troupe environne ;  
 Et qui sentant ses coups, le regarde, & s'estonne :  
 Voyant les traits pareils, & la mesme beauté  
 De ce corps estendu, qu'il croit ressuscité.  
 Il pense voir rougir ce mort naguere blesme ;  
 Et que par son beau spectre, il vange sa mort mesme.  
 De pareille frayeur sa troupe s'émouvant,  
 Fuit l'estonnant aspect du fantosme vivant,  
 Qui suiuy de Guerriers frapans de force égale,  
 Leur semble accompagné d'une bande infernale.  
 Mais enfin Vandalmar, dans sa rage emporté,  
 Sent qu' Albret & Gaston abbattent sa fierté.  
 Le Roy, qui void le Franc à qui l'ame est ravie,  
 Croit qu'il avoit à perdre une seconde vie.

Clovis, d'autre costé, suivant son cours heureux,  
 Ne void rien qui resiste à ses faits valeureux :  
 Et par les puissans coups de sa main foudroyante,  
 Attache à son party la fortune ondoyante.  
 Il abbat Valamer sous l'effort de son bras.  
 Puis renverse les rangs des Cantabres soldats.  
 Arismond qui l'admire, & suit ses avantures,  
 Rompt, saccage, destruit les farouches Astures.  
 Il void le fier Ataulfe attaché sur les Francs,  
 Poussant les Goths d'Espagne, animant tous les rangs :

Et dont il a connu la vaillance brutale,  
 Aux temps qu'il deffendoit sa Galice natale.  
 Viens, *Ataulfe*, dit-il : dans un juste combat  
 Il faut vider enfin nostre antique debat.  
 Contre toy désormais, de mes troupes mutines  
 Je ne crains plus icy les fraudes intestines.  
 Il connoist *Arismond*. Soudain leur vieux courroux  
 L'un vers l'autre les porte, appesantit leurs coups,  
 Et fait voir quels transports excite la vengeance,  
 Quand son aspre fureur renforce la vaillance.  
 Ils se percent tous deux. Leurs chevaux écumans  
 De leur sang qui se perd sont rouges & fumans.  
 Mais des deux combattans la blessure est diverse.  
*Ataulfe* atteint au cœur, paslit, & se renverse.  
*Arismond* plus heureux, à l'épaule est blessé :  
 Et n'a point de regret au sang qu'il a versé.  
 Son Escuyer accourt, & par ses soins essaye  
 D'en arrester le cours, & de bander la playe.  
*Aurele* d'autre-part rencontre *Polignac*,  
 Qui meine avec ardeur l'escadron *Auvergnac*.  
 Nos bras, luy dit le Duc, ont assez eu de treve.  
 Il faut que maintenant nostre combat s'acheve.  
 Ils réveillent alors leurs grands coups differez  
 Depuis qu'aux bords de l'Ousche ils furent separez,  
 Tous deux se font sentir de pesantes atteintes ;  
 Et desja de leur sang leurs tassettes sont teintes.

Mais Polignac enfin perd la bride & l'estrier;  
 Et tombe sous le bras de ce fameux Guerrier.  
 Par la mort de son Chef la troupe est ébranlée:  
 Et le Duc la renverse, entrant dans la meslée:  
 Puis des forts Aquitains va borner les exploits,  
 Sauvans de leurs efforts les Gendarmes Gaulois.  
 Lisois par tout triomphe: Yoland l'accompagne.  
 Ils s'attachent tous deux sur les troupes d'Espagne.  
 L'invincible Lisois, de trois coups violens,  
 Abbat Atalaric parmy ses Catalans.

Ascalerne est navré de blessures profondes,  
 Par le bras d'Yoland, au milieu de ses frondes.

Cependant du grand Roy les vigilans regards,  
 Pour trouver Alaric, errent de toutes parts.  
 Un jeune Chevalier, que mainte plume ombre,  
 Qui d'un seul cresse noir couvre son beau visage,  
 Paroist, ayant le corps negligemment couvert  
 D'un riche corcelet par les flancs entr'ouvert;  
 Comme si la courroye à l'acier attachée,  
 S'estoit par quelque choc rompuë ou relaschée.  
 Il attaque le Prince, & paroist animé:  
 Puis se presente aux coups par son flanc desarmé.  
 Clovis pousse le fer où s'offre le passage.  
 Le cresse alors se leve, & découvre un visage,  
 Dont l'éclat dès long-temps du Monarque est connu.  
 Le glaive gauchissant, & demy retenu,

Dans son douteux effort , fait vne longue playe ,  
 Dont les grands flots de sang s'épandent sur le saye.  
 Clovis , dit le Guerrier , voyla ce que je veux.  
 T'a main a fait le coup qu'attendoient tous mes vœux.  
 Tu verras que ton bras , à toy-mesme perfide ,  
 T'a fait de ton enfant le cruel homicide.  
 De ce discours obscur le Monarque surpris ,  
 D'un assaut impreveu sent troubler ses esprits.  
 Il void ce Chevalier qui paslit & chancelle :  
 Soustient ce corps penchant , qui tombe de la selle.  
 Et Leubaste aussi-tost sautant de son coursier ,  
 Sur l'herbe entre ses bras reçoit ce beau Guerrier.  
 Roland au spectacle arrive & s'en estonne.  
 Leve le crespé noir , reconnoist Albione.  
 Malheureuse , dit-elle , impitoyable sœur ,  
 Voyla le coup enfin souhaité de ton cœur.  
 Le temps n'a peu dompter cette fureur extreme ,  
 O ! Princesse barbare à ton fruit , à toy-mesme.  
 Alors du corps mourant , & sur l'herbe couché ,  
 Le corcelet par elle est soudain détaché.  
 On découvre vn Enfant , qui vigoureux essaye  
 A sortir de son flanc , par cette large playe :  
 Qui du sang qui se perd tasche à suivre le cours :  
 Et semble par ses cris demander du secours.  
 Le Prince sent alors émouvoir ses entrailles ,  
 Voyant qu'un fils luy naist au milieu des batailles.

Yoland le reçoit. Albione, à ces cris,  
 Redonne un peu de vie à ses mourans esprits.  
 Yoland tient ce fils ; & dans sa peine amere,  
 Tasche à donner le Ciel à l'ame de la mere :  
 Luy dit qu'elle est Chrestienne, épouse de Lisois :  
 L'exhorte d'embrasser le Dieu mort sur la Croix ;  
 Qui sauvant cet enfant, malgré sa fureur mesme,  
 Vent la sauver aussi, puisqu'elle eut le baptesme ;  
 Dont il luy rend la grace, & l'estat innocent,  
 En dépit de l'Enfer, qui la prit en naissant.  
 Maxent arrive encor, dont la sainte parole  
 Luy parle du vray Dieu, dans son sort la console,  
 Et luy fait de l'Enfer detester les leçons.  
 Cependant de la Mort elle sent les glaçons.  
 Elle embrasse la Croix : trois fois elle soupire :  
 Elle l'embrasse encore, & doucement expire.  
 Yoland fond en pleurs : & pres de ces deux corps,  
 Chacun se sent émeû de differens transports.  
 L'un s'émeût de pitié : l'autre a l'ame ravie  
 De voir ce noble Enfant, qui s'est donné la vie.  
 Clovis, dont la bataille attache les esprits,  
 Aux doux soins d'Yoland recommande son fils,  
 \* Qui doit luy tenir lieu d'un enfant legitime,  
 Puisque sous vne feinte il luy nasquit sans crime.  
 Il dit, voyant desja cent drapeaux emportez,  
 Vne victoire ! un fils ! que d'heur de tous costez !

Thierry fils  
 de Clovis, &  
 né avant son  
 mariage avec  
 Clotilde, par-  
 tagea l'Etat  
 avec les en-  
 fans legiti-  
 mes.

*Mon triomphe en rendra la naissance celebre ;  
Et sera pour sa mere une pompe funebre.  
Puis un nouvel advis le comble de plaisir ,  
Sçachant que Genobalde arrive à son desir ;  
Ayant pris pour sa route & Bourbon & la Marche ,  
Quand du Prince des Goths il eût appris la marche.*

*Alors de toutes parts Alaric enfermé ,  
D'une terreur nouvelle a le cœur allarmé.  
Il pense que l'Enfer , que le Ciel , que la Terre ,  
Arment tant de Guerriers pour luy faire la guerre.  
De forces , de secours , nul espoir ne reluit.  
Il pense voir encor le spectre qui le suit.  
Ces nouveaux Ennemis , comme nouveaux fantomes ,  
Luy paroissent plustost des Demons que des hommes.  
Son desespoir l'excite à ses derniers efforts.  
De mesme qu'un Lion , grand de cœur & de corps ,  
Que nourrit en ses monts la chaude Numidie ,  
Alors qu'environné d'une troupe hardie ,  
Et jettant en courroux la flame par les yeux ,  
Il ne void que des chiens , des Mores , des épieux :  
Secoüe en son peril son poil épouvantable :  
Deux fois bat de sa queuë & ses flancs & le sable :  
Irrite furieux son courage boüillant :  
Et prévenant l'assaut , veut estre l'assaillant.  
Ainsi le vaillant Roy que l'horreur environne ,  
Ne s'abandonne pas , bien que l'heur l'abandonne.*

Contre le triste sort qui l'appelle au trépas,  
 Il invoque le Ciel, qui ne l'écoute pas.  
 Des Goths les plus hardis il ramasse le reste,  
 Pour rendre à son vainqueur la victoire funeste.  
 Clovis le void enfin de ses Chefs séparé,  
 Remarquant la couronne en son timbre doré.  
 Alaric, luy dit-il, viens combler ma victoire.  
 Tu ne peux espérer qu'une dernière gloire,  
 Dont tu pourras là-bas faire encore le vain.  
 Tu n'attens que l'honneur de mourir de ma main.  
 De loin, par un deffy, ton orgueil me menace:  
 Puis tu vas dans les monts démentir ton audace.  
 Clotilde est en mes mains, & la victoire encor.  
 Mais bien que possesseur de ce double trésor,  
 Je remets au hazard l'un & l'autre avantage:  
 Et nostre valeur seule en fera le partage.  
 Voy mesme quel honneur, que pour tes spectateurs  
 Tu n'auras presqu'icy que tes propres vainqueurs.  
 Et dans ton desespoir, je te rends l'esperance  
 De pouvoir en moy seul vaincre toute la France.  
 Clovis, répond le Goth, tu flates mon malheur,  
 En remettant Clotilde à la seule valeur.  
 La gloire du Vainqueur ne seroit pas parfaite,  
 S'il voyoit son Rival survivre à sa deffaite.  
 Il faut, par le combat, la perdre ou l'acquérir.  
 Il faut vaincre & l'avoir, ou la perdre & mourir.



Les troupes des François, par tout victorieuses,  
A l'entour de leur Roy retournoient glorieuses.  
Leur ardeur regne encore. Il la calme, & l'abbat :  
Veut qu'ils laissent un champ libre pour le combat :  
Ordonne, en les rangeant, que nul d'eux ne s'avance :  
Puis il monte Aquilon, & s'arme d'une lance.  
Alaric range aussi la troupe qui le suit,  
Tournant ses yeux ardents, en qui la rage luit.  
Il appelle à l'écart deux Guerriers temeraires.  
Si les armes, dit-il, à mes vœux sont contraires,  
Sur l'orgueilleux vainqueur courez d'un prompt effort,  
Afin que mon Rival perisse dans ma mort.  
Il monte en mesme temps sur un coursier superbe ;  
Et la lance en la main, desja bondit sur l'herbe.  
Alors aux bouts du champ s'écartent les deux Rois :  
Puis fondent l'un sur l'autre, & baissent les longs bois,  
A leur force joignant leur adresse guerriere.  
Tous les yeux en suspens regardent leur carriere.  
De deux coups differens, les Guerriers indomptez,  
Par un puissant effort également heurtez,  
Font voir dans le succes de leur course rapide,  
Leur corps inébranlable, & leur cœur intrepide.  
Clovis rompt, de son coup adroit & vigoureux,  
La visiere du Goth, dont le bois moins heureux  
Dans le bras de Clovis porte une rude atteinte.  
Sur la terre en éclats paroist la lance peinte.

Les vallons, les rochers, par tout aux environs,  
Retentissent de loin du grand bruit des clairons,  
Et des confuses voix mille fois redoublées,  
Qu'épandent par les airs les troupes assemblées.

mer  
armes  
urc.  
croix de  
c.  
Le \* Negrepoint fremit du long bruit resonnant.  
Le bord d'Asie en tremble : & sur l'onde embrazée  
Par tout flote la rame, & l'antenne brisée.  
Telle on void la fureur des deux Princes rivaux.  
Ils moderent le cours de leurs ardens chevaux,  
Qui pareils & de taille, & de force & d'haleine,  
Par la fougue emportez, s'écartent dans la plaine.  
Tous deux ayant en main leurs glaiues reluisans,  
Se font à leur retour sentir leurs coups pesans.

fle Eu-  
Clovis voyant du Goth le casque sans visiere,  
Tasche à l'atteindre au front, de sa pointe meurtriere.  
Alaric découuert, & rouge de courroux,  
Pare de son bouclier, & détourne les coups.  
Clovis sent dans son cœur croistre sa hardiesse :  
Veut employer la force, & dédaigne l'adresse.  
Il leve son acier, de qui le coup puissant,  
A la foudre pareil, sur le casque descend,

*Dont, pour triste presage, il abbat la couronne.  
Alaric, aux transports aussi-tost s'abandonne.  
Sans ordre, sans relasche, & sans juste dessein,  
Il fait sur le Roy Franc tomber l'épée en vain.  
Clovis luy fait sentir son bras inévitable.  
Son coup est moins frequent, mais bien plus redoutable.  
Il frape le bouclier, & le fend en deux parts:  
Et d'infidele sang fait rougir les brassards.  
La croupe du coursier en est rouge & fumante.  
Alaric, des deux mains, d'une ardeur vehemente,  
Lève son coutelas, sur l'arçon se haussant;  
Et flate ses Guerriers d'un espoir renaissant.  
Du fer, & de l'écu sur qui se void semée  
Du lis chery du Ciel la fleur si renommée,  
Le Monarque des Francs & vigilant & prompt,  
Soustient le glaiive lourd, dont la lame se rompt.  
Le Goth voyant sa main de secours dépourveüe,  
Sur sa hache tranchante alors tourne sa veüe.  
Sa dextre en mesme temps l'arrache de l'arçon;  
De l'épée en sa gauche il retient le tronçon.  
Clovis jette son fer; & son ame royale,  
Pour vaincre un ennemy, ne veut qu'une arme égale.  
Il prend aussi sa hache; & tous deux de leurs coups  
Font sauter des brassards les lames & les clous.  
Le sang coule à tous deux. Le Monarque de France,  
D'une juste fureur irritant sa vaillance,*

Du Goth atteint la teste : & le tranchant acier  
 Tombe encore en glissant sur les reins du coursier :  
 Ses nerfs en sont coupez : le fort cheval succombe :  
 Et par le mesme coup le Goth chancelle & tombe.  
 Il demeure estourdy , sous la selle abbatu.  
 Il veut par ses efforts relever sa vertu.  
 La joye émeut les cris des troupes amassées ;  
 Mais des Goths , par la peur , les ames sont glacées.  
 Clovis se jette à terre. Alaric , leve toy ,  
 Luy dit-il. C'est debout que doit mourir un Roy :  
 Et Clovis ne veut pas avoir si peu de gloire ,  
 Qu'à la mort d'un coursier il doive sa victoire.  
 Alaric se dégage : & la honte en son cœur  
 Ranime en mesme temps sa rage & sa vigueur.  
 Alors pied contre pied l'un à l'autre s'attache.  
 Ils se frapent tous deux de la pesante hache ,  
 Dont le fendant acier , poussé d'un vif effort ,  
 Porte à ce qu'il rencontre & le coup & la mort.  
 Clovis hausse le bras ; & du fer qu'il décharge  
 Fait au col d'Alaric une blessure large.  
 Le Goth fond sur le Franc , par un transport soudain :  
 Et vainement s'efforce à desarmer sa main.  
 Entre ses bras nerveux , il le serre , il le lutte.  
 Clovis l'estreint , l'ébranle : & d'une lourde cheute ,  
 Apres les longs efforts de leurs corps balancez ,  
 Sur le champ l'un sur l'autre ils tombent renversez .

Comme un chesne s'appé dans la sombre Erymante,  
 Fait voir aux bucherons sa cime chancellante ;  
 Et long-temps s'ébranlant avant que succomber,  
 Fait douter où le sort veut le faire tomber :  
 Mesme dans sa ruine est encore superbe ,  
 Abbatant sous son poids un grand sapin sur l'herbe :  
 Et semble triompher , couvrant de rameaux vers  
 L'arbre que dans sa cheûte il a mis à l'envers.  
 Ainsi du Roy des Francs la force imperieuse ,  
 De la force du Goth se void victorieuse.  
 Il le serre , il l'opprime & des bras & du corps.  
 L'Enemy fait sous luy d'inutiles efforts.  
 Puis d'un cœur genereux , tout à coup il se leve :  
 Et veut que le combat plus noblement s'acheve.  
 Chacun se ranimant & d'espoir & de cœur ,  
 Se hausse , & d'un seul coup pretend estre vainqueur.  
 Au Ciel en ce moment Clovis leve la teste ;  
 Et fait à Iesus-Christ cette juste requeste.  
 Seigneur , guide ce fer sur le chef Arien ,  
 Pour l'honneur de ton nom , plustost que pour le mien.  
 Soudain d'un grand éclair la terre s'illumine.  
 Clovis sent le presage , & la force divine.  
 Sur la teste du Goth porte le coup fatal ;  
 Et l'entame en tranchant le solide metal.  
 Alors ses deux Guerriers , par un brutal courage ,  
 Au mépris de la mort joignant leur forte rage ,

*Partent, voyant son corps sur le sable à l'envers;  
 Et portent sur Clovis la pointe de leurs fers.  
 Le Vainqueur soustient seul leur temeraire audace.  
 Aurele avec Lisois accourt, & les terrasse;  
 De leur noire fureur leur rend le juste prix:  
 Clovis sur Alaric jette un œil de mépris.  
 Va, dit-il, aux Enfers, ame vaine & traistresse,  
 Enemy de \* mon Maistre, amant de ma Princesse.  
 Le Goth est estendu, pres du Roy glorieux.  
 Mesme apres le trépas il semble furieux:  
 Et l'on remarque encor, sur son visage blesme,  
 Son invincible orgueil, qui survit à luy-mesme.*

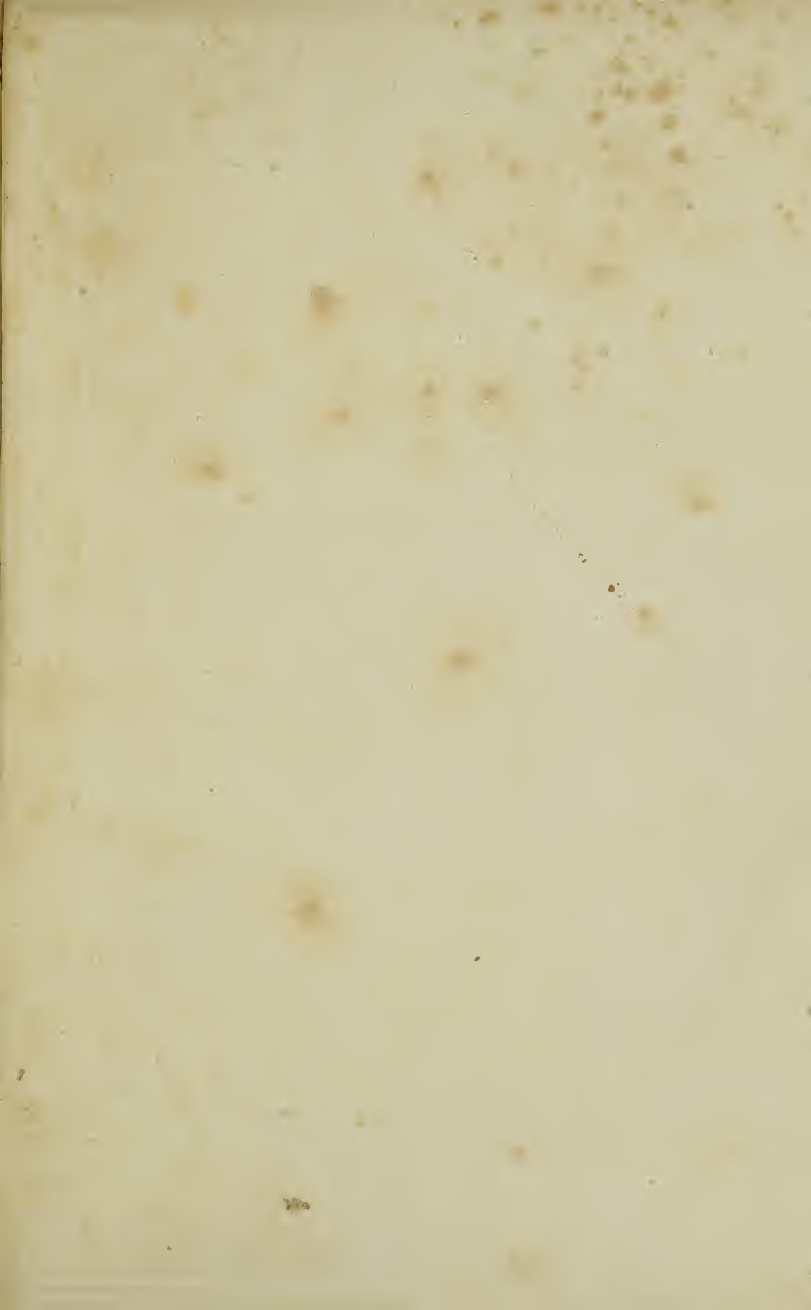
F I N.



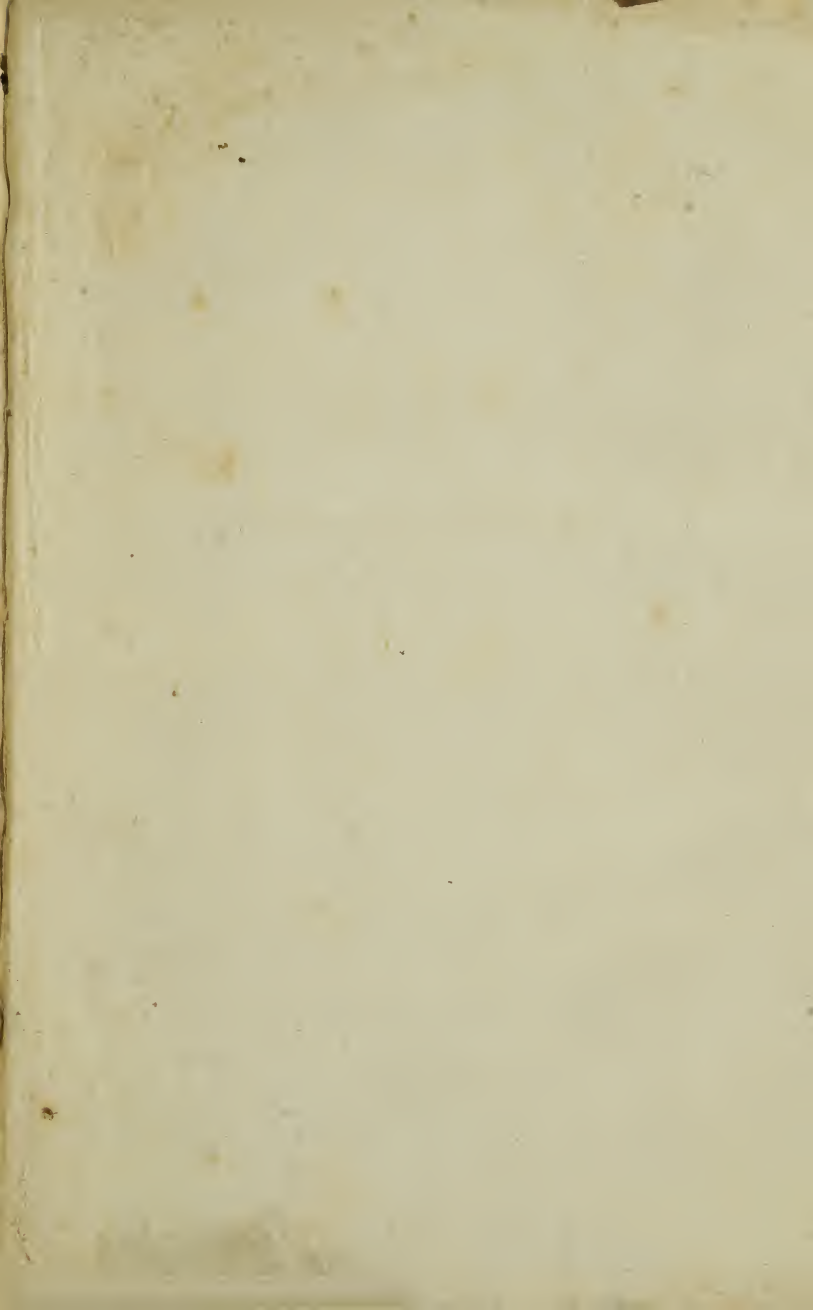
















GretagMachbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart